This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

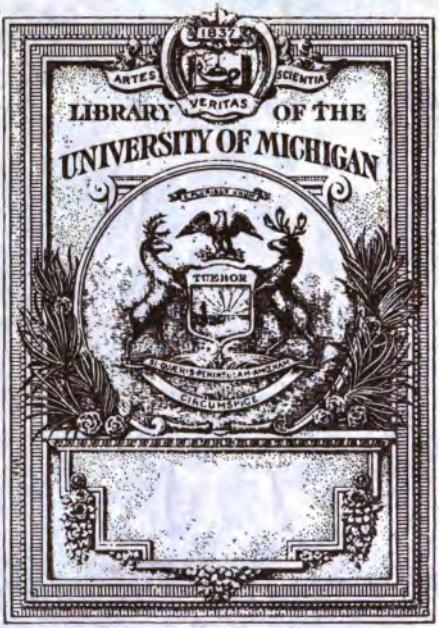
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

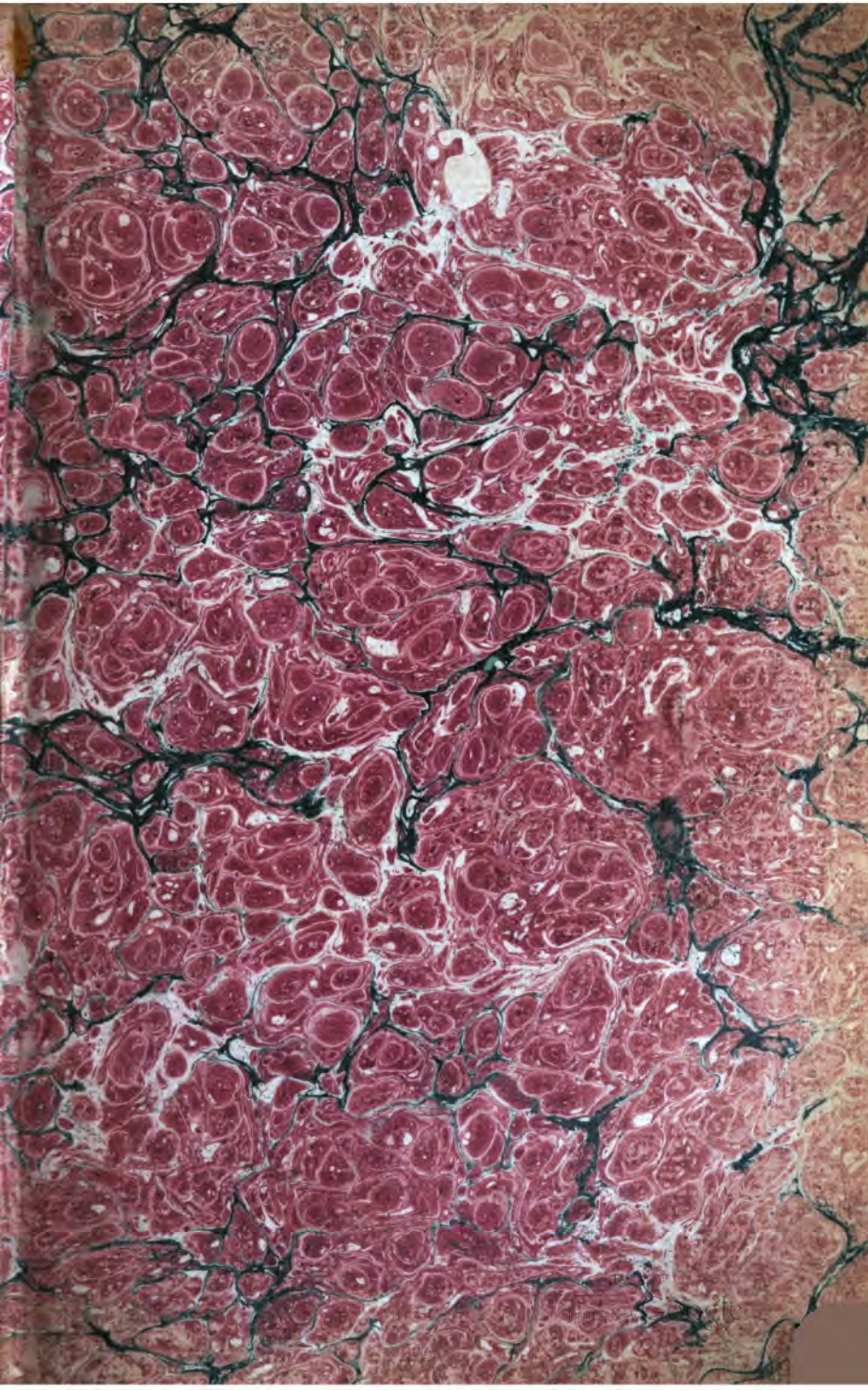
BUHR B

a39015 00026117 5b

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

DD
405
.1805

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H.G. Sculp.

LE TOMBEAU DE FREDERIC II, ROI DE PRUSSE.
La Sagesse le pleure et la Vérité fait son éloge en ces termes:
SES CENDRES SONT ICI, MAIS PARTOUT EST SA GLOIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE VIE
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.
OU
ESSAI SUR SON RÈGNE :

Ouvrage qui présente un tableau des événemens historiques, militaires, politiques, littéraires, des sciences et des arts ; avec des particularités remarquables, et anecdotes du règne de ce Prince.

PAR Mr. DENINA.

PREMIÈRE PARTIE.

Friedrich II, der Grosse, king of Prussia, 1712-86

A POSTDAM,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1803.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU ROI.

SIRE!

Il y a peu de ſouverains à qui l'on puiſſe avec confiance préſenter l'hiſtoire de leurs prédéceſſeurs; parce qu'il y en a peu d'aſſez philoſophes pour ſe perſuader que les louanges qu'on donne à un autre ne diminuent rien de leur propre mérite, & que les fautes ou les foibleſſes des ancêtres ne terniſſent point la gloire des neveux. VOTRE MAJESTÉ *étant de ce petit nombre, j'oſe lui dédier un Eſſai ſur la Vie & le Règne du grand Roi qu'elle remplace.*

369918

Digitized by Google

Je ſuis bien loin de me flatter, SIRE, que cet Eſſai puiſſe vous offrir des faits qui vous ſoient inconnus, ou des réflexions que VOTRE MAJESTÉ n'ait faites, non-ſeulement avant moi, mais avant tous ceux qui ont écrit ſur la Vie de Fréderic II. Mais j'ai ſouhaité, SIRE, de le donner au public décoré de votre auguſte nom, parce qu'un ouvrage de cette nature ne ſauroit paroître ſous de meilleurs auſpices.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-ſoumis ſerviteur, l'Abbé DENINA.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

ON a commencé à écrire l'hiſtoire de Fréderic II avant qu'il eût atteint la vingtième année d'un règne qui en a duré quarante-ſix. Sans compter celles qui ont été écrites en allemand, il y a une hiſtoire en françois imprimée l'an 1757, ſous le titre de *Faits mémorables de Fréderic-le-Grand*; une autre en italien, imprimée la même année à la ſuite d'un Abrégé des Mémoires du Brandebourg; une troiſième en anglois, imprimée à Londres deux ans après.

Combien de titres à l'immortalité Fréderic II n'a-t-il point acquis dans les vingt-ſept ou vingt-neuf ans qu'il a vécu depuis? Pourroit-on s'étonner de ce que tant de perſonnes en tout pays s'occupent à préſent de la mémoire de ce grand Roi, ou de l'impatience du public de voir paroître les écrits que lui-même a laiſſés? Ces écrits feront certainement une des baſes fondamentales des annales politiques de ce ſiècle; & ce ne ſera que d'après

Digitized by Google

eux qu'on pourra écrire une hiſtoire complette de ſa vie & de ſon règne. Cependant ces ouvrages mêmes demandent d'être précédés de quelque récit qui puiſſe leur tenir lieu d'introduction & en remplir quelques vides. Fréderic y parle plus des autres ſouverains que de lui-même, & plus des pays étrangers que du ſien. Comme c'eſt pourtant lui & le gouvernement de ſon pays que l'on ſouhaite de connoître, j'ai eſſayé d'en ébaucher l'hiſtoire.

Je ſais qu'il eſt difficile de parler des événemens trop récens; je ſais qu'il ne faut pas s'arrêter à tous les contes que l'on fait & à toutes les anecdotes que l'on débite; mais où en ſerions-nous ſi ceux qui nous ont devancés euſſent ſuivi la règle de n'écrire l'hiſtoire qu'un ſiècle après les événemens? A quoi ſe réduiroient les vies des hommes illuſtres, ſi tout ce que l'on en écrit devoit être auſſi ſûrement conſtaté que la mort d'un ſouverain, la priſe d'une place, le gain d'une bataille, ou une fête publique?

Ce ſeroit peu connoître l'eſprit des

Digitized by Google

gouvernemens, que de s'imaginer que tout ſera conſervé dans les archives, & qu'on y puiſera lorſqu'il ſera temps de le publier. A l'exception de quelques vieilles chartes que les princes peuvent avoir intérêt de rendre publiques, il eſt rare qu'on tire des archives d'autres pièces que celles que les gazetiers fourniſſent depuis un ſiècle. Les meilleurs matériaux que pourroient fournir ces magaſins de vieux papiers, & que très-rarement on s'aviſe, plus rarement encore on obtient de chercher, ce ſont les relations que les miniſtres écrivent des pays étrangers où ils ſont envoyés. A cet égard particuliérement les ouvrages hiſtoriques de Fréderic II ſeront précieux, parce qu'il poſſédoit ces relations & pouvoit ſans doute en faire uſage. Au défaut de tels moyens on doit recourir aux mêmes ſources d'où les miniſtres puiſent les notices qu'ils envoient à leurs cours; & c'eſt ce que nous avons tâché de faire.

Notre but eſt de donner un abrégé ſuivi de la Vie de Fréderic II, d'indiquer les circonſtances, les motifs, l'ob-

Digitized by Google

jet de ses entreprises, de faire connoître l'esprit de son administration, & même l'origine de ses ouvrages. Son portrait sera le résultat de l'exposition des faits. S'il ne paroît pas aussi résolu, aussi ferme, dans les deux premières guerres, qu'il le paroîtra dans la troisième; s'il sera plus circonspect à soixante & dix ans, qu'il ne l'étoit à trente & quarante, c'est qu'il n'eut pas toujours les mêmes idées, quoiqu'il eût toujours le même esprit. J'ai cru devoir le représenter tel qu'il s'est montré en différens temps, tel qu'on le verra dans ses poésies & dans ses lettres.

Les détails militaires ne devoient presque pas entrer dans mon plan, soit parce qu'ils sont déjà connus, soit parce qu'ils le seront encore mieux par les histoires qu'en a écrit le Roi; soit enfin parce qu'ils sont d'un genre trop différent de ma profession & de mon état. Cependant on ne pouvoit pas perdre de vue une des qualités principales du héros qui fait le sujet de cet ouvrage, ni passer sous silence des événemens qui servent à dis-

Digitized by Google

tinguer les époques & les différentes circonstances de sa vie. Je m'en rapporte ordinairement pour la substance des faits, pour les dates, pour les lieux, pour les noms des généraux, au Tableau qu'un officier ingénieur a tracé presque sous les yeux de Frédéric, & auquel les éditeurs de ses Œuvres ont quelquefois eu recours. Ceux qui souhaitent de plus grands détails, trouveront indiqué l'ouvrage le plus classique qui ait paru jusqu'ici. Quelques anecdotes qui se trouveront mêlées, soit au tableau abrégé des campagnes, soit à d'autres parties de mon Histoire, m'ont été garanties par des personnes qui les tiennent de source. Je les cite par une ou deux lettres, dont on donnera l'explication quand on le jugera nécessaire.

Pendant que je composois & que je livrois à la presse cet Essai, on a vu paroître différens ouvrages sur le même sujet, dont quelques-uns ont donné lieu à quelques annotations ; mais aucun ne m'a fait changer de dessein. J'en dirai la raison en peu de mots.

L'Histoire allemande par Mr. Fischer,

Digitized by Google

professeur à l'université de Halle, ne manque ni de fond ni d'exactitude ; mais elle tient trop du journal, & attache trop peu le lecteur.

La *Vie de Frédéric-le-Grand*, écrite aussi en allemand par Mr. Hammersdorff, & traduite en françois par Mr. Thynon, n'est que de 64 pages *in*-octavo, en gros caractère. Elle formeroit à peine l'article d'un dictionnaire historique.

Les *Anecdotes & traits caractéristiques de Fréderic II*, qui se publièrent par cahiers séparés, contiennent des particularités assez curieuses ; mais on y a trop négligé toute espèce d'ordre & de choix. Mr. Nicolaï paroît avoir mis plus de goût dans les siennes ; mais on n'en a encore vu qu'un cahier.

Le *Caractère de Fréderic II* par Mr. Busching, offre beaucoup d'anecdotes intéressantes, beaucoup de traits remarquables. Il est vrai qu'en se piquant trop de ne rapporter que des choses qui n'eussent pas encore été publiées, il a écarté de son tableau ce qui auroit été plus digne du sujet qu'il traitoit. Le héros

Digitized by Google

n'y paroît pas avec assez de grandeur & de dignité.

Mr. Bourdais a très-bien arrangé dans son *Portrait de Fréderic-le-Grand*, ce que le recueil indigeste des anecdotes allemandes lui fournissoit, & ce que lui-même avoit rassemblé. Si dans le Tableau de Busching, Fréderic est peint trop en négligé, dans le Portrait de Mr. Bourdais, on le trouve un peu trop soigneusement paré. Au reste, aucun de ces ouvrages ne rempliroit l'objet que nous nous proposons, quand même on traduiroit en françois ceux qui sont écrits en allemand.

L'*Éloge du Roi de Prusse* par l'auteur de *l'Essai général de Tactique*, est sans contredit un ouvrage excellent. Si on y eût ajouté en forme de notes quelques noms de plus, quelques dates, quelques détails plus circonstanciés, j'aurois probablement abandonné la tâche dont je m'étois chargé, puisque cet ouvrage auroit tenu lieu de celui que j'avois entrepris. Mais l'auteur n'a pas jugé à propos de noyer une pièce d'éloquence dans des annota-

Digitized by Google

tions & des récits historiques. Ainsi l'abrégé que je donne, pourroit encore intéresser tous ceux qui auront lu le bel ouvrage de Mr. le comte de Guibert.

Pour la *Vie de Fréderic II*, imprimée à Strasbourg, en quatre volumes, on peut dire que ce n'est qu'un véritable plagiat. Il est très-certain que depuis le commencement du premier volume jusqu'à la fin du troisième, tout ce que l'auteur donne pour être de sa composition, est traduit, tant bien que mal, d'une histoire allemande, intitulée: *De la Siléfie avant & depuis l'an 1740* (*). Le compilateur en fait à peine mention parmi quarante autres ouvrages qu'il indique fort lestement; & l'ouvrage qu'il nous donne comme *une Vie de Fréderic*, & *non* comme *une Histoire* (dit-il dans la Préface), n'est dans le fond pour les trois-quarts que l'Histoire de la Siléfie sous Fréderic II. Par-tout où l'auteur allemand ne lui fournit pas la narration,

(*) Von Schlesien vor und seit dem Jahr 1740. Freiburg 1785. *En deux volumes, grand in 8°.*

& même les penſées incidentes qui forment le ſtyle, il remplit l'eſpace d'une manière ſi pitoyable, qu'on ne ſauroit concevoir quel uſage il a pu faire de trois ou quatre cents ouvrages où il dit avoir puiſé ſes matériaux. Trois périodes, chacune de dix ans ou plus, c'eſt-à-dire plus de trente ans d'un règne de quarante-ſept, n'occupent guère qu'une quarantaine de pages dans ces quatre volumes.

On lit dans le titre de cette Vie, que la plupart des remarques & des pièces juſtificatives qui l'accompagnent, *n'ont point encore été publiées* : fanfaronnade en pure perte. Tout lecteur ſenſé aimeroit mieux entendre dire que ces pièces avoient paru dans le temps, que de les prendre ſur la foi d'un écrivain qui ne ſe nomme pas, & qui ne dit point comment il les a eues. La vérité eſt que la plupart des remarques ſont tirées mot-à-mot du même ouvrage allemand ſur la Siléſie, que je viens de nommer, & qu'il n'y a pas une ſeule des pièces qu'il appelle juſtificatives, qui n'ait été publiée plus d'une fois. On les trouvera citées ici aux

Digitized by Google

époques des événemens qu'elles concernent. Le quatrième volume eſt puiſé à une ſource plus conforme au goût du compilateur. C'eſt une brochure attribuée à Voltaire, ſous le titre de *Vie privée de Fréderic II*, qui parut quelques années avant ſa mort. S'il y avoit quelque choſe qui fût digne de l'hiſtoire dans cette ſatyre déteſtable, cela auroit dû être rapporté aux premières périodes de la vie du Roi, puiſqu'on l'a partagée en périodes. Mais cet écrivain ne comprend pas plus les règles de la diſpoſition que le choix des matières.

Après avoir tranſcrit ſans façon une trentaine de pages du Mémoire ſatyrique de Voltaire, l'injudicieux auteur nous donne l'hiſtoire des querelles du maître de langue Lavaux, au-lieu de la vie littéraire du Roi Fréderic.

Le débit rapide qu'a trouvé cette compilation informe & abſurde, a fait voir combien le public étoit empreſſé de lire quelque choſe d'un peu détaillé ſur la vie de ce grand Roi, & n'a pu que nous

Digitized by Google

fournir un motif de plus pour continuer un travail déjà avancé & le donner au public.

Un ſecond volume ſuivra celui-ci, ſous le titre de *la Pruſſe Littéraire*, ou *l'État des Lettres & des Arts ſous Fréderic II*, avec un catalogue raiſonné des auteurs qui ſont nés, ou qui ont vécu ſous ſon règne. *Fréderic II* y entrera de nouveau comme auteur ; il y ſera parlé plus en détail de ſes ouvrages, & d'une quantité de gens-de-lettres qui ont été auprès de lui, ou qui ont été employés dans différens départemens, dans les collèges & les univerſités de ſon pays. Beaucoup d'anecdotes qui ne devoient pas être inſérées dans ce volume, le ſeront en pluſieurs endroits de celui que nous annonçons.

Un précis géographique du pays, avec une notice des différens états de ſes habitans, précédera le tableau de la littérature & le catalogue des auteurs. L'ouvrage, quoique ſous un titre particulier, ſervira de ſupplément à celui-ci à plus d'un égard.

Digitized by Google

Je n'ose rien dire du ſtyle de ces eſſais. Frédéric II nous a autoriſé par ſon exemple & par ſes établiſſemens à écrire dans une langue plus univerſellement connue que celle qui nous eſt propre. On eſpère de ſe faire entendre, & l'on ne prétend pas davantage.

AVIS DE L'ÉDITEUR DE POSTDAM.

M. Denina se proposoit de publier en un volume LA PRUSSE LITTÉRAIRE, souvent citée dans cet Ouvrage; mais l'intérêt et l'abondance des matières l'ont forcé de la porter à 4 vol. in-8vo, que l'on vend séparément à Berlin, chez ROTTMANN, prix 24 liv.

Digitized by Google

NOUVELLE VIE

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE,

OU

ESSAI SUR SON RÈGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis de l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg juſqu'à l'an 1712.

LA maiſon de Hohenzollern ſe trouva long-temps confondue parmi cent autres ſemblables, dont la Franconie, la Souabe, & les pays qui bordent le Rhin étoient remplis. Poſſédant un château & quelques terres, elle ſubſiſta long-temps des revenus de ces poſſeſſions, & des

Digitized by Google

contributions qu'elle exigeoit à titre de péages.

Un de ces comtes de Hohenzollern saisit l'occasion de se faire élire bourgrave de Nuremberg, & eut assez de crédit pour faire passer cette charge à sa postérité. Nuremberg étoit la ville la plus commerçante & la plus floriſſante de toute l'Allemagne ; c'étoit l'échelle des marchands & l'entrepôt des marchandises qui passoient d'Italie en Flandre, & de Flandre en Italie. Son opulence qui la faisoit choisir souvent pour les grandes assemblées de la nation, devoit enrichir ses gouverneurs, leur donner de l'autorité dans les assemblées, & de l'influence dans les affaires générales. Fréderic VI de ce nom dans la famille de Hohenzollern, se trouva en état, l'an 1415, d'acheter le margraviat de Brandebourg, pays naturellement pauvre & stérile, & nullement comparable à la Saxe, à la Bavière, au Palatinat, à la Bohème ; mais dont les souverains avoient été de tout temps fort considérés par l'importance des services qu'ils rendoient à l'empire, garantiſſant ses frontières des incursions des Slaves & des Vénédes. Les marquis ou margraves de Brandebourg étoient toujours appellés aux grandes diètes parmi les électeurs, avant même que leur nombre & leurs offices eussent été fixés par la bulle d'or. Cette prérogative rendit ce marquisat considérable. Il fut possédé anciennement par différentes branches de la maison d'Anhalt, & par la maison de

de Bavière ; enſuite par celle de Luxembourg. Charles IV l'acheta pour deux cents mille florins, & le donna à ſon fils Wenceslas, ſous lequel il ſe trouva uni à la Bohème, à la Siléſie, & à la couronne impériale. Sigiſmond le poſſéda de même ; mais ayant beſoin d'argent, il le vendit au bourgrave de Nuremberg. Jamais dignité ſouveraine ne fut vendue plus formellement. L'empire Romain a été vendu pluſieurs fois par des ſoldats révoltés. La couronne de Pologne ſe vend quatre ou cinq fois tous les ſiècles. Le droit de donner des loix, & de mettre des impôts ſur la nation, s'achète de ſept en ſept ans en Angleterre. Les canons contre la ſimonie prouvent que la tiare, les mitres & les croſſes auxquelles étoit attachée ſouvent une autorité temporelle, ſe ſont vendues pendant long-temps. Mais c'eſt toujours d'une manière indirecte ou ſecrète que ſe font ces marchés. Le margraviat électoral de Brandebourg a été vendu & acheté ſans myſtère. On lit dans toutes les hiſtoires d'Allemagne que Fréderic VI, bourgrave de Nuremberg, le paya quatre cents mille florins. La principauté de Monaco & de Mentone, dont l'étendue n'égale peut-être pas l'enceinte de la ſeule ville de Berlin, ſe vendroit aujourd'hui quatre ou ſix fois davantage. Mais le margraviat de Brandebourg ne rapportoit peut-être pas alors l'intérêt de cette ſomme, & le margrave-électeur n'étoit ſouverain qu'avec

Digitized by Google

beaucoup de gênes & de restrictions. Les évêques, les abbés, & trois ou quatre anciennes familles du pays, comme les Rochow, les Quitzow, le tenoient dans des entraves, étoient même en état de lui faire ouvertement la guerre. Fréderic VI, qui fut le premier parmi les électeurs de sa famille, joignit à la vieille & à la moyenne Marche, la Marche-Uckerane & la nouvelle Marche.

Son fils Fréderic II & son petit-fils conservèrent le margraviat. Albert, surnommé Achille, y donna plus de consistance & par sa valeur & par le crédit qu'il eut sous le règne de l'empereur Fréderic III. Jean, surnommé Cicéron, conserva la même influence ; & son fils Albert, qui fut électeur de Mayence, archevêque de Magdebourg & cardinal, l'accrut davantage. Joachim I & Joachim II acquirent de nouvelles forces, & augmentèrent leurs revenus par les biens de l'église, dont ils s'emparèrent dans la révolution que causa Martin Luther.

Les évêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébus furent incorporés au margraviat, après que les évêques eurent embrassé la réforme, & en augmentèrent les forces & l'influence. Jean-George eut assez de crédit pour faire élire archevêque de Magdebourg un de ses fils, quoiqu'il fût protestant, & fraya ainsi le chemin à l'union de cet archevêché avec les quatre Marches. La foiblesse de George-Guil-

Digitized by Google

lume replongea l'état dans un abyme de maux. L'ambition de l'empereur Ferdinand II, & l'avarice de ses généraux, allumèrent une guerre cruelle, qui dura trente ans. Les impériaux ennemis & les Suédois confédérés, ravagèrent tour-à-tour & dépeuplèrent le pays. La sagesse, la fermeté, le long règne de Fréderic-Guillaume, surnommé le grand-électeur, rétablirent les affaires; & l'électorat parvint à son fils en meilleur état qu'il n'eût jamais été. Le grand-électeur assura à sa postérité le duché de Magdebourg, qui par la fertilité de son terroir, nourrit une partie de la Marche. Il acquit la Poméranie; mais il ne put obtenir pour lors la possession de Stettin, qui par son commerce devoit réparer la stérilité d'une partie de ce pays; cette acquisition étoit réservée à son petit-fils. Enfin le grand-électeur s'assura de la Prusse, qu'un de ses ancêtres, grand-maître de l'Ordre-Teutonique, avoit fait passer dans sa famille.

Fréderic son fils, qui lui succéda, trouvant l'état agrandi par des acquisitions réelles, & garanti par les traités les plus solemnels, voulut ajouter le brillant au solide, & l'éclat à la force. Il voyoit deux princes, ses contemporains & ses voisins, le prince d'Orange & l'électeur de Saxe, porter dans leur maison, l'un, la couronne de l'Angleterre, l'autre, celle de Pologne. L'envie lui prit d'être roi aussi; & sa

Digitized by Google

conſtance à rechercher les moyens de parvenir à ſon but le lui fit atteindre. L'empereur ne put ſe refuſer aux déſirs d'un prince qui lui étoit attaché, dont le père avoit utilement ſervi l'empire, & dont l'amitié lui étoit néceſſaire dans les circonſtances du temps. L'électeur de Brandebourg ſe couronna lui-même en grande cérémonie à Kœnigsberg, & prit le titre de roi de Pruſſe en 1701. On l'appella Fréderic I, quoiqu'il fût le VIII ou le X de ce nom dans la généalogie de ſa famille. C'étoit au commencement de la fameuſe guerre de ſucceſſion, un an après la mort de Charles II, dernier roi d'Eſpagne de la maiſon d'Autriche. La France & ſes alliés ne reconnurent point alors la nouvelle dignité de l'électeur de Brandebourg; mais forcée de demander la paix & de s'accommoder avec ſes ennemis, la maiſon de Bourbon reconnut le roi de Pruſſe, & il n'y eut que quelques princes eccléſiaſtiques, & ceux qui prétendoient à la grande maîtriſe de l'Ordre-Teutonique, qui lui conteſtèrent encore ce titre. Ce qui ne parut d'abord que l'effet de la vanité & du goût pour la repréſentation & le faſte, ne laiſſa pas d'avoir des ſuites conſidérables. On s'accoutuma à regarder l'électeur de Brandebourg comme quelque choſe de plus qu'un membre de l'empire; & les troupes que Fréderic I envoya en Italie, l'an 1706, commandées par le prince d'An-

Digitized by Google

halt, ne ſe confondoient plus avec les régimens Autrichiens. Elles ſe firent dès-lors connoître avantageuſement; & leur ſouverain commença d'être regardé comme une puiſſance reſpectable.

Fréderic-Guillaume I conquit Stettin ſur les Suédois, & accrut ſes états par la poſſeſſion d'un pays que le grand-électeur avoit extrêmement déſiré. Ce roi n'aimoit aucune ſorte de faſte ni de cérémonie; & bien loin d'être porté à la magnificence, comme ſon père, il étoit économe juſqu'à un point qui approchoit de la meſquinerie. On n'oubliera de long-temps l'extrême ſimplicité de ſon ameublement. Populaire malgré ſa ſévérité, il ne dédaignoit pas la table des bourgeois. Je connois la fille d'un négociant, qui dit l'avoir vu dîner & ſouper chez ſon père, & envoyer à la reine ſon épouſe des plats qu'il ſavoit être de ſon goût. Cette économie rétablit le tréſor royal, épuiſé par le faſte du règne précédent, & mit ce prince en état de faire encore les dépenſes extraordinaires pour mettre ſes troupes ſur un meilleur pied, & en augmenter le nombre. Il payoit, pour avoir des ſoldats d'une taille extraordinaire, des ſommes auſſi exorbitantes. Sa paſſion pour ces récrues le brouilla ſouvent avec ſes voiſins, chez qui il les faiſoit enrôler & même enlever de force. Mais ces plaintes, qu'il tâchoit d'appaiſer, n'eurent aucune ſuite

Digitized by Google

fort fâcheuse ; & la réputation qu'il procuroit à ſes troupes, la diſcipline & l'ordre qu'il y introduiſit par ſon goût pour les manœuvres, eurent des conſéquences très-utiles. Fréderic-Guillaume I ne fit la guerre que fort peu de temps, au commencement de ſon règne, contre la Suède, lorſqu'il prit Stettin & Stralſund ; mais il entendoit très-bien le métier. Il avoit été comme volontaire dans les troupes impériales & alliées ſous le prince Eugène & le duc de Marlborough, avec leſquels il s'étoit trouvé à la journée de Malplaquet. Ayant mis ſon militaire ſur un très-bon pied, il ſe fit toujours reſpecter de ſes voiſins, ſans épuiſer ſon pays par des exploits ruineux. D'ailleurs la ſévérité de ſes mœurs, la fidélité conjugale dont il donnoit l'exemple, ſon zèle pour la religion, toujours favorable à la bonne morale, & par-là à l'accroiſſement intérieur de la population, la protection qu'il accorda à des proteſtans de Salzbourg & d'autres pays, qu'on perſécutoit, & qu'il attira dans ſes états, en augmentèrent la force & les reſſources ; de ſorte que ſans faire des conquêtes, il prépara le moyen d'en faire facilement.

Son fils, dont nous allons parler, ne négligea point les moyens de s'agrandir que ſon père lui laiſſa ; quoiqu'il fût d'un caractère auſſi différent de Fréderic-Guillaume que celui-ci l'avoit été de ſon prédéceſſeur.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Naissance & éducation de Fréderic II ; ses premiers voyages ; projet d'évasion découvert ; son procès & sa prison ; son retour à la Cour ; son mariage.

FRéderic I vivoit encore, lorsque Sophie-Dorothée de Hanovre, femme de Fréderic-Guillaume son fils unique, accoucha pour la troisième fois d'un enfant mâle, qu'on nomma Charles-Fréderic, & qui régna ensuite sous le nom de Fréderic II, ses deux frères aînés étant morts. C'est de ce prince que je vais tracer l'histoire. Il naquit le 24 janvier 1712. La cour de Berlin étoit alors, après celle de France, la plus brillante de l'Europe ; le pays le plus florissant & le plus tranquille, puisqu'il avoit été plus éloigné du théâtre de la longue guerre de succession, qui ruina tant d'autres contrées.

Charles-Fréderic n'avoit que treize mois lorsque son aïeul mourut. Quoique Fréderic-Guillaume son père n'aimât ni le faste, ni les beaux-arts, ni les modes étrangères, & bien moins encore celles de France, la magnificence avec laquelle Fréderic I avoit vécu, les étrangers qu'il avoit attirés à sa cour, les réfugiés

Digitized by Google

qui avoient vu la France au comble de ſa gloire ſous Louis XIV, offroient encore un nombre conſidérable de perſonnes très-inſtruites & très-polies, dont une partie fut employée à l'éducation du jeune prince. D'abord il eut pour gouvernante une dame de la maiſon de du Val, mariée à un colonel François, nommé Rocoulle. Cette dame avoit été gouvernante du même Fréderic-Guillaume, dans le temps préciſément où Frédéric I vouloit monter ſa cour ſur le pied de celle de France. Lorſque Charles-Fréderic eut atteint ſa ſeptième année, on lui donna pour gouverneur le comte Albert-Conrad de Finckenſtein. On y joignit pour ſecond Mr. de Kalckſtein. Le précepteur qu'on choiſit ne fut point Mr. Jordan, comme on lit dans quelques mémoires (*a*), mais Mr. du Han, réfugié François, natif de Champagne, qui avoit été gouverneur d'un gentilhomme Pruſſien de la maiſon de Dohna (*b*). Comme l'eſprit militaire devoit entrer dans tous les arrangemens de Fréderic-Guillaume, Mr. du Han lui parut propre à être employé à l'éducation de ſon fils, parce qu'il avoit ſervi quelque temps dans ſes troupes, & s'étoit trouvé au ſiège de Stralſund, dans la guerre contre les Suédois.

(*a*) Faits mémorables de Fréderic-le-Grand.

(*b*) Mémoires de l'Académie de l'an 1746 : Éloge de Mr. du Han.

Digitized by Google

On a remarqué que Mr. du Han aimoit à contredire ; & l'on prétend que c'eſt de ſon précepteur que Fréderic II pouvoit avoir contracté cet eſprit de diſpute & de ſcepticiſme qu'il conſerva toujours.

Juſqu'à un certain point le ſuccès de ſon éducation répondit aſſez aux intentions du roi ſon père, qui le conduiſit avec lui dans un voyage qu'il fit à Dresde. Charles-Fréderic avoit alors ſeize ans. Son eſprit pénétrant & ſon imagination fort vive le portèrent bientôt plus loin qu'on ne l'auroit ſouhaité. Le père ſévère & peu lettré voulut y mettre des bornes ; mais les moyens qu'il prit pour faire changer de principes & de goût à ſon fils, ne firent que l'y affermir.

Le prince, inſtruit par des perſonnes qui s'étoient formées en France, accoutumé de bonne heure à la lecture des livres françois, & à la politeſſe françoiſe, prit de l'averſion pour les manières rudes & groſſières de ſon père, qui d'ailleurs faiſoit voir trop de partialité pour Auguſte-Guillaume, le ſecond de ſes fils. On m'a même aſſuré qu'on vouloit forcer Charles-Fréderic à une renonciation en faveur de ce frère, & que ce fut-là le véritable motif qui lui fit prendre la réſolution de ſortir des états. Au retour d'un ſecond voyage que le prince fit encore avec ſon père en Franconie & dans le Palatinat, au mois d'août de 1730, il voulut

Digitized by Google

s'enfuir secrètement. Deux jeunes gentilshommes attachés à la personne du prince, Katt & Keith, entrèrent dans ce complot. Le roi en eut vent, & fit arrêter le prince avant qu'il pût exécuter son projet. Il nomma une commission pour lui faire son procès. Trente personnes, à la tête desquelles étoit le feld-maréchal Grumbkow, furent nommées pour examiner l'affaire. Le prince, interrogé d'abord sur le motif & l'objet de la fuite qu'il méditoit, répondit qu'il n'avoit jamais manqué de respect ni de soumission à son père, mais qu'il vouloit s'en aller à Alger, pour se soustraire au mauvais traitement qu'on lui faisoit. Il eut la fermeté, dit-on, de ne pas nommer l'Angleterre, quoique ce fût-là que l'on prétend qu'il vouloit aller. On le força de nommer ceux qui s'étoient engagés à le suivre dans son évasion. Il auroit voulu les sauver l'un & l'autre. Il comptoit que Katt devoit à l'heure qu'il étoit, être sorti du pays & être en sûreté. Il nomma celui-ci, dans l'espérance que Keith auroit aussi le temps de se sauver. Mais il arriva le contraire : Keith avoit eu le bonheur d'échapper à ceux qui le poursuivoient, & Katt fut arrêté ; l'affaire devint plus compliquée & plus fâcheuse. Frédéric-Guillaume étoit si furieusement indisposé contre le prince, qu'il parut oublier qu'il fût son fils. Aussi ne l'appelloit-il plus que le prisonnier.

Toutes les puissances de l'Europe s'intéres-

Digitized by Google

sèrent pour le prince, & intercédèrent pour lui, le roi d'Angleterre & le roi de Suède particuliérement, & plusieurs princes de l'Allemagne. L'empereur s'en mêla certainement, & chargea le comte de Seckendorff, son envoyé à Berlin, d'insinuer au roi de Prusse qu'il ne pouvoit pas disposer de la vie d'un prince qui, par sa naissance, étoit destiné à occuper une place dans le collège électoral, & qui par-là appartenoit à l'Empire. Il n'y a point d'exemples dans l'histoire germanique que l'autorité que les empereurs prétendoient avoir sur les membres du corps dont ils sont les chefs, ait été employée dans de pareilles occasions. Le roi, sévère & courroucé, répondit constamment que personne ne devoit se mêler de ses affaires domestiques. La reine son épouse, mère du prince, fit tous les efforts possibles pour adoucir cette colère. Elle se jeta à ses pieds, fondante en larmes, pour le fléchir : il la repoussa brusquement, & parut insensible à ses larmes, quoiqu'il l'aimât beaucoup. Le procès s'instruisoit avec toutes les formalités requises & en toute rigueur. La cour & la nation, plongées dans la plus profonde tristesse, craignoient de voir renouveller les scènes tragiques de Crispus fils du grand Constantin, de Dom Carlos fils de Philippe II, & sur-tout celle d'Alexis Pétrowitz, qui étoit très-récente. La sentence fut enfin prononcée par la commission. Quelqu'un des com-

Digitized by Google

missaires opina pour la mort ; la pluralité décida pour quelque temps de prison ; le lieutenant Katt son complice fut condamné à perdre la tête. Il fut décapité à Kustrin sous les fenêtres du château où le prince étoit gardé, & un capitaine fut commandé pour lui faire tenir la tête tournée vers le complice qu'on exécutoit. Le prince tendit la main à cet infortuné officier, en se plaignant d'être la cause de sa mort. Cela étoit plus vrai que le jeune Katt ne croyoit. Il répondit qu'il se soumettoit volontiers à son sort ; puisqu'il avoit encore le bonheur de voir son cher prince & de lui parler. Il présenta la tête à l'exécuteur, qui la trancha, & le prince tomba en défaillance sur le plancher de la chambre.

Le fond de cette triste affaire sera peut-être toujours mal connu. Fréderic, lorsqu'il fut roi, voulut voir les actes du procès qu'on avoit instruit, & il fit remettre les papiers cachetés aux archives, d'où on les lui avoit apportés. L'on a même eu lieu de croire qu'il en tira quelques feuillets, qu'il brûla. Mais il n'est pourtant pas moins sûr que Voltaire voulut en imposer, lorsqu'il écrivit que ce fut le comte de Seckendorff qui avoit empêché le roi Fréderic-Guillaume de faire trancher la tête à son fils. Et c'est à tort qu'on reproche à Fréderic d'avoir si mal parlé de Seckendorff dans ses Lettres à Mr. de Suhm & dans ses Mémoires

Digitized by Google

de Brandebourg. Ceux qui ont connu cet envoyé à Berlin, assurent au contraire que c'étoit lui qui semoit la mésintelligence & la discorde dans la famille royale. S'il se mêla de cette affaire, comme il n'est pas douteux, il le fit de manière que le prince n'eut guère lieu de lui en marquer de la reconnoissance. Il paroît certain que ce fut la commission qui le sauva. Fréderic II disoit trente ans après à une personne de confiance, que dans la commission que son père destina pour le juger, il s'étoit trouvé un homme qui opina pour lui faire trancher la tête; & que cet homme vivoit encore sous sa domination dans le temps qu'il en parloit. Après avoir essuyé le triste spectacle de la mort de son ami, le prince fut obligé de rester à Kustrin, & de travailler à la chambre des domaines comme un simple conseiller. Il se consola de cette espèce de punition par la connoissance qu'il prit des affaires. Il plaisanta dans la suite sur l'habit bourgeois qu'il porta dans cet état de disgrace, & qu'il continua de porter lorsqu'il fut rappellé auprès de ses parens; il l'appelloit son habit de conseiller.

Ce fut à l'occasion du mariage de Sophie-Wilhelmine, princesse de Prusse, avec Guillaume, prince héréditaire de Bareuth, que Fréderic eut la permission de retourner à la cour; & Fréderic-Guillaume, quoiqu'à la vérité trop austère, mais bon mari, & en général assez

Digitized by Google

bon père de famille, voulut faire une surprise à la reine en lui rendant son fils, qu'elle chérissoit passionnément. Le prince eut ordre de venir dans la salle de compagnie, sans annoncer son arrivée, & de se présenter à sa mère. Il vint, & il se posta vis-à-vis de la reine, qui faisoit sa partie, & qui n'étant point prévenue, fut tellement surprise, que sa joie subite faillit de lui causer un fâcheux accident. Elle s'écria dans son transport : Ah Fritz ! — Le père, qui étoit présent, en fut attendri ; & se tournant vers le prince avec l'air d'un homme qui réprimande & pardonne : Fritz, Fritz, une autrefois tu n'en seras pas quitte à si bon compte ; & cette affaire, qui fut sur le point de devenir tragique, se termina ainsi.

Fréderic-Guillaume voulut marier le prince, pour le retirer, disoit-il, de ses amours déréglées (*a*). Quelques intrigues, dont on a parlé dans ce temps d'une manière assez vague, donnoient lieu à ces reproches.

On s'étoit proposé d'abord de lui donner une des princesses d'Angleterre, nièces de la reine de Prusse ; mais on n'est pas d'accord si c'étoit la princesse Anne, qui épousa peu de temps après le prince d'Orange, ou la princesse Amélie, qui mourut en 1787. Elles

(*a*) *The Life and actions of Frederic II*, p. 185. London 1759. in-8vo.

Digitized by Google

étoient toutes deux un peu plus âgées que le prince royal; mais elles étoient fort belles & très-aimables (*a*). Fréderic-Guillaume, soit parce qu'il étoit brouillé avec le roi George I son beau-frère, soit par complaisance pour l'empereur Charles VI, qui lui recommandoit sa nièce Élisabeth-Christine, fille de Ferdinand-Albert, duc de Bévern, de la maison de Brunswick, se décida pour celle-ci. S'il est vrai que le prince royal eut d'autres inclinations, il les sacrifia à la volonté de son père & au mérite très-reconnu de la princesse de Brunswick. Le mariage fut arrêté le 20 mars 1732, & fut célébré l'année suivante, le 12 juin, à Salzdal, maison de plaisance des ducs de Brunswick. Le duc régnant, Louis-Rodolphe, aïeul maternel de l'épouse, se chargea des frais de cette fête. On y représenta un opéra intitulé: *Lo Specchio della fedeltà.*

Après l'accomplissement du mariage, le prince royal fit ordinairement sa résidence à Ruppin & à Rheinsberg avec la princesse son épouse. Il quitta néanmoins pendant quelques mois ce séjour, pour faire un autre voyage avec son père sur les frontières de la France.

(*a*) Notices particulières.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Comment Fréderic connut le prince Eugène de Savoie, & Stanislas roi de Pologne. Ses études à Rheinsberg.

LA guerre s'étoit allumée l'an 1733 entre la France & l'Autriche, à cause de la double élection du roi de Pologne. L'armée Françoise assiégeoit Philipsbourg sur les bords du Rhin. Il étoit de la plus grande importance pour l'Empire d'empêcher que cette place ne tombât sous la domination d'un puissant voisin. L'empereur fit tous les efforts possibles pour en faire lever le siège. Il crut y devoir envoyer le prince Eugène, qui après les lauriers dont il s'étoit couvert dans la guerre de succession, venoit encore de remporter de nouvelles victoires sur les Turcs. Le roi Fréderic-Guillaume envoya dix mille hommes de ses troupes à l'armée impériale, dont il donna le commandement au général Rœder. Cependant il voulut voir lui-même cette armée, & conduisit avec lui le prince royal. Le prince Léopold d'Anhalt-Dessau y alla comme volontaire, pour revoir le prince Eugène de Savoie, & faire sa cour au roi & au prince. Fréderic brûloit de connoître

Digitized by Google

noître un héros vieilli ſous les armes, & qui avoit tant fait parler de ſes exploits. Il eſpéroit ſans doute de l'entretenir ſur l'art dans lequel il s'étoit ſi fort diſtingué. Il fut un peu ſurpris lorſque ſe trouvant à la première viſite que le prince d'Anhalt rendit au prince Eugène, il entendit des propos qui n'étoient ni politiques ni militaires; mais fort familiers, & même libres. Jeune, rempli d'enthouſiaſme & du déſir d'apprendre, & avec peu d'expérience du monde, le prince royal s'imaginoit peut-être que de tels hommes ne devoient parler que de choſes graves & ſérieuſes. Il n'apprit que trop que les grands hommes ne laiſſent pas d'être des hommes, & que les paſſions & les foibleſſes peuvent accompagner le plus noble héroïſme juſqu'au tombeau. Il ne fut pourtant pas fruſtré de l'eſpérance qu'il avoit d'entendre le prince Eugène parler de guerre. Il tâchoit de le voir le matin en particulier; & il trouva le moyen de le faire entrer dans des détails ſur les batailles qu'il avoit gagnées: le comte de Philippi, qui étoit aide-de-camp du prince de Savoie, fort eſtimé & aimé de ſon général, ſavoit faire tomber adroitement le diſcours ſur les choſes que le prince de Pruſſe ſouhaitoit d'entendre. Dans les dernières années de ſa vie, Fréderic II rappelloit encore ces entretiens à pluſieurs de ſes généraux, & il diſoit que le prince Eugène lui avoit donné des

Digitized by Google

avis dont il s'étoit bien trouvé. Quoiqu'il ne parût aimer que la belle littérature & la musique, il ne portoit pas moins son attention sur la tactique & sur la discipline militaire. Il rappella encore long-temps après au lieutenant-général Riedesel, que son régiment étoit le seul qu'il avoit trouvé en bon ordre lorsqu'il avoit été à l'armée du Rhin.

Une maladie très-sérieuse survint au roi Fréderic-Guillaume au retour du voyage au camp de Philipsbourg. Pendant cette maladie, qui ne fut pas de longue durée, se fit le mariage de Sophie-Dorothée, quatrième princesse de Prusse, avec le margrave de Schwedt son cousin. Le prince royal, dans les cérémonies de ces noces, tint la place du roi son père. Peu de temps après, lorsque le roi fut presqu'entiérement rétabli, le prince eut la permission de faire seul un autre voyage, qui l'intéressa autrement.

Auguste II, roi de Pologne & électeur de Saxe, étant mort, le roi Stanislas Leckzynski, son concurrent, espéra d'être élu une seconde fois, & avec plus de succès que la première. Il le fut en effet par le plus grand nombre; mais le fils du défunt, avec une armée de Saxons, & l'appui de l'Autriche & de la Russie, l'emporta contre la pluralité des voix. Stanislas fut contraint de s'enfuir de Pologne, de se sauver à Dantzick, & delà de chercher un asyle

Digitized by Google

à Kœnigsberg en Prusse. Frédéric-Guillaume non-seulement donna des ordres à la régence de Kœnigsberg, pour que Stanislas y fût traité avec tous les égards & les honneurs dus à sa dignité; mais il permit à son fils d'aller lui faire une visite. Frédéric s'arrêta quelques semaines à Kœnigsberg; & il contracta avec Stanislas une amitié très-étroite, qui se raffermit encore davantage lorsque la paix étant faite entre la France & l'Autriche, le roi titulaire de Pologne passa par Berlin en allant en France. La conversation de ce roi aussi estimable que peu heureux, n'a pu qu'augmenter dans le prince ce goût pour l'étude, & pour les gens-de-lettres, qui les distingua dans la suite tous deux.

Après le départ du roi Stanislas, Frédéric se retira de nouveau à Rheinsberg, d'où il pouvoit aller voir son régiment, qui étoit en garnison à Ruppin, & où il eut tout-le loisir qu'il souhaitoit pour se vouer aux études. C'est alors que commença sa correspondance avec des hommes célèbres du temps; & il en attira quelques-uns à sa cour. Le livre qu'il lisoit le plus, étoit le Dictionnaire de Bayle. Il en parloit si souvent à table & dans la conversation, que la princesse royale son épouse voulut aussi le lire: & elle chargea un pasteur de la colonie Françoise, de lui marquer les endroits qu'une honnête femme pouvoit lire sans

Digitized by Google

danger. Des dames de sa cour, qui étoient alors dans la fleur de leur âge, m'ont avoué qu'elles avoient lu ce fameux Dictionnaire d'un bout à l'autre, quoique ce soit un ouvrage si peu fait pour les femmes.

On a déjà remarqué que le prince, né, élevé, & vivant dans le sein de l'Allemagne dans un temps où l'on y comptoit un grand nombre de savans en tout genre, n'avoit auprès de lui que des François ou des Allemands qui avoient un goût décidé pour la littérature françoise. Il me paroît nécessaire de faire ici quelques réflexions à ce propos. La vie de Fréderic II n'appartient pas moins à l'histoire littéraire qu'à celle des guerres & des événemens politiques du siècle qui l'a vu naître & mourir.

CHAPITRE IV.

Réflexions sur l'état de la littérature allemande avant l'an 1740, & sur la partialité de Fréderic pour la littérature françoise.

LA nation Allemande, outre qu'elle est la plus nombreuse de toutes les nations policées de l'Europe, a de plus l'avantage particulier d'être partagée en quantité d'états différens. Ce partage a dû multiplier les universités, les

Digitized by Google

places de profeſſeurs, de bibliothécaires, d'hiſtoriographes, de précepteurs des princes & des gentilshommes du pays, & nombre d'emplois qui demandent de l'inſtruction dans ceux qui y aſpirent. La claſſe des célibataires étant incomparablement moins nombreuſe en Allemagne qu'en France, en Eſpagne & en Italie, & le célibat étant par coutume abſolument banni de la claſſe des eccléſiaſtiques, qui dans les autres pays y ſont obligés; cela dut augmenter d'une manière prodigieuſe le nombre des gens-de-lettres, parce que les fils des paſteurs & des profeſſeurs ont plus de facilité pour recevoir une éducation littéraire que les autres enfans de quelque condition qu'ils ſoient; & ils ſont preſqu'uniquement deſtinés à des profeſſions qui exigent quelque ſorte de littérature. C'eſt par cette raiſon que l'Allemagne a depuis un ſiècle beaucoup plus d'écrivains que les autres pays. Mais par-là même que les gens-de-lettres ſont en grand nombre en Allemagne, les auteurs qui pouvoient plaire à un prince qui avoit de l'eſprit, & le goût formé par les premières études, étoient auſſi rares. Un profeſſeur, & un auteur qui plaît, un livre élémentaire ou érudit, & un ouvrage agréable, ſont des choſes fort différentes; cet eſprit d'exactitude & des citations continuelles qui règnent dans le premier, ſont un obſtacle à la compoſition aiſée qui engage & attache le

Digitized by Google

lecteur. La nation d'ailleurs eſt naturellement moins capable de cet eſprit vif & pétillant qui anime les productions de l'art. Ses apologiſtes mêmes ont dû l'avouer au commencement du ſiècle, lorſqu'on lui reprochoit ſon flègme peſant & ſon inaptitude aux ouvrages d'agrément. Il lui fallut plus de temps, plus de culture qu'aux nations méridionales, & plus de circonſtances favorables pour qu'elle ſe formât; & c'étoit Fréderic lui-même que le Ciel deſtinoit à exciter la fermentation néceſſaire pour réveiller le goût des arts. Les villes commerçantes ne pouvoient pas avoir cette politeſſe, ce ton que donnent la cour & le grand monde. Les réſidences des ſouverains n'étoient pas aſſez grandes pour que trois ou quatre états différens, la nobleſſe, la bourgeoiſie, le clergé, le militaire, puſſent concourir à polir l'eſprit & à former le goût de la nation. Quelques-unes des villes principales de l'Allemagne, comme Vienne, Munich, & trois ou quatre ſur le Rhin, qui pouvoient avoir plus d'avantage à cet égard, trouvèrent des obſtacles qui les retardoient: l'ignorance des prêtres, la ſuperſtition du peuple, & la barbarie de leur dialecte, qui n'étoit pas encore formé comme l'étoit le Saxon. C'étoient Leipſick, Berlin & Hambourg, qui devoient par leur commerce mutuel former la nation, & créer la littérature nationale. Mais elles ne pouvoient y parvenir qu'en répandant

Digitized by Google

en Allemagne ce que produiſoit la France, qui avoit déjà pris le deſſus ſur toutes les autres nations. Les Allemands regardoient toujours l'Italie comme le berceau des beaux-arts, même comme un pays fertile en ouvrages d'érudition. Mais le beau monde ne connoiſſoit que trois ou quatre poëtes italiens. L'on ne connoiſſoit des Eſpagnols que quelques romans & quelques auteurs de comédies. Tout ce qui étoit en vogue, ſoit pour l'inſtruction, ſoit pour l'amuſement de la nobleſſe & de la bonne bourgeoiſie, venoit de la France. L'Angleterre ne commençoit qu'alors à faire connoître ſes productions. Encore c'étoit par le moyen des journaliſtes & des traducteurs françois, qu'on commençoit à connoître les Anglois. On ne prit de l'enthouſiaſme pour la littérature angloiſe que vingt ans après. Juſque vers l'an 1740, tous ceux qui ſe piquoient de belle littérature, ne faiſoient qu'imiter les François, & traduire leurs ouvrages; pluſieurs ſe ſervoient même de la langue françoiſe, comme Pfeffel, Bielefeld & Pœlnitz (*a*). Doit-on s'étonner après cela, ſi Fréderic s'eſt accoutumé à parler, à écrire en françois, & à ne s'entretenir volontiers qu'avec ceux qui parloient cette langue?

La plupart des auteurs allemands étoient des

(*a*) Voy. *Apologie de Frédéric II*, lue à l'Académie de Berlin, l'an 1787.

Digitized by Google

juriſconſultes, des théologiens, des philoſophes qui écrivoient en latin. Pouvoit-on prétendre qu'un prince deſtiné au gouvernement d'un grand état militaire par néceſſité, allât ſe perdre dans le labyrinthe du droit germanique, & dans les ſubtilités des gloſſateurs? Il auroit pourtant lu au moins quelques-uns de ces écrivains : mais on avoit négligé de lui faire étudier le latin (*a*) ; parce que dans le temps de ſon éducation, le françois avoit déjà pris le deſſus, & que l'anglois commençoit à être à la mode. L'italien l'étoit encore ; & on ne jugea peut-être pas à propos de l'ennuyer par l'étude des langues anciennes.

Le prince de Pruſſe ſavoit l'allemand, tout au moins auſſi-bien que les autres princes, & la plupart des grands ſeigneurs de la nation, qui dans ce temps-là faiſoient peu de cas de la langue nationale ; & il eſt vrai qu'à l'exception de la bible & de quelques livres de controverſe ou de ſermons, il n'y avoit point de livres allemands qu'on fût tenté de lire. S'il y avoit quelques ouvrages de littérature ou de philoſophie écrits en allemand, ils étoient écrits ſans agrément & ſans goût. Après Opitz, qui eſt le Malherbe de l'Allemagne, & qui avoit vécu au commencement du dix-ſeptième ſiècle,

(*a*) Si dans la ſuite il en acquit une certaine connoiſſance, ce fut d'après l'étude qu'il en fit ſeul, tourmenté du déſir de lire Horace & Virgile. *L'Éd.*

Digitized by Google

il n'y avoit eu que le baron Canitz qui eût fait quelques jolies pièces de poésie. Mais ce Canitz ne pouvoit que confirmer le prince de Prusse dans l'idée avantageuse que les gens d'un certain ton avoient des poëtes françois, puisque Canitz les avoit imités & même traduits.

Dans le temps que Fréderic étudioit à Ruppin & à Rheinsberg, il n'y avoit pas en Allemagne trois poëtes qui eussent un nom dans la littérature nationale. Besser & Gunther étoient oubliés; & ce ne fut que quelque temps après que Wernicke fut un peu remis en vogue : Besser se soutenoit à peine par le soin qu'eut Kœnig de le faire réimprimer : Wernicke & Postel n'eurent guère une réputation plus étendue ni de plus longue durée.

Hagedorn, Bodmer, Haller, Gesner, commençoient à se montrer ; & ils méritoient plus d'être connus que les précédens ; mais comment pouvoient-ils alors balancer la réputation de Fontenelle, de Rousseau, de Gresset, de Voltaire, de Piron, de Bachaumont, de Chapelle, de Chaulieu ? Les plus célèbres littérateurs Allemands sembloient avoir pris à tâche de n'imiter des François que ceux qui étoient les moins estimés en France & les moins agréables. Jérôme Gundling, par exemple, qui étoit dans le Brandebourg & dans la Saxe un des oracles de la littérature, imitoit Baillet, le plus pesant

Digitized by Google

écrivain de tous ceux qui ont vécu sous le règne de Louis XIV. Il n'y avoit que deux ou trois histoires en langue allemande qui pussent être comparées à celles qu'on avoit en françois ; c'étoient celles de Mascow, du baron de Bunau, & de Struve. Mais elles ne concernoient que l'Allemagne ; & l'esprit vif & curieux de Fréderic ne pouvoit pas se borner à cette lecture. Encore les histoires de Bunau & de Mascow n'alloient que jusqu'au règne de Charlemagne, époque par laquelle on devroit commencer. Fréderic étudioit de bonne foi. Il lisoit sans prévention tous les auteurs connus & estimés, pourvu qu'ils fussent écrits dans les langues qu'il entendoit. Il étudioit Rollin comme il étudioit Bayle, Fleury, Bossuet, Massillon, Voltaire, & le poëte Rousseau ; Locke comme Malebranche étoient également ses maîtres, parce qu'ils étoient tous également célèbres dans leur genre.

Parmi cette foule d'écrivains que l'on comptoit en Allemagne, le plus renommé après Leibnitz étoit Wolff ; aussi le prince royal ne le négligea pas. Mais Wolff, avant que de composer en latin ses immenses traités sur toutes les parties de la philosophie, avoit écrit en allemand. Quoiqu'il ait beaucoup contribué à enrichir la langue de termes propres & expressifs, son style étoit dur & mauvais. Il fallut que Fréderic se le fît traduire pour pouvoir l'étudier. Ulric de Suhm, dont on a publié la cor-

Digitized by Google

reſpondance avec Fréderic (a), lui rendit ce ſervice. Ce gentilhomme Saxon avoit été envoyé par le roi Auguſte II à la cour de Pruſſe : le prince lui trouva de l'eſprit & des connoiſſances, & lui témoigna de l'amitié. Suhm fut rappellé en 1730, ſoit parce que cette liaiſon avec le prince royal avoit déplu au roi Fréderic-Guillaume, ſoit par des méſintelligences ſurvenues entre la Pruſſe & la Saxe. Se trouvant ſans emploi dans ſon pays, Suhm retourna dans le Brandebourg, pour y vivre en ſimple particulier, occupé de ſes études. Il traduiſit en françois quelques parties des Œuvres de Wolff, que le prince ſouhaitoit de lire, & il les lui envoyoit par cahiers. Fréderic s'occupa long-temps de cette étude, juſqu'à ce que Voltaire l'en dégoûta. Il diſoit lui-même que c'étoit ce bel-eſprit françois qui lui avoit fait perdre le goût qu'il avoit pour la philoſophie. Effectivement, il parut dans la ſuite plus attaché à la belle littérature & à la poéſie : comme l'on voit que Wolff eſt paſſé de mode, & que les auteurs françois qu'on liſoit alors ſe ſont mieux ſoutenus, il faut avouer que Voltaire n'a pas eu grand tort.

(a) Elle ne ſe trouve que dans la meilleure édition qu'il y ait des *Œuvres poſthumes du Roi*, grand in-8vo, ſous le titre d'Amſterdam, 1789. *L'Éd.*

Digitized by Google

CHAPITRE V.

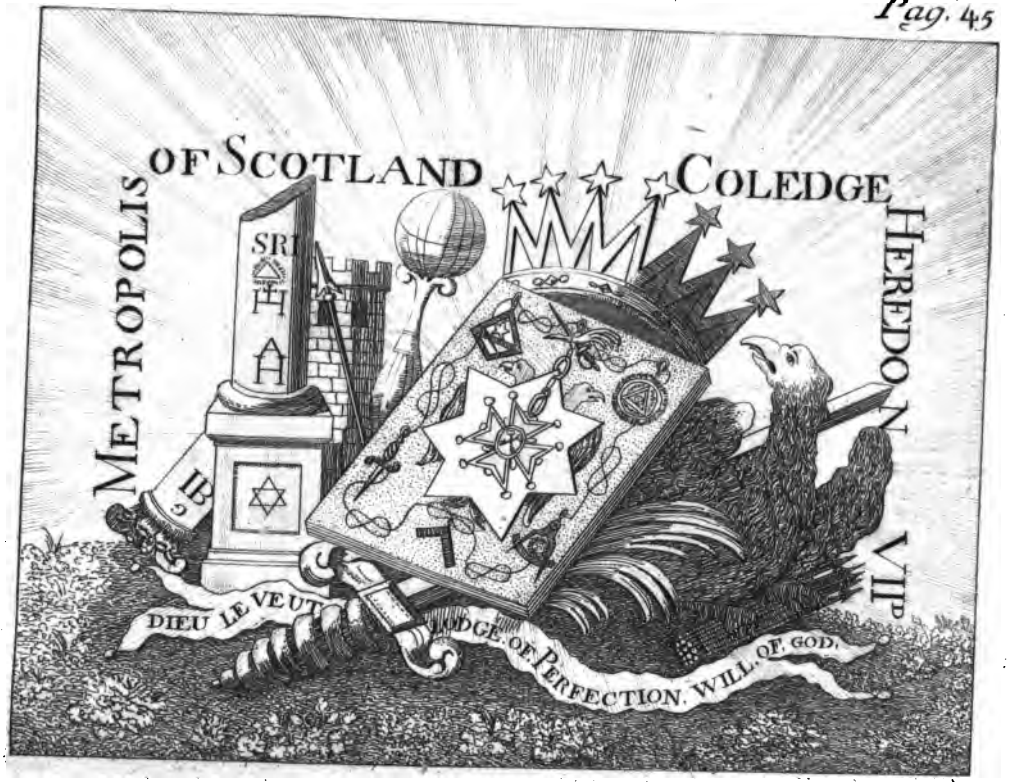
Autres particularités de la Vie de Fréderic avant qu'il fût roi.

A Meſure que Fréderic-Guillaume vieilliſſoit, & que ſes infirmités paroiſſoient augmenter, la cour du prince royal devenoit plus nombreuſe & plus brillante. Il étoit naturel qu'on s'empreſsât de s'attirer l'attention d'un prince qui étoit à la veille de monter ſur le trône, & qui alloit devenir maître d'un tréſor qu'on ſuppoſoit encore plus conſidérable qu'il n'étoit peut-être. En attendant, le nombre des perſonnes de différens états qui vivoient à Rheinsberg, les libéralités du prince, les bâtimens qu'il faiſoit faire pour agrandir & embellir le château, le mettoient dans un beſoin continuel de chercher de l'argent. Les penſions que ſon père lui accordoit ne ſuffiſant point à ces dépenſes, il étoit forcé d'emprunter : Suhm, le même qui traduiſoit Wolff, le ſervit en cela à Pétersbourg, où il fut envoyé de la cour de Saxe ; & l'on nomme le duc de Biron, favori de la régente Anne, parmi ceux qui lui prêtèrent (*a*).

(*a*) Lettre de Suhm de l'an 1737.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A Brunſwick, où il alla avec ſon père dans le mois d'août de 1738, Fréderic fit la connoiſſance de Jacques Bielefeld, qui eut enſuite le titre de baron. Bielefeld étoit fils d'un négociant de Hambourg, où ſe trouvoient ſouvent des perſonnes qui joignoient à la pratique du commerce, l'étude de la belle littérature, de la philoſophie & de la politique. Le jeune Bielefeld étoit de cette claſſe. Il parloit, il écrivoit le françois, & connoiſſoit l'hiſtoire. Il avoit voyagé en France & en Angleterre, & avoit étudié trois ans en Hollande; avec cela il étoit d'une belle figure, & ſa maiſon paſſoit pour riche. Ces deux circonſtances concouroient à le faire trouver agréable au prince royal. Il étoit venu à Brunſwick avec deux barons, députés de la loge de Hambourg pour initier le prince dans les myſtères de la franche-maçonnerie, ſociété aujourd'hui fort connue, qui commençoit alors à faire du bruit dans le monde. Il eſt ſûr que le prince royal ſe fit recevoir dans cette confrairie (*a*), & que ce ne fut

(*a*) Il ſortit une nuit de l'hôtel où il étoit logé avec le roi ſon père, pour ſe rendre à l'endroit où devoit ſe faire la cérémonie myſtérieuſe. C'étoit une maiſon de campagne ſituée ſur les remparts, qui appartient aujourd'hui au miniſtre-d'état, Mr. de Feronce. — Fréderic-Guillaume I s'étoit prévenu contre cet ordre myſtérieux, d'après la conſtruction de ſes armes; des poignards & autres allégories relatives, ne lui ſembloient pas être favorables à une inſtitution ſecrette qui les révère dans les ténèbres. Voyez-en la forme dans la planche ci-jointe. *L'Éd.*

Digitized by Google

différente de ce qu'on l'avoit vue depuis vingt-sept ans. Ils ne furent point trompés dans leur attente ; quoiqu'il soit très-difficile qu'un prince qui parvient au trône après avoir vécu comme simple particulier, ou comme un gentilhomme disgracié, puisse satisfaire les désirs de tous ceux auquels il a paru témoigner de l'amitié. Son précepteur du Han, qui avoit été relégué en Prusse, & qui ensuite avoit trouvé de l'emploi auprès du duc de Brunswick, fut rappellé à Berlin, & fait conseiller-privé au département des affaires étrangères. Le baron de Kayserling, jadis attaché à la cour du prince, & ensuite renvoyé à son régiment comme disgracié, fut fait colonel, & honoré de distinctions. Mr. Jordan eut aussi le titre de conseiller, & beaucoup d'influence dans les affaires internes. Le chevalier Chazot, François, Mr. de Still, Allemand, militaire & bel-esprit, eurent le sort qu'ils pouvoient espérer. Ce même Keith qui avoit été enveloppé dans le malheureux complot d'évasion, l'an 1730, avoit passé presque dix ans errant en Angleterre, en Espagne, en Portugal : Fréderic se souvint de lui ; le rappella dans sa patrie, le fit lieutenant-colonel, & le jugea digne, par les connoissances qu'il avoit acquises, d'occuper une place à l'académie. Bielefeld à la vérité ne fit pas aussi-tôt la fortune brillante qu'il avoit espérée ; il ne fut d'abord que secrétaire de légation.

Digitized by Google

tion. Mais Bielefeld avoit bien deviné, ſi ce qu'on lit dans ſes lettres n'eſt pas une prédiction après coup, que Frédersdorf joueroit un grand rôle. Cet homme avoit été connu de Fréderic lorſqu'il étoit priſonnier à Kuſtrin. Frédersdorf n'étoit alors que ſimple ſoldat, ou même tambour. Il eut pitié du prince priſonnier, à qui ſon père avoit défendu qu'on donnât de la lumière & des livres. Le jeune ſoldat lui fourniſſoit ſecrétement quelques bouts de chandelle, & lui portoit quelques livres. Le prince ſortit de ſa priſon, & raccommodé avec ſon père, prit Frédersdorf à ſon ſervice, & le fit ſon valet-de-chambre; bien des affaires paſſoient par ſes mains dans le commencement du règne. Le bon Suhm, pour qui Fréderic avoit eu une véritable amitié, & qui lui traduiſit Wolff, n'eut pas le temps de jouir du ſort que ſon ami devenu roi lui avoit deſtiné. Il étoit parti de Pétersbourg auſſi-tôt que le nouveau roi lui eut ſignifié ſes intentions; mais ſa ſanté, qui n'avoit jamais été vigoureuſe, ſe dérangea tellement dans ſon voyage, qu'il mourut à Varſovie avant que de voir le nouveau roi de Pruſſe qui l'attendoit.

Fréderic, qui avoit toujours eu de la paſſion pour les voyages, ne tarda pas à ſe ſatisfaire dès qu'il fut maître. A peine les ſix ſemaines de grand deuil étoient paſſées, qu'il voulut voir au moins les frontières de la France, &

Digitized by Google

en même temps ſes états de Weſtphalie. Il partit accompagné du prince Guillaume, le plus âgé de ſes frères, du baron de Kayſerling & du comte Algarotti. Lorſqu'on fut près des frontières de France, le roi voulut continuer ſon voyage *incognito*. Il prit le nom de comte du Four, & fit prendre au prince ſon frère celui de Schaffgotſch, ne retenant à ſa ſuite que quelques officiers, & peu de domeſtiques; parmi leſquels étoit Frédersdorf, qui ſachant aſſez bien écrire, ſervoit de ſecrétaire. Lorſque les voyageurs furent à Kehl, l'aubergiſte chez qui ils logèrent, leur dit qu'il falloit un paſſe-port. On n'y avoit point penſé en partant. Frédersdorf en fit un, que le roi ſigna. L'hôte, qui ſe tenoit dans une chambre voiſine, le vit, & fit ſentir qu'il ſavoit bien qui il avoit l'honneur de loger, que c'étoit le roi de Pruſſe. On le fit taire moyennant quelques louis d'or. Mais cela n'empêcha point que lorſqu'on arriva à Strasbourg, le gouverneur ne fût d'abord qui étoient les étrangers qui venoient d'arriver. Pluſieurs ſoldats de la garniſon qui avoient ſervi dans les troupes de Pruſſe, reconnurent le roi. Fréderic voyant qu'il ne pouvoit point être inconnu, renonça au projet qu'il avoit formé d'aller juſqu'à Paris.

Mr. de Voltaire étoit alors à La Haye, comme nous l'avons déjà dit, où il faiſoit imprimer l'*Anti-Machiavel*. Le roi lui écrivit,

Digitized by Google

moitié en vers & moitié en prose, la relation de son voyage de Berlin à Strasbourg, & le pressa de le venir joindre. Voltaire vint le trouver à deux lieues de Clèves, à un château sur la Meuse, où le roi étoit tombé malade, & où Maupertuis s'étoit déjà rendu. Le roi s'entretint avec eux fort gaiement. Mais au milieu de ces entretiens, il ne négligeoit point les affaires de l'état. La maison de Brandebourg, comme héritière de celle d'Orange, possédoit dans le district de Liège la baronnie de Herstal, qui n'étoit guère plus qu'un fauxbourg de la ville capitale. Les habitans, appuyés, selon toutes les apparences, par l'évêque & le chapitre, se mutinèrent, & ne voulurent point prêter serment de fidélité au nouveau roi. On fit marcher quelques bataillons avec quatre cents dragons, après avoir inutilement demandé des déclarations sur le refus que faisoient les habitans de Herstal. L'évêque & le chapitre furent obligés de s'accommoder avec le roi, qui leur rendit la baronnie qui avoit causé ces démêlés (a) : ils payèrent au surplus soixante mille risdalers de dédommagement que la cour de Berlin demandoit. Comme l'évêque s'étoit plaint d'abord à la cour de Vienne, & que celle-ci en écrivit d'une manière assez forte au roi de Prusse, & envoya à la diète de Ratisbonne

(a) Voyez l'*Histoire de Frédéric-Guillaume I.*

Digitized by Google

un décret de commiſſion ; ce différent jeta les premières ſemences de froideur entre les deux cours, qui juſqu'alors avoient paru être aſſez bien enſemble.

CHAPITRE VII.

Mort de Charles VI. Droits de la maiſon de Brandebourg ſur quelques provinces de la Siléſie. Première campagne de Fréderic II.

CHarles VI mourut quelques jours après avoir expédié le décret de commiſſion pour l'affaire de Herſtal. Toute ligne maſculine de la maiſon d'Autriche étant éteinte à ſa mort, le roi de Pruſſe eut des droits à faire valoir ſur des objets plus conſidérables que n'étoit la ſeigneurie en queſtion. Il eſt vrai que Charles VI, après vingt ans de négociations, étoit venu à bout de faire garantir la ſanction pragmatique, pour prévenir le démembrement des états qu'il poſſédoit, & d'en aſſurer autant qu'il put la poſſeſſion à ſa fille aînée Marie-Thérèſe. Le roi de Pruſſe, Fréderic-Guillaume, avoit accédé à cet arrangement de famille de la maiſon d'Autriche, à condition que l'empereur lui feroit obtenir la ſucceſſion de Berg, qu'il prétendoit (*a*). Cette condition n'étant point accom-

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire du Roi Fréderic-Guillaume I.*

Digitized by Google

plie du côté de l'empereur, Fréderic II ne crut point que l'acceſſion de ſon père à la ſanction pragmatique dût l'empêcher de faire valoir dans cette conjoncture les droits que ſa maiſon avoit ſur une grande partie de la Siléſie.

D'ailleurs il n'étoit pas dans l'ordre qu'un héritage immenſe, raſſemblé en cinq ſiècles par différens moyens & ſous différens titres, n'éveillât point des prétentions lorſque la maiſon qui le poſſédoit n'auroit plus d'héritiers mâles. La maiſon de Brandebourg, depuis l'époque de l'agrandiſſement de celle d'Autriche, ne s'étoit point alliée à celle-ci par des mariages. La différence de la religion empêchoit ces alliances depuis deux cents ans : mais elle avoit d'anciens droits ſur une partie des états qui compoſoient le vaſte coloſſe de la domination autrichienne. C'étoit ſur la Siléſie qu'elle formoit des prétentions. Ses titres ne lui donnoient pas un droit général ſur tout le pays qui porte ce nom. Car anciennement la Siléſie étoit partagée en pluſieurs ſouverainetés qui relevoient tantôt de la Pologne, tantôt de la Bohème. Un de ſes titres regardoit le duché de Jægerndorf. Le margrave George de Brandebourg, ſurnommé *le pieux* par les proteſtans, parce qu'il fut un des premiers qui embraſsèrent la réforme, avoit acheté ce duché de la famille de Schellenberg. Louis, roi de Bohème, de qui le duché relevoit, lui en donna l'an 1524 l'in-

Digitized by Google

veſtiture, comme d'un fief héréditaire & aliénable. Ferdinand I, qui fut enſuite empereur, ayant ſuccédé à Louis au trône de Bohème, confirma l'an 1527 cette inveſtiture. Enſuite de quoi le margrave George tranſmit ce fief à George-Fréderie ſon fils. Celui-ci, n'ayant point d'enfans, diſpoſa par teſtament du duché de Jægerndorf & de ſes dépendances en faveur de la maiſon électorale de Brandebourg.

Les prétentions de cette maiſon ſur les duchés de Lignitz, de Brieg & de Wohlau, qui en dépendent, avoient une autre origine. Les anciens princes de Lignitz ont été indépendans juſqu'à l'an 1327. Ils prirent alors l'inveſtiture de Jean de Luxembourg, roi de Bohème, à condition pourtant d'en conſerver la propriété, & le droit de diſpoſer de la ſucceſſion. Les rois Vladislas & Louis, l'un en 1511, l'autre en 1522 & 1524, avoient accordé expreſſément à ces princes la faculté d'aliéner leurs fiefs, & de les tranſmettre par teſtament. Fondé ſur ces conceſſions, Fréderic, duc de Lignitz, conclut l'an 1537 un traité d'union & de confraternité héréditaire avec Joachim II, électeur de Brandebourg. Ferdinand I, roi de Bohème, voulut réunir ces fiefs à la couronne vers l'an 1546, & tâcha d'engager le duc de Lignitz, alors régnant, à renoncer à cette confraternité de la maiſon de Brandebourg; il le força même de redemander

Digitized by Google

l'acte original à l'électeur, qui n'eut garde de le lui rendre. La ligne masculine des ducs de Lignitz s'éteignit en 1675, cent trente & un an après ; & la maison d'Autriche sut tant faire, qu'elle porta l'électeur Fréderic-Guillaume à renoncer à ses droits, moyennant quelque compensation. Mais cette compensation, par d'autres manèges, n'eut point d'effets ; & les successeurs de Fréderic-Guillaume se crurent toujours en droit de redemander ce duché. Cependant la maison d'Autriche, incomparablement plus puissante & plus heureuse dans ses négociations, éluda toujours les demandes de celle de Brandebourg, qui pendant plus de soixante ans ne put jamais faire valoir ses prétentions. Mais lorsque la ligne masculine de Ferdinand I vint à s'éteindre par la mort de Charles VI, la cour de Berlin crut devoir réclamer ses droits tant sur les duchés de Lignitz, Brieg & Wohlau, que sur celui de Jægerndorf.

Fréderic II fit demander formellement ces principautés à l'héritière du défunt empereur par les deux ministres Borck & Gotter, dont l'un étoit déjà à Vienne : l'autre fut envoyé à cette occasion ; & il offrit à Marie-Thérèse de la secourir puissamment dans les guerres qui la menaçoient de tous côtés, & de faire élire empereur le grand-duc de Toscane son époux. La reine de Hongrie rejeta fièrement la pro-

Digitized by Google

position, & le roi de Prusse se disposa à faire valoir ses droits par voie de fait.

Fréderic se trouvoit dans un état semblable à celui où Philippe, roi de Macédoine, avoit laissé son fils Alexandre; si ce n'est que le jeune Macédonien avoit vu Philippe faire la guerre, & l'avoit faite lui-même; au-lieu que Fréderic II ne l'avoit vue que de fort loin. Ce prince étoit encore au berceau lorsque Charles XII, roi de Suède, força Fréderic-Guillaume à prendre les armes l'an 1715. Il avoit étudié la tactique aussi-bien que les autres arts; il avoit vu des manœuvres, il avoit exercé ses régimens; mais il n'avoit jamais vu de batailles. Il est vrai qu'il avoit dans ses troupes quelques généraux & beaucoup d'officiers qui avoient fait la guerre; & ils l'avoient faite sous de grands maîtres. Le prince Léopold d'Anhalt-Dessau avoit commandé des troupes Prussiennes jusqu'en Italie dans la guerre de succession. Il s'étoit trouvé souvent avec le prince Eugène, & particuliérement à la bataille de Turin, où il monta le premier sur les retranchemens des François. Son fils Léopold II avoit fait des campagnes en Hongrie, comme volontaire, & s'étoit trouvé au camp de Philipsbourg sur le Rhin. Le maréchal Schwérin étoit un élève de Charles XII, roi de Suède. Il y en avoit d'autres qui avoient servi sous le duc de Marlborough; Dumoulin, Rœder,

Digitized by Google

Gesler n'étoient guère moins expérimentés que pouvoient l'être les généraux Autrichiens. On sait que Fréderic-Guillaume, quoiqu'il n'eût presque pas fait de campagne, s'étoit fort occupé à former, à discipliner ses troupes. On y comptoit alors soixante-six mille six cents combattans.

On n'est pas également sûr si le trésor que Fréderic-Guillaume avoit laissé, étoit aussi considérable que le bruit en couroit. On le faisoit monter jusqu'à cent millions; c'est sans doute en livres de France qu'on les comptoit, & cela auroit fait environ trente millions d'écus du pays. Mais Fréderic II a écrit dans ses Mémoires qu'il n'étoit que de huit millions du pays, c'est-à-dire environ trente millions de France. C'étoit toujours beaucoup plus que n'en avoit aucune autre puissance de l'Europe, & infiniment plus que n'en avoit l'héritière de Charles VI. Car la guerre de Turquie, & celle du Rhin & de l'Italie, avoient épuisé l'Autriche d'hommes & d'argent. A ces avantages qu'avoit Fréderic, il faut en ajouter un autre qui n'étoit pas moins essentiel. C'est que la reine de Hongrie ne pouvoit avoir des alliés capables de la défendre, au moins du côté où le roi de Prusse se disposoit à l'attaquer. La Bavière, appuyée de la France, étoit son ennemie déclarée. La Saxe aussi vouloit avoir part à l'héritage de Charles VI. La Russie

Digitized by Google

auroit été à craindre si elle eût embrassé le parti de la reine de Hongrie. Mais Anne, qui régnoit encore dans ce moment, étoit gouvernée par Biron & par le général Munnich. Celui-ci étoit beau-frère de Jean-Charles de Winterfeld, sujet du roi de Prusse, qui l'envoya à Pétersbourg. Sa mission eut l'effet que Fréderic pouvoit souhaiter. Winterfeld, outre qu'il traversa à propos les démarches que faisoit la cour de Vienne pour s'assurer l'alliance de la Russie, attira au service du roi son maître quelques habiles officiers, entr'autres Finck & Mannstein, & disposa peut-être de loin le maréchal de Keith à prendre le même parti. Le roi de Sardaigne pouvoit garantir à Marie-Thérèse les états d'Italie; mais il ne pouvoit pas en même temps lui envoyer des secours en Allemagne. George II, roi d'Angleterre, comme électeur de Hanovre, étoit le seul qui, avec quelques autres princes de l'Empire, étoit en état de fournir de puissans secours à l'Autriche; mais si la France soutenoit l'électeur de Bavière, & vouloit le faire empereur, elle ne pouvoit se mêler de cette grande querelle qu'en attaquant le pays de Hanovre & les princes de l'Empire qui ne seroient pas avec elle. Ces princes ayant à défendre leur propre pays, ne pouvoient point aller secourir l'Autriche en Bohème & en Silésie. La maison de Brunswick, quoiqu'alliée naturellement de celle de

Digitized by Google

Hanovre, puiſqu'elles ſont de la même famille, avoit alors plus de liaiſon avec le roi de Pruſſe qu'avec celui d'Angleterre, & elle paroiſſoit vouloir demeurer neutre. La Hollande fourniſſoit, comme l'Angleterre, des ſubſides; mais elle n'envoyoit pas de troupes. Le roi de Pruſſe, qui en avoit de bonnes, avoit auſſi de l'argent pour les entretenir ſans ſubſides, au moins pendant quelques campagnes.

On peut douter ſi la cour de Verſailles fut inſtruite du projet que forma le nouveau roi de Pruſſe de s'emparer de la Siléſie. Mais Frédéric étoit bien ſûr qu'elle ne s'y oppoſeroit pas. La France étoit d'autant plus animée contre l'héritière de la maiſon d'Autriche, que la famille où alloit ſe fondre l'héritage de tant d'empereurs, avoit ſouvent eu des querelles avec la maiſon de Bourbon, qui la regardoit comme ſon ennemie naturelle, & de plus, comme vaſſale. Depuis deux ſiècles, la maiſon de Lorraine avoit toujours été obligée de lutter contre les entrepriſes de ſa puiſſante voiſine. La France, réſolue de profiter de la conjoncture, ſe flatta d'accabler totalement l'Autriche, & de gouverner l'Allemagne. Elle fut près de voir ſes vœux accomplis, plus qu'on n'auroit oſé eſpérer dans l'état de délabrement où elle ſe trouvoit alors. Le comte, depuis duc de Belle-Iſle, & le chevalier ſon frère déterminèrent le cardinal de Fleury, vieux miniſtre de Louis XV, à en-

Digitized by Google

voyer en Allemagne une puiſſante armée aux ordres de l'électeur de Bavière, qui dès le commencement de l'année 1742 fut élu empereur à Francfort, ſous le nom de Charles VII. Les premiers ſuccès ne pouvoient être plus heureux. Le maréchal de Belle-Isle fut envoyé en Allemagne pour concerter de vaſtes projets avec le roi de Pruſſe & l'électeur de Saxe. Mais avant que les François entraſſent en Allemagne, les troupes Pruſſiennes étoient en Siléſie. La bataille de Molwitz jeta les fondemens de la puiſſance actuelle de la Pruſſe. Le roi n'eût pas l'honneur lui-même de l'avoir gagnée, comme il en gagna tant d'autres dans la ſuite. L'on ſait de plus, qu'effrayé du déſordre où fut d'abord jetée la cavalerie, le roi penſa à ſe mettre en ſûreté par une prompte retraite, & que le général Schwérin le preſſa de s'éloigner du camp, parce que ſa perſonne pouvoit embarraſſer les opérations. Fréderic ſuivit ce conſeil; & il étoit à trois grandes lieues du champ de bataille pour paſſer l'Oder près d'Oppeln: s'étant préſenté aux portes de la ville, il trouva qu'elle étoit occupée par un corps d'Autrichiens; & il couroit riſque d'être arrêté, ſi l'officier qui étoit de garde l'eût reconnu, ou s'il n'eût pas feint de ne le pas reconnoître. Fréderic ſe retira dans un village, où il paſſa la nuit dans l'inquiétude ſur le ſuccès de la

Le 10 avril 1741.

Digitized by Google

bataille, & de l'entrepriſe qu'il avoit haſardée. La bataille étoit gagnée, & les généraux ne ſavoient où étoit le roi, pour lui annoncer cette nouvelle. Le lieutenant de Bulow, qu'ils envoyèrent vers lui, l'ayant enfin retrouvé, l'aſſura qu'on venoit de remporter une victoire complette. Le roi retourna promptement à ſon armée, où il reçut des félicitations auxquelles douze heures avant il ne s'attendoit pas. L'honneur principal de cette journée ne fut point diſputé au maréchal de Schwérin, qui ayant été bleſſé ſe retira, & laiſſa le commandement au prince Léopold d'Anhalt qui le ſuivoit, & qui acheva de mettre les ennemis en déroute.

CHAPITRE VIII.

Continuation de la guerre de Siléſie. Influence des François dans les affaires de l'Empire. Paix de Breslau l'an 1742. Conſpiration en Ruſſies, dans laquelle le Roi de Pruſſe eſt compromis.

LE feld-maréchal Neuperg, qui commandoit l'armée Autrichienne, après avoir été battu à Molwitz, alla ſe retrancher près de la rivière de Neiſse, pour y attendre des renforts. Fréderic aſſiégea Brieg, que le général

Digitized by Google

Piccolomini défendit courageusement, mais qu'il fut forcé de rendre à la fin. Cependant le roi d'Angleterre prit à sa solde des troupes de Hesse & de Danemarck, pour soutenir la reine de Hongrie son alliée. Le roi de Prusse lui opposa un corps d'observation de trente mille hommes sous les ordres du prince d'Anhalt-Dessau, tandis que la guerre continuoit en Silésie & en Bohême.

La ville de Breslau n'étoit point comprise dans les prétentions que la Prusse avoit formées sur la Silésie. Les privilèges dont elle jouissoit la faisoient regarder comme une ville libre : elle avoit été par cette raison déclarée neutre. Mais le roi ayant découvert une intelligence entre le magistrat de Breslau & le feld-maréchal Neuperg pour mettre une garnison Autrichienne dans la ville, il fit avancer le comte de Schwérin avec huit mille hommes, qui la prirent sans coup-férir, & la forcèrent à lui rendre hommage. Dans le même temps une autre armée Françoise, qui étoit en Westphalie sous les ordres du maréchal Maillebois, tenoit en respect la Hollande, & en imposoit au roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, qui fut obligé de signer un traité de neutralité. Sur ces entrefaites, le duc de Bavière s'étant rendu maître de Passau, ville qui appartient à son évêque, & qui sépare l'Autriche de la Bavière, arriva à Linz, ca-

Digitized by Google

pitale de la haute Autriche ; & quelques partisans qui le servoient, poussèrent avec leurs troupes jusqu'à trois lieues de Vienne. La reine fut contrainte de s'enfuir & d'aller implorer l'assistance des Hongrois, tandis qu'une autre armée de France, commandée par le comte de Saxe, entra en Bohème, & assiégea Prague. Le général Olgivy, Irlandois, y commandoit avec trois mille hommes de garnison. S'il eût pu tenir ferme quelques jours, le grand-duc de Toscane, époux de la reine de Hongrie, feroit arrivé avec trente mille hommes. Mais le comte de Saxe fit escalader la ville en silence, & Olgivy fut obligé de se rendre prisonnier. L'électeur de Bavière s'y rendit incessamment, s'y fit couronner roi de Bohème, & céda au roi de Prusse le comté de Glatz. Delà il passa à Francfort-sur-le-Mein, pour y recevoir la couronne impériale. C'étoit évidemment un empereur créé par la France, & qui n'étoit en Allemagne qu'un lieutenant-général de Louis XV. Il est bon de voir en quels termes un écrivain très-célèbre parle de l'avénement de Charles VII à la couronne de l'Empire (a).

» Le maréchal de Belle-Isle, qui avoit suivi » le duc de Bavière de Prague à Francfort, » sembloit être plutôt un des premiers élec- » teurs qu'un ambassadeur de France. Il avoit,

(a) Voltaire, *Siècle de Louis XV.* Chap. 6.

Digitized by Google

» ménagé toutes les voix, & dirigé toutes » les négociations; il recevoit les honneurs. » L'électeur de Mayence, qui préſidoit à » l'élection, lui donnoit la main dans ſon pa- » lais; & l'ambaſſadeur ne donnoit la main » chez lui qu'aux ſeuls électeurs, & prenoit » le pas ſur tous les autres. Les pleins-pou- » voirs furent remis en langue françoiſe : la » chancellerie allemande juſques-là avoit tou- » jours exigé que de telles pièces fuſſent pré- » ſentées en latin, comme étant la langue d'un » gouvernement qui prend le titre d'Empire » Romain ».

L'an 1742. Le roi de Pruſſe voyoit clairement que la France prenoit un trop grand aſcendant ſur les princes de l'Allemagne, & que ſon but étoit bien de nuire à la Hongrie, mais non pas d'avantager la Pruſſe, ni même la Saxe, également ſon alliée. Cependant il fallut diſſimuler & continuer à faire la guerre. Il envoya le prince d'Anhalt aux frontières de Hongrie; & il s'avança lui-même vers l'Autriche, pour vider aux portes de Vienne ſa querelle avec Marie-Thérèſe. Mais les Saxons oppoſoient des ſcrupules à ſes projets, & les François n'agiſſoient point. Fréderic retourna vers Prague, pour ſe joindre au maréchal de Broglio. Le prince Charles de Lorraine & le comte de Kœnigseck le ſuivoient pour empêcher cette jonction, & pour enlever les magaſins pruſ-

ſiens,

Digitized by Google

siens, qui étoient à Czaslau & à Kolin. Le roi se voyant harcelé par l'ennemi, somma Broglio de lui envoyer des renforts. Le maréchal François répondit » qu'il n'avoit point » d'ordre pour cela; mais qu'à la réquisition » du roi de Prusse il en donneroit incessamment » avis à sa cour, espérant qu'on ne manqueroit pas de lui expédier les ordres dont » il avoit besoin pour cela ». L'excuse du général François sembloit être en règle; mais le temps étoit trop court pour attendre une réponse de Paris. La nuit du 16 mai, le roi de Prusse reçut avis du prince Léopold que l'armée Autrichienne se trouvoit déjà aux environs de Czaslau. Cependant les François restèrent immobiles dans leur camp, & furent tranquilles spectateurs de ce qui arriva bientôt après. Le roi manda au prince de prendre incessamment possession des hauteurs, de renforcer la première ligne de l'infanterie, & de laisser dans la seconde assez de place pour y ranger les troupes qu'il y conduiroit, & qu'il commanderoit lui-même en personne. Sur cela il partit de Kuttenberg le 17 mai à cinq heures du matin, avec le corps qu'il commandoit; & après une marche de quatre heures, il joignit le camp du prince Léopold, qui étoit derrière Chotusitz. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, on commença à inquiéter l'armée Autrichienne par une batterie de vingt-quatre canons. Bientôt après on en vint aux

Digitized by Google

mains. Le sort de cette action feroit longtemps resté indécis, si la cavalerie Autrichienne, qui étoit à l'aîle gauche, eût soutenu l'attaque avec autant de valeur que celle de l'aîle droite. Cette cavalerie, qui étoit à l'aîle gauche des Autrichiens, repoussa vivement la cavalerie de l'aîle droite des Prussiens; mais les Prussiens s'étant ralliés, chargèrent l'ennemi avec un nouveau courage. L'aîle gauche des Prussiens ne fut pas moins maltraitée; & d'abord elle parut commencer à plier. Mais à la fin, la valeur du roi & de ses généraux l'emporta. Ils surent profiter du moment où la cavalerie Autrichienne se mettoit à piller leur camp. L'infanterie des Autrichiens fit beaucoup mieux dans cette occasion qu'elle n'avoit fait à Molwitz. On se battoit près du village de Chotusitz, où toute l'infanterie Autrichienne formoit l'aîle droite: elle s'étoit avancée, après avoir fait reculer l'aîle gauche des Prussiens, que le général Jeetz avoit mal postée. Mais le roi s'y rend en personne, attaque si vivement les Autrichiens, que malgré une vigoureuse résistance de plusieurs heures, ils sont obligés de lui abandonner le champ de bataille. Cette victoire fut la seconde que les Prussiens remportèrent sur les Autrichiens, & la première que Frédéric II gagna en personne.

Après la bataille, Fréderic II envoya Mr. de Borck à Paris, pour informer le roi de France de la victoire qu'il venoit de remporter. La

Digitized by Google

lettre qu'il écrivit, étoit conçue en peu de mots : » Sire, lui disoit-il, le prince Charles » de Lorraine m'a attaqué, & je l'ai battu. » Votre Majesté en apprendra les autres cir- » constances de la bouche de celui qui a » l'honneur de lui remettre cette lettre ». Borck devoit sans doute se plaindre au roi de France & à ses ministres de ce que Broglio avoit refusé de se joindre à lui. Le peu de contentement que le roi laissa entrevoir du procédé du maréchal François, ouvroit le chemin aux négociations du lord Hindfort, ministre du roi George. L'Angleterre & la Hollande, qui par leurs subsides soutenoient le parti de la reine de Hongrie, ne cessoient de lui remontrer qu'il lui étoit nécessaire de faire la paix avec le roi de Prusse, quelque sacrifice que cette paix dût lui coûter. Frédéric, dès qu'on lui garantissoit la Silésie, se prêtoit sans peine aux sollicitations de l'Angleterre, qui vouloit le détacher de la France. La reine de Hongrie, quelque répugnance qu'elle eût à céder à son ennemi plus qu'il ne lui avoit demandé avant la guerre, & à des conditions moins avantageuses pour elle, fit signer à Breslau un accord par lequel elle céda presque toute la Silésie au roi de Prusse, qui de son côté ne s'obligea qu'à être neutre. La paix de Breslau fut bientôt suivie d'une seconde guerre pour le même objet.

Dans l'intervalle de ces deux guerres de

Digitized by Google

Siléfie, le nom du roi de Pruſſe fut compromis dans une conſpiration qui ſe tramoit en Ruſſie. Le marquis de Botta étoit deſtiné à ſe trouver avec peu de gloire à la tête de deux affaires différentes, dans des pays encore plus différens. La ſeconde de ces deux affaires, qui arriva à Gênes l'an 1745, n'a rien de commun avec Fréderic II; mais celle de Ruſſie le regarda peut-être en plus d'une façon. Le marquis de Botta étoit envoyé de la cour de Vienne à Pétersbourg lors de la révolution qui renverſa le jeune Iwan, avec la régente Anne, ducheſſe de Brunſwick, & qui mit Éliſabeth ſur le trône. Ni Anne ni ſon mari Ulric de Brunſwick, ne perdirent la vie dans cette cataſtrophe; mais ils perdirent la liberté au moment qu'ils laiſsèrent échapper les rênes du gouvernement. La cour de Vienne s'intéreſſoit pour Anne, apparemment parce que l'on ſavoit déjà qu'Éliſabeth alloit être gouvernée par des miniſtres & des émiſſaires de la France, ennemie alors très-décidée de la reine de Hongrie. L'envoyé de Vienne eut ordre dans ſes inſtructions ſecrètes de faire toutes les tentatives poſſibles pour détrôner Éliſabeth, & rendre la régence à Anne & au prince de Brunſwick ſon mari: ſix ou ſept perſonnes, hommes & femmes, de la plus grande conſidération, lièrent l'intrigue avec Botta, qui aſſuroit les conjurés, que non-ſeulement Marie-Thérèſe, ſa ſouve-

Digitized by Google

raine, mais auſſi le roi de Pruſſe, comme beau-frère du prince de Brunſwick, & oncle du jeune Iwan détrôné, ſouhaitoient également de les voir rétablis, l'un ſur le trône, & l'autre dans la régence avec Anne (*a*).

Ce ſeigneur Italien, né ſujet & attaché au ſervice de la reine de Hongrie, fut ſuſpect à la nouvelle impératrice, même avant que l'on ſoupçonnât la conſpiration, & il fut transféré de la légation de Pétersbourg à celle de Berlin. C'étoit de cette ville qu'il dirigeoit la trame qu'il avoit commencé à ourdir à Pétersbourg. Mais la choſe fut découverte. Les plaintes que fit l'impératrice Éliſabeth, obligèrent la reine de Hongrie de rappeller ſon miniſtre. On releva, par les dépoſitions des complices & les papiers qu'on ſaiſit, que le marquis de Botta vouloit faire accroire que le roi de Pruſſe étoit du complot. Fréderic non-ſeulement nia d'avoir conſenti à cette trame; il déclara que le marquis de Botta ne lui avoit jamais parlé de cette affaire : ce qui ſervit beaucoup à tirer d'embarras le marquis, contre lequel on inſtruiſit le procès à Vienne, pour donner ſatisfaction à la cour de Ruſſie. Il fut en effet déchargé de l'accuſation; & peu de temps après il fut envoyé en Italie pour y commander une armée.

(*a*) Voy. Mercure politique. Hiſtoire de Ruſſie, 1743. Faits mémorables de Fréderic II, pag. 237.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Voyage de Voltaire à Berlin. Seconde guerre de Siléſie. Mort de l'Empereur Charles VII. Bataille de Hohenfriedberg, de Hennersdorf, de Sorr & de Keſſelsdorf. Paix de Dresde.

LA guerre continuoit en Europe, & l'incendie qui s'étoit allumé par l'élection de Charles-Albert, duc de Bavière, nommé Charles VII parmi les empereurs, embraſoit une grande partie de l'Allemagne. Le roi de Pruſſe, par la ceſſion que la reine de Hongrie lui avoit faite de la Siléſie, ſe trouvoit obligé à ne plus prendre les armes contr'elle. Cependant, après les avantages que les Autrichiens venoient de remporter contre les Bavarois & les François, on pouvoit bien s'attendre qu'on auroit cherché à recouvrer ce qu'on avoit perdu. Pour s'aſſurer la poſſeſſion du pays conquis, il importoit trop de ne pas laiſſer prendre à la reine tant de ſupériorité. Fréderic le ſentoit, & la cour de France ne ceſſoit de le lui repréſenter. Voltaire dit dans certains mémoires que le miniſtre de Louis XV le chargea de cette commiſſion, & que ce fut là le vrai motif qui le conduiſit à Berlin l'an 1743, ſous prétexte de chercher un aſyle auprès du roi de Pruſſe

Digitized by Google

contre les persécutions de l'évêque de Mirepoix. Mais l'on sait que feu Mr. de Vergennes assuroit que jamais Voltaire ne fut chargé d'aucune commission par le bureau des affaires étrangères, & que Fréderic II lui-même a souvent plaisanté sur cette commission ministérielle de Voltaire. Il est cependant très-probable que cet homme célèbre, logé dans le palais royal à Sans-Souci & à Berlin, soupant tous les jours, conversant familiérement avec le roi, l'aura plus d'une fois entretenu des affaires politiques, & qu'il aura tâché de s'en faire un mérite auprès de la cour de France. Dans ces circonstances, le sort de l'Allemagne paroissoit dépendre du parti que prendroit Charles Émanuel II, roi de Sardaigne. Si ce prince, qui s'étoit acquis une grande réputation dans les guerres de 1733 & 1735, eût renouvellé son alliance avec la cour de Versailles, qui la pressoit très-vivement, la reine de Hongrie auroit été forcée, ou d'abandonner les états d'Italie, ou d'y envoyer la plus grande partie de ses troupes. C'étoit ce que le roi de Prusse souhaitoit ardemment; & il ne manqua pas d'envoyer, sous un autre prétexte, des personnes de confiance, pour tâcher de porter la cour de Turin à prendre ce parti. Mais le roi de Sardaigne n'avoit pas été plus content des François à la paix de Vienne, en 1735, que le roi de Prusse ne le fut dans

Digitized by Google

la guerre de 1742. Il chargea de cette commiſſion le comte Algarotti, Vénitien, qui étoit à Berlin depuis quelques années, comme nous l'avons dit. Algarotti alla à Turin en qualité de gentilhomme voyageur, & d'homme de lettres & de goût, qui alloit chercher des tableaux dans la patrie des grands peintres. Il ne laiſſa entrevoir l'objet de ſon voyage qu'aux miniſtres du cabinet. La cour de France avoit déjà voulu renouveller ces liaiſons avec celle de Turin; mais on s'y étoit pris fort mal; & le roi Charles-Émanuel, qui n'avoit pas oublié la guerre précédente, n'étoit pas diſpoſé à prendre les engagemens qu'on lui propoſoit. Il préféra l'alliance de la reine de Hongrie, & des puiſſances maritimes; il n'écouta point l'envoyé ſecret du roi de Pruſſe, & accéda au traité de Worms. Il eſt vrai qu'il ne fit qu'un accord proviſionnel, & ſe réſerva expreſſément de pouvoir changer de parti auſſi-tôt qu'il le jugeroit convenable à ſes intérêts. Mais cet accord même proviſionnel donnoit un grand avantage à la reine de Hongrie; car elle mettoit ainſi à couvert ſes états d'Italie, & pouvoit faire de grands progrès en Allemagne; par conſéquent tout étoit à craindre pour le roi de Pruſſe, qui ſe vit forcé à rentrer auſſi dans ſes engagemens avec la France (*a*).

(*a*) Mém. pour ſervir à l'Hiſt. des années 1744 & 1745.

Digitized by Google

La Saxe, preſſée des deux côtés, étoit encore indéciſe. Les offres qu'on lui faiſoit, préſentoient des avantages qui pouvoient la faire balancer. La reine de Hongrie lui faiſoit enviſager comme ſûre la conquête du duché de Magdebourg, qui certainement pouvoit être de ſa convenance. Le roi de Pruſſe de ſon côté lui promettoit l'acquiſition de ſix cercles de la Bohème, qu'on ſe flattoit de conquérir ſur l'Autriche. Comme le comte Brühl avoit toute la faveur d'Auguſte III, on n'oublia point de lui inſinuer que le roi de Pruſſe lui feroit préſent d'une principauté (*a*). Tandis que la cour de Dresde balançoit, le roi de Pruſſe voulant marcher en Bohème, étoit paſſé par la Saxe, ſans attendre le conſentement de l'électeur, roi de Pologne ; ce qui parut un prétexte à ce prince de ſe prêter aux ſollicitations de la cour de Vienne. Il commença par lui fournir vingt-mille hommes de troupes ſous le nom d'auxiliaires, avant que de ſe déclarer formellement ennemi du roi de Pruſſe (*b*). Au mois de janvier de l'année ſuivante, le roi Auguſte ſigna le traité de Varſovie. Ce traité fut ſuivi de près de celui de Leipſick, qu'on appella le traité de partage éventuel, & qui

(*a*) *The Life and actions of Fréderic II*, pag. 249. *London*, 1759, in-8vo.

(*b*) Lettre en forme de manifeſte dans le Mercure politique du mois d'octobre 1744.

Digitized by Google

fut la base de celui de Pétersbourg de l'an 1746. Ces traités de la cour de Saxe ne furent connus que dix ans après. Mais son accession au traité de Worms ne fut point secrète. Pour s'opposer à cette alliance, la France en sollicita une autre avec la Prusse, & avec le roi de Suède comme landgrave de Hesse-Cassel. Cette négociation cependant se fit à Francfort, où l'on envoya Mr. de Chavigny, pour conférer avec le baron de Klinggraeff, ministre de Prusse auprès de l'empereur Charles VII, qui résidoit dans cette ville impériale, devenue alors en quelque manière la capitale de l'empire de l'Allemagne.

L'envoyé de France agissoit selon les instructions du maréchal de Noailles, qui commandoit l'armée Françoise sur le Rhin, & dirigeoit delà les affaires étrangères (*a*).

L'accord fut conclu; & par cette convention de Francfort (*b*) on assuroit à la Prusse une partie de la Bohème, que l'on se proposoit de conquérir sur l'Autriche. Cet article devoit être très-secret; & Fréderic ne devoit se montrer que lorsque la France auroit fait une forte irruption en Allemagne. Pour agir de concert, le roi de Prusse envoya à

(*a*) Voyez Millot; Mémoires de Noailles. Tom. IV, l'an 1744.

(*b*) Pag. 214, 226, 227.

Digitized by Google

Louis XV le maréchal de Schmettau, qui ſe rendit mémorable dans l'hiſtoire de Fréderic II à plus d'un égard. Schmettau n'étoit pas, ou il devoit feindre de ne pas être inſtruit des articles ſecrets de la convention. Le roi avertit le maréchal de Noailles de ne le point inſtruire. Le général n'alloit que pour expliquer le plan des opérations que Fréderic s'étoit propoſé, & pour ſolliciter les miniſtres & les généraux François d'agir avec vigueur. Louis XV étoit alors malade à Metz; & ce fut-là que Schmettau s'arrêta, & qu'il écrivit au roi contre le maréchal de Noailles, qu'il accuſoit d'indolence & de lenteur (*a*). Les lettres furent interceptées. Noailles ſe plaignit à ſon tour au roi de l'indiſcrétion & de l'imprudence de ſon général, & il fallut le rappeller.

Les ſujets de plaintes renaiſſoient ſans ceſſe. Le prince Charles de Lorraine étoit en Alſace avec une armée Hongroiſe, lorſque Fréderic fit l'accord avec la France. On comptoit que l'armée Françoiſe du Rhin, commandée par le maréchal de Noailles, arrêteroit, ou du moins retarderoit le retour du prince de Lorraine en Bohême. Cependant le prince arriva près de Prague plutôt que n'auroit voulu le roi de Pruſſe, qui ſe vit contraint par-là de

(*a*) Mémoires de Noailles, *ubi ſupra*, pag. 22 & 29. Pièces annexées au Mercure politique du mois de nov. 1744.

Digitized by Google

retirer de la Bohème ſes troupes. Cette retraite ne lui coûta pas moins conſidérablement que s'il avoit perdu deux batailles; car il eſt ſûr que ſon armée perdit par la déſertion plus de trente mille hommes, & beaucoup de bagage & d'artillerie. Il en attribuoit la faute au peu de vigueur avec laquelle le maréchal de Noailles avoit agi. Ce maréchal au contraire prétendoit que c'étoit la faute du roi de Pruſſe, qui avoit mal pris ſes meſures pour conſerver Prague. On lit dans les Mémoires de Noailles que Fréderic lui avoit avoué deux fautes qu'il fit dans cette occaſion: l'une de n'avoir pas aſſez pourvu de vivres la garniſon qu'il avoit dans la ville; l'autre de n'avoir pas occupé Budweis & Tabor, deux poſtes importans pour empêcher la jonction de l'armée du prince Charles avec les Saxons (*a*) Il pouvoit, peut-être, en ajouter une troiſième; de ne s'être pas emparé d'Égra avant que de s'avancer en Bohème, comme Schwérin lui conſeilloit de le faire. Il parut depuis avouer cette faute dans une lettre au maréchal de Saxe (*b*).

Bientôt après la malheureuſe retraite de Prague, un nouvel accident donna lieu à de nouvelles méfiances. Fréderic avoit demandé

(*a*) Mémoires de Noailles, par Millot.

(*b*) Cette Lettre eſt citée par Mr. de Guibert dans l'Éloge du Roi, à propos du ſiège d'Olmutz, pag. 178 & ſuiv.

Digitized by Google

que la cour de France envoyât le maréchal de Belle-Isle, pour concerter le plan des opérations de la campagne suivante. Les deux frères Belle-Isle, au commencement de l'hiver, étoient auprès de l'empereur Charles VII, pour commander avec lui l'armée Françoise & Bavaroise. En venant vers Berlin, comme Fréderic l'avoit demandé, ils passèrent par des pays qui appartenoient à l'électeur de Hanovre, avec lequel on étoit en guerre. Ils ne s'étoient munis d'aucun passe-port. Un bailli les arrêta sans difficulté ; & les deux François non-seulement consentirent, mais parurent souhaiter qu'on les envoyât à Londres au roi George, souverain du pays où ils avoient été faits prisonniers. On crut que c'étoit pour aller négocier en Angleterre (*a*), qui n'étoit pas alors l'amie de Fréderic. Le roi de Prusse, déjà mécontent des François, le fut encore plus après cette aventure.

Dans ce même temps, la mort de Charles VII, empereur & duc-électeur de Bavière, fit changer de face aux affaires générales de l'Allemagne. Son fils n'étoit pas propre à lui succéder sur le trône impérial. La plupart des princes électeurs étoient pour le grand-duc de Toscane, époux de la reine de Hongrie. Mais le roi de

(*a*) Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse (de France) attribués à Pacquet, pag. 255 & suiv.

Digitized by Google

Pruſſe & la cour de France s'y oppoſoient encore plus vivement. L'animoſité de la France contre la maiſon d'Autriche étoit au dernier point. Le marquis d'Argenſon, miniſtre des affaires étrangères, déclara qu'on employeroit juſqu'au dernier ſoldat, pour empêcher l'époux de Marie-Thérèſe d'être empereur (*a*). Frédéric, qui avoit un intérêt trop évident d'empêcher que la maiſon d'Autriche n'augmentât ſon influence en Allemagne, étoit plus excuſable en cherchant à faire paſſer la couronne impériale ſur une autre tête que celle du beau-fils de Charles VI. Les cours de Verſailles & de Berlin s'adreſſèrent au roi de Pologne, électeur de Saxe, & lui offrirent de favoriſer avec toutes leurs forces & leur crédit ſon élection. Le roi Auguſte répondit (*b*) qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité impériale, quoique les charges lui en paruſſent très-peſantes; mais qu'il ne pouvoit déſirer d'y parvenir par les armes; que ſon devoir d'électeur & de prince-vicaire de l'Empire lui étoit plus cher que toute autre choſe; qu'en cette qualité il devoit contribuer de tout ſon pouvoir à faire dignement remplir le trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y ſeroit appellé par les

(*a*) Mémoires du Maréchal de Noailles, par Millot. Tom. IV, pag. 245.

(*b*) Mercure politique du mois de mars 1745.

Digitized by Google

suffrages libres des électeurs, & par les vœux des autres états de l'Empire ; que la France elle-même auroit à se repentir d'une élection forcée, qui perpétueroit la guerre ; enfin que si Louis XV lui procuroit par son crédit la pluralité des voix, il étoit assez disposé à devenir empereur, ne fût-ce que pour travailler au rétablissement du repos public. Une réponse aussi sage dut certainement faire honneur au roi Auguste & au comte de Brühl. Il est vrai qu'Auguste ne pouvoit accepter l'Empire sans se brouiller avec les Polonois, & qu'après tout, l'exemple de Charles VII ne devoit pas l'encourager à se charger de ce fardeau avec l'appui de la France. Les revers qu'avoit éprouvés Frédéric l'année précédente par l'arrivée inattendue du prince Charles, avoient aussi effrayé la cour de Saxe. Elle s'étoit approchée peu-à peu de la reine de Hongrie, & elle étoit déjà trop avancée pour reculer. La Russie ne se décida point. Le comte Bestuchef, rusé & vénal, trouvoit son intérêt dans cette indécision. Cependant l'on voit par la suite qu'il étoit plus pour l'Autriche & la Saxe que pour la Prusse.

Frédéric fit voir, l'année 1745, ce qu'il prouva vingt à vingt-cinq après, qu'il n'étoit jamais si grand qu'après les revers & les malheurs. Piqué de ce qui lui étoit arrivé l'année précédente, & indisposé contre les François

Digitized by Google

par la lenteur du duc de Noailles, & par la manœuvre ſingulière de l'enlèvement des Belle-Iſle, il régla par lui-même le plan de la campagne, qui fut heureuſe & brillante, puiſqu'il ne remporta que des victoires ſans aucun échec. La première bataille ſe donna entre Hohenfriedberg & Striegau. Non-ſeulement le roi, mais ſes deux frères, le prince de Pruſſe & le prince Henri, & tous les généraux ſignalèrent leur valeur & leur habileté; Dumoulin ſur-tout, le maréchal de Buddenbrock, les lieutenans-généraux Gesler, Naſſau, Rothenbourg, Poſadowsky & autres (*a*).

Le prince Henri étoit aide-de-camp du roi. Il n'avoit alors que dix-neuf ans. Un auteur qui n'a certainement pas jugé d'après les ſuccès brillans de la guerre de ſept ans, a dit que le prince mérita par ſon activité, par ſa pénétration, par ſa valeur, l'approbation du roi.

Le journal des opérations de l'armée du roi, & les détails des cruautés dont on accuſoit les troupes Autrichiennes depuis la bataille de Hohenfriedberg juſqu'à la fin de ſeptembre, rempliſſent la moitié d'un volume (*b*); mais il n'y eut rien de remarquable juſqu'à la journée de Sorr. Le roi étoit entré en Bohème à la fin de juillet; il avoit pris ſon camp à Chlum; en-

(*a*) Pag. 121. Faits mémorables, pag, 308, Lond. 1757, 8vo.
(*b*) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des années 1744, 1745.

Digitized by Google

suite à Semonitz ; enfin à Staudentz. C'est delà qu'il résolut de livrer une seconde bataille au prince Charles, qui étoit campé devant Sorr (*a*). Le 21 sept. Dans le commencement de l'action, le roi, en quelque manière, s'étoit laissé renfermer ; mais il répara la faute si habilement, que ce fut cette bataille qui établit sa réputation militaire (*b*) ; parce que la victoire fut le fruit unique de sa science. Je trouve de la différence dans le nombre des hommes qui combattirent à cette journée ; car quelques-uns disent que le roi n'avoit que dix-huit mille hommes, & les ennemis trente-cinq mille ; d'autres mieux instruits & plus exacts dans ces détails, disent que le roi en avoit vingt-six mille, & le prince Charles soixante mille. Mais il est toujours hors de doute que l'ennemi avoit à peu près le double de combattans. On lit dans un recueil d'anecdotes (*c*), que dans une de ces journées le roi s'étant trouvé seul avec sa chienne au risque d'être pris, se cacha dans une fosse sous un pont ; & que la biche (c'étoit le nom de la chienne favorite) aida à le cacher. Mais des personnes très-impartiales, qui ont été longtemps attachées au roi, nient absolument ce fait.

(*a*) Voyez l'Éloge du Roi ; par l'auteur de l'Essai général de Tactique ; Mr. le comte de Guibert.

(*b*) Faits mémorables de Fréderic II (*ubi supra*).

(*c*) *Anecdoten und Karacterzüge aus dem Leben Friderich des Zweiten, Erste Samml.* p. 21.

Digitized by Google

Cependant Fréderic désirant la paix, & se méfiant toujours plus des desseins ambitieux de la France, cherchoit les moyens de s'accommoder avec l'Autriche & la Saxe ; il le souhaitoit d'autant plus, que par la mauvaise contenance de l'envoyé de Russie à Berlin, on voyoit assez clairement que cette puissance, qui s'étoit déclarée neutre, se disposoit à s'unir aux ennemis de la Prusse (*a*). La reine de Hongrie avoit aussi grand besoin de se débarrasser d'un ennemi formidable, pour envoyer du secours au roi de Sardaigne son allié. Charles-Émanuel III, qui soutenoit presque seul les attaques des armes de France & d'Espagne en Italie, auroit pu, sans manquer à ses engagemens, faire sa paix avec les deux couronnes, puisqu'il se l'étoit réservé expressément. La nécessité de se conserver un allié qui lui défendoit le Milanez, porta la reine de Hongrie à écouter les propositions de paix que le roi de Prusse lui fit faire par Mr. de Villiers, ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre à la cour de Dresde (*b*). L'Angleterre n'avoit point d'intérêt plus pressant que de détacher le roi de Prusse de la France. Mais la négociation traînoit en longueur. Le roi de Pologne, électeur

(*a*) Voy. Lettre du baron de Bielefeld, de déc. 1745.

(*b*) Voy. Lettres imprimées du comte de Podewils, du 28 novembre 1745, dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des années 1744 & 1745.

Digitized by Google

de Saxe, lorsque l'armée Prussienne approcha de Dresde, s'étoit retiré à Prague. Il fallut que le ministre Anglois l'y suivit, & qu'il continuât de négocier en même temps à Prague avec le comte de Brühl, premier ministre du roi Auguste, qui l'accompagnoit par-tout, & avec les autres ministres d'état qui étoient restés à Dresde, chargés de la régence. Fréderic, persuadé que la cour de Saxe n'accepteroit que par force les conditions de paix qu'on lui proposoit, continua la guerre avec vigueur.

Le prince Charles s'étoit retiré en Bohême, après avoir perdu les magasins de Gœrlitz. Mais il revint bientôt en Saxe par Leutmeritz & Aussig.

Le roi avoit rassemblé à Camenz les corps détachés de ses troupes, & avoit envoyé le général Lehwald, pour renforcer le prince d'Anhalt-Dessau. Il étoit arrivé lui-même à Meissen le 15 décembre, & n'étoit loin que d'une seule marche du lieu où se donna la bataille. Mais il jugea plus convenable de laisser agir le prince d'Anhalt. Celui-ci de son côté, souhaitant vraisemblablement d'avoir tout l'honneur de l'action, ne vouloit pas manquer l'occasion favorable de battre les Saxons, contre lesquels on dit qu'il étoit piqué. Je ne sais s'il est vrai que l'accord se feroit fait également sans le gain de cette bataille, & que ce prince n'ignoroit pas que la négociation avançoit.

Digitized by Google

Cela paroît contraire à sa déclaration, datée du quartier général de l'armée du roi à Kœnigsbruck, le 13 décembre. Mais il est bien sûr que cette victoire qu'on remporta sur les Saxons à Kesselsdorf, le 15 décembre 1745, accéléra beaucoup la conclusion de la paix, qui fut signée dix jours après.

CHAPITRE X.

Arrangement de famille. Acquisition de l'Ost-Frise.

DOuze ans s'étoient passés après le mariage de Fréderic II avec Élisabeth-Christine de Brunswick, sans qu'on vît paroître le fruit de la fécondité que sembloit annoncer la constitution très-heureuse de cette excellente princesse. Le roi parut même renoncer ouvertement à toute idée d'avoir des enfans ; puisque par une déclaration de l'an 1744, il fit savoir à la cour, à tous ses sujets, & aux ministres étrangers, qu'à l'avenir son frère Auguste-Guillaume, l'aîné de ses trois cadets, auroit le titre de prince de Prusse. C'étoit le déclarer prince héréditaire & successeur présomptif. Dans le même temps, le roi fit présent du château de Rheinsberg au prince Henri, le second de ses cadets. Ce fut à l'occasion du

Digitized by Google

mariage d'Ulrique, une de ſes ſœurs, avec Adolphe-Fréderic de Holſtein-Eutin, adminiſtrateur de l'évêché de Lubeck, que les états de Suède venoit de déclarer ſucceſſeur à la couronne, & au commencement de la ſeconde guerre de Siléſie, que ſe firent ces arrangemens de famille.

Fréderic venoit d'acquérir dans ces entrefaites la principauté d'Oſt-Friſe, moins conſidérable certainement que la Siléſie, mais qui ne laiſſoit pas que de faire une augmentation de ſujets & de revenus par le commerce que ce pays fait dans la mer du nord. Il n'eut pas un ſeul coup à tirer pour ſe mettre en poſſeſſion de cet état, quoiqu'il y eût garniſon étrangère dans plus d'une ville, & que la maiſon de Hanovre, & pluſieurs autres, prétendiſſent à cette ſucceſſion (*a*). Parmi ces prétendans, ſe préſentoit auſſi le comte, aujourd'hui prince de Kaunitz, comme héritier de la maiſon de Rietberg, qui avoit fait des alliances avec les anciens poſſeſſeurs de l'Oſt-Friſe. Les Hollandois qui, ſoit comme créanciers, ſoit en qualité de tuteurs du dernier comte Charles Edzard, avoient garniſon dans les villes d'Aurich & d'Embden, ne firent aucune difficulté d'en laiſſer prendre poſſeſſion au roi de Pruſſe, moyennant le paiement de la dette. Comme

(*a*) Faits mémorables de Fréderic II, ch. V, §. 36 & ſuiv.

Digitized by Google

ils étoient les alliés du roi d'Angleterre & de la maiſon d'Autriche, où le comte de Kaunitz avoit un très-grand crédit, il faut qu'ils aient cru les droits du roi inconteſtables. Ces droits étoient fondés ſur une expectative que l'empereur Léopold avoit donnée à Fréderic-Guillaume I, pour une compenſation des frais qu'il avoit faits comme ſon allié dans les guerres contre la France. Il ne paroît pas non plus que la cour de Vienne ait fait des tentatives pour empêcher le roi de Pruſſe de prendre poſſeſſion de ce fief. Cependant le roi fit offrir au comte de Kaunitz cent mille écus pour ſes prétentions, & ce ſeigneur les refuſa (*a*).

Les difficultés qui ſe préſentèrent dans la priſe de poſſeſſion, ne venoient que de quelques demandes que firent les états au nouveau ſouverain. Ils vouloient qu'il promît de n'y point lever de ſoldats. C'étoit demander beaucoup à un roi qui vouloit ſoutenir ſes troupes ſur un pied plus fort que ne comportoit la nature de ſon royaume. Le conſeiller Cocceji, qui fut envoyé pour recevoir l'hommage au nom du roi, ne manqua point de repréſenter aux états d'Oſt-Friſe, que le pays avoit toujours fourni des troupes à ſes princes, & qu'il pouvoit bien ſupporter l'enrôlement de quatre cents hommes par an. A la fin on ſe prêta aux remontrances

(*a*) Notices particulières. *G. H.*

Digitized by Google

des états, qui pour soutenir leurs fabriques & leur commerce maritime, prioient instamment de n'être point obligés à ces enrôlemens.

L'acquisition d'un pays où il y a un port fort commode près de la ville d'Embden, donna au roi l'idée d'établir une compagnie pour le commerce des Indes. Il en jeta alors les fondemens ; mais elle n'eut son vrai établissement que long-temps après sous le nom de compagnie maritime.

CHAPITRE XI.

Poëme de Frédéric intitulé : Le Palladion. *Mémoires de Brandebourg. Origine de la Société Royale de Berlin, sa décadence, son rétablissement sous le nom d'Académie : Frédéric y fait lire différens ouvrages.*

LEs affaires les plus graves, les plus épineuses, les plus indispensables n'empêchoient jamais Fréderic II de s'occuper de littérature & de poésie.

Un accident arrivé dans la guerre qui venoit de finir, lui fournit d'abord le sujet d'un poëme héroï-comique en six chants. Le marquis de Valori, envoyé de France, suivoit le roi dans ses campagnes ; & il avoit avec lui un secrétaire nommé Darget. Un peu avant la ba-

Digitized by Google

taille de Sorr, des pandours commandés par un nommé Franchini, inveſtirent la maiſon où étoit l'envoyé, qui eut le temps de ſe ſauver par une porte qui donnoit dans le jardin. La préſence d'eſprit & la hardieſſe du ſecrétaire l'aidèrent à ſe tirer du danger. Les ſoldats entrent dans le logement de Valori, demandant où eſt l'ambaſſadeur; Darget ſe préſente, & leur dit qu'il l'eſt. Ils l'emmènent priſonnier; & lorſqu'ils apprirent qu'il les avoit trompés, ils furent ſur le point de le maſſacrer. Ils étoient d'autant plus furieux, que Darget avoit eu l'adreſſe de cacher le porte-feuille, en ſorte qu'il ne tomba point dans les mains de ceux qui pillèrent la maiſon. Après beaucoup d'inquiétudes & de périls, Darget fut échangé, & rendu à ſon maître. L'aventure ne manqua pas d'être rapportée à Fréderic, qui prit de l'affection pour un homme qui avoit montré autant de cœur que d'eſprit. Il le demanda à Mr. de Valori, & le fit ſon lecteur, & ſecrétaire particulier. S'étant fait conter pluſieurs fois l'aventure, il la mit en vers burleſques, à peu près comme l'hiſtoire de Jeanne-d'Arc l'avoit été par Voltaire. Le roi d'ailleurs avoit lu Homère & Virgile, & voulut les imiter en mettant à la place de leurs dieux, les ſaints que le Brandebourg honoroit autrefois comme ſes protecteurs; mais il les fit parler & agir à peu près de la même manière qu'a fait Voltaire

Digitized by Google

dans son fameux poëme de la Pucelle. Le roi intitula son poëme : *Le Palladion*, feignant que de l'enlèvement ou de la conservation de Valori dépendoit le sort de la guerre entre les puissances belligérantes, comme du fameux *Palladium* de Troie dépendoit, disoit-on, la destinée de cette ville attaquée par les Grecs confédérés.

J'ai vu en manuscrit le précis, en forme de préface, que le royal auteur fit de ce poëme. Il compare cet ouvrage à la *Guerre des rats & des grenouilles* d'Homère, au *Ververt* de Greffet, &c. Darget parut d'abord fâché d'être le héros d'un ouvrage comique ; mais on n'eut pas de peine à l'appaiser. Le roi en fit imprimer au donjon du château cinquante exemplaires, qu'il brûla ensuite. Je tiens cela d'une personne qui étoit présente lorsque les exemplaires furent jetés aux flammes. Cependant Fréderic fit de nouveau imprimer ce poëme ; & il n'en laissa tirer que vingt-quatre exemplaires. Il en distribua cinq ou six (*a*) ; mais il n'en donna au marquis de Valori qu'une copie manuscrite, dans laquelle il supprima quelques traits, & fit aussi supprimer la contrefaçon qui s'étoit faite à Hambourg (*b*).

La partie historique fit plus d'honneur aux

(*a*) Cette pièce rare ne se trouve que dans l'édition gr. in-8vo. d'Amsterdam des Œuvres posthumes du Roi, Tom. VIII. *L'Ed.*

(*b*) Notices particulières. *K. M.*

Digitized by Google

occupations littéraires de Fréderic II. Étant sorti avec gloire & avec avantage de deux guerres, dans lesquelles il avoit fait face à une maison qui pendant deux siècles avoit été regardée comme la première de l'Allemagne, & une des principales de l'Europe, le roi de Prusse commençoit alors à figurer parmi les puissances du premier rang. Son éclat devoit réjaillir sur la famille; & il étoit naturel que l'idée d'en écrire & d'en illustrer l'histoire, vînt dans l'esprit de plusieurs de ceux qui entretenoient le roi. Les François sur-tout lui représentèrent qu'en France l'histoire de sa maison n'étoit pas connue, parce que les chroniques de Brandebourg étoient écrites en allemand ou en latin. Fréderic avoit déjà pris du goût pour l'histoire en lisant le président Hénault, Rollin, Fleury, Voltaire, & quelques traductions des historiens grecs & latins; il lui prit envie de se voir placé parmi eux. Comme il ne lisoit pas volontiers l'allemand, & moins encore les vieux livres & les vieux papiers écrits en cette langue, & que le latin ne lui étoit pas familier, il chargea le baron de Hertzberg de lui fournir les matériaux nécessaires. Ce gentilhomme Poméranien, à l'âge de quinze ans, tandis qu'il étudioit encore à Stettin, avoit publié une dissertation historique sur les empereurs Autrichiens, tirée des diplômes & des auteurs contemporains. Quelques années après,

Digitized by Google

lorsqu'il étoit à l'université de Halle, il avoit composé en forme de thèse une autre dissertation sur les diètes d'élection, & sur le droit public de Brandebourg, laquelle annonçoit les progrès surprenans qu'il avoit faits dans l'histoire. Le chancelier de l'université, qui étoit alors le célèbre Jean-Pierre Ludewig, en fit de grands éloges au comte de Podewils, premier ministre d'état. Le roi, sur les informations de ce ministre, destina Mr. de Hertzberg au cabinet, & l'envoya l'an 1745, avec le baron de Danckelmann, à la diète de Francfort, pour protester contre l'élection de François I. Au retour de cette mission, Mr. de Hertzberg fut employé aux archives, d'où il tira les matériaux sur lesquels le roi composa l'histoire de ses ancêtres, qu'il intitula : *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg.*

C'est dans le temps précisément que Frédéric II composoit ces Mémoires, qu'il rétablit sur un nouveau plan l'académie des sciences & belles-lettres, dont les fondemens avoient été jetés plus de quarante ans auparavant. Le célèbre Leibnitz en avoit été le président sous Fréderic I, qui cherchant de toute manière à relever son pays & à lui donner de l'éclat, voulut avoir une académie des sciences. Ayant été établie par un savant de la première classe tel que Leibnitz, l'académie, qu'on appelloit alors la société royale de Berlin, ne put que

Digitized by Google

briller. Mais son éclat fut de peu de durée. Fréderic I étant mort, & Leibnitz n'étant plus, la société tomba dans une décadence presque totale sous Fréderic-Guillaume, qui n'avoit aucun goût ni pour les sciences ni pour les beaux-arts. Non-seulement il ne fit rien pour la relever, mais il parut vouloir l'avilir en mettant des bouffons à sa tête. Ce ne fut que pour l'amour des chirurgiens, auxquels l'académie procuroit de l'instruction, que Fréderic-Guillaume ne se porta point à la supprimer totalement. Il n'y restoit que quelques membres, lorsque Fréderic II parvint au trône. Les débris d'un établissement délabré furent d'abord ramassés par un général célèbre, sujet des rois de Prusse par naissance, mais qui avoit servi quarante ans dans différens pays de l'Europe. C'étoit Samuel de Schmettau, que nous avons nommé ci-dessus. La profession militaire ne l'avoit point empêché de cultiver les sciences dans les loisirs que son état lui laissoit. Quoiqu'il ne manquât pas de bravoure, il s'étoit beaucoup plus fait connoître comme ingénieur & comme géographe, que comme soldat; & ses études & son savoir lui avoient procuré des connoissances relatives à la tactique, qui lui avoient fait beaucoup d'honneur (*a*). Il s'étoit trouvé à différentes guerres en Danemarck,

(*a*) Voyez Mémoires de l'Académie, de l'an 1750.

Digitized by Google

en Suède, en Pologne, en Sicile, en Corse même; & il avoit connu tous les grands généraux du siècle, & beaucoup de savans de différens pays. Ses talens ressembloient à ceux du comte Marsigli, fondateur de l'institut des sciences de Bologne. Schmettau étoit au service de l'Autriche lors de la mort de Charles VI, & de l'invasion de la Silésie par le roi de Prusse. Il crut qu'on lui avoit fait du tort lorsque la reine de Hongrie créa feld-maréchaux les comtes Philippi & Khevenhuller; & il est possible qu'étant né sujet du roi de Prusse, on ne lui fût pas trop favorable, lorsqu'à Vienne on étoit si indisposé contre ce monarque. D'ailleurs le roi de Prusse ayant alors rappellé tous ses sujets qui étoient au service des puissances étrangères, le général de Schmettau saisit cette occasion de quitter le service d'Autriche pour prendre celui de son souverain naturel.

Mr. de Maupertuis, qui s'étoit déjà fixé auprès du roi, n'eut pas de peine à lui persuader qu'il devoit d'abord donner à cette société une forme publique, l'assembler dans son palais, ou dans quelqu'autre bâtiment royal, & s'en déclarer le protecteur. Le roi fit plus que Maupertuis n'avoit peut-être espéré. Non-seulement il donna à l'académie une forme publique, destina une salle dans le château pour les assemblées, & nomma pour curateurs des personnes de distinction; mais il en confia la

Digitized by Google

direction absolue à Maupertuis lui-même, avec le titre de président, & l'autorité de distribuer, d'augmenter & de régler les pensions, dont il assigna le fonds sur le privilège exclusif de la vente des almanachs ; destination d'autant plus raisonnable, qu'un des premiers motifs de cet établissement étoit le besoin de régler le calendrier. Aucune fondation littéraire n'avoit jamais eu tant d'éclat, ni des commencemens plus brillans. Ce qui parut singulier, & auroit été unique, si les Ptolémées, successeurs d'Alexandre, n'eussent fait en Égypte quelque chose de semblable, c'étoit de voir au milieu de l'Allemagne une académie parlant françois.

Les savans Allemands, ceux d'Italie & de quelques autres pays, auroient souhaité sans doute que Fréderic II eût laissé à l'académie la langue latine, que Leibnitz lui avoit assignée dans sa première fondation. Mais le roi vouloit être membre de l'académie, vouloit y faire lire ses compositions, & les imprimer dans les volumes des Mémoires académiques ; & Fréderic ne savoit pas assez le latin. On avoit négligé de le lui faire apprendre dans sa jeunesse, soit qu'on ne le crût point nécessaire pour un prince, soit qu'on ne voulût point suivre l'exemple de Charles XII, roi de Suède, qui parloit latin, & que le roi Fréderic Guillaume n'aimoit pas. D'ailleurs le règne de la langue latine étoit

Digitized by Google

sur sa fin. Il falloit à l'académie une langue de communication avec les autres nations lettrées; & on n'eut pas de peine à persuader au roi que la langue françoise étoit la plus renommée de toutes celles que l'on parloit en Europe. La langue allemande l'étoit alors si peu, que les auteurs Allemands même avoient à peine le courage de s'en servir dans les ouvrages dont ils espéroient quelque succès. Il est certain qu'à l'époque du rétablissement de l'académie de Berlin, & quinze à vingt ans depuis, presque tous les savans Allemands écrivoient en latin. Qu'on ajoute à cela que la langue françoise ne pouvoit pas être regardée comme étrangère dans la capitale de la monarchie Prussienne, comme elle le seroit à Vienne, à Dresde, à Munich, & dans les autres capitales de l'Allemagne. Le nombre des familles réfugiées qui ont conservé leur langue dans différens pays qui font partie des états Prussiens, rendent Berlin le centre de communication entre la littérature allemande & la françoise, par la quantité de gens-de-lettres, sujets du roi de Prusse, qui possèdent également les deux langues.

Le roi faisoit lire de ses ouvrages à l'académie. Des princes & des princesses du sang, & des princes étrangers y assistoient quelquefois, avec tout ce qu'il y avoit à Berlin de gens-de-lettres, & de voyageurs distingués. Les Mémoires pour servir à l'Histoire de Bran-

Digitized by Google

debourg ont été lus dans ces assemblées, imprimés d'abord dans les volumes de l'académie, & réimprimés ensuite en différentes formes.

Après avoir tracé l'histoire de ses ancêtres, Fréderic II écrivit l'*Histoire de son temps*, en imitant Thucydide, Polybe, & sans doute César, dont il avoit bien étudié les *Commentaires*. Il ne dédaigna pas après cela de faire l'éloge de quelques-uns des membres de l'académie qui moururent dans les premières années de sa fondation. Il fit entr'autres l'éloge de Mr. Jordan, son conseiller intime, & du baron de Golze. Dans la suite il fit encore ceux du général de Still & du baron de Knobelsdorf son architecte. On ne pouvoit que louer le roi de ce qu'il éternisoit par sa plume la mémoire de ceux qu'il avoit estimés. Mais on ne laissa pas de croire, qu'en donnant ces dernières marques d'attachement à des favoris qu'il venoit de perdre, Fréderic eut aussi quelquefois des motifs particuliers de se charger de cette tâche. C'étoit, disoit-on, pour briser sur des particularités qu'il vouloit faire oublier. Car Mr. de Still, par exemple, étoit mort à la suite de quelque reproche que le roi lui avoit fait après avoir vu manœuvrer son régiment. Mais aucun de ces éloges n'a tant fait parler du roi de Prusse & de son académie, que celui du médecin La Mettrie. L'assemblée fut alors très-

nom-

Digitized by Google

nombreuse & très-brillante. Les dévots, & même les philosophes modérés, furent scandalisés d'entendre que dans le château royal, dans une assemblée publique, en présence de jeunes princes, & dans une académie de sciences, on lût l'éloge que le roi même avoit fait d'un matérialiste très-décidé & très-connu. Mais puisqu'on ne pouvoit se dispenser de faire l'éloge de ce docteur membre de l'académie, sans manquer aux réglemens établis, le roi aima mieux le faire lui-même, que de laisser le président ou le secrétaire dans l'embarras. Un autre ouvrage dont Fréderic s'occupa, & dont il traça le plan peu de temps après la paix de Dresde, lui fit plus d'honneur que les éloges qu'il composoit.

CHAPITRE XII.

Code-Fréderic, & réforme dans la justice. Affaires de religion. Demandes faites à la cour d'Espagne.

ON se plaignoit dans les états Prussiens, comme ailleurs, de la longueur des procès, des dépenses, & des dérangemens de fortune que cette lenteur entraînoit. Fréderic voulut remédier à ce mal, & il se flatta de pouvoir

Digitized by Google

mettre tel ordre dans l'administration de la justice, que tous les procès, même les plus graves & les plus compliqués, fussent terminés dans l'espace d'un an. Il avoit alors à la tête des cours de justice le baron de Cocceji, avec le titre de ministre d'état. Cocceji étoit fils d'un jurisconsulte célèbre du même nom : il étoit né à Heidelberg dans le Palatinat, où son père avoit été professeur, avant qu'il fût appellé à l'université de Francfort-sur-l'Oder. De l'étude du droit romain, le jeune Cocceji s'étendit au droit public, & publia des notes copieuses que son père avoit laissées sur le traité de Grotius, *Du Droit de la Paix & de la Guerre*. Il passa par plusieurs charges de magistrature, & fut envoyé comme homme de loi, à la prise de possession de l'Ost-Frise. Il paroissoit capable de porter un esprit politique dans l'administration de la justice. Le roi l'envoya en Poméranie & dans d'autres provinces, pour visiter les tribunaux & les cours de justice qui y étoient, & pour y faire les réformes qu'il jugeroit nécessaires. Sous Fréderic I il y avoit eu un chancelier, nommé Gœtz, dont il est fait mention dans les Mémoires de Brandebourg ; mais qui ne fut point remplacé sous Fréderic-Guillaume I. Fréderic II, tout peu porté qu'il étoit aux formalités & à la représentation, crut qu'il convenoit d'avoir un grand-chancelier, lorsqu'il alloit publier un nouveau

Digitized by Google

code de loix, & il conféra ce titre à Mr. de Cocceji. Ce savant magistrat publia donc au nom du roi divers réglemens concernant la procédure judiciaire, qu'on appella le *Code-Fréderic*, & qui parut en allemand l'an 1747. Le roi fit frapper une médaille, qu'il envoya à ce chancelier pour lui témoigner son contentement. Pendant plus de trente ans, les ministres étrangers, & les voyageurs curieux qui passoient par Berlin, cherchèrent ce Code; & ils étoient surpris d'apprendre que le Code-Fréderic n'étoit que le préliminaire, même assez imparfait, d'une législation projetée. Le bien que le chancelier Cocceji fit au pays à l'occasion de ces réglemens, vint plutôt de la suppression des places de procureurs, & de l'expulsion de quelques mauvais sujets employés dans les tribunaux, que de la compilation d'un code que nous verrons aboli sous le même règne qui le vit paroître.

Dans le même temps qu'il faisoit travailler à la réforme des tribunaux, Frédéric II porta ses regards sur les différens cultes de religion que l'on professoit dans ses états. L'acquisition d'un pays où la religion catholique étoit la dominante, devoit mettre le roi en relation avec Benoît XIV, qui occupoit alors le saint-siège. Depuis Silvestre II & Urbain VIII, aucun pape n'avoit pu être regardé comme homme de lettres, & même comme philosophe;

Digitized by Google

avec plus de raiſon que Lambertini. Au moins ce pape n'étoit-il pas entêté de quantité de préjugés que ſes prédéceſſeurs avoient preſque conſacrés. Il aimoit, il eſtimoit les ſavans, & il aimoit encore plus à être eſtimé d'eux. Comme chef de l'Egliſe Romaine, Benoît XIV ne put point ſe réjouir de voir la Siléſie paſſer de la domination d'une maiſon catholique ſous celle d'un prince proteſtant. Il ſe crut même en devoir d'animer le zèle des Siléſiens envers leurs anciens maîtres, en expédiant des brefs & des reſcripts que la reine de Hongrie ſollicitoit; & cela le mit d'abord mal avec le roi conquérant. Mais dans la ſuite ils n'eurent point de peine à ſe rapprocher. Outre qu'ils étoient réciproquement flattés de leur correſpondance, comme les ſeuls ſouverains ſavans & auteurs, Benoît XIV avoit un aſſez juſte motif de ſe louer d'un prince proteſtant, qui traitoit avec beaucoup de modération ſes nouveaux ſujets catholiques; & Fréderic II, indifférent d'ailleurs en fait de religion, étoit porté à eſtimer un ſouverain pontife qui ſe piquoit d'une eſpèce de liberté de penſer, autant qu'on pouvoit l'attendre d'un homme de ſon état. Lorſque la paix fut conclue entre la Pruſſe & l'Autriche, le pape chargea le cardinal de Sinzendorf, évêque de Breslau, de complimenter le roi. Ce prélat avoit mérité les égards de Fréderic dès la première année que les armées Pruſ-

Digitized by Google

siennes entrèrent dans la Siléſie ; & il s'étoit depuis rendu à Berlin pour faire ſa cour au nouveau maître, qui lui conféra toute ſon autorité pour les affaires eccléſiaſtiques du pays qu'il venoit de conquérir, avec le titre de vicaire-général, qualité qui répond en quelque manière à l'emploi qu'ont les juges de la monarchie ſpirituelle de Sicile. Le cardinal, qui paroît avoir eu beaucoup de cet eſprit de tolérance qui eſt néceſſaire dans les grandes villes, & ſur-tout dans les pays où il y a plus d'un culte établi, mourut peu de temps après s'être acquitté de la commiſſion dont le pape l'avoit chargé. Le roi laiſſa au chapitre de la cathédrale le droit dont il étoit en poſſeſſion, de gouverner le diocèſe tandis que le ſiège étoit vacant, & de propoſer des ſujets pour le remplir. On avoit déjà déſigné pour coadjuteur le comte Philippe-Gothard de Schaffgotſch. Le pape faiſoit quelque difficulté de l'approuver. Il avoit même écrit à Mr. de Maupertuis, pour l'engager à faire en ſorte que ſa majeſté ſe déſiſtât de protéger ce candidat. Mais le roi, qui apparemment vouloit s'attacher une famille illuſtre & puiſſante dans un pays nouvellement conquis, envoya à Rome pour ſolliciter les bulles, un abbé Italien nommé Baſtiani, qui avoit été aumônier du cardinal de Sinzendorf. L'abbé Baſtiani obtint les bulles d'inſtitution pour le nouvel

Digitized by Google

évêque, qui dans la suite ne parut pas assez reconnoissant des bontés que le roi avoit eues pour lui.

La cour de Prusse & celle de Saxe professoient, comme l'on sait, une religion différente de celle de la nation qu'elles gouvernoient. Durant l'enthousiasme qu'excita Martin Luther, tout ce pays fut entraîné dans la nouvelle doctrine, & le Brandebourg comme la Saxe fut luthérien. Mais les électeurs de Brandebourg, lorsqu'ils furent appellés à la succession de Juliers, où le calvinisme étoit la religion dominante, embrassèrent la nouvelle réforme. Auguste, électeur de Saxe, rentra dans le sein de l'Église Romaine, lorsqu'il fut élu roi de Pologne. Le gros de la nation resta luthérien dans le Brandebourg comme en Saxe, & n'aima pas davantage ni les catholiques, ni les réformés. Cependant les étrangers qui vinrent s'établir dans les états de la maison de Brandebourg, s'en tinrent pour la plupart à la religion réformée; soit parce que son culte est plus simple, soit parce qu'ils croyoient plaire davantage aux souverains, soit enfin parce qu'ils venoient d'un pays où l'on suit les principes de Calvin & de Zwingle, deux sectes confondues sous le nom de religion réformée. Il y avoit aussi à Berlin une chapelle publique pour les catholiques Romains. Les prédécesseurs de Frédéric II avoient été trop éclairés pour ne pas

Digitized by Google

permettre le culte catholique, voulant attirer des étrangers, n'eût-ce été que des soldats, dans leur pays. Outre cela Frédéric I, lorsqu'il prit la couronne & le titre royal du consentement de Léopold I, avoit promis à cet empereur d'ouvrir une église catholique à Kœnigsberg & une autre à Berlin. Sous lui les catholiques, dont le culte extérieur étoit de son goût, jouirent d'assez de liberté. Frédéric-Guillaume, zélé réformé, qui voulut même contraindre les luthériens à bannir de leurs églises tout ce qu'ils avoient conservé des anciennes cérémonies, étoit d'autant plus ennemi des catholiques, que ceux-ci les avoient conservées toutes. Il trouvoit un prétexte de les gêner, de les inquiéter, toutes les fois que les protestans, qui vivoient sous une domination catholique, se plaignoient de quelques avanies, ou de quelques restrictions de liberté de conscience. On l'avoit vu sur-tout, lorsque l'électeur Palatin voulut ôter aux protestans de Heidelberg la moitié d'une église qui leur avoit été accordée par le traité de Westphalie. Enfin sous le règne de Frédéric-Guillaume, les catholiques n'avoient pour toute église qu'une espèce de remise ou de magasin, qu'on loue à présent aux danseurs de corde, & à ceux qui font jouer les marionnettes & les ombres chinoises. Frédéric II non-seulement traita toujours les catholiques avec plus de douceur; mais étant

Digitized by Google

devenu maître d'un riche pays, où la religion catholique étoit sinon la seule, au moins la plus étendue, crut qu'il étoit convenable que pour l'exercice de cette religion, il y eût dans la capitale de ses états une église plus décente & plus commode. Il assigna pour cela un grand emplacement tout proche de la nouvelle salle d'opéra qu'il venoit de bâtir; & il voulut que cette église fût bâtie sur le dessin du Panthéon ou de la Rotonde de Rome. Il fit poser la première pierre du bâtiment par le commandant de la ville de Berlin, comte de Hacke, avec les cérémonies accoutumées en pareille occasion; & il permit que l'on fît des collectes pour rassembler l'argent nécessaire à la construction de cette grande église. Comme il ne jugea pas à propos d'y contribuer de sa caisse, & que les curateurs manièrent mal l'argent que les particuliers avoient donné, & qu'on reçut de l'étranger, ce bâtiment ne fut achevé que trente ans après qu'on en eut jeté les fondemens. La libéralité d'un prélat Vénitien de la maison de Quirini, enthousiaste du roi littérateur, contribua particuliérement à l'achever. Un peintre décorateur Piémontois, nommé Gagliari, que le roi avoit appellé de Turin pour d'autres ouvrages, employa ses talens & une partie de son argent à orner ce beau temple. La reine de Hongrie fournit pendant plusieurs années à l'entretien des prêtres qui desservoient l'église

Digitized by Google

catholique de Berlin. La bonne conduite du père Torck, dominicain, aumônier des catholiques qui étoient dans les troupes Prussiennes dès le temps du prince Eugène, avoit porté le roi Fréderic Guillaume & Fréderic II, à préférer les moines de cet ordre pour le service de l'église qu'on avoit ouverte. Un autre père dominicain, nommé Amand, faisoit les fonctions de curé des catholiques dans le temps qu'on bâtissoit la grande église. Craignant que le marquis de la Puebla, envoyé de Vienne, duquel il savoit qu'il n'étoit pas aimé, ne lui fît supprimer sa pension, le père Amand voulut se l'assurer d'une autre manière. L'abbé de Prades, dont nous parlerons dans la suite, le servit. Il représenta au roi qu'il n'étoit pas convenable à sa majesté, ni sûr pour l'état, d'avoir des ministres d'une religion fort répandue dans le royaume, payés par une puissance étrangère & rivale, comme on pouvoit croire que l'étoit la maison d'Autriche (a). Quelques motifs qu'aient eus le père Amand & l'abbé de Prades à faire cette remontrance, le roi la trouva raisonnable, & il assigna depuis douze cents écus pour l'entretien des prêtres de l'église catholique, avant même qu'elle fût transférée dans le nouveau bâtiment qu'il avoit élevé.

Dans le même temps qu'il favorisoit dans

(a) Notices particulières. *H. S.*

Digitized by Google

ſes états proteſtans le culte catholique, Frédéric protégeoit les proteſtans établis parmi les catholiques dans les pays étrangers. Quantité d'habitans de la Hongrie, qui profeſſoient la religion luthérienne, avoient joui de grands privilèges ſous le gouvernement autrichien. Le commerce qu'ils faiſoient en Siléſie, ne fut plus ſi avantageux lorſque ce pays eut changé de maître. Peut-être que la partialité que le roi faiſoit aſſez paroître pour les François tant catholiques que réformés, ne le fit pas aimer des Hongrois luthériens, qui ſe permirent des invectives & des ſatyres contre lui. Cependant les évêques de Hongrie n'aimoient pas les évangéliques (c'eſt ainſi que ces luthériens s'appelloient), & leur ſuſcitèrent des perſécutions : ce qui n'étoit pas difficile ſous le gouvernement d'une reine vertueuſe, qui aimoit la religion dans laquelle elle étoit née & avoit été élevée, que tous ſes ancêtres s'étoient fait un devoir de ſoutenir & de protéger. Les évangéliques ſe virent contraints d'implorer la protection d'un prince dans les états duquel leur religion étoit la dominante ; car quoique la maiſon royale de Brandebourg profeſſe la religion réformée, celle du pays eſt la luthérienne. Frédéric II chargea l'évêque de Breslau de recommander à ſes confrères de Hongrie, les proteſtans qui vivoient dans leurs diocèſes : la lettre que j'ai vue, adreſſée au comte de Schaff-

Digitized by Google

gotsch pour cette affaire, est de l'an 1750 (a).

Fréderic sollicitoit alors en Espagne une affaire de toute autre nature; c'étoit le remboursement des dépenses que son aïeul avoit faites pour envoyer des troupes au secours des Espagnols en Italie & en Flandre, sous Charles II, qui étoit en guerre avec la France. Il crut avoir un homme fort capable de réussir dans cette négociation difficile. Cet homme, nommé Caguoni, étoit Napolitain. Il étoit allé en Russie pour chercher fortune, & avoit servi dans la chancellerie de Pétersbourg sous le fameux Ostermann, sous les ordres duquel il conclut avec le Turc une paix avantageuse l'an 1739. Lorsqu'il pressentit l'orage qui menaçoit ce ministre à la mort de l'impératrice Anne, il jugea à propos de se retirer d'un pays où les dangers & les revers étoient plus considérables que les moyens de faire fortune, & il vint à Berlin. Le roi, qui étoit content du Vénitien Algarotti, poëte & littérateur, voulut aussi s'attacher le Napolitain avocat & négociateur, & il lui fit une pension de deux mille écus. Philippe V, roi d'Espagne, venoit de mourir. Le célèbre chanteur italien Broschi, surnommé Farinelli, jouissoit de la faveur de Ferdinand VI. Le roi de Prusse crut l'occasion favorable

(a) Cette lettre se trouve rapportée sans date dans une Histoire de la vie de ce roi, faite en anglois l'an 1758, pag. 277 & suiv.

Digitized by Google

d'envoyer Cagnoni en Espagne, pour demander ce qu'il croyoit lui être dû. Mais comment porter un prince de la maison de Bourbon à payer des dettes qu'avoient contractées les rois de la maison d'Autriche pour faire la guerre contre la France? On seroit tenté de croire que le roi de Prusse vouloit par-là rappeller le souvenir de ce que ses ancêtres avoient fait pour les deux branches de la maison d'Autriche. Cette mission ne fut point secrète, quoique Cagnoni allât en Espagne sans caractère. Si le roi lui donna d'autres commissions, il paroît qu'elles n'eurent pas un meilleur succès que la demande du remboursement des dépenses que l'électeur Fréderic III avoit faites pour secourir Charles II, & pour soutenir le parti autrichien dans la guerre de succession. Cagnoni s'en retourna, après avoir fait un séjour de deux ou trois ans en Espagne, & ne rapporta au roi de Prusse que quelques vases de porcelaine remplis de tabac, que Ferdinand VI lui envoya en présent. Le roi, peu satisfait du succès de cette mission, le fit sentir au négociateur Italien, qui se voyant ensuite peu considéré & mal payé, quitta Berlin & alla finir ses jours dans sa patrie.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Attachement de Fréderic pour une danseuse. Voltaire à la cour de Prusse ; ses querelles avec Maupertuis ; sa disgrace & son départ.

LEs soins qu'il prenoit des affaires dans toutes les branches de l'administration, n'ôtèrent pas à Fréderic toutes sortes d'amusemens. Dans le temps qu'il envoyoit Cagnoni en Espagne, & qu'Algarotti étoit encore à Berlin, ce roi philosophe parut avoir de l'attachement pour une danseuse italienne, nommée Barbarini. C'est la seule femme qu'on dit avoir été aimée de lui, au moins depuis qu'il fut roi. Cette danseuse, à qui beaucoup de personnes de distinction, & sur-tout des étrangers qui étoient à Berlin, François, Italiens, Anglois, Russes, Polonois, faisoient la cour, plut au roi comme aux autres hommes. Cependant elle quitta Berlin pour retourner à Venise; mais le roi la fit engager de nouveau pour son théâtre. Il alloit la trouver dans son cabinet après qu'elle avoit dansé, & il prenoit le thé avec elle. Quelquefois il la faisoit souper chez lui avec deux ou trois dames & quelques gentilshommes. Le comte de Rothenbourg, le comte Algarotti & le chevalier de Chazot étoient ordinairement de la

Digitized by Google

partie ; & le roi feignoit de croire qu'ils en étoient amoureux. Chazot répondoit qu'il ne jouoit auprès de cette belle que le rôle de Mercure. Un Anglois l'enleva, & le roi la fit enlever à son tour. Enfin un des fils du grand-chancelier Cocceji voulut l'épouser. Le roi le permit, & la laissa partir pour aller vivre dans une terre qu'elle avoit acquise moyennant les libéralités du roi, & les produits de ses talens. Elle vit encore dans le temps que j'écris ; mais elle n'a jamais reparu à Berlin.

La passion de Frédéric pour la littérature faisoit céder toutes les autres. Il est fâcheux que cette passion ait été pour lui une source de désagrémens particuliers, & peut-être de quelques maux pour l'état. Nous rapporterons ici en peu de lignes l'origine & la suite des querelles littéraires où Frédéric II fut mêlé, & qui feront toujours une partie considérable de l'histoire de ce roi, aussi-bien que d'un des plus grands hommes de lettres qui aient existé.

Frédéric se voyoit dans une profonde paix, qu'il avoit lieu de croire assez bien affermie par le traité d'Aix-la-Chapelle, de 1748, qui lui garantissoit ses acquisitions. Il ne soupçonnoit pas encore que trois ministres, qui gouvernoient trois états avec lesquels confinent les états Prussiens, tramoient une terrible conspiration contre lui. Il voulut profiter de ces circonstances pacifiques, soit pour achever, soit

Digitized by Google

pour retoucher ce qu'il avoit écrit, & qu'il continuoit d'écrire ; & il vouloit de toute manière jouir des entretiens de Voltaire, qui étoit alors l'oracle de la littérature européenne. Il y avoit plusieurs François hommes de lettres à Berlin, & même à la cour. Mais aucun d'eux ne valoit l'auteur de la Henriade. Le roi voulut avoir cet homme célèbre auprès de sa personne. Il l'invita, il le pressa, il obtint même pour lui le consentement de la cour de France, à laquelle Voltaire étoit attaché comme gentilhomme de la chambre, & historiographe. Voltaire vint de nouveau dans le Brandebourg. Le roi, qui lui avoit écrit des choses fort flatteuses pour le persuader de venir, ne lui fit pas d'accueil moins gracieux lorsqu'il arriva. Il lui donna la clef de chambellan, une pension de vingt-mille francs, & l'ordre du mérite : il le fit loger dans ses châteaux à Potsdam & à Berlin. On lui destina des cuisiniers, des cochers, des laquais pour le servir ; & on l'invitoit journellement à la table du roi avec Algarotti, d'Argens & Maupertuis. Les deux premiers vivoient assez bien avec le nouveau convive royal. Mais la jalousie ne tarda pas à se glisser entre Voltaire & Maupertuis. Celui-ci auroit toujours voulu être le premier, & Voltaire ne pouvoit pas être le second. Un autre François, qui n'étoit aucunement ni dans les bonnes graces du roi ni à la cour, servit quelque temps mal-

Digitized by Google

gré lui à retarder l'éclat de la rupture. Cet homme étoit la Beaumelle, littérateur de beaucoup d'esprit, & qui ne manquoit pas de goût. Étant revenu de Copenhague, où il avoit été professeur de belles-lettres françoises, il s'étoit arrêté à Berlin, où il publia sous le titre de *Mes Pensées*, un petit livre qui fit beaucoup de bruit. Dans ce recueil de réflexions hardies sur différens sujets, & dans les sociétés où il vivoit à Berlin, la Beaumelle n'épargnoit pas les savans favoris du roi, moins encore Voltaire. Il avoit imprimé dans ses *Pensées* (a), » qu'il y avoit eu de meilleurs poëtes que » Voltaire, & qu'il n'y en eut jamais de mieux » récompensés.... Le roi de Prusse, ajoutoit-il, » comble de bienfaits les hommes à talens, pré» cisément par les mêmes raisons qui engagent » un petit prince d'Allemagne à combler de » bienfaits un bouffon ou un nain ». Voltaire, en se plaignant au roi de ce trait de la Beaumelle, ne manqua pas de l'envenimer, comme si c'étoit un trait injurieux lâché contre sa majesté. Maupertuis & Algarotti ne le trouvoient pas tel.

Tandis que Voltaire étoit irrité contre la Beaumelle, il étoit un peu moins animé contre Maupertuis, qu'il auroit cependant voulut supplanter. Mais l'indiscrétion de l'abbé de Prades,

(a) Pag. 166 de l'édition de Rollin, à Paris, 1750. Dans d'autres éditions faites après la première, ce paragraphe ne se trouve pas.

Digitized by Google

qui étoit auſſi à la cour de Pruſſe, attiſoit par ſes rapports le feu de la diſcorde. Ce qui occaſionna l'exploſion, fut une diſpute de mathématiques qui s'éleva entre Maupertuis & un profeſſeur de géométrie nommé Kœnig, alors bibliothécaire de la princeſſe d'Orange, & membre étranger de la même académie, dont Maupertuis étoit le préſident. Le roi prit le parti de Maupertuis, tandis que Voltaire étoit pour Kœnig, ſoit parce qu'il étoit ſon ami, ſoit parce qu'il étoit l'adverſaire de Maupertuis. Voltaire fit une brochure qu'il intitula : l'*Akakia*, ſatyre ſanglante contre le préſident de l'académie. Le roi voulut terminer cette querelle, & engagea Voltaire à brûler la brochure. Il la brûla ſous les yeux du roi, ou plutôt il livra les exemplaires au roi, qui les brûla au feu de ſa cheminée : mais il en garda un exemplaire, qu'il envoya promptement en Hollande, où l'ouvrage fut imprimé avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il étoit favorable à un profeſſeur établi dans le pays, & qui avoit des amis. Fréderic en fut piqué, & voulut faire éprouver ſon reſſentiment à l'auteur de cette ſatyre. Car s'il admiroit l'eſprit de Voltaire, il aimoit encore plus le caractère de Maupertuis. Il ſe déclara pour celui-ci ; & dès qu'il eut pris ſon parti, il crut devoir le ſoutenir & le venger. Voltaire ſe vit alors obligé de quitter Potsdam. Il ſe retira à Berlin, où il logea dans la maiſon

Digitized by Google

de l'académicien Francheville ſon compatriote ; & le roi, malgré les principes de tolérance qu'il ſuivit d'ailleurs aſſez conſtamment, fit brûler l'*Akakia* par la main du bourreau ſur la place des gendarmes, près de l'endroit où il fit bâtir depuis la ſalle pour la comédie françoiſe. C'étoit preſque ſous les yeux de l'auteur, qui effectivement vit des fenêtres de la maiſon où il logeoit un ſpectacle aſſez rare à Berlin. Voltaire ne fut pas indifférent à cette mortification. Il affectoit d'abord de s'en moquer : enſuite il ſe laiſſa aller aux invectives, & vomit des injures. Il ne diſſimula pas qu'il n'étoit ni aſſez philoſophe ni aſſez chrétien pour oublier cet affront. Réſolu de s'en aller, quoique le roi parût vouloir lui rendre ſes bonnes graces, il partit au printemps de 1753. Il s'arrêta quelque temps à Gotha ; enſuite à une maiſon de plaiſance du landgrave de Heſſe, où il fut bien reçu ; mais dans les entretiens il laiſſoit facilement échapper des propos qu'on manda à Potsdam. Le roi ſe rappellant alors que Voltaire avoit des copies de ſes Œuvres, tant manuſcrites qu'imprimées, voulut les ravoir ; & il le fit arrêter à Francfort. Freytag, l'agent du roi, & un conſeiller nommé Schmidt, traitèrent un peu durement le poëte diſgracié, & ſa nièce, madame Denis, qui étoit venue à ſa rencontre. Mais le roi vouloit qu'on lui renvoyât ſes poéſies ; & les deux Allemands exécutèrent les

Digitized by Google

ordres de leur mieux. Voltaire fut contraint de faire venir promptement de Leipsick ses caisses, dans lesquelles étoient, avec d'autres livres & papiers, les poésies du roi. Dans le triste séjour qu'il fit forcément à Francfort, pour attendre les caisses & les papiers, il composa une épître sous le nom d'un ami, qui en le plaignant de sa disgrace, le blâmoit en même temps de s'être exposé à de tels revers. Rien n'a paru de plus sanglant contre Fréderic II dans l'espace de quarante-sept ans, que l'Europe & l'univers ont parlé de ce roi. Cette épître n'a pas été imprimée; mais j'en ai entendu réciter de longs passages à une personne qui la savoit par cœur. Le roi, poëte de son côté, n'épargna pas Voltaire: il fit contre lui une épigramme piquante, qui se trouve parmi ses écrits (*a*); mais qu'il ne laissa point paroître alors, crainte de s'attirer ce qu'il n'évita pourtant pas. Quelque temps après, Voltaire écrivit une relation de ce voyage, & des désagrémens qu'il essuya, dans une espèce d'apologie de sa conduite, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, & dans les dernières années de la vie de Fréderic. Ce grand roi y est traité aussi indignement, quoiqu'avec plus de sang-froid, que dans l'épître.

(*a*) Voy. dans le Tom. VIII de ses *Œuvres posthumes*, édit. gr. in-8vo. d'Amsterdam (elles ne sont pas dans les autres), les pièces intitulées: *Épitaphe de Voltaire; Réponse au congé de Voltaire*; & *Tentate en procès*, comédie en vers. L'Éd.

Digitized by Google

Voltaire ne montra dans aucun de ſes écrits plus de méchanceté, ni plus de mauvaiſe foi. Ce bel eſprit, vindicatif à l'excès, non content d'avoir compoſé l'affreuſe ſatyre dont nous venons de parler, dans laquelle il peint Fréderic comme le plus mépriſable des écrivains, & le plus haïſſable des rois, trouva le moyen d'envoyer à Paris quelques feuilles des poéſies du monarque auteur, qu'il avoit été forcé de rendre au réſident Freytag à Francfort. Il eut la malice de les faire paſſer ſous les yeux des perſonnes qui y étoient intéreſſées, & ſur leſquelles Fréderic s'étoit permis quelque plaiſanterie. Un vers, entr'autres, eſt très-connu, dans lequel il parle des écrits du cardinal de Bernis, qui dans ce temps-là étoit à la tête des affaires étrangères. Madame du Châteauroux, qui avoit été, & madame de Pompadour, qui étoit alors maîtreſſe régnante de Louis XV, n'y étoient pas peintes avantageuſement; & l'impératrice de Ruſſie, Éliſabeth Pétrowna, n'y étoit pas mieux traitée.

La paſſion de la poéſie ſuivit Fréderic partout; & tandis que des poëtes de tout talent, de toute condition, & de tout pays lui adreſſoient des odes & des épîtres, lui-même prenoit plaiſir à jouer le rôle d'un poëte à gage & en titre. Le prince Henri, le ſecond de ſes frères, épouſa l'an 1752 la princeſſe Wilhelmine de la maiſon de Heſſe-Caſſel. La fête qui

Digitized by Google

se donna à cette occasion, se passa avec beaucoup de gaieté (*a*), & le roi voulut y ajouter une plaisanterie poétique. Il composa un épithalame en vers, qu'il envoya au prince avec une épître dédicatoire en toute règle, employant les titres de monseigneur & d'altesse royale, &c. & en soussignant le *poëte de la cour*. Je l'ai vue, cette pièce, dans les mains d'une personne qui en avoit tiré copie clandestinement dans le peu d'heures que l'original a resté dans le cabinet du marquis d'Argens, à qui le roi l'avoit voulu faire lire.

CHAPITRE XIV.

Différentes causes de la guerre de sept ans.

LA France étoit déjà mécontente de Frédéric II, qui avoit deux fois fait la paix sans elle. Mais il se tramoit sourdement entre les cours de Vienne, de Dresde & de Pétersbourg, une conspiration plus formidable que ne l'étoit la mauvaise humeur de la cour de France. On avoit commencé à y travailler presqu'au moment même qu'on avoit signé la paix de Dresde. Les trois cours ne visoient pas à un moindre objet qu'à partager entr'elles la

(*a*) Voy. Bielefeld, Lettre 83.

Digitized by Google

plus grande partie des états que le roi de Prusse possédoit. Marie-Thérèse regrettoit toujours vivement la perte de la Silésie. Sa piété même & sa vertu rendoient cette perte plus sensible. Sans doute elle étoit persuadée que la religion & les mœurs auroient plus gagné sous sa domination que sous celle d'un roi qui n'étoit pas seulement protestant, & selon elle hérétique, mais qui méprisoit ouvertement toute religion. Il seroit difficile de dire quel sujet particulier d'inimitié pouvoit avoir le prince de Kaunitz de haïr le roi de Prusse, à moins que l'on ne suppose qu'il crut avoir plus de droit que la maison de Brandebourg à la succession de l'Ost-Frise. Mais je ne croirai faire tort ni à l'un ni à l'autre, si je dis qu'il y eut peut-être, entre le chancelier de la cour de Vienne & le roi de Prusse, quelque rivalité d'esprit. La réputation dont ils jouissoient, quoique dans des genres différens, les anima d'une noble émulation; tandis que la différence de leurs principes & de leurs goûts réveilla leur antipathie. Mais n'y eût-il que le zèle pour les intérêts de sa souveraine, il est sûr que le prince de Kaunitz n'aimoit pas le roi de Prusse.

Auguste II, roi de Pologne & électeur de Saxe, ne pouvoit voir avec indifférence une puissance voisine & rivale, considérablement agrandie. L'on sait que le comte de Brühl jouissoit auprès d'Auguste de la plus haute fa-

Digitized by Google

veur. On ne doutoit pas que ce ne fût lui qui régnoit sous le nom de son maître ; & ce favori célèbre alla sans doute trop loin dans les dépenses qu'il fit faire, & qu'il fit. Son faste particulier, qu'il poussoit à un excès sans exemple, lui attira quelque sarcasme & quelqu'épigramme de Fréderic (a). Il est assez probable que le comte de Brühl ait voulu s'en venger. Cependant il seroit difficile de dire s'il excitoit ou s'il secondoit seulement la jalousie & l'ambition de son maître. On sait qu'il étoit courtisan au suprême degré. Il avoit assez pénétré la disposition d'Auguste, animé par son épouse Marie-Josèphe, que les liens du sang & les principes de la religion attachoient à la maison d'Autriche.

Sans l'union de la Russie, les cours de Vienne & de Dresde n'auroient pas nui à la Prusse dans une troisième guerre plus que dans les précédentes. Il auroit été de l'intérêt de Fréderic de ménager d'autant plus l'impératrice Élisabeth, qu'il n'avoit rien à gagner en se brouillant avec elle. Mais il s'étoit trop souvent permis des plaisanteries à son égard, soit en parlant, soit en écrivant. D'ailleurs Élisabeth, qui étoit sans contredit fort galante, ne pouvoit guère sympathiser avec Fréderic, qui passoit publiquement pour ne pas aimer les fem-

(a) Voy. Poésies diverses, Ode X, à Berlin, 1760.

Digitized by Google

mes ; & l'on ne ſait pas quelle impreſſion pouvoit avoir laiſſée dans l'ame de cette princeſſe la conſpiration du marquis de Botta, qui en niant le fait dont il étoit accuſé, pouvoit avoir jeté des ſoupçons ſur les miniſtres Pruſſiens, & ſur le roi de Pruſſe lui-même. Le chancelier, comte de Beſtuchef, qui avoit ſuccédé à la place & au crédit d'Oſtermann, étoit par un intérêt particulier très mal diſpoſé à l'égard de Fréderic. On m'a dit que le roi, pendant la ſeconde guerre de Siléſie, avoit promis à Beſtuchef un préſent de cent mille écus, s'il empêchoit ſa ſouveraine de ſe déclarer en faveur de l'Autriche & de la Saxe, & que quand la paix fut faite, le roi, devenu économe en beaucoup de choſes, ne ſe mit plus en peine de s'acquitter de ſa promeſſe ; mais je crois que cette promeſſe de cent mille écus faite à Beſtuchef, ſe rapporte à une autre époque (*a*). Cependant un malheureux intrigant, nommé Ferber, travailloit encore à aigrir les eſprits aliénés des cours de Pétersbourg & de Berlin. Ce Ferber étoit fils d'un riche bourg-meſtre de Dantzick. Étant devenu amoureux d'une fille de théâtre qu'il connut à Hambourg, il l'épouſa malgré les oppoſitions du père, qui en le chaſſant pour cela de ſa maiſon, fut obligé de lui donner une partie de ſa fortune, ſoit qu'elle

(*a*) Voyez ci-après Chap. XVII.

Digitized by Google

lui appartînt comme un bien qui venoit de sa mère, soit par les loix & les coutumes du pays. Avec cet argent le jeune Ferber obtint d'être fait conseiller du roi de Prusse, & d'être envoyé avec le caractère public de son agent, à Dantzick sa patrie. Il vit ainsi sa vanité satisfaite. Mais étant mal payé, & ses fonds étant bientôt épuisés par les folles dépenses qu'il avoit faites, il revint à Berlin. En cherchant des ressources pour fournir à ses besoins & à ses caprices, il se vendit à des cours étrangères, & principalement à celle de Russie. Il avoit contracté beaucoup de liaisons à Berlin, au moyen desquelles il ramassoit des nouvelles de toute espèce, qu'il mandoit à Pétersbourg, & même à quelques cours d'Allemagne. Plus il disoit de mal du roi de Prusse, en débitant des anecdotes scandaleuses, & en rapportant des propos libres que le roi avoit tenus, plus il espéroit d'être récompensé. Il avoit imaginé un chiffre par lequel il écrivoit ce qu'il vouloit faire savoir, comme s'il eût copié de la musique. Ces dépêches furent interceptées & déchiffrées. Il fut arrêté, convaincu d'une correspondance criminelle contraire à l'état, & décapité à Spandau. Ce qui lui restoit de bien fut confisqué : mais le roi, assuré que sa femme étoit innocente, lui en laissa la jouissance. Après la punition de ce malheureux, la bonne intelligence parut quelquefois rétablie entre les cours

Digitized by Google

qu'un prétexte pour exécuter le projet qu'on avoit formé long-temps auparavant. Dans un article séparé & secret d'un traité d'alliance défensive, signé le 22 mai 1746 à Pétersbourg, les ministres des deux cours impériales avoient stipulé un partage éventuel des conquêtes que l'on comptoit de faire sur les états Prussiens, dès le moment que le roi se seroit écarté de la paix de Dresde, en attaquant hostilement, soit l'impératrice-reine de Hongrie, soit l'impératrice de Russie, ou bien la république de Pologne. L'exécution de ce projet de partage dépendoit donc de tout mouvement de Frédéric II, qui put être regardé comme une hostilité; & il dépendoit également des puissances contractantes de le pousser à quelque démarche de cette nature, ou de faire accroire au public qu'il en avoit fait. La cour de Dresde ne devoit se déclarer qu'après que les deux autres auroient tellement attaqué les états de Prusse, que le roi ne fût plus en état d'envahir la Saxe, comme il l'auroit fait sans difficulté au premier mouvement des Saxons. Mais le comte de Brühl n'en avoit pas moins résolu d'engager son maître à accéder au traité de Pétersbourg. Tous ses soins se bornèrent à cacher ses démarches, crainte d'être prévenu. Frédéric n'eut d'abord que des soupçons assez vagues du complot qu'on tramoit. Ce ne fut que l'an 1753, qu'il put avoir des avis assurés du traité secret

Digitized by Google

de Pétersbourg, & des intrigues non interrompues des trois cours, pour se ménager le moment favorable de tomber sur lui. D'après ces avis, le roi écrivit *les Lettres au Public*, conçues d'une manière énigmatique, qui parurent successivement par cahiers. Le public ne les comprit que quelque temps après. Pour s'assurer de plus en plus du complot qui se tramoit, on gagna un secrétaire de la chancellerie de Dresde, nommé Mentzel, qui avoit l'accès libre dans la chambre où l'on renfermoit les dépêches du ministre. Mentzel tira le modèle de la clef avec de la cire; & le comte de Malzan, envoyé du roi de Prusse à Dresde, la fit passer à Berlin, où l'on en fit faire une semblable, qu'il fallut envoyer & renvoyer plusieurs fois avant qu'elle pût bien servir. On ouvrit enfin; & Mentzel copioit les lettres, & les remettoit à leur place dans le moment qu'il se trouvoit seul. Par ce moyen on parvint à avoir des notices très-constatées sur les desseins qu'on formoit. La cour de Dresde n'eut connoissance de la trahison de ce secrétaire que pendant la guerre qui survint. Des porte-feuilles du roi étant tombés dans les mains des Autrichiens, on y trouva le nom de ce Mentzel dans quelque note, & on en avertit la cour de Saxe, qui étoit alors à Varsovie, où se trouvoit le secrétaire infidèle, qu'on arrêta, & qui vit encore, m'a-t-on dit, dans les cachots de Kœnigstein.

Digitized by Google

Frédéric ne pouvant plus douter qu'on n'attendoit que le moment favorable de l'attaquer, ne négligea rien pour être en état de se défendre. Mais il lui falloit quelque puissant allié; car il ne pouvoit pas se flatter de résister seul à l'Autriche, à la Russie & à la Saxe. Il balança quelque temps entre la France & l'Angleterre. La France auroit pu lui fournir plus de troupes, l'Angleterre plus d'argent. Il se décida pour cette dernière. Peut-être comptoit-il davantage sur le caractère du lord Chattam, ministre du roi George, que sur celui de la maîtresse de Louis XV, & des ministres qu'elle élevoit & déposoit; sur-tout après avoir offensé personnellement celui qui avoit alors le département des affaires étrangères. Devenu méfiant par l'expérience, Frédéric jugea à propos de prévenir ceux qui auroient pu le tromper. Le duc de Nivernois, que la cour de France lui envoya, étoit déjà connu du roi de Prusse. Il lui avoit annoncé sa commission, & le roi témoigna beaucoup d'empressement de le revoir, & de négocier avec lui; mais lorsque ce duc fut arrivé, on lui déclara qu'il étoit vingt-quatre heures trop tard; parce qu'on venoit de signer une alliance avec l'Angleterre. La face des affaires de l'Europe changea tout-à-coup. La France avoit fait avec l'Espagne le pacte de famille; mais les deux couronnes ne pouvoient point faire face à l'Autriche; & tant

Ceci est une erreur grossière. Le pacte de famille ne fut signé qu'en 1761.

Digitized by Google

qu'elle n'étoit pas soutenue par des puissances maritimes, la France avoit besoin du roi de Prusse. Fréderic s'étant uni à l'Angleterre, la France crut nécessaire de s'accorder avec l'Autriche; & l'Europe vit alors avec étonnement la France alliée de l'Autriche, & celle-ci accéder au pacte de famille des Bourbons. Fréderic espéroit encore que l'Angleterre, amie alors de la Russie, auroit pu la détacher de la confédération de l'Autriche, qui par le pacte de famille qu'on venoit de stipuler, devenoit en quelque sorte l'ennemie de l'Angleterre. Mais on avoit déjà trop fortement résolu en Russie d'agir contre le roi de Prusse. Le grand conseil avoit établi l'an 1753, & ensuite dans le mois d'octobre de 1755, comme une maxime fondamentale, de s'opposer de toutes ses forces à l'agrandissement ultérieur de la maison de Brandebourg, & de se mettre pour cet effet en état de profiter de la première occasion qui se présenteroit (*a*): & l'on étoit près d'attaquer le roi de Prusse sans aucune discussion ultérieure, non-seulement dans le cas où ce prince attaqueroit un des alliés, mais aussi-tôt que le roi de Prusse auroit été entamé par un desdits alliés. Les trois cours ayant un intérêt évident à profiter de l'union qui régnoit entr'elles, contre un

(*a*) Voyez Extrait de lettre du comte de Brühl au secrétaire de Prusse, le 2 juin 1756. Preuve, N° XXVI. Item, dans l'Exposé.

Digitized by Google

voisin qu'on regardoit comme un ennemi commun, on vouloit ne pas avoir l'air d'être agresseur; & il falloit imputer au roi de Prusse des attentats qui pussent être pris pour des infractions de paix. On tâchoit de faire croire que c'étoient ses émissaires qui avoient excité une rebellion dans l'Ukraine, province de l'empire de Russie: & l'on fit répandre ce bruit par des détours & des ruses dont on ne croiroit guère que les cabinets des souverains fussent capables, & dont effectivement on eut honte.

Cependant on armoit en Russie, & dans les états Autrichiens, avec une telle activité, que Fréderic crut devoir ne pas dissimuler ses inquiétudes. Vers la fin de juin de la même année 1756, il ordonna au baron de Klinggræf, son envoyé à Vienne, de demander formellement à l'impératrice-reine, si les préparatifs qu'on faisoit dans ses états ne le regardoient point. Klinggræf fut obligé d'en parler premiérement au comte de Kaunitz, qui en prévint la reine, avant qu'elle accordât au ministre de Prusse l'audience qu'il demandoit; & l'on concerta une réponse sèche & vague, pour ne point se compromettre (*a*).

Le comte de Kaunitz ayant communiqué à l'envoyé de Saxe ce qu'avoit demandé le baron de

(*a*) Voyez la lettre du comte Flemming, du 28 juillet 1756. Mémoire raisonné. N° I. N° XXIII.

Digitized by Google

Klinggræf, & la réponſe qu'il avoit ſuggérée à l'impératrice-reine, on en eut à Potsdam & à Berlin le rapport exact par le moyen du ſecrétaire qu'on avoit gagné. Fréderic réſolut alors de ne pas attendre davantage. La réponſe avoit été donnée à ſon miniſtre à Vienne le 26 de juillet ; & dans le mois d'août ſes troupes étoient déjà dans le pays des ennemis, quoiqu'ils ne ſe fuſſent pas encore déclarés.

CHAPITRE XV.

Premières campagnes de cette guerre. Batailles de Prague & de Kolin.

LE roi entra lui-même en Saxe avec une armée de ſoixante-quatre mille hommes, & commença par bloquer dix-ſept mille Saxons campés près de Pirna, & commandés par le maréchal Rutowsky. Il laiſſa à ce blocus le margrave Charles ; & marchant en Bohême avec vingt-quatre mille hommes contre Braun, général Autrichien, il lui livra bataille près de Lowoſitz. Le combat dura quatre heures : Braun & Laſcy diſputèrent long-temps la victoire, qui demeura indéciſe, avec une perte preſqu'égale des deux côtés, même un peu plus grande du côté des Pruſſiens : car on compte que le roi perdit trois mille deux cents 1756.

Digitized by Google

hommes ; au-lieu que les ennemis n'en perdirent que trois mille. Mais le roi se rendit maître du champ de bataille, & les deux généraux Autriciens regagnèrent leur camp. Cependant Braun, qui vouloit secourir les Saxons bloqués à Pirna, passa l'Elbe avec huit cents hommes près de Kaunitz, & s'avança jusqu'à Lichtenhayn en Saxe. Le maréchal Rutowsky fit jeter sur l'Elbe des ponts de bateaux, pour percer le cordon des Prussiens. Mais la rive escarpée, les pluies continuelles & la fatigue des troupes arrêtèrent les travaux ; & l'on mit vingt-quatre heures à construire un pont. Les ennemis passèrent ce pont, en abandonnant leur grosse artillerie, & arrivèrent au pied du Lichtenstein. Le cordon prussien y avoit été renforcé, & Lestwitz fit tête à Braun près de Schandau. Le margrave Charles s'avança de Gross-Seidlitz jusqu'à Struppen, & les housards Prussiens enlevèrent les bagages qui se trouvoient en deçà de la rive gauche de l'Elbe. Comme les Saxons n'osoient entamer le cordon des Prussiens pour se joindre à Braun, celui-ci se retira en Bohème avec quelque perte. Dans ces entrefaites, le roi de Pologne quitta la Saxe, & se rendit à Varsovie. Les Saxons, abandonnés de leur souverain, mirent bas les armes ; & le roi de Prusse prit son quartier à Dresde. Tout le pays héréditaire du roi Auguste lui fut soumis, à l'exception de la forteresse de Kœnigstein, qui fut déclarée

Sept. & Oct. 1756.

Digitized by Google

neutre. Fréderic fit retirer les troupes qu'il avoit envoyées en Bohème, en forma un cordon le long des frontières, & leur fit prendre leurs quartiers d'hiver en Siléſie & en Saxe (*a*).

Cette invaſion, par laquelle le roi ſe trouva maître d'un pays auquel il n'avoit pas déclaré la guerre, d'un pays ſur lequel il ne formoit pas même de prétentions, & dont il tiroit cependant les revenus, ſurprit toute l'Europe, & fit jeter les hauts cris à tous ceux qui y étoient intéreſſés. Des manifeſtes, des relations, des lettres circulaires inondèrent l'Allemagne, & ſe répandirent de toutes parts. Fréderic ſe crut obligé de juſtifier ſon procédé, & chargea de cette tâche le même baron de Hertzberg qui l'avoit aidé à compoſer les Mémoires de Brandebourg, qui étoit alors conſeiller du cabinet, & préſidoit aux archives à Berlin. On lui envoya des archives à Dresde, les originaux des dépêches dont on avoit déjà vu les copies. Avec ces pièces à la main, Mr. de Hertzberg fit un mémoire raiſonné ſur les motifs qu'on avoit eus de prévenir les ennemis. Ce mémoire juſtifia aſſez le roi de Pruſſe auprès des perſonnes impartiales. Mais les ennemis ne changèrent pourtant rien au deſſein qu'ils avoient formé d'écraſer ce prince. L'empereur

(*a*) Voy. Lloyd, Hiſtoire de la guerre de ſept ans, entre le roi de Pruſſe & la reine de Hongrie; Tome I; campagne de 1756.

Digitized by Google

François I le mit au ban de l'Empire ; beaucoup de membres du corps germanique, éblouis par les promeſſes, ou intimidés par les menaces de la cour de Vienne, levèrent des troupes pour agir de concert avec elle.

La ſeconde année de cette guerre fut des plus mémorables par une terrible déroute que Fréderic II eſſuya, & par trois victoires qu'il remporta. D'abord le théâtre de la guerre fut en Bohème ; & la première bataille ſe donna près de Prague. Le roi anticipa ſur la ſaiſon, & ſe mit en campagne. Au mois d'août le duc de Bévern livra un combat près de Reichenberg. Le général Kœnigseck ſe retira précipitamment à Prague, où Braun & d'Aremberg, harcelés par Schwérin & le roi, ſe retirèrent auſſi. Le prince Charles de Lorraine prit le commandement de l'armée Autrichienne, ſe poſta ſur la rive de Moldau, appuya la gauche à la montagne de Ziska, & étendit la droite vers Sterboli, où il rangea auſſi la plus grande partie de la cavalerie. Le roi paſſa la Moldau avec la moitié de ſon armée, laiſſant l'autre moitié aux ordres du maréchal de Keith & du prince Maurice d'Anhalt. Le maréchal de Schwérin arriva avec un autre corps, & vint former la gauche de l'armée du roi. L'action s'engagea avec vigueur : le lieutenant-général de Winterfeld fut bleſſé ; Fouquet, qui lui ſuccéda, repouſſé avec perte. La bataille alloit

Le 6 mai 1757.

Digitized by Google

être perdue si Schwérin, saisissant un drapeau de son régiment qui fuyoit, n'eût ramené les soldats à la charge & ranimé leur courage. Ce maréchal, qui dans la guerre précédente étoit rentré dans les bonnes graces du roi, le servit ici avec une bravoure qu'on n'auroit pas dû attendre de son âge. Il est sûr que son courage contribua au succès de la bataille (*a*), que le roi livra contre son avis (*b*). Le prince Henri n'y eut pas moins de part. Il conduisit les troupes à travers un marais, marchant à pied à leur tête. C'est ainsi qu'on arracha la victoire aux ennemis, qui avoient eu de la supériorité au commencement. Le prince Charles se retira de montagne en montagne; & vers le soir il fut forcé de se jeter dans Prague. L'action avoit commencé à onze heures du matin. Le roi perdit plus de douze mille hommes, & de plus, le maréchal de Schwérin, qui en valoit bien autant, pour le dire dans les termes dont Frédéric s'est servi. Les Autrichiens en perdirent près de vingt mille. La victoire auroit été plus complète, si le prince Maurice de Dessau eût pu tomber sur les ennemis qui avoient pris la fuite. Mais des chemins impraticables & la difficulté de passer la Moldau, arrêtèrent sa marche. Le roi pressa ensuite le blocus de Prague, pour y

(*a*) Lloyd (*ubi supra*). Campagne de 1757.
(*b*) Notices particulières. *C. S.*

Digitized by Google

affamer le prince Charles, & fit battre la ville par cinquante pièces de canon, & des mortiers. Le maréchal Daun avoit jusqu'ici évité la rencontre du roi ; mais lorsqu'il se vit près du triple supérieur à l'armée Prussienne, & qu'il eut ordre de faire tous les efforts possibles pour délivrer Prague, tantôt il s'avança devant lui, tantôt il attendit de pied ferme. Daun étoit
Le 18 juin. toujours en Bohême avec soixante-cinq mille hommes ; il étoit posté devant Kolin, près de Planian & Chozemitz, sur de hautes montagnes, derrière un profond ravin coupé d'étangs. Le roi, qui vouloit décider du sort de Prague par une seconde bataille, s'étoit joint au duc de Bévern près de Kaurzim. Le front de la position de Daun étant inattaquable, le roi se résolut à passer les flancs, & à attaquer la droite de l'ennemi (*a*). Dans ce dessein il passa Planian, fit halte à Novimisto, & donna ses ordres pour la bataille, de manière que l'avant-garde & la gauche devoient faire la première attaque ; tandis que la droite, se refusant au feu de l'ennemi, la soutiendroit en marchant toujours à la gauche. Pendant la nuit, Daun s'étoit posté plus sur la droite vers Kolin. Lorsqu'il eut découvert le dessein du roi, il prit une nouvelle position, en filant toujours par la droite. Le roi

(*a*) Voy. Lloyd, Histoire de la guerre de sept ans, Tome I ; campagne de l'année 1757 ; & le tableau de cette guerre par le capitaine Muller.

Digitized by Google

ne changea rien à sa disposition, & se mit de nouveau en marche. Le général Ziéthen repoussa Nadasti jusque derrière la droite de Daun. Hulsen, autre général Prussien, avec l'avant-garde, chassa les ennemis qui étoient dans les villages voisins, prit plusieurs canons, fondit sur la droite de Daun, & renversa la première ligne. Le maréchal Autrichien amena des troupes fraîches; & Hulsen étant pris en flanc par l'infanterie qui garnissoit les bois, se replia avec une perte considérable à quelque distance, pour attendre le soutien de la ligne qui étoit déjà avancée. Mais en se portant toujours sur la gauche, elle s'avança si près des ennemis, que les Croates cachés dans les taillis & les chemins creux de Chozemitz, tirèrent dans la colonne même. La ligne fit halte, & s'engagea avec l'ennemi. On en vint aux prises: Hulsen, sans soutien, retourna néanmoins six fois à la charge. La cavalerie Prussienne de cette aîle renversa celle des Autrichiens, & enfonça plusieurs fois son infanterie. Mais le canon ennemi l'obligea à se retirer avec beaucoup de perte. La première ligne ne put se servir de son artillerie; & celle de l'ennemi, tirant du haut en bas, fit des ravages terribles dans les bataillons Prussiens. La seconde ligne, & même la cavalerie, remplirent les grands intervalles de la première, & souffrirent également du feu meurtrier des enne-

Digitized by Google

mis. La ligne Pruſſienne plia enfin de toutes parts : & la cavalerie Autrichienne & Saxonne, ſortant du creux des montagnes, ſe précipita ſur elle, & rendit la confuſion totale. Daun, qui avoit également perdu beaucoup de monde par les chocs réitérés des Pruſſiens, avoit déja donné ordre de faire retraite à Laudon, lorſqu'il vit les Pruſſiens en déroute. Le duc de Bévern chercha à rallier l'infanterie de la droite près de Novimiſto, le long du chemin impérial. Mais la ligne fut de nouveau diſperſée, & ſe retira par Nimbourg à l'entrée de la nuit.

Quelque malheureuſe qu'ait été cette journée pour les Pruſſiens, la diſpoſition du roi étoit un chef-d'œuvre de l'art, de l'avis des connoiſſeurs. Mais le prince Maurice d'Anhalt-Deſſau, par un excès de bravoure, gâta les meſures bien priſes, & cauſa la perte de la bataille. Ce prince s'oublia dans cette occaſion ; il ſe laiſſa aller à ſon courage impétueux, & attaqua inconſidérément l'aîle & le centre de l'armée ennemie (*a*). Un général Italien au ſervice de Pruſſe, qui ſervoit alors dans l'armée Autrichienne, m'a dit que la diſpoſition du roi étoit telle, que Daun l'ayant conſidérée, & voyant le ſuccès des premières atta-

(*a*) Voyez Tempelhof, ſixième remarque ſur le jugement qu'a porté Lloyd ſur les fautes du roi après la bataille de Prague ; Hiſtoire de la guerre de ſept ans, Tome I.

Digitized by Google

ques, avoit déjà donné ordre qu'on se retirât. L'ordre de la retraite alloit être suivi, sans la hardiesse d'un officier Espagnol qu'on appelloit l'Américain. Cet officier, qui commandoit un escadron de cavalerie, s'étoit apperçu que l'aîle Prussienne, contre laquelle il se trouvoit, avoit été affoiblie par les escadrons qu'on avoit fait passer de l'autre côté. Lorsqu'il reçut l'ordre de se retirer, il dit tout haut : Pourquoi nous a-t-on conduits ici? Il pique son cheval, marche avec son escadron; il est suivi; il met en déroute l'aîle Prussienne, qui par sa déroute porte la confusion dans le reste de l'armée, & fait gagner la bataille aux ennemis (*a*).

CHAPITRE XVI.

Retraite du Prince de Prusse, frère du Roi; sa disgrace & sa mort. Triste état des affaires.

LE mauvais succès de la journée de Kolin, non-seulement obligea Fréderic à lever le siège de Prague, pour lequel on s'étoit battu, mais il entraîna la perte d'une partie de l'armée que conduisoit le prince Guillaume, l'aîné des frères du roi. Il n'est pas facile d'avoir un récit fidèle de cette désastreuse retraite du prince de Prusse.

(*a*) Notices particulières. G. P.

Digitized by Google

Du vivant du roi, ceux qui auroient pu en parler, n'osoient le faire, de crainte d'exciter des regrets dans le cœur du monarque. Ce que l'on en dit à présent, pourroit aussi être suspect de partialité. Mais la relation que le prince même en a laissée, semble trop sincère pour ne pas s'en tenir à ce qu'il dit. J'ai lieu de croire que cette relation a été envoyée par le prince même au général Fouquet, pour qu'il s'en servît à le justifier auprès du roi. Cette relation a été imprimée en Hollande, il y a vingt-quatre ans, à la suite des lettres du roi à Mr. de Fouquet (*a*), que les Autrichiens saisirent lorsque ce général fut fait prisonnier (*b*), quelque temps après la disgrace du prince dont nous parlons.

Après la bataille de Kolin, le roi avoit mandé au prince qu'il comptoit de lui confier l'armée, en l'augmentant de quelques régimens. Peu de jours après, il vint le joindre au camp de Leutmeritz, & lui dit ce qu'il devoit faire. Le prince royal après l'entretien se retira, & coucha sur une feuille les ordres & les instructions qu'il avoit reçues : il envoya le papier au roi, qu'il pria de voir s'il avoit bien compris & retenu ce que sa majesté lui avoit ordonné ; d'ajouter ce qu'il pourroit avoir oublié,

(*a*) Voyez Instructions & Lettres secrettes, imprimées avec la date de Londres, l'an 1777.

(*b*) Notices particulières. G. P.

Digitized by Google

& de faire les remarques qu'il jugeroit à propos. Le roi lui répondit qu'il le feroit. Mais lorsque le prince alla pour prendre congé & retirer son instruction, le roi la lui rendit, sans y avoir rien ajouté, rien marqué, & sans l'avoir signée. Le prince partit sans autres instructions que celles qu'il avoit tracées lui-même d'après l'entretien du roi. Il prit la route vers Zittau, où étoit le magasin: il fut poursuivi par Daun & d'Aremberg, & perdit beaucoup de monde, avec quantité d'artillerie, & tout le bagage. Il seroit très-difficile de dire en quoi le prince avoit manqué dans cette marche funeste. Outre l'instruction qu'on lui avoit donnée, il reçut plusieurs lettres du roi (*a*) : il avoit avec lui plusieurs généraux qu'il consulta; mais l'on voit par sa relation que quelquefois le général Winterfeld n'étoit pas de l'avis du prince & des autres généraux qui étoient avec lui; l'on sait que Winterfeld avoit la confiance du roi; & l'on a su d'ailleurs que ce général étoit ennemi du général Schmettau attaché au prince (*b*).

L'armée du prince royal n'ayant pu gagner Zittau, alla se camper à Lœbau & à Budissin en Lusace, où le roi se rendit quelques jours après, avec vingt-six bataillons & vingt-huit escadrons. C'étoit vers la fin de juillet. Le prince royal

(*a*) *Ubi supra.* Tom. II, pag. 25 & suiv.
(*b*) Notices particulières. *P. F.*

Digitized by Google

alla au-devant de sa majesté, accompagné du duc de Bévern, du prince de Wurtemberg & des principaux généraux. Le roi ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il tourna son cheval, & se tint près d'un quart-d'heure dans cette posture. Il se retourna enfin. Le prince s'approcha pour le saluer. Le roi ne dit mot; il ne le regarda pas, & à peine il ôta le chapeau. Il ne reçut pas mieux le duc de Bévern & les autres généraux. Ensuite il appelle le général Goltz, & lui dit : » Dites à mon frère & à tous ces » généraux, que pour bien faire, je leur devrois » faire trancher la tête à tous ». Il défendit aux régimens qu'il avoit amenés, tout commerce avec ceux que le prince royal avoit commandés; chassa le général Goltz que son altesse royale avoit envoyé prendre le mot du guet; & lorsque le prince voulut lui remettre les listes & les rapports de l'armée, le roi les lui tira brusquement des mains, & lui tourna le dos. Le prince, blessé au vif par ce traitement, prit le parti de quitter le camp, & d'aller se loger à Budissin, d'où il écrivit au roi en ces termes :

» Je suis parfaitement convaincu que je n'ai » pas agi par caprice. Je n'ai pas suivi les con- » seils de gens incapables d'en donner de bons : » j'ai fait ce que j'ai cru être convenable à l'ar- » mée. Tous vos généraux me rendront cette » justice. Je tiens inutile de vous prier de faire

Digitized by Google

» examiner ma conduite ; ce ſeroit une grace » que vous me feriez ; ainſi je ne ſaurois m'y » attendre, &c ». Affoibli par les fatigues & plus encore par le chagrin, le prince alla ſe loger en ville, pour ſe rétablir, laiſſant au duc de Bévern le ſoin de faire au roi les rapports de l'armée. La réponſe du roi à ſon frère ne fut pas plus conſolante que l'accueil qu'il lui avoit fait.

» Votre mauvaiſe conduite, lui dit-il, a » fort délabré mes affaires : ce ne ſont pas les » ennemis, ce ſont vos meſures mal priſes qui » me font tout le tort. Dans cette triſte ſitua- » tion, il ne me reſte qu'à me porter à la der- » nière extrêmité. Je vais combattre ; & ſi nous » ne pouvons vaincre, nous allons tous nous » faire tuer. Je ne me plains point de votre » cœur, mais bien de votre incapacité, & de » votre peu de jugement à choiſir les meilleurs » moyens. Quiconque n'a que peu de jours à » vivre, n'a que faire de diſſimuler. Je vous » ſouhaite plus de fortune que je n'en ai eu ; » la plus grande partie des malheurs que je » prévois, ne vient que de vous : vous & vos » enfans vous en ſerez plus accablés que moi ».

Le prince ne jugea pas à propos de repliquer. Mais il fit demander la permiſſion de partir pour Dresde avec la première eſcorte. Le roi le lui accorda, & lui fit dire qu'une eſcorte partiroit le même jour. De Dresde, le prince

Digitized by Google

alla à Leipſick, où à peine on oſoit lui faire la cour, craignant de déplaire au roi. Je ſais que le prince conſterné fut très-ſenſible à la viſite que lui fit le duc Ferdinand de Brunſwick en paſſant alors par Leipſick. Le prince ſe retira à Berlin, & enſuite à la maiſon de campagne d'Oranienbourg, où il mourut l'année d'après. Fréderic en fut extrêmement affligé, ſoit par un retour de tendreſſe fraternelle, ſoit en réfléchiſſant aux conſéquences que cette mort pouvoit avoir dans les conjonctures préſentes. Le prince étoit aimé de ſes autres frères, de ſes ſœurs, de tous ſes parens, & généralement de toute la cour & des ſujets du roi, qui ne pouvoient que blâmer les tranſports de ſa vivacité & de ſon chagrin. Une perſonne extrêmement reſpectable, attachée à la mémoire de Fréderic II & du prince Guillaume, m'a dit que le général de Winterfeld, brouillé avec quelques généraux de la ſuite du prince, en voulant deſſervir ceux-ci auprès du roi, nuiſit au prince qui avoit ſuivi leurs conſeils. La lettre qu'on dit que ce prince mourant écrivit au roi ſon frère, n'eſt qu'une pièce ſatyrique, forgée pour décrier la conduite du roi. Elle prouve ſeulement que les ennemis du roi ſe croyoient ſûrs de le voir ſuccomber ſous le poids des forces unies contre lui.

La déroute de Kolin, les pertes que l'on

Digitized by Google

avoit souffertes, les maladies, la désertion, avoient diminué l'armée Prussienne de plus de la moitié : elle étoit réduite à quatre-vingt mille hommes, dont une partie devoit encore garnir des forteresses qu'il importoit de conserver. Les armées ennemies, nonobstant les pertes qu'elles avoient aussi faites, augmentoient continuellement, & ne comptoient pas moins de quatre cent mille hommes.

A mesure que le roi sembloit approcher de sa ruine, les princes de l'Empire, qui avoient balancé jusqu'alors, s'empressoient de témoigner leur zèle à la maison d'Autriche & à l'empereur, & se joignoient aux ennemis.

Les Russes, dont le nombre augmentoit tous les jours, ravageoient la Prusse, malgré les efforts que faisoit Lehwald pour la couvrir.

Une autre suite de la victoire que les Autrichiens avoient remportée à Kolin, & de tous les échecs que les armées Prussiennes essuyèrent peu de temps après à Jægerndorf, à Breslau, & ailleurs, fut que la reine de Hongrie eut la satisfaction de posséder pendant vingt-quatre heures la capitale du roi de Prusse ; quoiqu'elle ne la possédât plus, lorsqu'on lui en porta la nouvelle. Le feld-maréchal de Biberstein, grand-maître de l'artillerie Autrichienne, envoya le lieutenant-maréchal de Haddick, Hongrois, vers Berlin avec un corps de troupes, pour mettre cette capitale à con-

Digitized by Google

tribution. Le général Hongrois pénétra dans le cœur de la Marche, & pouſſa juſqu'à la capitale. Son entrepriſe, qui étonne d'abord, n'étoit pas difficile, quand même il n'auroit eu que 4000 hommes, au-lieu de 7000 (*a*). La ville de Berlin, ſans remparts & ſans foſſés, n'avoit qu'une garniſon de cinq foibles bataillons de milice provinciale. Deux de ces bataillons ayant fait quelque réſiſtance à la porte, furent hachés en pièces ou faits priſonniers; les autres eſcortèrent la reine, les princeſſes & le commandant de la ville, qui ſe ſauvèrent à Spandau. La conduite du général Haddick fut prudente; ſes demandes modérées, & la diſcipline admirable. Quand on ſonge qu'il conduiſoit une troupe de gens que l'eſpoir du butin avoit rendus infatigables, & qui ſe croyoient en droit de piller une ville ſans défenſe, on eſt ſurpris de ſa modération (*b*). Ils ſembloient d'autant plus autoriſés à une conduite différente, que pluſieurs bourgeois s'étoient mêlés parmi la garniſon, & qu'un colonel Hongrois, nommé Bobokzai, avoit été bleſſé par un bou-

(*a*) Tableau des guerres du Roi de Pruſſe, par Mr. Louis Muller, capitaine du génie à Potsdam; pag. 39 & 40. En allemand & en françois. 1785 & 1788.

(*b*) *Das Betragen des Eroberers war vorſichtig, ſeine Forderung mäſsig und ſeine Mannszucht vortreflich, wenn man bedenkt, daſs er einen Haufen Leute führete, die aus Hoffnung zur Beute unermüdlich geweſen wären*, &c. Von Schleſien, 2ter. Theil, pag. 85.

Digitized by Google

cher. Haddick demanda trois cent mille écus. Comme on ne les lui compta point au temps qu'il avoit fixé, il s'empara des portes, & en demanda cinq cent mille. Cependant il se contenta de deux cent mille (*a*). L'approche de quelques bataillons Prussiens que le roi fit marcher vers Berlin, obligea les Hongrois de s'en retirer.

L'armée Françoise, aux ordres du maréchal de Richelieu, du prince de Soubise & de Mr. de St-Germain, occupoit le pays de Magdebourg. Et un corps de troupes de l'Empire, commandé par le prince de Hildbourghausen, se joignit aux troupes Françoises, & forma aussi une armée combinée de soixante mille hommes, qui menaçoient d'envahir toute la nouvelle Marche, & de chasser les Prussiens de la Saxe. Tandis que Haddick s'empara de Berlin, les Suédois déjà maîtres de la Poméranie & de la Marche Uckerane, s'approchèrent aussi de cette capitale, d'où ils vouloient pousser jusqu'à Leipsick. On croyoit dans toute l'Europe que le roi de Prusse alloit être réduit à sa seule Marche électorale; encore disoit-on qu'il ne la conserveroit qu'avec peine. La poésie qu'on faisoit dans

(*a*) La modération de ce général, & le caractère doux & sociable du savant comte Rewieski, Hongrois pareillement, qui vingt-cinq ans après fut envoyé de l'impératrice-reine & de l'empereur Joseph II à la cour de Prusse, n'ont pu que donner une idée avantageuse de la noblesse Hongroise aux Berlinois.

Digitized by Google

les pays Autrichiens, ne marquoit pas moins de confiance de voir le roi de Prusse écrasé, que n'en témoignoit la prose des François (*a*). Mais l'on vit bientôt que ses ressources n'étoient pas épuisées, & que son génie & son courage, bien loin de succomber, avoient puisé une nouvelle vie dans ses revers. Après avoir envoyé le duc Ferdinand de Brunswick dans le duché de Magdebourg, Fréderic quitta la Lusace, & vint lui-même délivrer le maréchal Keith, qui se trouvoit renfermé dans Leipsick ; passa la Saale, se campa près de Bransdorf, où par des renforts qu'il reçut de Halle & de Magdebourg, il forma un corps d'armée de vingt mille hommes (*b*). Cela ne faisoit pas le tiers de l'armée qu'il avoit devant lui, & à laquelle il se résolut à livrer bataille. Une partie de l'armée combinée de la France & de l'Empire, étoit postée vis-à-vis de Rosbach ; & c'est de ce lieu que la bataille prit son nom. Les ennemis comptoient qu'un tiers de leur armée feroit face à l'armée Prussienne, & qu'un gros corps l'envelopperoit ; une évolution du roi, que les ennemis prirent pour une fuite, les déconcerta, & les mit en désordre. Ils cherchèrent à se rallier ; & par un choc soudain & répété, ils furent encore défaits. On tâcha de nouveau

(*a*) Voy. Lettres de Mr. de Montalembert.

(*b*) Voy. Tempelhof & Lloyd, Tome I (*ubi supra*) ; campagne de 1757.

Digitized by Google

de mettre en bataille l'armée Françoise ; mais le roi y répandit la terreur avec son artillerie ; tandis que d'un autre côté le prince Henri, avec cinq bataillons, tomba aussi sur les ennemis, & les empêcha de se former. Le chevalier de Voghera, Piémontois, qui commandoit le peu de cavalerie Autrichienne qui s'y trouvoit, fit des efforts inutiles pour soutenir le choc des Prussiens. Le prince de Soubise prit la fuite ; mais son armée étant fort nombreuse, une partie qui se trouvoit en arrière, voulut attaquer les Prussiens à dos près de Bransdorf. Le roi fit faire volte-face à quelques bataillons de la seconde ligne, & mit en fuite ce nouveau corps. La victoire fut des plus complètes & des plus heureuses. Les Prussiens ne perdirent que cinq cents hommes ; & les ennemis en perdirent près de dix mille, tués, blessés, ou faits prisonniers. Le roi en fit prendre soin. Il dit à cette occasion : Je ne puis regarder les François (a) comme mes ennemis. On dit que depuis lors il n'eut pas de plus grands admirateurs que les François. Nous verrons cependant si les généraux de cette nation ont imité dans le cours de cette guerre la modération de Fréderic.

Avant que l'année s'écoulât, le roi gagna encore une autre bataille, qui fit autant d'hon-

(a) *Von Schlesien*, pag. 90.

Digitized by Google

neur à ſa tactique que la précédente fut honteuſe à ceux qui avoient été battus ; car aucun François n'a jamais douté que la frayeur de leur général n'ait été encore plus grande que la valeur des Pruſſiens. Le duc de Bévern avoit été battu & fait priſonnier. Nadaſti prit Breslau dans le même temps ; & par-là, la reine de Hongrie parut atteindre à ſon but, qui étoit de recouvrer la Siléſie. Mais Fréderic ſurvint : après avoir chaſſé de la Luſace quelques corps de troupes ennemies, il recueillit les débris de l'armée du duc de Bévern. Réſolu de livrer bataille aux ennemis, il ſe met en marche. Les houſards renverſent & font priſonnier le comte de Noſtitz, général Autrichien, qui commandoit l'avant-garde ennemie, & s'emparent des hauteurs & des rideaux qui, bordant le camp Autrichien, maſquoient tous les mouvemens de l'armée Pruſſienne. Le prince Charles, trompé par l'attaque des Pruſſiens ſur ſon avant-garde repouſſée, prend le change ; & croyant ſa droite menacée, la renforce par ſes réſerves. Mais le roi, marchant toujours ſur la droite derrière les rideaux, paroît ſubitement ſur ſa gauche. Charles la fait prolonger à la hâte par le corps de Nadaſti, qui étoit dans la troiſième ligne.

L'avant-garde Pruſſienne attaque incontinent, devant Sagſchutz, un petit bois garni par les Wurtembergeois qui ſervoient dans l'ar-

Digitized by Google

mée Autrichienne. La ligne ſuivit en ſe portant toujours ſur la droite, & gagna les hauteurs à la gauche de Charles. Ziethen, général des houſards Pruſſiens, conduiſit la cavalerie de la droite du roi ; & malgré la difficulté du terrain, ſoutenu de l'infanterie, culbuta les Autrichiens. Le roi fit placer ſur la gauche de l'avant-garde de gros canons, qui battoient la ligne ennemie d'une aîle à l'autre, & qui avançoient toujours ſur la gauche, tandis que l'avant-garde & la ligne continuoient leur attaque en ſe portant ſur la droite. Par-là l'ennemi ſe trouve forcé de changer de poſition ; il fait une converſion centrale, de manière que ſa droite s'avance, à meſure que ſa gauche ſe replie, & il ſe met en bataille derrière un ruiſſeau, ſur la hauteur. Mais la droite du roi reſte toujours victorieuſe. Son centre & ſa gauche atteignent le village de Leuthen, où les ennemis font une réſiſtance longue & opiniâtre. Enfin les bataillons des gardes Pruſſiennes l'emportent au bout de pluſieurs aſſauts meurtriers. Le roi donna ordre au général Drieſen de charger l'ennemi avec la cavalerie de la gauche, & aux dragons de Bareuth, de fondre au même inſtant ſur le flanc droit de la cavalerie ennemie. Ils la renverſent, & tombent enſuite ſur ſon infanterie, qui ſe ſoutenoit encore derrière le village de Leuthen, & la mettent en déroute. C'eſt la victoire la plus éclatante & la plus

Digitized by Google

décisive qu'ait remportée Fréderic II. Dans cette journée de Lissa, Fréderic avoit contre lui des troupes aussi bonnes que les siennes ; & il ne dut la victoire qu'à ses manœuvres & à son génie. Cette bataille est regardée comme le véritable chef-d'œuvre de la tactique prussienne mise en pratique. L'armée ennemie étoit plus forte de cinquante mille hommes que celle du roi. Celle-ci en perdit cinq mille, morts ou blessés ; les Autrichiens en perdirent plus de vingt mille, dont sept mille quatre cents restèrent sur le champ de bataille, tués ou chargés de blessures, & près de treize mille furent faits prisonniers. Le prince Charles, avec son armée réduite presqu'à la moitié, se retira au-delà de la rivière de Schweidnitz. Le roi prit son quartier à Lissa. C'est de ce lieu que les François ont nommé cette bataille : les Allemands la nomment de Leuthen, où l'action avoit commencé. De Lissa, le roi marcha le lendemain à Breslau, & l'investit. Il fit venir les pièces de batterie de Neisse & de Brieg, & malgré la rigueur de la saison, ouvrit la tranchée : on battit la place avec tant de vigueur, que le commandant fut forcé de capituler, & de se rendre prisonnier de guerre avec toute sa nombreuse garnison. Par la prise de Breslau, les Autrichiens furent obligés de sortir de Lignitz, & d'abandonner toute la Silésie, à l'exception de la forteresse de Schweidnitz. Le roi bloqua cette

Digitized by Google

place pendant l'hiver, & fit en même temps avancer le général Werner jusque dans la principauté de Teschen & dans la Moravie, & le général Ziethen en Bohème, pour mettre ces provinces à contribution. D'un autre côté, les troupes Françoises qui étoient restées dans la vieille Marche & dans la principauté de Halberstadt, aux ordres de Voyer d'Argenson, y exercèrent les plus cruelles concussions, jusqu'à ce que le duc Ferdinand de Brunswick, & le prince Henri, frère du roi, vinrent les en chasser. Les noms de Richelieu & d'Argenson, dit un auteur allemand (a), sont plus abhorrés dans ces contrées que les noms de Menzel & de Trenck ne le sont dans d'autres. Les habitans de Berlin se trouvèrent plus heureux que ceux de Halberstadt, d'être tombés entre les mains d'un Hongrois. Le marquis d'Argenson, dans une ville qu'il dut abandonner subitement, fit ruiner les meubles de la maison où il avoit logé, & tailla en pièces les miroirs avec un diamant.

(a) *Die Namen* Richelieu *und* d'Argenson *haben in jenen Gegenden einen eben so widrigen Eindruck hinterlassen, als die Namen* Menzel *und* Trenck *in andern. Die Berliner schätzten sich glücklich, in Vergleichung mit den Halberstädtern, in die Hände eines Ungern gefallen zu seyn. Der Marquis* d'Argenson *liess in einer Stadt, als er sie plötzlich verlassen muste, in seiner Wohnung die Meubles zerschlagen, und zerschnitt mit einem Diamant die Spiegel.* Von Schlesien, 2ter Theil, pag. 103.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Révolution de la Suède, qui enſuite ſe déclare contre la Pruſſe. Tentatives inutiles de Frédéric pour détacher la Ruſſie de ſes ennemis. Bataille de Zorndorf & de Hochkirchen.

CEpendant la Suède vint encore augmenter le nombre des ennemis du roi de Pruſſe, quoiqu'il y eût ſur le trône des Guſtaves une ſœur de ce roi, & qu'elle eût beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ſon mari. Mais il faut ſavoir quelle étoit alors la forme du gouvernement de cette nation belliqueuſe.

La Suède, après qu'elle eut verſé hors de ſon ſein cet énorme ſurplus de population qui envahit l'Empire Romain, ne parut preſque plus ſur le théâtre de l'Europe, pendant pluſieurs ſiècles: tantôt aſſervie aux Danois, tantôt gémiſſante ſous le joug de ſes prêtres, & toujours affligée par des guerres inteſtines, elle ne ſe fit remarquer ni par des exploits glorieux au dehors, ni par de bons établiſſemens au dedans; la ſeule particularité qui auroit pu mériter de l'attention, étoit que non-ſeulement les bourgeois, mais les payſans, dont l'état eſt nul par-tout ailleurs, avoient, comme ils l'ont encore, droit de ſuffrage dans les diètes natio-

Digitized by Google

nales. Mais cet avantage étoit payé trop cher par les maux que cauſoient la confuſion & l'anarchie qui ſuccédoient tour-à-tour à la tyrannie. Guſtave Vaſa s'empara du trône, après avoir travaillé comme un manœuvre dans les mines, où il s'étoit caché pour ſe ſouſtraire aux pourſuites des uſurpateurs qui vouloient décapiter ſon père, délivra ſa patrie d'un eſclavage ignominieux, & lui acquit de la conſidération vers l'an 1530. Livrée entiérement à des guerres inteſtines, elle n'offroit aux autres nations qu'une particularité remarquable; c'étoit les payſans, qui jouiſſoient non-ſeulement d'une liberté civile, mais qui participoient directement à la ſouveraineté, puiſqu'ils avoient droit de ſuffrage dans les aſſemblées des états. Cet avantage a été bien contrebalancé par les ſuites affreuſes de la confuſion & de l'anarchie auxquelles la nation a été long-temps expoſée. Guſtave Vaſa la tira de ſon état obſcur & de la barbarie vers l'an 1525, & la mit dans la balance générale (*a*). François I en rechercha l'alliance, pour s'oppoſer à Charles-Quint ſon rival. Après la mort de Vaſa, la Suède retomba dans l'oubli du reſte du monde politique. Guſtave Adolphe, excité par ſon génie, & par le cardinal de Richelieu, la tira de nouveau de

(*a*) Voy. Shéridan, Hiſt. de la dernière révolution de Suède; Part. I. Sect. 1.

Digitized by Google

l'état d'obscurité, & lui fit jouer un grand rôle. Elle contribua beaucoup alors à mettre dans les états de l'Allemagne cet équilibre si vanté : elle s'agrandit par des conquêtes importantes, qui lui donnoient une place dans l'empire germanique. Brème, Verden, & toute la Poméranie, furent alors des provinces de la Suède, qui après la mort de Gustave Adolphe, conserva son influence par l'habileté des généraux qui s'étoient formés sous Gustave, & sous le ministre Oxenstiern, que ce roi avoit laissé après lui. Le caractère singulier de Christine sa fille, qui abdiqua une couronne pour aller s'entretenir à Rome avec des savans & des artistes, & la foiblesse de Charles X qui la remplaça sur le trône, diminuèrent beaucoup le poids que la Suède avoit mis dans la balance. Mais Charles XI rétablit les affaires du royaume, & prépara de nouvelles forces à son fils, qui les employa d'abord avec un succès prodigieux. La couronne étoit devenue héréditaire sous Gustave Vasa. L'autorité royale, très-bornée anciennement, s'accrut sous Gustave Adolphe, & s'affermit sous Charles XI. Le successeur la porta à un despotisme absolu. L'éclat des premiers succès de Charles XII éblouirent le monde, & aveuglèrent ce héros, qu'on appelloit l'Alexandre du nord. Ses dernières entreprises insensées & malheureuses, ayant laissé le pays épuisé au dedans & dépouillé

Digitized by Google

au dehors, la nation voulut après sa mort rétablir l'ancien système du gouvernement, resserra extraordinairement la prérogative royale, & déclara de plus la couronne élective. Mais on eut toujours soin de faire tomber l'élection sur des princes ou des princesses du sang de Vasa. La fin que fit le baron de Gœrz, premier ministre & favori de Charles XII, sur la fin de son règne, effraya les ministres du successeur; & la Suède, sous le nom de royaume qu'elle conserva, fut réduite à une véritable aristocratie, dans laquelle les rois n'eurent pas plus d'autorité que n'en a le doge de la république de Venise. C'étoit dans la diète, composée des quatre ordres, des nobles, des ecclésiastiques, des bourgeois & des paysans, que résidoit l'autorité souveraine. Mais le sénat, qui en avoit l'exercice ordinaire, dès que la diète ou l'assemblée générale de la nation étoit congédiée, étoit composé de nobles; & ce sénat étoit le souverain véritable; il gouvernoit avec un despotisme révoltant jusqu'à la maison du roi.

La cour de France, depuis le ministère de Richelieu, n'avoit jamais perdu de vue la Suède. Pourvu qu'elle pût la faire agir selon ses propres vues, il lui importoit peu que ce fût la cour ou le sénat qui commandât à Stockholm. Lorsqu'elle vit l'autorité passer entre les mains des sénateurs, elle ne pensa qu'à s'atta-

Digitized by Google

cher ceux-ci par des penſions & des préſens. Les Anglois & les Ruſſes, jaloux de l'influence que le miniſtère françois avoit dans le gouvernement de la Suède, voulurent auſſi ſe faire des créatures, & former un parti. Ainſi la corruption des ordres de l'état devint générale. Le parti déclaré pour la France s'appelloit des *chapeaux*, apparemment parce que c'étoient les François qui y avoient introduit l'uſage des chapeaux. Le parti contraire s'appelloit des *bonnets*, ſoit que ces bonnets fiſſent partie de l'ancien habit national, ou que par ce nom on indiquât les partiſans des Ruſſes, qui portoient des bonnets avant que l'habillement françois devînt commun en Ruſſie. Ulrique Éléonore, ſœur de Charles XII, auquel elle avoit ſuccédé par le ſuffrage de la nation, s'aſſocia d'abord Fréderic de Heſſe-Caſſel ſon mari, & lui céda même ſon autorité. Fréderic étant mort l'an 1751 ſans ſucceſſion, les Suédois appellèrent au trône Adolphe Fréderic, fils de Chriſtian Auguſte, duc de Holſtein-Eutin, qui deſcendoit par femme du roi Charles IX. Ce prince ayant reçu la couronne des états de Suède, n'oſoit guère eſſayer de briſer les entraves qu'on avoit miſes à ſon élection. Mais la reine ſon épouſe n'avoit pas autant de patience : fille de Fréderic Guillaume, & ſœur de Fréderic II, roi de Pruſſe, maîtres abſolus ſur leur trône, Louiſe Ulrique ne pouvoit

Digitized by Google

ſouffrir de voir ſon mari recevoir du ſénat ou de la diète, ſous titre de remontrance, des ordres abſolus & précis. Quelques-uns des principaux ſeigneurs, ſoit par attachement pour la reine, ſoit par jalouſie envers des concitoyens plus puiſſans, ſoit zèle pour la patrie qu'ils voyoient proſtituée & vendue à des cours étrangères, formèrent le projet de rendre au roi la prérogative & l'autorité dont il étoit dépouillé. Les chefs de la conſpiration étoient le comte Brahe, ſeigneur très-puiſſant & conſidéré, le baron de Horn, maréchal de la diète, & le colonel comte de Hordt. Ils avoient attiré beaucoup d'autres officiers & des bourgeois dans leur complot. Mais l'impatience de quelques-uns d'eux, qui n'attendirent point le bon moment, & l'intrigue d'une femme de chambre de la reine (*a*), éventèrent & firent manquer l'exécution du deſſein. Le comte Brahe & le maréchal Horn, avec beaucoup d'autres, perdirent la tête ſur un échafaud; le comte de Hordt ſe ſauva par une prompte évaſion; & c'eſt de lui que je tiens, en grande partie, l'hiſtoire de cette entrepriſe malheureuſe.

La tentative qui devoit remettre le pouvoir ſouverain dans les mains du roi ayant manqué, il s'enſuivit un effet tout contraire; & les en-

(*a*) Voy. Hiſtoire de la dernière révolution de Suède, par Mr. le Scène Desmaiſons.

Digitized by Google

traves où le monarque étoit réduit, s'augmentèrent encore. Il eſt certain que ſi la révolution avoit eu lieu, la Suède ſe ſeroit alliée avec le roi de Pruſſe, lorſque la France ſe déclara contre lui ; d'autant plus que les conjurés avoient agi de concert avec l'envoyé d'Angleterre. Ce parti ayant été écraſé, le miniſtère de France devint plus maître que jamais des délibérations de la Suède, & il la fit déclarer contre la Pruſſe. La femme de l'envoyé de Dresde, comteſſe de Sacken, fille du comte de Brühl, ayant quelque pouvoir ſur l'eſprit du comte de Hœpken, qui gouvernoit le cabinet, d'accord avec l'ambaſſadeur de France, contribua auſſi à faire embraſſer aux Suédois la cauſe du roi de Pologne ſon maître. On fit déclarer dans la diète de Ratisbonne la guerre au roi de Pruſſe, en alléguant pour titre la garantie du traité de Weſtphalie, qu'on prétendoit violé par ce roi.

A la vérité il s'en eſt beaucoup fallu que les Suédois aient fait dans cette guerre les prodiges de valeur que leurs pères & leurs aïeux avoient faits cinquante ans auparavant. On a ſuppoſé que les généraux étoient attachés à la cour, & que la reine les empêchoit d'agir vigoureuſement. Mais cela n'étoit guère probable après ce qui venoit d'arriver à ſon parti, & dans le temps qu'un miniſtre de la France, le marquis de Montalembert, ſuivoit de près, &

Digitized by Google

dirigeoit même les opérations de l'armée. Mais il eſt bien plus croyable que la nation, par l'effet de la même corruption qui l'attachoit à la France, avoit perdu ſon ancienne bravoure. Le fait eſt, & il n'y a qu'une voix là-deſſus, que les Suédois ont fait très-peu de choſe dans cette guerre Cependant la différence étoit toujours grande, de les avoir pour alliés, ou pour ennemis. Dans le premier cas ils auroient mis quelqu'obſtacle aux progrès des Ruſſes, qui devinrent les ennemis les plus incommodes qu'eût Fréderic II, qui fit tous ſes efforts pour les détacher de l'alliance de la reine de Hongrie & de la France. On a dit qu'il avoit à la fin gagné le grand-chancelier Beſtuchef, & que ce miniſtre avoit donné des ordres au général Apraxin pour qu'il ſe retirât de la Pruſſe. Il eſt vrai que dans ce temps-là le comte Beſtuchef parut moins contraire au roi; mais il n'eſt guère probable que l'argent du roi de Pruſſe pût avoir plus d'influence que celui de la France & de l'Autriche auprès du comte Beſtuchef, qui étoit au plus offrant. La vérité eſt que Beſtuchef, auſſi-bien que le général Apraxin, ſavoient que le prince héréditaire, grand-duc de Ruſſie, s'étoit toujours oppoſé à cette guerre, & qu'à la moindre attaque de maladie qui faiſoit craindre pour les jours d'Éliſabeth, on cherchoit à faire la cour à ce prince. Fréderic avoit eu le bonheur de s'en faire un ami

Digitized by Google

enthousiaste ; & on étoit persuadé en Russie qu'au moment où il monteroit sur le trône, il feroit éprouver sa disgrace à ceux qui auroient fait du mal à la Prusse. Les ministres d'Autriche & de France, qui connoissoient l'inclination du grand-duc, n'espérant point de le faire changer, tâchoient au moins d'empêcher qu'il n'eût de l'influence tant qu'Élisabeth régnoit, & cherchoient tous les moyens de le mettre mal avec l'impératrice régnante. Je sais à la vérité que le roi avoit promis au comte Bestuchef cent mille écus, & qu'il se plaint dans quelques endroits de ses ouvrages, que le ministre qui fut chargé de les lui payer, ne s'acquitta pas de la commission. Je sais d'un autre côté, que dans l'année dont nous parlons, l'envoyé d'Angleterre à Pétersbourg étoit chargé de faire tous les efforts possibles pour gagner ce favori d'Élisabeth. Mais cet envoyé, par quelque propos imprudent, au moment qu'il alloit réussir, laissa pénétrer son dessein aux ennemis de Bestuchef ; & ceux-ci s'en servirent pour le faire disgracier. Ce que ce ministre faisoit très-probablement, étoit de blâmer auprès de l'impératrice l'amitié que le grand-duc avoit pour Frédéric, & de désapprouver la guerre que l'impératrice faisoit à la Prusse, lorsqu'il parloit avec le prince. Aussi l'accusation principale dont on chargea le chancelier, fut d'avoir tenté de donner de mauvaises impres-

Digitized by Google

impressions à l'impératrice contre le grand-duc & la grande-duchesse, & à ceux-ci contre l'impératrice. Bestachef fut remplacé par Woronzow, homme respectable par une réputation solide de probité, qu'il soutint toujours; mais ni sa sagesse, ni son crédit ne détachèrent point l'impératrice de l'Autriche & de la France. Tout au contraire, dans les premiers mois que le nouveau chancelier fut en charge, on attira encore dans la grande alliance contre la Prusse, la Suède, qui signa son traité de confédération avec la Russie le 27 avril 1758. Le comte David Hamilton, général Suédois, vint avec un corps de troupes se combiner avec Fermor, qui eut le commandement des Russes à la place d'Apraxin disgracié, & avec le comte de Romanzow, général sous Fermor. Le comte de Dohna, que le roi opposa à l'armée Russe, fut forcé d'abandonner aux Suédois la Marche-Uckerane, la Prignitz & le comté de Ruppin, qu'ils mirent à contribution. Il remporta pourtant quelqu'avantage sur Fermor & Romanzow; mais il ne put empêcher celui-ci d'investir Kustrin, & de le mettre en cendre. Le roi arriva quelques jours après avec trente mille hommes, & attaqua cinquante mille Russes. On se battit avec un acharnement incroyable. Les ennemis, poussés par la cavalerie Prussienne, que conduisoit Seidlitz, & foudroyés par l'artillerie que le roi fit jouer avec une vivacité 1758.

Digitized by Google

étonnante, combattoient en furieux ; & la vaillance des Prussiens fut portée à son comble. Le roi en personne conduisit les dernières attaques, & s'exposa avec si peu de ménagement au feu des Russes, que ses aides-de-camp & ses pages furent tués ou blessés à ses côtés, ou faits prisonniers. Il triompha enfin, après avoir laissé sur la place dix mille morts ou blessés. Les Russes en perdirent plus de vingt-trois mille, & cent quatre canons. A la vérité, Fermor auroit pu occuper le roi de Prusse dans la nouvelle Marche, sans rien risquer. Le maréchal Daun lui avoit écrit, quelques jours avant la journée de Zorndorf, qu'il ne devoit pas risquer la bataille avec un ennemi rusé ; qu'il devoit temporiser jusqu'à ce que lui-même, Daun, eût fait son coup en Saxe. Cette lettre fut interceptée ; & le roi répondit à Daun au nom de Fermor, en se moquant de tous deux. Accoutumé à vaincre en nombre très-inférieur, Frédéric les mépris beaucoup trop dans une action qui suivit quelques semaines après la bataille de Zorndorf. On étoit à Hochkirchen dans le mois d'octobre de la même année 1758. Les plus grands panégyristes de Frédéric avouent que dans cette occasion il n'agit point avec la précaution nécessaire. Dans la persuasion que le maréchal Daun n'auroit pas le courage de l'attaquer, le roi choisit son camp trop proche des ennemis, qui s'étoient

Digitized by Google

emparés des hauteurs & des forêts où l'aîle droite prussienne étoit appuyée, & qui avec leurs troupes légères auroient pu le surprendre. Lorsqu'il alloit occuper ce poste désavantageux, le maréchal Keith, qui étoit à ses côtés, lui dit avec la franchise d'un bon soldat : Si les ennemis nous laissent ici tranquilles, ils méritent d'être pendus. Le roi, plein de confiance, répondit : Ils auront encore plus peur de nous que de la potence. Il ne tarda pas à regretter de n'avoir pas déféré à l'avis de Keith ; car les Autrichiens eurent le courage de l'attaquer, & le bonheur de le vaincre. Ce brave maréchal perdit la vie dans cette journée. La douleur que causa au roi la perte de cette bataille, & des trois ou quatre autres généraux qui y périrent avec Keith, fut d'autant plus vive, qu'il étoit moins excusable de s'y être exposé. On l'a entendu se plaindre avec un épanchement de cœur qui montroit l'homme & le héros, & en quelque sens le poëte. Il se plaignoit des ennemis qui l'avoient attaqué, lorsqu'ils n'auroient pas dû le faire, disoit-il. Il sentoit dans son ame qu'il ne les auroit pas laissés se réjouir long-temps de la victoire qu'ils avoient remportée ; & il exprimoit ces sentimens par des vers de Racine qu'il savoit par cœur (a). On apprit à Vienne le succès de la bataille de Le 15 octobre 1758.

(a) Notices particulières. C.

Digitized by Google

Hochkirchen avec d'autant plus de joie, que cela étoit arrivé le jour de la sainte Thérèse, dont l'impératrice-reine portoit le nom.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Francfort. Comparaison de Frédéric II avec le duc Ferdinand de Brunswick à cette occasion. Affaires de Maxen & de Landshut.

MAlgré les pertes qu'il venoit de faire, Frédéric délivra plusieurs fortereſſes qui étoient assiégées, & força Daun à se replier en Bohème. Il laissa ensuite au prince Henri le commandement de l'armée, & il retourna à Breslau. C'est delà qu'il fit encore faire des propositions de paix à la Russie, qui les rejeta. Alors Frédéric envoya Wédel pour attaquer les Russes par-tout où il les trouveroit. Ce général n'ayant qu'un foible corps de troupes, est battu à Zullichau, avec une perte de quatre mille sept cents hommes. Les ennemis en perdirent cinq mille: mais ils étoient supérieurs en nombre; leur artillerie fit un ravage terrible, & la victoire fut pour eux. La déroute de Zullichau entraîna peu de jours après celle de Francfort, autrement appellée de Kunersdorf. Le roi ayant avis que Daun & Soltikow, après la bataille qu'ils

Digitized by Google

avoient gagnée, s'étoient retranchés sur la rive droite de l'Oder, près de Kunersdorf, & que delà ils menaçoient tout le Brandebourg, accourt de Silésie, tombe en passant près de Guben sur l'arrière-garde du comte Haddick, général Autrichien; fait deux mille prisonniers, & prend cinq cents chariots & quelques canons. Il se réunit ensuite à son général Wédel, près de Muhlrose; & reçoit des renforts de Saxe, que lui amène le général Finck. Il passe l'Oder pendant la nuit à Reitwein, & va se placer près de Bischofsée.

Le lendemain il ordonna à Finck d'occuper, avec la droite de son armée, une hauteur qui étoit en partie adossée au camp des Russes, afin d'y attirer l'attention de l'ennemi. Il fit défiler son infanterie par la gauche, & la mit en bataille dans un bois. Le prince de Wurtemberg, faisant un détour, se présenta avec la cavalerie vis-à-vis du centre de l'ennemi. L'avant-corps du roi attaqua, sous un feu terrible d'artillerie, la bayonnette au bout du fusil, les retranchemens des Russes, qu'il força. Le roi s'avança avec le gros de l'armée, & renversa la gauche des Russes, qui se replièrent par un ravin profond jusque derrière Kunersdorf. Les premiers bataillons Prussiens, poursuivant l'ennemi par le ravin avec trop d'ardeur & avec quelque désordre, sont arrêtés & repoussés dans le ravin par les canons russes, qui étoient déjà

Digitized by Google

ſerrés dans une colonne épaiſſe & impénétrable. Les autres bataillons, qui ſuivent de trop près & trop rapidement, ſe touchent, & le déſordre devient univerſel. Le général Finck paſſe par un ravin, & ſuit le roi juſque dans les retranchemens des Ruſſes. Mais l'armée Pruſſienne ne peut s'étendre, faute de terrein. Les bataillons qui ſuivent, preſſent & ſerrent toujours de plus en plus les autres, & n'atteignent la hauteur qu'en déſordre. Les Ruſſes au contraire étendent leur ligne, renforcent leur artillerie par celle de la droite, & font un carnage terrible. Pendant ſix heures, les Pruſſiens ſoutiennent avec une fermeté étonnante le feu d'artillerie le plus terrible, ſans pouvoir néanmoins gagner un pouce de terrein. Cependant le roi s'obſtine à vouloir arracher la victoire aux ennemis. Il conduiſit pluſieurs fois en perſonne ſes troupes à l'attaque. Il eut les habits percés, & deux chevaux tués ſous lui : vraiſemblablement il n'auroit pu ſe tirer du danger où il ſe trouvoit, ſi le capitaine Goetzen ne lui eût donné ſon propre cheval. La plupart des généraux & des officiers de diſtinction ſont bleſſés. Enfin Laudon, ſortant d'un autre ravin avec la cavalerie Autrichienne, qui n'avoit encore rien ſouffert, fond ſur la droite du roi, rend le déſordre & la confuſion générale parmi l'infanterie Pruſſienne ; & tout ſe replie ſur le poſte que le général Finck avoit occupé dès le commen-

Digitized by Google

cement. Les bataillons se bouchent dans les sorties étroites des retranchemens russes ; & les Prussiens perdent presque toute leur artillerie, outre les cent canons qu'ils avoient pris aux ennemis. Le roi reste le dernier sur le champ de bataille. Il ramasse quelques bataillons dispersés, pour arrêter la poursuite de l'ennemi victorieux, & sauver son artillerie. Mais la cavalerie ennemie l'enveloppe ; & c'est avec bien de la peine qu'il peut se tirer de la mêlée, & se soustraire au danger de perdre la vie. Son armée se rallia à un mille du champ de bataille, près de Goeritz : le lendemain matin elle se replia sur le champ de Reitwein, d'où elle étoit partie.

La perte de la bataille de Francfort, & la victoire que remportèrent les alliés à Minden, presqu'au même temps, donna lieu au public de comparer le roi de Prusse avec le duc Ferdinand de Brunswick son beau-frère. Ce prince avoit commandé une aile de l'armée du roi à la bataille de Rosbach, & s'étoit trouvé avec lui dans toutes les campagnes, depuis la première guerre de Silésie jusqu'à la journée de Rosbach, où il eut aussi part à la victoire qu'on remporta. Ce fut après cette bataille que Frédéric voulut l'employer à réparer le mal que le duc de Cumberland avoit causé à ses alliés par la convention de Kloster-Seven, par laquelle trente-huit mille hommes, Hanovriens, Brunsw-

Digitized by Google

wicois, Heſſois, s'étoient obligés à ne plus prendre les armes dans la guerre préſente. Le duc Ferdinand, avec un corps d'armée que le roi lui avoit confié, à lui & au prince Henri, étoit allé à Magdebourg, pour s'oppoſer au duc de Richelieu. Delà il alla tout ſeul ſe mettre à la tête de quelques troupes des alliés, qui étoient reſtées dans le pays de Hanovre, ſans ſavoir ce qu'elles devoient faire, après que leurs chefs eurent ſigné la convention. Avec un corps d'armée qu'il forma de ces troupes diſperſées, il battit d'abord les François à Rheinberg, puis à Créfeld. Enſuite, dans le mois d'août 1759, peu de ſemaines avant la bataille de Francfort, il remporta une victoire encore plus ſignalée à Minden, où le duc de Broglio & le maréchal de Contades perdirent ſept mille François; & l'armée des alliés n'en perdit que deux mille. Ferdinand continua de commander l'armée, & remporta d'autres victoires à Cœsfeld, à Villingshauſen, à Warbourg, à Sœſt, deſquelles je ne pourrois faire mention ſans trop m'écarter de mon ſujet (*a*). Mais il eſt à propos de rappeller les réflexions que l'on faiſoit alors ſur ſes exploits & ſur ceux du roi ſon beau-frère. Je ne rapporterai que ce qu'en dit un hiſtorien Anglois, qui écrivoit dans le temps que Fré-

(*a*) Voy. Lloyd & Tempelhof, Tome II, campagne de 1758; & Tome III, campagne de 1759.

Digitized by Google

deric II régnoit avec plus d'éclat que jamais, & que le duc Ferdinand vivoit dans un véritable hermitage, à une demi-lieue de Brunſwick.

» Ils ont tous les deux, dit-il, la réputation d'être les premiers de l'Europe, qui » probablement n'a pas produit deux plus » grands hommes. Bien qu'ils ſoient d'un caractère très-différent, & que le genre de » leurs talens ne ſoit pas le même (a); ils ſont » cependant, d'un aveu général, tous les deux » très-habiles dans l'art de la guerre. Le roi » de Pruſſe, impétueux, impatient, porte des » coups déciſifs; mais il manque ſouvent ſon » but; & il en eſt lui-même étonné. Le duc Ferdinand, froid, circonſpect, exact, voit d'un » coup-d'œil juſte tous les avantages poſſibles. » Il les ſuit d'auſſi loin qu'il peut; mais il ne » va jamais trop loin. Rien ne trouble dans » l'homme le commandant. Nous ne voyons » en lui que le grand ſoldat, le modèle d'un » parfait général, un général en abſtrait. Ferdinand laiſſe gouverner ſon tempérament à » ſon emploi. Il ne précipite rien; il range » dans leur ordre toutes les choſes ſuivant le » cours ordinaire; il ne confie rien au haſard. » Le roi de Pruſſe au contraire, tourne les » circonſtances; il les force, il les ſubjugue;

(a) Je tire ce paſſage de la traduction allemande de Mr. Bentzler, imprimée à Leipſick, l'an 1779, in-8vo, pag. 262 & 263.

Digitized by Google

» il ne cherche pas à écarter les obſtacles,
» mais à les ſurmonter : il met tout en jeu,
» & il ne laiſſe au haſard aucune part dans les
» plans. Il donne à ſes exploits un brillant, un
» éclat que la ſimple prudence ne pourroit
» leur procurer. Le duc a la réputation de
» ne faire jamais de fautes ; le roi n'a point
» d'égal au monde dans l'art de faire tourner à
» ſon avantage les fautes qu'il a commiſes ».

On voit dans pluſieurs endroits des *Œuvres poſthumes de Fréderic*, avec quelle franchiſe il avoue ſes fautes, & ſur-tout celles qu'il fit à la journée de Francfort, en attaquant les ennemis qui ne pouvoient lui échapper ; il les pouſſa à outrance ; & par-là les força de regagner ſur la fin de la bataille ce qu'ils avoient perdu au commencement.

Nonobſtant cela, ce grand roi ſera toujours comparé à Céſar ; & la comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que tous les deux ont écrit l'hiſtoire de leurs guerres. Le duc Ferdinand ne les a pas écrites, que l'on ſache ; mais s'il eſt vrai que Mr. de Weſtphal, qui l'accompagna dans ſes campagnes en qualité de ſecrétaire, en va donner l'hiſtoire, ce vertueux prince ſera comparé à Scipion, qui eut pour témoin de ſes exploits l'hiſtorien Polybe.

Le prince Charles de Brunſwick, aujourd'hui duc régnant, qui partagea la gloire de ſon oncle dans les campagnes dont nous par-

Digitized by Google

lons, ne trouvera dans l'hiſtoire ancienne aucun héros qui mérite de lui être comparé. L'antiquité n'offre point d'exemples de princes qui aient gouverné en philoſophes leurs propres états, & qui aient commandé les armées d'un autre ſouverain. Ce n'eſt qu'à quelques égards qu'on pourroit mettre à côté de Charles le héros de Tacite.

Sur la fin de la même année, l'on eſſuya 1759.
une autre perte conſidérable près de Maxen. Soit manque de précaution, ſoit foibleſſe, ſoit obéiſſance trop ſcrupuleuſe & littérale aux ordres du roi, le général Finck ſe laiſſa envelopper par Daun & Brentano dans un poſte, d'ailleurs avantageux, qu'il avoit occupé. Il ſe rendit priſonnier avec dix-huit mille hommes de bonnes troupes. La perte ne pouvoit être de plus grande importance dans les circonſtances : elle auroit ruiné ſans reſſource les affaires, ſans la victoire que le duc Ferdinand de Brunſwick venoit de remporter, & qui mit ce prince en état de la réparer en partie.

Le roi s'étoit engagé de fournir un certain nombre de troupes à l'armée des alliés, que le duc Ferdinand commandoit. Lorſque les batailles tant gagnées que perdues eurent affoibli l'armée Pruſſienne, le roi voulut rappeller des bataillons & des eſcadrons qu'il avoit envoyés à l'armée des alliés ; & jeta le duc Ferdinand dans un terrible embarras. En ren-

Digitized by Google

voyant ces corps de troupes, le duc s'exposoit au risque d'être battu par l'armée ennemie, beaucoup plus forte; & il indisposoit par-là le roi d'Angleterre. En refusant, il risqua plus d'une fois de se brouiller avec le roi son beau-frère, & ci-devant son maître. Il eut besoin d'autant de fermeté que de prudence, tantôt pour justifier son refus auprès de Fréderic, tantôt pour justifier Fréderic auprès du roi George (*a*). Enfin la victoire de Minden lui permit de se priver d'une partie de ses troupes; & il envoya à l'armée du roi de Prusse douze mille hommes, que le prince héréditaire de Brunswick conduisit. Ce renfort remplit le vide affreux que l'affaire de Maxen avoit causé; & mit Fréderic en état de faire face aux Autrichiens & aux Russes. Aussi, moyennant ce secours, put-on se maintenir en possession de la Saxe, excepté Dresde & un petit district autour de cette ville.

Dans la campagne suivante de l'année 1760, Fouquet, que le roi aimoit beaucoup, & qu'il estimoit comme un de ses meilleurs généraux, fut attaqué, près de Landshut en Silésie, par Laudon & Soltikow (*b*). Fouquet, malgré

(*a*) Notices particulières. *H. F.*

(*b*) Voyez Mémoires de Fouquet, Tome II, pag. 92—102. On a inséré dans ces Mémoires les lettres du roi à ce général, & les instructions qu'il lui avoit adressées, & que les ennemis saisirent à cette occasion.

Digitized by Google

toute sa prudence & sa bravoure, perdit plus de huit cents hommes, dont la plus grande partie furent faits prisonniers avec lui, ainsi que plusieurs autres généraux.

CHAPITRE XIX.

Bonheur singulier & adresse du Roi à la journée de Lignitz.

FRéderic se consola de cette perte par les avantages qu'eut le prince Henri sur Laudon. Le prince facilitoit par-là le moyen de sauver Breslau, que la grande armée Russe, conduite par Soltikow, alloit assiéger. Le roi accourut lui-même avec une rapidité étonnante, & sauva cette place importante du danger dont elle étoit menacée. Il laissa le général Hulsen pour s'opposer au prince de Deux-Ponts, qui conduisoit vers la Saxe un corps d'armée de l'Empire, passa l'Elbe à Marscewitz, & arriva en Silésie, où cependant Daun partant de Dresde l'avoit prévenu. Le roi le chassa devant lui, & arriva à Breslau avec un train considérable de deux mille chariots, sans en perdre un seul, quoique Beck le côtoyât, & que Lascy harcelât son arrière-garde. Il pousa jusque derrière Liguitz, où étoit le point de réunion de tous ses ennemis. Lascy & Beck cherchoient à l'y prendre en queue, Daun à l'attaquer en front & sur la

Digitized by Google

droite. Czernichef, qui avoit passé l'Oder à Auras avec vingt-quatre mille Russes, devoit s'unir à Laudon pour attaquer le roi en queue & sur la gauche. Il est difficile de dire comment Frédéric s'étoit exposé au danger évident d'être enveloppé par une armée trois ou quatre fois plus forte que la sienne, & commandée par des généraux qu'il n'avoit pas lieu de mépriser. Mais voici ce qui arriva, & que je tiens de personnes qui étoient alors auprès du roi. La nuit étoit avancée, & le roi dormoit. Il n'y avoit point d'ordre donné pour aucune action. Un officier arrive à cheval du camp ennemi à bride abattue. Avec un air & un son de voix qui faisoit croire qu'il avoit bu, il avance au pavillon du roi, & demande à lui parler. On lui répond que sa majesté dormoit. Il insiste pour qu'on l'éveille; on le refuse encore. C'étoit avec Mr. de Schulenbourg, aujourd'hui général & ministre de la guerre, qu'il parloit. Il lui répète d'un ton résolu qu'on devoit le faire réveiller, qu'autrement on en répondroit. On voyoit à sa contenance qu'il avoit trop bu. Tandis qu'on tâchoit de lui faire passer le vin, en lui jetant de l'eau sur le corps, Mr. de Schulenbourg crut devoir entrer dans la tente du roi, l'éveiller, & lui dire qu'un officier étranger demandoit absolument à lui parler. Le roi ordonna qu'on le fît parler au général Krusemarck. Alors il dit qu'il étoit

Digitized by Google

venu faire savoir au roi de Prusse, que le lendemain à la pointe du jour, l'armée Autrichienne, unie avec l'armée Russe qui la joindroit, devoit attaquer l'armée du roi ; que Daun l'attaqueroit en flanc & à la droite, Laudon avec les Russes en queue & à la gauche, Lascy & Beck en queue aussi à la droite ; & il assura que les ordres pour l'attaque étoient donnés. Le roi voulut savoir qui étoit cet officier, & par quel motif il venoit lui apporter une nouvelle de cette importance. C'étoit un Irlandois, qui avoit été congédié, & qu'après sa disgrace, le général Odonelli, son compatriote, avoit reçu dans son régiment. Il ajouta qu'il vouloit se venger du tort qu'on lui avoit fait, & que d'ailleurs l'estime & l'enthousiasme qu'il avoit pour un grand roi, le portoit à lui donner cet avis. Quel que fût le motif qui portoit l'officier Irlandois à devenir espion, le roi ne négligea point l'avis qu'il en reçut. Il fit éveiller tous ses aides-de-camp, & fit promptement mettre ses troupes en marche & en ordre de bataille. Il laissa quelques paysans dans le camp, pour entretenir des feux allumés, & cacher ainsi sa marche à l'ennemi. Il s'avance avec son armée, & détache des patrouilles pour reconnoître l'ennemi ; il fait déployer dans l'obscurité son infanterie par la gauche, & la met en bataille entre Hummel & Plauten. Laudon, trompé par les feux entretenus dans le camp que le roi venoit de

Digitized by Google

quitter, prend les troupes qu'il rencontre pour de simples partis détachés, & avance pour les repousser avec quelques bataillons seulement. Mais une vive canonnade qui commence à la pointe du jour, ne tarde pas à le désabuser. Il voit toute la gauche de l'armée Prussienne en bataille devant lui; & pour couvrir sa marche, il fait avancer sa cavalerie, que celle des Prussiens renverse au premier choc. Son infanterie étoit à peine formée sur quelques lignes consécutives, lorsque le roi paroît, la repousse jusqu'à Binowitz, & remporte une victoire éclatante.

Le maréchal Daun, & les généraux Lascy & Beck, surpris par le bruit des canons & par les avis qui leur viennent de l'attaque de Laudon, perdent leur temps à consulter, au-lieu de marcher avec la plus grande vîtesse possible au secours de Laudon, qui s'en plaignit très-hautement, & demanda son congé. Ce n'est plus un secret qu'on puisse taire, que le maréchal Daun, & peut-être ses collégues, étoient jaloux de Laudon, qui en effet fut après la guerre regardé comme le véritable héros de l'armée Autrichienne. Il se peut que cette jalousie ait eu quelque part dans les délibérations des autres généraux, lorsqu'ils surent qu'il étoit tout seul aux prises avec le roi de Prusse.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Stratagême de Fréderic pour écarter les Russes. Prise de Berlin. Bataille de Torgau. Émissaire secret arrêté par Fermor.

L'Armée Prussienne, après la bataille de Lignitz, devoit se rendre le même jour à Breslau : outre qu'elle étoit fatiguée par l'action précédente, elle n'avoit plus de provisions. En continuant sa marche vers Breslau, le roi savoit qu'il rencontreroit l'armée Russe, avec laquelle il falloit se battre ; & dans l'état où l'on se trouvoit, un nouveau combat ne pouvoit qu'être désavantageux. Le roi se servit d'une ruse pour l'éviter. Il fit chercher un payſan ; il lui donna une lettre adressée au prince Henri, qui étoit à Breslau. Il disoit dans cette lettre : » Je viens de battre toute » l'armée Autrichienne dans ce moment : avant » qu'il soit nuit, j'espère de vous mander que » j'aurai battu les Russes, que je vais atta- » quer incessamment ». On instruisit le payſan de la route qu'il devoit prendre pour tomber, comme par malheur, dans quelques détachemens Russes. C'est ce qui arriva. Le payſan fut pris. On lut la lettre, & l'on crut qu'effectivement toute l'armée Autrichienne avoit été

Digitized by Google

battue : on n'osa pas attendre les Prussiens ; on se retira le plus vîte qu'il fut possible, & le roi alla tranquillement joindre le prince Henri à Breslau.

S'il avoit engagé une affaire avec les Russes, Daun & Lascy seroient survenus avec leurs troupes toutes fraîches ; & l'armée Prussienne, prise au milieu, ne pouvoit manquer d'être taillée en pièces.

La bataille gagnée contre Laudon, & la ruse de la lettre au prince Henri, empêchèrent la jonction des armées Russes & Autrichiennes, de sorte qu'elles ne purent rien entreprendre sur la Silésie. Mais la Marche de Brandebourg, ni la Poméranie, ne purent se garantir des incursions des Suédois & des Russes. Le plan étoit arrêté qu'on pousseroit à Berlin. Cependant quand l'armée se trouva à peu de distance de cette ville, on doutoit encore si on l'attaqueroit. Le marquis de Montalembert, ministre de France, qui suivoit l'armée Russe, & qui étoit admis aux conseils de guerre, fit décider l'entreprise. Il s'en vante lui-même dans une lettre qui fut rendue publique avec quantité d'autres, qui ont donné lieu à tous les auteurs allemands qui parlent de cette guerre, de comparer les François aux Goths & aux Vandales. L'on voit par cette correspondance, que le comte de Choiseul, envoyé de France à la cour de Vienne, pressoit le mar-

Digitized by Google

quis de Montalembert pour qu'il fît tous les efforts poſſibles, afin d'engager les Ruſſes à piller, à ravager, à *faire un déſert* de la Marche électorale de Brandebourg. On ne ſauroit blâmer le marquis de Montalembert d'avoir pouſſé les Ruſſes à Berlin, puiſque l'intérêt de la cauſe commune des alliés le demandoit, & qu'on eut effectivement le temps de mettre la ville à contribution, avant que le roi pût venir à ſon ſecours. Mais ce mot *faire un déſert*, étoit devenu beaucoup trop familier aux miniſtres de France. Dans les lettres du maréchal duc de Belle-Isle au maréchal de Contades, qu'on ſaiſit avec l'équipage de ce dernier après la bataille de Minden, on trouve ce même conſeil, de faire *un déſert de la Weſtphalie, de la Heſſe, & du pays de Hanovre* (*a*). Dès que l'entrepriſe contre la capitale de Brandebourg fut réſolue, on deſtina pour la commander le comte de Tottleben, Saxon au ſervice de Ruſſie, & Czernichef, général Ruſſe. Tottleben prit le devant, & arriva aux portes de Berlin avec le corps qu'il commandoit. La ville n'étoit ceinte que d'une eſpèce de paliſſade; mais on avoit conſtruit de petits ouvrages devant les portes de Berlin, pour empêcher les courſes des ennemis. Deux généraux bleſſés, Seidlitz & Kno- Le 3 octobre 1760.

(*a*) Lettres du duc de Belle-Iſle, du 6 octobre 1758, & 23 juillet 1759, imprimées la même année 1759. Voyez le commencement de ces lettres, & la page 63.

Digitized by Google

bloch, que le hasard avoit rassemblés ici, avec le vieux feld-maréchal Lehwald, & le commandant de la ville, Rochow, se mirent en devoir de défendre en personne chacun un de ces ouvrages. Cet effort ranima la garnison, qui n'étoit que de trois bataillons; & les assauts des ennemis furent heureusement repoussés. Le prince Eugène de Wurtemberg, qui vouloit marcher au secours de Stutterheim contre les Suédois, arriva le lendemain de Templin à Berlin, ayant fait onze milles en un jour; & Tottleben se retira sur les hauteurs de Tempelhof. Le prince de Wurtemberg l'y attaqua, & le repoussa jusqu'à Kœpenick, où Czernichef le renforça avec douze mille hommes, & obligea le prince à se retirer à son tour. Tottleben avança de nouveau, & fit une attaque sur la porte de Halle. Il y eut plusieurs actions entre les Prussiens & les ennemis devant les portes de Berlin. Kleist prit Tottleben à dos devant la porte de Halle; tandis que le prince Eugène & Czernichef s'observoient & se canonnoient continuellement devant celle de Francfort. Hulsen arriva enfin avec son infanterie. Mais le général Lascy renforça les Russes avec quatorze mille Autrichiens, & le même jour on somma la ville de se rendre. Le prince Eugène n'ayant que quatorze mille hommes à opposer aux ennemis, qui étoient forts de trente-deux mille, & ne voulant pas courir les risques

Digitized by Google

de défendre une ville auſſi vaſte, & acceſſible de toutes parts, ſe retira pendant la nuit à Brandebourg par Spandau. Rochow rendit la ville à Tottleben ; & fut fait priſonnier avec le corps des cadets.

Tottleben & Laſcy entrèrent dans Berlin ; ils rendirent la liberté à tous les priſonniers, Autrichiens, Ruſſes, Suédois, Saxons & Impériaux, ils vidèrent l'arſenal, mettant en pièces les fuſils & autres inſtrumens ; pillèrent ce qui pouvoit reſter dans les caiſſes royales, & firent payer à la ville un million & demi d'écus de contribution ; ſomme qui pourroit paroître modique pour la capitale d'une monarchie qui faiſoit la guerre à la moitié de l'Europe. Mais les ennemis auroient eu bien de la peine à ramaſſer cette ſomme, s'ils s'étoient obſtinés à ſaccager, à piller & à rançonner. Il n'y avoit à Berlin aucune perſonne de la famille royale : la reine, les jeunes princes & les princeſſes s'étoient retirés à Magdebourg, lorſqu'on crut la ville en danger ; le tréſor, la vaiſſelle d'or, & tout ce qu'il y avoit de précieux dans le palais royal, y avoit auſſi été tranſporté. L'on ſait que les égliſes dans les pays proteſtans ne tentent pas les pillards. On trouveroit plus d'argent travaillé dans une ſeule confrairie, un ſeul couvent des provinces catholiques, que dans toutes les égliſes de cette capitale. Il n'y avoit pas non plus d'anciennes maiſons de gen-

Digitized by Google

tilshommes qui puſſent offrir un butin conſidérable. Ainſi les Ruſſes ne firent pas ſi mal leur contrat, en ſe contentant de cinq ou ſix millions de livres. L'on ſait pourtant que l'activité, la générosité d'un négociant Polonois, nommé Gotskowsky, établi à Berlin, eut beaucoup de part, ſoit à ſauver une grande partie de la ville du pillage, ſoit à faire diminuer la ſomme qu'on avoit d'abord impoſée, & qui montoit à quatre millions d'écus. A cauſe de quelque politeſſe qu'il avoit faite auparavant à un officier Ruſſe priſonnier, il avoit été recommandé particuliérement au brigadier Bachmann, qu'on établit commandant de la ville, auſſi-tôt qu'elle eut capitulé; & par le moyen de celui-ci, il fit bientôt la connoiſſance du capitaine Brinck, aide-de-camp de Tottleben. Il eut enſuite un accès libre auprès de ce général, qui d'ailleurs ne haiſſoit ni le roi de Pruſſe, ni les habitans de Berlin, où il avoit même ſes enfans en penſion.

Les Pruſſiens rendirent aux commandans Ruſſes la même juſtice qu'ils avoient rendue au colonel Haddick en pareille occaſion. On rapporte que le brigadier Bachmann refuſa un préſent de dix mille écus, que le conſeil de ville lui offrit en reconnoiſſance de la bonne diſcipline qu'il avoit fait obſerver à ſes troupes. » Si notre diſcipline, dit-il, a adouci le ſort de » la ville, c'eſt aux ordres de notre impératrice

Digitized by Google

» qu'elle en eſt redevable. Pour moi, je ſuis » aſſez récompenſé par l'honneur d'avoir été » pendant trois jours commandant de Ber- » lin (a) ». Cependant Fermor, général en chef de l'armée Ruſſe, fit de vifs reproches à Tottleben de ce qu'il avoit épargné l'appartement du roi dans le château, & quelques fabriques qu'on appelloit royales (b). Auſſi l'on n'obſerva pas par-tout la même diſcipline. Beaucoup de ſtatues que le roi avoit achetées du cardinal de Polignac, & placées dans le château de Charlottenbourg, furent briſées & mutilées. On accuſa un régiment Saxon de cette barbarie. C'étoit en revanche, diſoit-on, de ce que les Pruſſiens avoient fait au château de Hubertsbourg, près de Dresde. Le général Eſterhaſy eut plus de reſpect pour les ouvrages de l'art qui étoient à Potsdam, où il fit obſerver une exacte diſcipline aux Autrichiens qu'il commandoit.

Sur ces entrefaites, le roi étoit parti des environs de Schweidnitz pour délivrer la Marche électorale. Daun le ſuivit en Saxe; & Laudon chercha à profiter de ſon abſence, pour ſe rendre maître de Schweidnitz; mais il manqua ſon coup, & ſe porta ſur la fortereſſe de Koſel, qu'il aſſaillit deux fois inutilement. Le major-général Golz, poſté près de Glogau, avoit

(a) *Von Schleſien.* 2ter Theil, pag. 164 & 165.
(b) Notices particulières. *M. T.*

Digitized by Google

été empêché jusqu'ici par Soltikow de rien entreprendre pour sauver Berlin. Le roi l'attira à lui sur sa marche : arrivé à Guben, il apprit que les ennemis avoient déjà abandonné Berlin, & que Lascy s'étoit retiré à Torgau, & Soltikow en Pologne. Il renvoya Golz en Silésie, pour s'opposer à Laudon, & marcha à Wittenberg pour reprendre la Saxe, que l'armée évacua à son approche. Le duc régnant de Wurtemberg commandoit un corps dans l'armée ennemie : s'étant brouillé avec le prince de Deux-Ponts, il marcha avec ses troupes dans le duché de Magdebourg ; il mit à contribution cette contrée sans défense, comme il avoit fait dans le comté de Mansfeld & dans le cercle de Saxe. Son frère Eugène, qui étoit au service de Prusse, le surprit à Kœthen, & mit par-là un terme aux exploits du duc son aîné, & aux pillages de ses compatriotes. Sur ces entrefaites, le roi ayant passé l'Elbe près de Dessau, attira à lui le prince Eugène & le général Hulsen ; avança jusqu'à Duben contre le prince de Deux-Ponts, qui se retira avec précipitation ; & la ville de Leipsick fut reprise. Daun, pour conserver la Saxe, marcha de Dresde avec toutes les forces autrichiennes à la rencontre du roi, & se campa dans le poste de Torgau, que l'on avoit regardé jusqu'alors comme imprenable. Mais le roi, que n'intimidoit ni la supériorité des ennemis, ni

Digitized by Google

leur position inattaquable, avança par Eulenbourg, repoussa Brentano, & se campa près de Schilde. Le lendemain matin il passa par la forêt de Torgau avec la gauche de son armée, & prit Daun à dos; tandis que Ziethen avançoit sur lui avec sa droite. Celui-ci rencontra dans la forêt un poste avancé, qu'il repoussa. Le roi sortit avec son infanterie de la forêt qu'il avoit dû traverser, & se trouva près du village de Neiden. Il n'attend pas que toute son armée ait débouché; & pour distraire l'attention de Daun, il le fait attaquer avec la plus grande promptitude par des bataillons de grenadiers, dans le seul point attaquable de sa position. Le général Autrichien y avoit fait braquer, sur une pente douce, deux cents canons, qui firent un ravage terrible parmi les bataillons Prussiens. L'infanterie de Daun les repoussa, & les poursuivit jusqu'à la forêt. Sur ces entrefaites, la première ligne des Prussiens s'étoit formée; & laissant repasser le reste des grenadiers, elle repoussa à son tour l'infanterie de Daun, & emporta la hauteur. Daun, à la tête de ses corps de réserve & de ses cuirassiers, repoussa de nouveau l'infanterie Prussienne jusque dans le bois. La cavalerie du roi fondit sur les cuirassiers, & les culbuta. Mais renforcés par de nouveaux régimens, ils repoussèrent les Prussiens à leur tour. Il seroit trop long de rapporter, même de la manière

L'3 noveb. 1760

la plus concise, les manœuvres de cette journée. Jamais peut-être deux grands généraux ne s'étoient mesurés avec plus d'émulation : Annibal & Fabius-Maximus ne combattirent pas avec plus d'ardeur ni plus d'art. Le roi étoit résolu à vaincre ou à mourir ; & le maréchal Autrichien sentoit son honneur trop intéressé dans cette journée, ayant une armée plus grande & plus forte, & l'avantage de la position. Le roi & Daun furent blessés ; les munitions étoient consumées, les forces épuisées. Malgré cela le roi réitère ses attaques avec l'infanterie, se porte davantage sur la droite, & envoie ordre à Ziethen de s'approcher de lui en se portant sur la gauche. Le poste qu'occupoit Daun paroissoit inattaquable. Enfin l'on découvre, par hasard, entre deux étangs, une digue que les Autrichiens avoient négligé de garnir. Mr. de Moellendorf, alors lieutenant-colonel, avec les premiers régimens de la gauche de Ziethen, passe cette digue dans l'obscurité. Le lieutenant-général de Saldern le suit avec toute l'infanterie. On emporte d'assaut la hauteur derrière Siptiz ; & Ziethen se réunit au roi sur le champ de bataille. La victoire n'étoit pourtant pas encore décidée. Les deux armées restèrent jusqu'à la nuit sans s'éloigner l'une de l'autre. Mais Daun ayant perdu les hauteurs qui lui donnoient l'avantage, jugea à propos de passer l'Elbe sur

Digitized by Google

trois ponts de bateaux, & se retira à Dresde. Le roi, victorieux, alla prendre son quartier d'hiver à Leipsick.

Cependant les deux batailles qu'il venoit de gagner à Lignitz & à Torgau, ne changèrent pas beaucoup le mauvais état où il se trouvoit, puisque la perte fut en quelque sorte plus grande du côté du vainqueur, dont les troupes étoient fort inférieures en nombre à celles de ses ennemis. C'est pourquoi le roi, qui ne croyoit plus avoir assez de monde pour livrer de bataille, se fortifia dans un camp près de la forteresse de Schweidnitz, qu'il voulut sauver. Il est surprenant que les Autrichiens, qui avoient fait acheter si cher le champ de bataille au roi de Prusse, n'aient pas profité de l'épuisement de leur ennemi. Mais l'armée Autrichiene manquoit d'ame & d'activité. L'archiduc Joseph, aujourd'hui empereur, qui étoit alors dans sa vingtième année, se sentoit, & demandoit instamment qu'on l'envoyât à la tête des troupes de la reine sa mère : Dieu sait quelles en auroient été les suites, si le conseil de Marie-Thèrese ne se fût opposé à l'audace généreuse du prince. La bataille qu'on appella du nom de la ville de Torgau, où elle se donna, & que d'autres appellent de Siptitz, du nom de la hauteur où Daun étoit posté, fut la dernière que Fréderic commanda en personne, non-seulement dans cette guerre, mais dans le

Digitized by Google

reste de sa vie. La guerre ne finit pourtant pas si-tôt. Le roi fit tous les efforts possibles pour sauver Schweidnitz; mais ses efforts furent inutiles. Léopold de Zastrow, qui commandoit la place, n'avoit ni une garnison suffisante, ni assez de canonniers. Les ouvrages furent emportés, & trois mille trois cents hommes furent faits prisonniers. Les ennemis prirent dans les environs de la ville les quartiers d'hiver. Un corps de Russes commandé par Tottleben fit, pendant l'hiver de 1761, de fréquentes incursions en Poméranie, & d'autres troupes Russes, aux ordres des comtes Romanzow, Czernichef & Soltikow, s'unirent pour renforcer les armées Autrichiennes, & assiégèrent Colberg. Ni l'activité de Fréderic, ni les efforts que fit le prince Eugène de Wurtemberg, secondé par le général de Platen, ne purent non plus empêcher la place de se rendre au comte de Romanzow, qui l'avoit affamée. Le brave Heyden fut enfin forcé de capituler. Par la prise de Schweidnitz & de Colberg, les Russes purent prendre leurs quartiers en Poméranie, & les Autrichiens en Siléfie; ce qui ne leur étoit pas encore arrivé durant cette guerre. Ces avantages ne déterminèrent pas cependant la cour de Vienne à travailler sérieusement pour faire la paix, quelqu'envie qu'eût la France d'être délivrée d'une guerre à laquelle on ne gagnoit rien, & quel-

Digitized by Google

ques murmures qu'on entendit faire aux Suédois ; elle auroit voulu que le premier article d'un traité de paix fût le recouvrement de la Siléſie, & Fréderic ne ſe ſeroit porté à cette condition qu'aux dernières extrêmités.

CHAPITRE XXI.

Infidélité d'un domeſtique du Roi. Imprudence de l'Abbé de Prades. Diſgrace de l'Évêque de Breslau. Complot perfide du Baron de Warkotſch.

OUtre les dangers inévitables des batailles, Fréderic eut à eſſuyer des chagrins particuliers pendant cette guerre, & courut des riſques perſonnels. Dès ſa première entrée en Saxe, ſes ennemis avoient ſéduit le plus intime de ſes domeſtiques, & on a cru que par ce moyen ils avoient voulu faire empoiſonner le roi. Voici de quelle manière on a raconté ce fait. Un houſard de ſa chambre alloit un matin lui ſervir le chocolat, comme d'ordinaire. Le roi obſerva que cet homme avoit quelque choſe d'égaré dans la phyſionomie, & qu'il trembloit. Il le fixa : le domeſtique, qui n'étoit pas encore endurci au crime, en fut effrayé. Il ſe jeta aux pieds de ſa majeſté, s'avoua coupable, & de-

Digitized by Google

manda grace. D'autres ont dit que le domeſtique, lorſque le roi, en le fixant, lui demanda s'il vouloit l'empoiſonner, nia franchement; mais que le roi donna le chocolat à ſon chien, qui mourut deux heures après; & qu'il ne put plus douter du perfide attentat. Mais ce fait fut altéré. La vérité eſt que ce houſard, ou valet-de-chambre, étoit chargé du ſoin des papiers que le roi avoit dans ſon cabinet. Des miniſtres du roi de Pologne qui le ſavoient, avoient auſſi été informés que ce jeune homme étoit amoureux d'une fille catholique de Dresde; & par le moyen de cette fille, ils l'engagèrent à tirer des copies exactes des papiers les plus ſecrets de ſon maître. Fréderic s'en douta, fixa un jour le coupable, l'effraya, lui fit avouer le crime, & l'envoya en priſon à Spandau. Au bout d'un an il alloit le faire mettre en liberté, lorſqu'il apprit qu'il étoit mort.

L'abbé de Prades fut auſſi ſoupçonné de trahiſon, & enfermé à Magdebourg, mais moins durement à la vérité. Cet eccléſiaſtique avoit quitté la France à cauſe d'une thèſe impie, que d'autres compoſèrent, à ce qu'on a cru, & qu'il ſe chargea de ſoutenir. Il comptoit de ſe faire un nom dans la ſecte des nouveaux philoſophes, qui commençoit alors à faire grand bruit; à la tête de laquelle étoient d'Alembert & Diderot. Le clergé s'éleva contre la thèſe, & le candidat fut contraint de chercher un aſyle chez

Digitized by Google

un prince qu'il savoit être le protecteur de la nouvelle philosophie. Frédéric le reçut à la recommandation de d'Alembert, lui assigna une pension, & le fit son lecteur après la mort de Lamétrie. Il conversoit avec lui, & s'en amusoit d'autant plus, que cet ecclésiastique étoit moins scrupuleux. Les bontés que le roi avoit pour lui, le mettoient en état de savoir beaucoup de choses, que par sa qualité, soit d'ecclésiastique, soit d'étranger, il n'auroit pas dû savoir. Des officiers de la suite du roi l'accusèrent de correspondance criminelle avec les chefs de l'armée Françoise, qu'il instruisoit, disoit-on, de tout ce que le roi se proposoit de faire. Le roi le fit enfermer dans la forteresse de Magdebourg. Lorsque la guerre fut finie, il lui permit d'aller résider à Glogau, où il avoit un bénéfice, & où il resta comme prisonnier sur sa parole. Le marquis d'Argens, homme bon & compatissant, essaya une fois d'intercéder auprès du roi pour son compatriote de Prades. Le roi répondit : Si vous saviez, marquis, les coups que cet homme m'a fait manquer, vous trouveriez que je le traite encore avec trop de clémence. Cependant bien des gens qui ont connu l'abbé de Prades après sa disgrace, sont persuadés qu'il étoit innocent, ou du moins qu'il ne fut coupable que d'imprudence ; & il est très-certain qu'il citoit à tout propos ce qu'il avoit entendu dire au roi.

Digitized by Google

La faute où tomba l'évêque de Breslau, ne pouvoit pas être d'une auſſi grande conſéquence que celle de l'abbé de Prades. Car on ne l'accuſa point d'avoir révélé les ſecrets de l'état ; il ne fut pas accuſé non plus d'avoir donné des ſecours aux ennemis, ou de leur avoir ouvert les portes de la ville. Mais les démarches que ſa foibleſſe, ou peut-être un zèle ſûrement déplacé, le perdirent juſtement dans l'eſprit du roi, à qui il devoit un état conſidérable, & que ſa conduite ne put qu'affliger. Ce prélat voyant le train que prenoit les affaires en Siléſie, crut que cette province alloit retomber ſous la domination de la reine de Hongrie. Il voulut s'en procurer d'avance la protection, & ſe hâta de faire ſa cour aux commandans Autrichiens. Il eſt très-poſſible que des conſeillers dévots lui repréſentaſſent, qu'enfin le roi de Pruſſe étoit un prince proteſtant ; qu'il étoit toujours mieux pour les catholiques d'être ſujets d'une reine qui profeſſoit la même religion, & qui ſe diſtinguoit par une piété exemplaire ; que lui comte de Schaffgotſch avoit été ſujet de Marie-Thérèſe avant d'être créature de Fréderic : & par combien d'argumens faux, mais ſpécieux dans les circonſtances, ne pouvoit-on pas ébranler un homme foible ?

Dans les dernières campagnes de cette guerre, un gentilhomme Siléſien, nommé Warkotſch,

Digitized by Google

kotsch, fut sur le point d'enlever le roi, & de le livrer aux ennemis. Ce gentilhomme étoit grand joueur, à ce qu'on m'a dit, & il avoit fréquenté toutes les sociétés de Berlin, où il venoit passer l'hiver. Pour rétablir ses affaires dérangées, il s'avisa de vendre ses services aux Autrichiens. Il se trouvoit à une de ses terres, non loin de Schweidnitz, où étoit le quartier royal; & il alloit souvent faire sa cour à sa majesté, qui le recevoit avec bonté. Il remarqua que le roi prenoit si peu garde à sa personne, qu'il n'avoit avec lui que quelques domestiques. La conjoncture lui parut favorable pour le coup qu'il méditoit. Il en fit la proposition à un comte de Wallis, officier dans l'armée Autrichienne. C'étoit, disoit-il, pour faciliter la conclusion de la paix, qui ne pouvoit manquer de se faire dès que le roi de Prusse seroit prisonnier. Il avertissoit l'officier Autrichien de tout ce qui se passoit, en lui envoyant les lettres par son chasseur. La femme de ce chasseur avoit vu plusieurs fois son mari aller & venir: ces missions clandestines lui donnèrent de l'inquiétude. Un jour qu'il étoit près de partir avec la dépêche du seigneur, elle lui fit faire réflexion que cette correspondance pourroit bien être quelqu'intrigue criminelle, & qu'il devoit en informer sa majesté. Le chasseur entra dans les sentimens de sa femme, & porta au roi la lettre que son maître écrivoit

Digitized by Google

à l'officier Autrichien. C'étoit le dernier avis qu'il avoit à donner pour l'exécution du deſſein ; car à la réception de la lettre, un détachement devoit venir ſurprendre le roi, & l'enlever. Le roi envoya un détachement ſur le lieu où on l'attendoit, fut aſſuré de la réalité de cette trame, & donna ordre au général Kruſemark de faire arrêter le baron de Warkotſch. Le général envoya à la maiſon du gentilhomme un officier avec quelques ſoldats, ſans l'inſtruire du motif de cet arrêt. Cet officier trouva Mr. de Warkotſch, & lui annonça l'ordre qu'il avoit. Le gentilhomme eut l'adreſſe d'amuſer l'officier, en lui diſant d'abord qu'il ſavoit bien de quoi il étoit queſtion ; que certainement on étoit fâché contre lui de ce qu'il n'avoit pas fourni tout ce qu'on vouloit ; mais qu'il n'avoit pu faire davantage. Il fit entrer l'officier ; lui fit ſervir du café & du vin. En attendant il entra dans une autre chambre, feignant de vouloir prendre quelqu'habit, ou ſatisfaire à quelque beſoin naturel. Les fenêtres de cette chambre donnoient dans le jardin ; il ſauta en bas, & ſe ſauva. Le roi ne s'en inquiéta point, & dit qu'on ne donneroit plus de telles commiſſions à l'officier qui s'en étoit ſi mal acquitté. Un prêtre, nommé Schmidt, fut mêlé dans ce complot. Mais on ne ſait pas bien ſi c'étoit de la religion du baron de Warkotſch luthérien, ou de celle du chaſſeur catholique. Pour

Digitized by Google

le prêtre, dit un auteur Silésien, il étoit de la religion de Jacques-Clément, de Castel, de Damiens. Si ce prêtre étoit luthérien comme le baron, cela feroit voir que sans être élevé par des Dominicains ou des Jésuites, on peut donner dans le fanatisme le plus exécrable (*a*). On a remarqué que sur la cheminée de la chambre où se tenoit ordinairement le baron, il y avoit une inscription en lettres d'or, qui disoit qu'il faut être à l'égard des rois comme à l'égard du feu : *Ut cum igne sic cum regibus.*

Quelque peu de précaution que le roi prît pour la sûreté de sa personne, il paroît néanmoins qu'il s'étoit préparé aux accidens qui pouvoient lui arriver. Il avoit même pris des mesures pour ne pas tomber vivant dans les mains de ses ennemis. Il portoit dans une petite boîte, attachée au cou, une vingtaine de pilules de mercure corrosif, qu'il comptoit d'avaler au moment qu'il se trouveroit fait prisonnier. Il le dit un jour à un des généraux de sa suite, qui dans le temps de la guerre dont nous parlons, étoit au service d'Autriche, & servoit précisément sous le général Brentano, à qui Fréderic auroit été livré, si le complot eût réussi. Le général lui répondit : Ne croyez-vous pas, Sire, que si j'avois été commandé

(*a*) Voy. *Von Schlesien vor und nach* 1740. ater. Thel, p. 180.

Digitized by Google

pour venir vous enlever, comme effectivement à tour de rôle je l'aurois été, mon premier soin n'eût été de chercher exactement sur votre corps les pilules, & de vous les ôter (*a*)?

Le roi a peint, en plus d'un de ses ouvrages, le triste état où il se trouvoit (*b*); mais ces ouvrages mêmes, dont nous parlerons dans la suite, servoient à le dissiper, à le distraire de la vue des maux qui l'accabloient, & des suites qu'on pouvoit encore craindre. Il est sûr que ses ennemis ont espéré de le dépouiller de la plus grande partie de ses états, & que lui-même a cru quelquefois qu'on alloit le réduire à la condition des princes du troisième rang. Il lui étoit sur-tout nécessaire de détacher la Russie de l'alliance de ses ennemis; & il en cherchoit les moyens depuis quatre ans. Enfin peu de jours après la bataille de Torgau, on lui indiqua, parmi les personnes attachées à son service, un conseiller Courlandois, nommé Badenhaupt, dont un fils étoit chirurgien confident du comte de Schwalow. Le roi savoit certainement que Schwalow étoit tout-puissant

(*a*) Cette réplique ne nous paroît pas réfléchie, parce que le roi, d'après sa résolution bien prise, n'eut point donné le temps nécessaire aux recherches du général. *L'Éd.*

(*b*) C'est particuliérement dans ses Poésies & sa Correspondance qu'il épanche ses sentimens, & comme c'est toujours dans le sein de l'amitié, il en résulte beaucoup d'intérêt pour tout lecteur sensible. L'édition gr. in-8vo d'Amsterdam réunit seule toutes les pièces de ce genre. *L'Éd.*

Digitized by Google

auprès de l'impératrice Élisabeth ; & il trouva fort à propos l'expédient d'employer l'émissaire qu'on lui proposoit. Il fit dresser des instructions secrètes, qu'il envoya en lieu sûr, où le conseiller devoit les trouver ; parce qu'il étoit forcé de traverser un pays occupé par les Russes, pour se rendre en Russie. Il fut effectivement arrêté, & conduit devant le comte de Fermor, qui l'examina lui-même fort exactement, & il le fit même examiner par une commission qu'il nomma, pour savoir quel pouvoit être l'objet de ce voyage. Badenhaupt répondit constamment que des affaires de famille de la dernière importance l'appelloient en Courlande. Fermor le laissa partir ; mais il le fit accompagner par un officier, qu'il chargea de ne pas le perdre un moment de vue. Cet officier s'acquitta si bien de la commission, & surveilla son homme de telle manière, qu'il ne put partir de Mietau, ni même faire parvenir à Pétersbourg le moindre écrit, pendant un an entier qu'il s'arrêta à Mietau. Il se vit enfin obligé de prendre la route de Berlin.

Un événement auquel on ne s'attendoit pas si-tôt, fit pour le roi beaucoup plus que n'auroit fait la mission de Badenhaupt (*a*).

(*a*) Notices particulières. *R. G.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Mort d'Éliſabeth, Impératrice de Ruſſie. Suites de cet événement. Priſe de Schweidnitz. Exploits du Prince Henri. Paix de Hubertsbourg.

L'Impératrice Éliſabeth mourut vers la fin de l'an 1761. Le ſucceſſeur n'attendit pas ſeulement que le corps de la défunte fût enterré ſelon les cérémonies accoutumées, pour donner les preuves de ſon amitié, de ſon enthouſiaſme pour le roi de Pruſſe. Il fit dans le moment rendre la liberté aux généraux Pruſſiens qui avoient été faits priſonniers, & il n'en retint que quelques-uns, pour mieux leur témoigner ſes ſentimens par toutes ſortes de politeſſes. Il en combla ſur-tout le comte de Hordt, ce même ſeigneur Suédois dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui étant paſſé au ſervice de Pruſſe, avoit été fait priſonnier par les Ruſſes à la journée de Francfort. Pierre lui permit, & il le preſſa même d'expédier une eſtafette à Breslau, où étoit Fréderic, pour lui marquer les diſpoſitions du nouvel empereur. Il envoya quelques jours après un aide-de-camp au roi, pour lui annoncer plus directement ſes diſpoſitions à ſon égard; & il demanda que le roi lui envoyât le

Digitized by Google

baron de Goltz, pour réſider auprès de lui en qualité de miniſtre. La réponſe que le roi fit à ſon général Hordt, étoit telle qu'on peut ſe l'imaginer, pleine d'expreſſions adroitement amenées, pour s'attacher de plus en plus un prince que le Ciel avoit deſtiné à le tirer du triſte état où il étoit réduit. L'effet de cette correſpondance ménagée par le comte de Hordt, & enſuite par l'aide-de-camp que le czar envoya à Breslau, fut que non-ſeulement la Ruſſie ſe détacha de l'alliance de l'Autriche & de la France, mais qu'on deſtina les vingt-quatre mille hommes qui étoient en Pruſſe & en Allemagne, pour ſervir comme auxiliaires dans l'armée Pruſſienne. La Suède, où le parti des Ruſſes, des Anglois & de la reine prévaloit, fit auſſi-tôt une ſuſpenſion d'armes; & Fréderic ſe vit délivré d'une grande partie de ſes ennemis, par le nombre deſquels il s'étoit vu preſqu'accablé, & fut renforcé par la jonction des troupes que Pierre lui envoyoit à ſes ordres.

Mais dans les premiers tranſports de la joie qu'éprouva Pierre III de ſe voir maître, & de pouvoir manifeſter à l'univers, d'une manière ſi éclatante, ſon amitié pour le roi de Pruſſe, il avoit fixé la première époque d'une révolution qui alloit le renverſer du trône, & mettre fin à ſes jours. Il obligea l'impératrice ſon épouſe à décorer de l'ordre de Ste. Catherine la comteſſe de Woronzow, qu'il déclaroit par-là ſa

Digitized by Google

favorite en titre. L'impératrice ne put qu'en être bleſſée au vif. Des officiers, des courtiſans, plus affectionnés à cette princeſſe qu'à ſon époux, conſpirèrent contre lui. La fin que fit le czar après ſept mois de règne, eſt aſſez connue, & il n'eſt pas de mon ſujet de la détailler. Fréderic perdit cet ami le 9 de juillet 1762. Il étoit à craindre que la nouvelle impératrice Catherine II, qui n'étoit pas plus d'accord avec ſon mari que celui-ci ne l'avoit été avec Éliſabeth ſa tante, ne rentrât avec les ennemis de Fréderic dans les engagemens que Pierre III avoit rompus. Effectivement elle fit déclarer d'abord que ſes troupes n'abandonneroient point la Pruſſe; & elle fit même arrêter le baron de Goltz, envoyé du roi à Pétersbourg, que le czar avoit fort diſtingué. Il ſe trouva dans les papiers de l'empereur défunt pluſieurs lettres que le roi de Pruſſe lui avoit écrites au ſujet de ſes mécontentemens domeſtiques, & ſur le deſſein qu'il avoit de faire renfermer Catherine dans un monaſtère, comme Pierre I y avoit renfermé Eudoxie ſa première femme. Fréderic lui conſeilla de ne point faire de ces coups d'éclat, de tâcher de s'arranger de la meilleure façon qu'il pourroit, & d'avoir pour ſon épouſe tous les égards qui pouvoient ſe concilier avec ſa propre tranquillité. Catherine II, convaincue des bonnes diſpoſitions de Fréderic, ne voulut pourtant pas agir contre l'Autriche. Elle rap-

Digitized by Google

pella les troupes que Pierre avoit envoyées au ſecours des Pruſſiens, & ſe déclara neutre. Si le roi n'eut point un allié dans la Ruſſie, il eut toujours un ennemi de moins à combattre.

Le gros de la guerre étoit réduit à Schweidnitz. Cette place avoit été pluſieurs fois priſe & repriſe. Elle étoit actuellement dans les mains des Autrichiens, qui ſe flattoient de reſter maîtres de la Siléſie, s'ils pouvoient garder cette place. Le comte de Guaſco, Piémontois au ſervice de l'impératrice-reine, étoit chargé de la défendre avec onze mille hommes de garniſon. Le roi l'aſſiégea avec la plus grande partie de ſes forces; & le maréchal Daun ne négligeoit rien pour faire lever le ſiège. La défenſe du général Autrichien fut belle & courageuſe; & le roi avec un ingénieur François, nommé Le Fèvre, fit plus qu'il n'avoit jamais fait dans ce genre de guerre. Guaſco, après ſix ſemaines de défenſe, fut contraint de capituler (a).

Le prince Henri, dans les cinq premières années de la guerre, n'avoit encore commandé en chef aucune bataille. Il s'étoit trouvé à celle de Rosbach; mais le roi ſon frère y étoit, & l'honneur devoit être pour lui. Dans la ſuite il n'avoit fait, avec l'armée qu'il commandoit, que ſe tenir ſur la défenſive, & empêcher que ni l'armée de Daun, ni celle de l'Empire com-

(a) *Von Schleſien.* 2ter Theil, pag. 901

Digitized by Google

binée avec d'autres troupes Autrichiennes, ne s'emparaſſent de la Saxe (*a*). Il tint toujours les généraux ennemis tellement en échec, que par ſon moyen le roi put reſter en poſſeſſion de tout le pays d'où il tiroit la principale ſubſiſtance de ſon armée. Fréderic a dit mille fois que le prince Henri étoit le ſeul qui n'avoit *fait aucune faute dans cette guerre.* On comparoit ce prince, auſſi-bien que le maréchal Daun, à Fabius Maximus, ce fameux Romain, qui à force de temporiſer, rétablit les affaires de ſa patrie réduite aux dernières extrêmités. Après qu'on eut fait la trève avec la Suède, le prince Henri s'étoit fait joindre par quelques troupes qui étoient dans le Mecklenbourg, oppoſées juſqu'alors aux Suédois; il avoit empêché, avec autant d'habileté que de bonheur, la jonction des Autrichiens & des troupes de l'Empire; & après avoir fait quelques centaines de priſonniers, & enlevé quelques canons, il étoit allé prendre ſon quartier à Freyberg. Il y reſta tout l'été, tenant en échec Daun, auſſi-bien que le prince de Stolberg, qui commandoit les troupes de l'Empire; il les empêcha de ſecourir Schweidnitz, que les Pruſſiens aſſiégeoient, & que les ennemis faiſoient tous leurs efforts pour défendre.

(*a*) Voyez la continuation de l'Hiſtoire de l'Anglois Lloyd, traduite par Mr. de Tempelhof, Tome III, pag. 272 & 333.

Digitized by Google

Le roi s'étoit campé près de Péterswalde avec un corps d'observation. Le duc de Brunswick Bévern faisoit le siège de la place que le général Gnasco défendoit, & qu'il ne rendit qu'après une glorieuse défense de soixante-quatre jours. Lorsque la place fut reprise, le roi laissa en Silésie le duc de Bévern, pour couvrir cette province, & vint au secours du prince Henri, que le général Serbelloni & le prince de Stolberg avoient dépossédé de Freyberg. Mais le prince attaqua les ennemis dans leurs retranchemens, & les défit avant l'arrivée du roi. On a prétendu que le roi pardonna difficilement à son frère le gain de cette bataille, que lui-même étoit venu pour livrer (*a*). Je ne saurois croire que Fréderic II, couvert si amplement de lauriers par douze victoires qu'il avoit remportées, pût envier à un frère qu'il aimoit & qu'il estimoit, l'honneur d'en avoir gagné une. Il est vrai que le roi a dit que sans cette bataille la paix se seroit faite également. Il n'est pourtant pas moins vrai que les conditions de la paix durent être plus avantageuses après la victoire. Les ennemis devoient être persuadés que toute la force, toutes les ressources de l'état, n'étoient pas dans la seule personne du roi, & que même sans lui & sans le vieux prince

(*a*) Observations sur la constitution militaire de Sa Majesté Prussienne, pag. 79. Edition de Berlin.

Digitized by Google

d'Anhalt, sans Schwérin & Winterfeld, les armées Prussiennes pouvoient vaincre. Mais la réputation de Fréderic, comme roi de Prusse, n'en devint que plus grande. Peu de jours après la bataille, on entra en conférence pour faire la paix. Aucun traité de paix après une guerre acharnée de plusieurs années, ne fut terminé avec moins de formalités. Le roi n'avoit avec lui que Mr. de Hertzberg, avec le titre de conseiller-privé. Il avoit pour la Saxe & l'Autriche deux simples conseillers. Quelle différence entre cette négociation & celle de Westphalie & d'Utrecht! Il faut pourtant considérer que les parties belligérantes devant rentrer en possession de ce qu'elles possédoient avant la guerre, les discussions ne pouvoient pas être longues, dès qu'on étoit las de se battre. La paix fut signée au château de Hubertsbourg, près de Dresde, l'an 1763.

Cette guerre coûta au roi de Prusse cent quatorze millions. Cela étant, les revenus ordinaires de l'état auroient pu suffire, si la meilleure partie des provinces n'avoit pas été envahie par les ennemis, & s'il n'eût pas fallu fournir à l'entretien des cours & des magistrats, & de tous les établissemens économiques & civils. Ainsi il auroit dû s'endetter; & c'est ce qu'il ne fit pourtant pas, moyennant les ressources qu'il avoit su se ménager, & les fonds qu'il avoit en réserve. L'occupation de la Saxe,

Digitized by Google

les quatre millions par an que lui valoient les subsides de l'Angleterre, les contributions que les généraux Kleist & Ziethen exigeoient de l'Empire, & quelques autres ressources, suppléèrent au vide des revenus que causoit l'invasion de la Prusse par les Russes, & du pays de Magdebourg & de Halberstadt par les François. Il est sûr d'ailleurs qu'au commencement de la guerre, Fréderic avoit un trésor considérable. Ce trésor a-t-il été épuisé pendant les six à sept ans de dépenses extraordinaires & de désastres ? Il en tira une partie. Mais il est notoire qu'après la paix on ramena de Magdebourg au château de Berlin quantité de chariots chargés de caisses, pour la plupart remplies d'or & d'argent monnoyés, outre la vaisselle d'or à laquelle on n'avoit pas touché.

Un des moyens dont il s'étoit avisé au commencement de la guerre, ce fut de faire frapper de la monnoie qui, avec l'empreinte ordinaire, n'avoit pas le tiers de la valeur intrinsèque de ce qu'elle devoit valoir. L'alliage surpassoit le véritable métal qui en faisoit le titre. Cette opération singulière se fit sur-tout dans les hôtels de la monnoie de Saxe, à Dresde & à Torgau. Pour exécuter cette opération, le roi se servit d'un négociant juif de Berlin, appellé Éphraïm (*a*). Cet homme employa les

(*a*) Voyez une brochure intitulée : *Éphraïm justifié.*

Digitized by Google

orfèvres, les frippiers, les courtiers de sa nation, très-habiles dans de tels métiers, pour faire & pour répandre en Saxe, en Pologne, & par-tout, la nouvelle monnoie, que tout le monde prit d'abord avec avidité comme bonne, & qu'on fut forcé de prendre encore long-temps, après qu'elle fut estimée à sa juste valeur. Le roi faisoit payer les troupes & tous les employés avec cet alliage, comme si c'étoit de l'argent ordinaire. Il tâchoit de retirer le bon ; & lorsque la paix fut faite, la monnoie courante ne fut plus reçue dans les caisses royales ; ce qui causa une altération considérable dans les fortunes, & un très-grand bouleversement dans le commerce. On fut enfin forcé de se défaire de cette monnoie, en la vendant comme une composition métallique au tiers de la valeur qu'elle avoit eue au commencement. J'ai parlé à des négocians Hollandois, qui par spéculation achetèrent ces espèces pour les fondre, & qui ne donnoient que huit gros, au-lieu de vingt-quatre, pour chaque écu, ou neuf écus pour un ducat, qui n'en devoit valoir que trois. On peut juger par-là en quel discrédit cette monnoie étoit tombée. Mais enfin l'état n'y perdit rien (*a*).

(*a*) Voy. Lettre d'un habitant de Berlin à son ami à La Haye, imprimée à Berlin en 1773, chez Decker.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Occupations littéraires du Roi pendant la guerre. Éditions de ses Poésies. Connoissances qu'il fit avec des savans Allemands. Sa prédilection pour les Suisses. Raccommodement avec Voltaire ; liaisons avec d'Alembert.

PEndant la guerre, Frédéric n'eut d'autres délassemens que celui de la lecture & de l'étude. Il lisoit, en campagne même, les ouvrages de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de la Rue, & il les imitoit en composant des oraisons funèbres & des sermons ; ou en faisant des essais de différente manière. Les événemens & les circonstances où il se trouvoit, lui en faisoient naître l'idée, quoiqu'ils paroissoient quelquefois n'avoir aucun rapport à l'état où il se trouvoit. L'éloge du cordonnier Mathieu, qui courut d'abord toute l'Europe, a été composé au milieu des opérations militaires, & dans le trouble de la guerre. Il composa aussi un sermon sur le jugement universel. Quoiqu'il ne fût pas trop persuadé de cette grande vérité, le sujet lui parut trop riche pour ne pas s'y exercer. Se trouvant un jour campé près de l'endroit où Charles XII avoit laissé échapper le général de Schulenbourg,

Digitized by Google

qu'il poursuivoit, Fréderic écrivit des réflexions sur les talens militaires de ce héros de la Suède, qu'il compare à Alexandre, & qu'il met bien au-dessous de celui-ci. Il lut en campagne l'Histoire Ecclésiastique de l'abbé Fleury, & il en fit ou s'en fit faire des extraits, qu'il publia dans la suite.

La poésie venoit à son tour. Fréderic composa pendant la guerre plusieurs pièces en vers, qui tiennent de l'élégie, & qui étoient effectivement des complaintes que les malheurs particuliers & les désastres publics lui dictoient. Il adressa une de ces épîtres à la margrave de Bareuth, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit malade depuis quelque temps. C'étoit la personne de toute la famille avec laquelle il entretenoit le plus correspondance. Il existe encore un recueil considérable de lettres qu'il lui écrivit, & que le margrave après la mort de son épouse se fit un devoir de renvoyer au roi. Il lui adressa une épître en vers pendant la triste campagne de 1759. Madame la margrave touchoit alors à sa fin. Fréderic reçut la nouvelle de sa mort lorsqu'à peine il avoit achevé cette épître. Il n'est pas sûr s'il l'envoya. Quoi qu'il en soit, il en parut des copies, & on la trouve imprimée. On y voit en des termes très-expressifs l'état d'accablement où l'auteur se trouvoit alors. Il adressa une autre épître au marquis d'Argens, qui montre également

Digitized by Google

lement un cœur navré de douleur. Soit qu'un copiſte, nommé Bonneville, les eût vendues, ou que par d'autres moyens elles ſe ſoient répandues, les poéſies que le roi avoit faites, furent imprimées en Hollande par le libraire Schneider, avec d'autres pièces dont le roi avoit fait tirer quelques exemplaires d'une preſſe particulière qu'il avoit au donjon du château. Il paroît que ces œuvres furent auſſi imprimées en France ; au moins eſt-il certain qu'elles y parurent, & que le roi s'en plaignit. Il déſavoua ces éditions, & en fit faire une à Berlin l'an 1760 (*a*) par Fréderic Voſs, ſous le titre de *Poéſies diverſes*. Cette édition eſt en même temps une preuve du ſoin que Fréderic II avoit de corriger ſes ouvrages, & des meſures qu'il prenoit dès-lors pour diſpoſer les eſprits à la paix, & ſe raccommoder avec ſes ennemis. Il ſupprima quelques ſtrophes, & changea quantité de vers. Il eſt vrai qu'il laiſſa ſubſiſter celui, tant répété, qui l'avoit juſtement brouillé avec le cardinal de Bernis. Mais ce cardinal n'étoit plus alors en faveur ; & d'ailleurs il auroit été inutile de déſavouer ce qu'il en avoit dit, puiſque tout le monde le ſavoit. Il ne changea rien non plus aux paſſages qui regardent le comte de Brühl, qui continuoit d'être tout-puiſſant

(*a*) Voyez l'Avertiſſement de l'édition de Voſs, 1760.

Digitized by Google

auprès du roi de Pologne, électeur de Saxe. Fréderic étoit trop irrité contre ce favori. Mais il supprima les traits piquans qu'il avoit lâchés contre les Russes dans l'ode sixième sur les troubles du nord, & dans l'épître au comte de Podewils. Il substitua au portrait affreux qu'il avoit fait de quelques ministres Russes, des caractères tirés de l'histoire des empereurs Romains. L'épître adressée à la margrave, qu'on trouve dans l'édition de Schneider, ne se trouve point dans celle de Vos (*a*).

Dans les quartiers d'hiver que Fréderic prenoit ordinairement à Dresde & à Leipsick, il faisoit venir chez lui les professeurs & les autres gens-de-lettres qui étoient dans ces deux villes. L'éclat que Leibnitz avoit répandu sur sa patrie, avoit mis la Saxe & les pays qui confinent & qui commercent avec elle, presqu'à l'égalité avec l'Angleterre. Vingt & un ans de règne tranquille & heureux d'Auguste III, depuis l'an 1735 jusqu'à 1756, qui ne furent troublés que par la seconde guerre de Silésie, y avoient fait fleurir tous les beaux-arts. Le faste qu'on a tant reproché au comte de Brühl, dut nécessairement contribuer à leurs progrès; & l'on sait que les plus célèbres auteurs Saxons

(*a*) Le roi conserva toutes les pièces dont il est fait mention dans ce chapitre, les corrigea encore, & elles se trouvent dans les Tomes VII & VIII de ses *Œuvres posthumes* de l'édition gr. in-8vo. d'Amsterdam. *L'Éd.*

Digitized by Google

de ce temps-là, tels que Rabener & Gellert, ont été des protégés de ce ministre.

Il y avoit à Leipsick cinq ou six auteurs très-célèbres en différens genres, qui méritèrent l'attention du roi philosophe, poëte & historien. Il se rappelloit encore Thomasius vingt ans après, mais il n'en avoit pas une idée assez juste. Il distingua particuliérement Gellert, Gottsched & Winckler, qui étoient alors, par différentes raisons, trois oracles de la littérature allemande. Gellert étoit digne de l'être: car à l'exception de quelques pièces de Lessing, il n'y avoit point alors d'auteur allemand qui pût attirer l'attention de Fréderic II, autant que Gellert. Pour Gottsched, que le roi vit plus souvent que les autres, & à qui il parla beaucoup plus qu'à aucun de ses collègues, on se persuadera facilement qu'il devoit plutôt éloigner Fréderic de la lecture & de la conversation des Allemands, que l'y engager. Ce Gottsched, enthousiaste ardent de la langue allemande, travailla beaucoup pour la purger des mots étrangers qu'on y avoit introduits sans goût, sans choix & sans besoin. Mais Gottsched étoit d'ailleurs un pédant des plus plats & des plus insupportables. Comme il avoit pourtant des amis, & que ceux qui ne l'étoient point, n'osoient parler contre un homme que le roi écoutoit, sa majesté eut lieu de supposer qu'il étoit le premier de tous les écrivains allemands,

Digitized by Google

dont il ne put par conſéquent que ſe faire une idée peu avantageuſe. Auſſi la connoiſſance des profeſſeurs Saxons ne refroidit, ni ne diminua la prédilection que le roi de Pruſſe avoit pour les Suiſſes, qui étoient ouvertement les rivaux de Gottſched & de ſes partiſans. Il continua d'en attirer dans ſes états le plus qu'il pouvoit, & les employoit ſur-tout dans les établiſſemens littéraires. Cette nation, qui s'étoit fort diſtinguée dès la renaiſſance des lettres, avoit acquis une très-grande célébrité dans le temps que le roi s'occupoit de l'éducation de ſes peuples, & de l'avancement des ſciences & des arts. Un pays qui, en y comprenant même la ville de Genève, feroit à peine une médiocre province d'une des trois ou quatre monarchies Européennes, comptoit un plus grand nombre d'hommes célèbres vivans que les nations les plus nombreuſes & les plus policées. Cette nation, qui tient à trois autres, avec leſquelles elle confine, parut très-propre pour introduire en Allemagne ce qu'il y avoit de meilleur & de digne d'imitation dans les autres pays, & ſur-tout en France. Tout peu curieux qu'il ſembloit être des ouvrages écrits en allemand, Fréderic n'ignoroit pas que c'étoient trois ou quatre Suiſſes qui avoient commencé à faire le plus d'honneur à la littérature allemande; & que c'étoient des Suiſſes auſſi qui avoient oſé s'oppoſer au goût pédanteſque du fameux

Digitized by Google

Gottſched. Il n'y avoit pas alors dans toute l'Allemagne deux auteurs auſſi connus que l'étoient Haller & Geſsner; l'un de Berne, & l'autre de Zurich. Le Poëme de Klopſtock, beaucoup plus conſidérable qu'aucun ouvrage qui fût ſorti de l'Allemagne, n'étoit pas plus connu que les Eſſais de Haller, les Idylles de Geſsner, & la Mort d'Abel de ce dernier. Il n'y avoit point non plus de littérateurs allemands plus eſtimés de la nation que Breitinger & Bodmer. C'eſt pourquoi il y eut toujours à l'académie beaucoup plus de Suiſſes que de ſavans d'autres nations. Dans les premières années qui ſuivirent la paix, il y eut à l'académie huit ou neuf membres Suiſſes (*a*), ſur vingt-quatre qui la compoſoient. Il n'y en avoit que quinze d'Allemands, François & Italiens. Les inſtituteurs qu'il donna à ſes deux neveux, au prince de Pruſſe aujourd'hui régnant, & au prince Auguſte Henri, étoient Suiſſes. Mr. de Maupertuis avoit peut-être contribué à bien mettre cette nation dans l'eſprit du roi. Maupertuis mourut pendant la guerre, en 1759. Mais l'attachement du roi pour les Suiſſes ne diminua point. Dans le collège qu'on appelle de Joachim, qui eſt une eſpèce d'univerſité, où les

(*a*) Voyez dans la Pruſſe littéraire les articles : *de Beguelin, Bernoulli, de Caſtillon, de Catt, Euler, Lambert, Merian, Sulzer & Weguelin.*

Digitized by Google

professeurs doivent par institution être de la religion réformée, il n'y eut dans les vingt dernières années de la vie de Fréderic que des visitateurs Suisses, feu Mr. Sulzer & Mr. Mérian. Ce dernier est de tous les savans pensionnés que Fréderic avoit attirés à Berlin, celui qu'il voyoit le plus constamment, & qu'il consultoit le plus souvent. Le marquis d'Argens étoit encore auprès du roi après la guerre. Ce roi, passionné pour les gens à talens, s'étoit même raccommodé avec Voltaire : l'un & l'autre avoient également envie de rentrer dans l'ancienne correspondance. Le roi eut même de la peine à s'empêcher de faire les avances. Ce fut de son côté la seule passion pour le bel esprit & pour la littérature qui le porta à rendre son amitié à Voltaire. Mais le poëte avoit d'autres motifs. Il avoit prêté des sommes considérables au duc de Wurtemberg. Il se vit en danger de perdre ses capitaux & ses intérêts ; & il crut que la protection du roi de Prusse lui seroit utile dans cette affaire.

D'Alembert étoit au plus haut degré de sa réputation ; il étoit après Voltaire l'homme de lettres le plus célèbre de l'Europe. Outre qu'il étoit grand géomètre, il avoit la réputation d'un littérateur profond & philosophe. Son Discours sur l'Encyclopédie, & la part qu'il eut à cet ouvrage fameux, lui avoient acquis cette célébrité. De plus, il savoit la musique, & au-

Digitized by Google

près de Fréderic ce talent pouvoit tenir lieu de celui de la poésie. Le roi l'avoit connu personnellement dans son dernier voyage à Wésel & en Hollande. Il souhaita de l'avoir à sa cour, comme il avoit eu Voltaire dix & vingt ans auparavant. D'Alembert vint effectivement l'année 1763 à Potsdam & à Berlin. Le roi le logea dans les châteaux, & il lui offrit des conditions très-flatteuses, pour le fixer auprès de sa personne; mais les attraits de mademoiselle d'Espinasses, unis aux agrémens de la société de Paris, l'emportèrent sur les pensions & les honneurs que le roi de Prusse lui offroit. Il ne resta que trois mois auprès de ce monarque; mais il fut depuis son correspondant régulier. Le sujet de leur correspondance n'étoit pourtant pas borné aux sciences, ni à la littérature. Le roi de Prusse se livroit à ses réflexions politiques sur les affaires du temps, & sur les personnages qui figuroient sur la scène. La liberté avec laquelle il s'ouvrit à d'Alembert dans ses lettres, lui causa quelques tracasseries, soit que d'Alembert fît voir les lettres avec trop peu de réserve, soit qu'on les ouvrît à la poste (*a*).

Depuis l'an 1760 jusqu'à la fin de son règne, le roi gouverna l'académie des sciences de la même manière que Maupertuis l'avoit gouver-

(*a*) Leur Correspondance réciproque se trouve mise en ordre, dans la seule édition gr. in-8vo. d'Amsterdam 1789. *L'Éd.*

Digitized by Google

née pendant quinze années. Ce ſavant étoit mort à Bâle, lorſqu'il retournoit de St-Malo à Berlin l'an 1759. Fréderic ne jugea pas à propos de le remplacer dans la préſidence, & il ſe chargea lui-même de cette tâche.

L'académie avoit acquis une grande renommée, tant en Allemagne que dans les pays étrangers. Des ſavans de toutes nations briguoient l'honneur d'y être aſſociés, & chacun tâchoit de ſe faire recommander à quelqu'un des membres ordinaires, & par leur moyen, au corps de la compagnie. Pendant l'abſence & plus encore après la mort du préſident, la facilité & la complaiſance réciproque des académiciens à propoſer & faire agréger leurs amis, ou ceux qui leur étoient recommandés, groſſirent exceſſivement le catalogue des membres étrangers; de ſorte que vers la fin de la guerre on n'en comptoit pas moins de cent quarante, outre les membres ordinaires. Quelques-uns de ceux-ci voyant que par cette facilité on ne pouvoit que diminuer le prix de cette diſtinction littéraire, engagèrent le marquis d'Argens, directeur de la claſſe de belles-lettres, à repréſenter la choſe au roi. Le marquis le fit; & le roi défendit, l'an 1764, à l'académie de s'aſſocier des membres, & ſe réſerva à lui ſeul cette autorité: au-lieu qu'auparavant l'académie propoſoit au roi des ſujets, que ſa majeſté approuvoit. Le roi depuis cette époque demandoit

Digitized by Google

quelquefois l'avis de l'académie sur des sujets qui vouloient être faits membres, ou il ordonnoit simplement de les recevoir. Quand la place de directeur d'une des quatre classes venoit à vaquer, le roi annonçoit immédiatement lui-même celui qu'il destinoit à la remplir, ou il demandoit à l'académie qu'elle lui proposât les sujets qu'elle en jugeoit capables. Cependant lorsqu'Euler, directeur de la classe de mathématiques, demanda son congé pour aller prendre à l'académie de Pétersbourg une place qui lui parut plus avantageuse, le roi s'adressa à d'Alembert, pour qu'il lui indiquât un géomètre qui pût le remplacer dignement. D'Alembert recommanda Mr. de la Grange, Turinois; & l'académie n'eut jamais lieu de regretter qu'un membre étranger eût cette fois plus d'influence qu'elle-même dans l'esprit du roi son protecteur.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Morts & remplacemens de quelques miniſtres. Voyage d'Helvétius. Établiſſement de la régie.

PArmi les curateurs & les membres que l'académie perdit durant la guerre, on eut lieu de regretter ſur-tout la mort de quatre miniſtres d'état, Mr. de Viereck, le comte de Podewils, le comte de Gotter & le baron de Danckelmann. Otton de Viereck avoit ſoutenu l'ancienne ſociété, languiſſante avant ſon renouvellement: il en avoit même eu le titre de protecteur. Comme miniſtre d'état il avoit le département de la juſtice, des égliſes & des écoles. Le comte de Gotter, natif de Gotha, que Fréderic Guillaume avoit attiré à ſon ſervice, le même qui ſe trouvoit envoyé à Vienne avant la première guerre de Siléſie, étoit encore plus connu comme amateur des lettres, par ſa correſpondance avec le cardinal Paſsionéi, que par ſes emplois politiques & ſes négociations. Son hiſtoire eſt remarquable par quelques accidens, qui prouvent combien le roi étoit ferme à maintenir l'ordre qu'il avoit établi dans ſes caiſſes. Le comte de Podewils, d'une ancienne famille Poméranienne, avoit été mis à la tête du cabinet, & du miniſtère des affaires étrangères,

Digitized by Google

depuis l'an 1730 jusqu'à la mort du baron de Knyphausen. Ce fut lui qui fit le traité de Dresde l'an 1745. Il avoit le rare talent d'être d'accord avec les autres ministres, & de s'attacher d'excellens sujets pour travailler avec lui, ou sous lui, entr'autres Mr. de Borck, & le comte de Finckenstein qui lui succéda, & qui occupe encore la même place aujourd'hui. Pendant quelques années le comte de Finckenstein eut seul le titre de ministre dans son département. Le baron de Hertzberg, dont nous avons déjà parlé, suivoit le roi en qualité de conseiller du cabinet & de chef des archives ; mais il faisoit peut-être plus qu'aucun ministre. Ce fut lui qui conclut le traité de paix de Hubertsbourg, après avoir fait sept ans auparavant le mémoire raisonné, pour justifier la prise d'armes & l'invasion de la Saxe, par où la guerre avoit commencé. Fréderic II, très-satisfait de ses services, le fit ministre d'état, & le donna pour collègue au comte de Finckenstein, comme celui-ci l'avoit été du comte de Podewils.

Le baron de Danckelmann, qui mourut sur la fin de l'année 1764, n'avoit point eu une carrière aussi brillante que le comte de Podewils ; parce que le département dont il étoit chargé ne regarde que l'intérieur de l'état ; mais son nom, comme celui de son père, est célèbre dans les annales de la littérature, & dans l'histoire des progrès que firent les arts

Digitized by Google

dans le Brandebourg (*a*). On le trouve attaché à une foule d'hommes illuſtres que comptent les univerſités & les académies des états Pruſſiens, & nous aurons ſouvent lieu de le nommer dans la *Pruſſe littéraire* qui ſuivra cet ouvrage. Il fut remplacé par Mr. de Dorville.

La mort & le remplacement du miniſtre Danckelmann, ni même celle du comte de Podewils, ne firent pas autant de ſenſation que l'établiſſement d'une nouvelle adminiſtration dans les acciſes.

Une perſécution théologique ſuſcitée à l'auteur du fameux livre de l'*Eſprit*, amuſa d'abord Fréderic, qui s'intéreſſoit toujours à ces ſortes d'affaires, & contribua bientôt à lui faire imaginer ou à exécuter un nouvel établiſſement économique. Le livre d'Helvétius n'avoit pu échapper aux cenſures de la faculté de théologie, & aux pourſuites des cours de juſtice : en effet, il détruit tout fondement de religion & de moralité, en réduiſant l'eſſence de l'ame à une diſpoſition machinale, matérielle & mortelle. Les déſagrémens que l'auteur eſſuya à cauſe de ce livre, le déterminèrent à voyager

(*a*) Voyez les Mémoires de Pœllnitz, Tome I, & l'Explication de la Médaille ſur la Pléïade, donnée par Kœhler, & traduite par Mr. Formey. Cette Pléïade eſt une alluſion aux ſept frères Danckelmann, l'un père & les autres oncles du miniſtre dont il eſt ici queſtion. Voyez Mémoires de l'Académie de l'an 1765.

Digitized by Google

pour s'en distraire. Après avoir été en Angleterre, il vint en Allemagne, où il ne pouvoit manquer d'être bien reçu du roi de Prusse. Il est vrai que les choses qu'Helvétius avoit écrites, ne devoient point lui attirer la confiance de ceux avec qui il vouloit se lier. Un homme qui lit dans nos pensées, qui les analyse, qui les juge, ne nous met pas fort à notre aise quand nous nous trouvons avec lui. Fréderic se souvenoit outre cela qu'Helvétius avoit dit quelque part, qu'il n'y a guère que la première entrevue qui soit intéressante pour les personnes qui ont souhaité de se connoître. En le recevant, il voulut lui faire sentir que cette réflexion l'avoit frappé. Helvétius fut sans doute faire des exceptions flatteuses & obligeantes à son aphorisme ; & le roi ne se contenta pas de voir une seule fois un homme si renommé. Mais le public ne s'attendoit point que les entretiens d'un philosophe, qui d'ailleurs passoit pour un homme bienfaisant, dussent avoir des conséquences fiscales, & grossir le trésor du roi par des opérations financières.

Après que l'on avoit tant parlé du livre de l'*Esprit*, on ne se souvenoit plus que son auteur avoit été fermier-général. Le roi de Prusse, qui ne l'avoit point oublié, sut mêler à la métaphysique & à la morale des objets qui ne l'intéressoient pas moins. Il entretint le moraliste, le métaphysicien sur des matières économiques,

Digitized by Google

ſur l'impôt, ſur l'acciſe. Helvétius avoit commencé par faire quelque compliment au roi ſur ce que ſes ſujets étoient mieux habillés & de drap plus fin que ne l'étoient les François, & qu'ils paroiſſoient être dans l'aiſance. Il inféroit delà que le pays pouvoit facilement ſupporter des augmentations d'impôt. Quels qu'aient été les propos & les réflexions d'Helvétius, on a cru conſtamment que ce fut à la ſuite de ces entretiens que Fréderic II mit les acciſes, les douanes, les péages ſur un nouveau pied d'adminiſtration. On fut d'abord étonné que le roi de Pruſſe eût préféré des financiers François, & embraſſé leur ſyſtême, vu le déſordre affreux où étoient déjà les finances de la France. Mais Fréderic ſavoit bien d'où venoit le déſordre, & il eſpéroit de profiter par le bon côté du ſyſtême de la France, ſans tomber dans les abus qui s'y étoient introduits & enracinés. Il vouloit des François pour diriger la recette ; & ſe réſervoit de régler lui-même la dépenſe. Il eſt vrai que les appointemens des nouveaux régiſſeurs étoient hors de proportion des autres départemens ; & l'on ne fut pas peu étonné que ce roi économe, qui n'avoit pas lieu d'être mécontent de ſes ſujets, pût payer ſi largement des traitans étrangers. Mais Fréderic croyoit s'aſſurer mieux du rapport des acciſes, en les confiant à des étrangers, qui n'avoient point de relation avec les gens du pays, qui

Digitized by Google

devoient naturellement être surveillés par ceux-ci ; & ces étrangers ne seroient point venus sans la perspective de quelque fortune. Il vouloit d'ailleurs que si la nouvelle administration devoit s'attirer la haine publique, cette haine se tournât plutôt contre une troupe d'aventuriers étrangers, que sur ses sujets naturels. Au reste il connoissoit le caractère des François, & il espéroit d'après ce qu'il avoit lu dans les Œuvres de Machiavel, que ces François mangeroient le produit de leur pillage avec ceux mêmes qu'ils avoient pillés (*a*). Il cherchoit en même temps, par ce moyen, de réveiller l'industrie des Brandebourgeois, dont l'esprit lui paroissoit lent & tardif en comparaison des nations méridionales. Il crut que l'activité, & l'inquiétude turbulente de cette colonie de traitans, répandue dans toutes les villes parmi les Allemands, pourroient exciter utilement l'émulation de ces derniers. Tous ces nouveaux emplois, qui ont tant étourdi les Allemands, & dont on n'a cessé de donner la liste (*b*), sans crainte d'infecter la pureté de

(*a*) Rittrati delle cose di Francia.

(*b*) *Es langte im Jahr 1766 eine Colonie von franzöſiſchen Regiſſeurs und Commis auf der Poſt, zu Pferde, auf Eſeln und zu Fuſs in den preuſsiſchen Ländern an ; ſie errichteten zu Berlin eine ſehr hoch beſoldete Regie, und ſchickten Directeurs, Inſpecteurs, Viſitateurs, Controlleurs, Commis und Plombeurs nach allen Pro-*

Digitized by Google

leur langue de ces mots étrangers, ne pouvoient qu'aiguillonner la nation.

Un auteur Siléſien, d'ailleurs fort inſtruit des affaires économiques de la monarchie Pruſſienne, & ſur-tout de ſa province, ſemble douter que l'établiſſement de la régie ait beaucoup augmenté les revenus du roi. J'ai entendu dire à un de ces régiſſeurs, dont l'honnêteté a paru la moins douteuſe, qu'on avoit augmenté preſque du double le rapport de l'acciſe, malgré même les nouvelles prohibitions des marchandiſes étrangères, & la multiplicité des franchiſes que le roi accordoit aux fabriquans. Le cinq pour cent qu'il accordoit à l'adminiſtra-

---

vinzen, auch Brigaden von Anticontrebandiers zu Pferde und zu Fuſs auf die Gränzen. Schleſien erhielt auch ſeinen Theil davon. Die neue Regie vervielfältigte die Acciſe- und Zollvorſchriften durch eine Menge von Ordonnanzen; und da ſie mit den vorigen Geſetzen und ihren Gründen nicht bekannt war, ſo, muſsten Widerſprüche und Verwirrung geſchehen. Von Schleſien vor und Seit dem Jahr 1740. 2ter Theil, p. 230.

Es erſchien im Jahr 1766 ein ganzer Troſs von franzöſiſchen Regiſſeurs und Commis in den preuſsiſchen Staaten, die zu Berlin eine weitläuftige Kanzley von vielen collegien anlegten; und nachdem den 14 april ein königlich Patent vorausgegangen war, die Provinzen dieſſeits der Weſer mit einer Sündfluth von Directeurs, Inſpecteurs, Viſitateurs, Controlleurs, Commis und Plombeurs überſchwemmten, die um den Schrecken der Unterthanen zu vermehren, mit ganzen Brigaden von bewaffneten Anticontrebandiers zu Roſs und zu Fuſs aufmarſchirten. Fiſcher, Geſchichte Friederich des Zweitens, 2ter Theil, Seite 273.

Digitized by Google

tion sur l'excédent de ce qui lui avoit été fixé, ce *tantième*, ces remises qui ont excité tant de cris contre les traitans, sont une preuve évidente de l'augmentation des revenus. Quoi qu'il en soit, dans un temps où l'on auroit eu besoin d'être soulagé après les désastres de la guerre & après le haussement du prix des denrées & des manufactures, que l'altération de la monnoie avoit causé, toute augmentation d'impôt devoit paroître insupportable. Et ce qui rendit la nouvelle administration des accises extrêmement odieuse, c'est qu'à mesure qu'elle étoit onéreuse au public, elle mettoit les traitans en état d'étaler un faste outrageant; & ces traitans étoient des étrangers, des François, des hommes d'une nation qu'on envioit, qu'on haïssoit déjà par d'autres motifs. Aussi les cris sourds se firent-ils entendre jusque dans les pays lointains. L'on n'a pas oublié encore l'apostrophe épisodique qu'un écrivain François très-connu adressa, sur ce sujet, à Fréderic, dans un ouvrage qui sembloit n'y avoir aucun rapport (*a*).

(*a*) L'abbé Raynal, Histoire philosophique des établissemens des Européens dans les deux Indes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Le Roi craint de voir manquer sa succession. Affaires de Neuchâtel.

LA mort d'un neveu jeta Fréderic II dans quelques inquiétudes. De quatre fils qui survécurent au roi Fréderic-Guillaume I, & qui s'étoient tous mariés, toute l'espérance d'une postérité masculine étoit réduite à une seule tête. Le roi n'avoit point d'enfans, & il avoit renoncé à l'espérance d'en avoir. Le prince Henri, marié depuis plus de vingt ans, n'en avoit pas non plus. Le prince Ferdinand, après dix ans de mariage, laissoit encore douter s'il auroit des héritiers. Auguste, prince de Prusse, mort l'an 1758, avoit laissé deux fils. Fréderic-Guillaume l'aîné, aujourd'hui régnant, n'avoit encore qu'une fille; le prince Henri, son frère unique, n'étoit pas encore marié. Le roi, qui l'aimoit particuliérement, comptoit beaucoup sur lui. Ce prince mourut l'an 1767, & sa mort causa au roi son oncle une grande affliction. Quoiqu'il s'appellât le philosophe de Sans-Souci, il ne s'intéressoit pas moins à tout ce qui regardoit sa famille & intéressoit l'état. Pour soulager son cœur, il fit lui-même l'éloge du prince, & le publia.

Digitized by Google

Quelques mois avant ce funeste événement, le roi avoit fait imprimer l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*. Soit que l'abbé de Prades avant sa disgrace lui eût indiqué tous les faits les moins édifians qui se trouvent dans les annales du christianisme, ou que le roi les eût notés lui-même en lisant Fleury (*a*), il les mit ensemble, & les fit imprimer, en y ajoutant une préface remplie d'idées encore moins édifiantes que ces faits. Cet ouvrage n'a pas été dénoncé, que l'on sache, aux congrégations de Rome, & bien moins au parlement de France, qui prend rarement connoissance des livres qui ne s'impriment point dans le royaume. Mais il se trouva à Berne quelqu'un qui se crut en devoir de le faire proscrire formellement. Peut-être un esprit de vengeance littéraire y eut-il part. Le roi n'avoit point loué les Poésies de Haller (*b*). Ce célèbre médecin poëte, qui se montra toujours assez religieux, étoit alors l'ame du conseil de sa patrie. L'arrêt fut prononcé contre l'Abrégé de Fleury, quoiqu'avec ménagement : car on dit que cet ouvrage portoit faussement la date de Berlin ; & l'on feignit de ne pas croire qu'il fût du roi (*c*). Fréderic

(*a*) Voyez ci-dessus Chap. XXIII, pag. 207.

(*b*) Voyez les Poésies du Philosophe de Sans-Souci, édition in-8vo., 1760.

(*c*) Mercure politique, de l'an 1768.

Digitized by Google

en rit sans doute. Cependant il eut à Berne une autre affaire qui dut le chagriner, mais non contre les Bernois.

La principauté de Neuchâtel, avec le Vallengin, ne rapporte pas au roi de Prusse ce que lui rapportent les plus petits & les plus misérables districts de la Marche électorale, ou de ses autres états. Mais ce petit pays a souvent donné plus d'occupation au ministère que plusieurs grandes provinces. Le pays de Neuchâtel & de Vallengin étoit devenu remarquable, parce qu'au commencement du siècle, l'an 1707, il avoit été lui-même juge entre les différentes familles qui prétendoient succéder aux anciens souverains de la maison de Hochberg & de Longueville. Ce fut à la mort de Marie d'Orléans, épouse de Henri de Savoie, Nemours (*a*). Si les hommes savoient jouir de leur bonheur, les Neuchâtelois seroient le peuple le plus heureux du monde. Ils habitent un beau pays, qui est à portée d'avoir facilement tout ce qui contribue aux commodités & aux agrémens de la vie. Ils appartiennent à trois nations qui ne peuvent leur faire aucun mal, & dont ils peuvent recevoir beaucoup de bien. Ils sont en quelque manière François; ils sont associés à la

(*a*) Voyez les Descriptions d'Osterwald & de Mr. Bernoulli, & sur-tout l'article *Neuchâtel*, que Mr. le comte de Hertzberg a fourni au rédacteur de l'Encyclopédie méthodique, & qui se trouve imprimé à part.

Digitized by Google

bourgeoisie de Berne, & ils ont pour souverain un roi Allemand qui ne les gêne point, & qui par les pactes qu'il a signés, leur accorda des privilèges très-essentiels. Mais ils sont aussi inquiets, aussi jaloux de leurs privilèges, que les citoyens d'une ville démocratique le sont de leur égalité. On se plaint à Neuchâtel des entreprises de la cour de Berlin, comme à Genève de celles des magistrats ; & peu s'en faut que les habitans de cette petite principauté ne se comparent aux Anglois toujours en procès avec leur roi. Pendant plus de vingt ans, Fréderic ne s'étoit pas fort occupé de Neuchâtel. Un simple conseiller du département des affaires étrangères, presqu'inconnu à la cour & à la ville de Berlin, étoit chargé des affaires de cet état. Cependant le roi se souvenoit quelquefois qu'il étoit souverain d'un pays demi-suisse & demi-françois, sur les frontières de la Franche-Comté ; & de ce pays aussi peu considérable par son étendue qu'éloigné du centre de la monarchie, il tiroit de bons sujets qu'il employoit dans les commissions étrangères. Quelques-uns de ses convives lui rappelloient de temps à autre qu'il y avoit à Neuchâtel de bon vin ; & les ecclésiastiques du pays, par leur zèle, donnoient lieu à quelques bons mots, par lesquels le roi terminoit leurs querelles. Tout le monde se souvient encore de la réponse de Fréderic II, lorsque de prétendus orthodoxes

Digitized by Google

de la religion réformée sollicitoient la punition du pasteur Petit-Pierre. Ce ministre avoit, dans ses sermons, insinué quelqu'opinion singulière sur l'éternité des peines. Le roi, à qui l'on porta ces plaintes, répondit plus d'une fois : *Si les Neuchâtelois veulent être éternellement damnés, je n'ai rien à redire.* Il s'amusa aussi quelques momens de cette souveraineté, lorsque milord Maréchal en étoit gouverneur, résidant néanmoins la plupart du temps à Potsdam, & que J. J. Rousseau s'y retira. L'on sait que le pasteur de Moûtier-Travers, de la religion réformée, demandoit que l'on chassât de ce pays le philosophe Genevois. C'étoit l'an 1765. Deux ans après il survint une affaire de toute autre nature, qui amena des scènes atroces.

Parmi les privilèges dont jouissent les Neuchâtelois, l'un consiste en ce que la ferme des dîmes que l'on paie en nature au souverain, ne peut être *baillée* qu'aux gens du pays. L'an 1767, peu après que le roi eut établi la régie dans ses autres états, quelques personnes qui n'étoient point de Neuchâtel, offrirent des augmentations considérables à ce qu'on recevoit des dîmes du pays, si on mettoit ces dîmes à l'enchère, en sorte qu'il fût libre aux étrangers d'y concourir. Le roi agréa la proposition ; mais les Neuchâtelois se révoltèrent comme contre une violation de leurs privilèges. On plaida devant le magistrat, & ensuite devant

Digitized by Google

le grand-conseil de Berne, cette république, par les conditions stipulées, lorsque la souveraineté fut adjugée à la maison de Brandebourg, ayant été reconnue juge des différens qui pourroient naître entre les états & le roi.

Outre le gouverneur & le sous-gouverneur, il y a un président & un autre homme de loi chargé de veiller aux intérêts du souverain, qu'on appelle l'avocat-général. Un Neuchâtelois, nommé Gaudot, avoit alors cet emploi. Cet homme alla plaider à Berne pour le roi contre ses compatriotes, & il soutint sa cause avec beaucoup de zèle & de vigueur. La décision du sénat, & du grand-conseil en seconde instance, fut favorable au roi, & les Neuchâtelois furent condamnés avec frais & dépens. Ces frais montoient à une telle somme, qu'il en coûtoit aux Neuchâtelois beaucoup plus qu'ils n'auroient perdu dans un siècle, si la ferme eût été mise sur le pied que demandoit le roi. Ils en furent furieux, & s'en prirent à Gaudot qui avoit plaidé contr'eux. Gaudot se voyant en risque d'être la victime d'une populace effrénée, se retira dans sa maison, & s'enferma dans une armoire, que les révoltés enfoncèrent pour la piller, sans savoir ce qu'il y avoit. Surpris d'y trouver l'objet de leur colère, ils le massacrèrent sur le champ. On procéda contre les auteurs de cet attentat, pour donner satisfaction au roi, & venger la mort de son avocat.

Digitized by Google

Mais les juges étoient, par constitution, compatriotes des coupables ; & la rigueur tomba sur quelques étrangers mêlés dans la conspiration. Le roi ne voulant pas envoyer une armée pour écraser le pays, laissa régler la chose aux Bernois comme arbitres.

CHAPITRE XXVI.

Mort du dernier Margrave de Bareuth. Précis historique des Margraviats de Franconie. Second mariage du Prince de Prusse.

L'An 1769 mourut Fréderic-Chrétien, margrave de Bareuth. Cet événement rapprochoit la perspective de la réunion d'une partie considérable de la Franconie à la maison électorale & royale de Brandebourg. Le pays d'Onolzbach & de Culmbach, appellé communément d'Anspach & Bareuth, est séparé par la Saxe de la Marche-Brandebourgeoise. C'est un pays dont les bourgraves de Nuremberg de la maison de Hohenzollern, aujourd'hui de Prusse, s'étoient rendus protecteurs, ensuite maîtres, & sur lequel ils conservèrent de l'autorité depuis qu'ils eurent acquis la dignité électorale avec le margraviat de Brandebourg.

Avant la paix de Westphalie, & avant que les

Digitized by Google

maisons souveraines de l'Allemagne eussent fait réflexion que la France étoit devenue un royaume très-puissant par l'indivisibilité des domaines de la couronne, & par la réunion de ceux qui en avoient été séparés, chaque prince Allemand partageoit ses états à ses enfans, comme bon lui sembloit. Ces partages pouvoient donner lieu à de petites guerres; mais dans les siècles où l'on n'avoit rien à craindre d'une grande puissance voisine, loin de nuire au corps de la nation, ils en ont fait la force & assuré l'indépendance. Car si les principautés ne se fussent point partagées, & que les branches de maisons souveraines ne se fussent pas multipliées, ce vaste pays seroit depuis long-temps devenu l'héritage de deux ou trois familles, ou peut-être il seroit passé sous un sceptre étranger. Par des partages qu'on trouveroit fort mauvais à présent, les branches de chaque famille souveraine se sont multipliées; & l'on a, par ce moyen, empêché la réunion de plusieurs états sous une seule tête, & aucune maison souveraine d'un pays étranger à l'Allemagne, ne fut appellée à la succession. Albert-Achille, fils de Fréderic, électeur de Brandebourg, avoit eu dix-neuf enfans, dont l'aîné, Jean-Cicéron, lui succéda dans l'électorat. L'autre, appellé Fréderic l'ancien, obtint le margraviat d'Anspach; & Sigismond, le troisième des frères, eut le margraviat de Bareuth. Celui-ci étant

Digitized by Google

mort sans succession, les deux margraviats s'unirent dans la personne de Fréderic l'ancien.

Quoique ce margrave ait eu dix enfans mâles, outre sept filles, sa lignée masculine s'éteignit à la mort de George-Fréderic son petit-fils, l'an 1603. Alors les margraviats se réunirent dans la personne de l'électeur Jean-George, âgé de quatre-vingts ans. Cet électeur, qui avoit eu aussi une famille nombreuse de vingt-trois enfans, dont dix étoient mâles, assigna le margraviat de Bareuth à Chrétien le second de ses fils vivans, & le margraviat d'Anspach à Joachim-Erneft, qui étoit le troisième. L'aîné, Joachim-Fréderic, succéda dans l'électorat de Brandebourg. La branche des margraves de Bareuth étant près de manquer vers le milieu du siècle présent, on commença à prendre des mesures pour réunir les deux margraviats à la couronne royale & électorale, en cas que les deux lignées des margraves s'éteignissent toutes deux. Par d'anciens pactes, ou par une ancienne coutume de famille, cela devoit revenir au premier des cadets de l'électeur régnant. Cependant l'intérêt de la couronne, & même celui de la maison en général, étoit que ces margraviats fussent incorporés aux autres états; & l'on prit en effet, l'an 1752, des arrangemens pour faciliter cette réunion (a). Comme le

(a) Cet acte de l'an 1752 est signé du roi & de son frère Guillaume le 24 juin, & des margraves le 14 & le 17 de juillet.

Digitized by Google

prince de Pruſſe, Auguſte-Guillaume, qui ſe trouve ſouſcrit à cette convention, avoit alors deux fils, il n'étoit pas vraiſemblable que le prince Henri, ni le prince Ferdinand, cadets du roi, puſſent être appellés à la ſucceſſion des margraviats : d'autant plus que l'un des deux margraves, qui par le même pacte devoient ſe ſuccéder réciproquement, étoit plus jeune que les frères de Fréderic. Ainſi leur intervention à ce pacte de famille ne parut point néceſſaire.

Le roi & ſon frère aîné, Auguſte-Guillaume, garantiſſoient aux deux margraviats leur ſucceſſion réciproque, au cas que l'un d'eux mourût ſans laiſſer d'enfans. Le cas eut lieu à la mort du margrave Fréderic-Chrétien. 1769.

Alexandre, margrave d'Anſpach, deſcendant de Joachim-Erneſt, frère de Chrétien I, ſuccéda ſans aucune oppoſition. Il eſt depuis-lors en poſſeſſion des deux margraviats. Il n'avoit pas d'enfans non plus, quoiqu'il fût marié depuis quinze ans. Cela ne pouvoit qu'augmenter les inquiétudes du roi au ſujet de la ſucceſſion.

Le premier mariage du prince de Pruſſe n'avoit point été heureux. Malgré l'affection que le roi avoit pour la princeſſe Éliſabeth de Brunſwick, à laquelle un triple lien l'attachoit, malgré la tendreſſe que le prince royal conſerva toujours pour cette épouſe très-aimable, on ſe vit forcé de rompre ce nœud ſacré. Fréderic-

Digitized by Google

Guillaume épouſa en ſecondes noces Fréderique-Louiſe, fille du landgrave de Heſſe-Darmſtadt. Nous verrons encore les ſuites heureuſes de ce mariage, avant que la vie de Fréderic touche à ſa fin.

CHAPITRE XXVII.

Bâtimens, Fabriques & Colonies établies après la paix de 1763.

A L'occaſion de ce mariage fut achevé le nouveau château près de Potsdam, qui communique par un grand parc avec celui de Sans-Souci. Les neuf ans qui s'écoulèrent depuis la dernière guerre juſqu'au partage de la Pologne, nous offrent beaucoup d'ouvrages que Fréderic fit faire à Berlin & ailleurs.

Le palais dont le roi fit préſent au prince Henri ſon frère, commencé un an avant la guerre, & achevé un an après la paix; celui de la princeſſe Amélie, qu'habite à préſent l'envoyé de Sardaigne; la place dite *de Guillaume*, qu'on préparoit pour y ériger des ſtatues, & quantité d'autres bâtimens, donnèrent un nouvel aſpect à la ville de Berlin; ainſi que le nouveau château & beaucoup de maiſons que le roi bâtiſſoit à Potsdam, en donnoient auſſi un autre à cette réſidence. On y venoit plus qu'aupara-

Digitized by Google

vant de toutes les parties de l'Europe, & l'on y vint sur-tout pour les fêtes qu'on donna à l'occasion du nouveau mariage du prince de Prusse. Ce fut alors que parut pour la première fois une description de ces deux villes, pour servir de guide aux étrangers (*a*).

La fabrique de porcelaine que le roi acheta après la guerre, devenoit de jour en jour plus digne d'attention. En même temps les environs de la capitale & toute la Marche électorale reçurent une nouvelle vie par les colonies que le roi y établit.

Les pays qui composent la monarchie Prussienne sont peut-être les seuls qui doivent leur existence aux soins des souverains. La France, l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, ont été repeuplées par des nations étrangères en différens temps. Mais les Francs qui inondèrent la monarchie Françoise, les Danois, les Saxons, les Normands qui envahirent l'Angleterre, les Goths & les Lombards qui ont fondé des royaumes en Italie & en Espagne, ont tous commencé par amener à leur suite le ravage & la destruction; & ils ne s'établirent que sur les ruines qu'ils avoient faites. Les étrangers qui vinrent ou peupler ou augmenter la population, ou introduire la culture & les arts dans les Mar-

(*a*) Voyez *la Prusse littéraire*, aux articles *Kuster* & *Nicolaï*.

Digitized by Google

ches de Brandebourg, dans la Poméranie & la Pruſſe, y ont tous été attirés par les bienfaits des ſouverains, qui augmentèrent par-là leur puiſſance; ſans incommoder du tout les anciens habitans, ou certainement ſans leur ôter les biens pour les donner à de nouveaux venus, ils ont en même temps ouvert un aſyle, & offert un état ſupportable à des gens que le malheur, quel qu'il fût, obligeoit de quitter leur patrie.

Les anciens margraves avoient attiré dans leurs Marches des habitans des Pays-Bas, qui par des déſaſtres affreux avoient été forcés d'abandonner leurs anciens foyers. Fréderic-Guillaume, ſurnommé le grand-électeur, & ſon fils le roi Fréderic I, reçurent les huguenots, que le faux zèle des confeſſeurs de Louis XIV avoit expulſés de la France; & l'on ſait aſſez combien ces réfugiés ont contribué à la culture de ce pays, & à amener des arts inconnus. Le roi Fréderic-Guillaume I, père de Fréderic II, offrit un aſyle à d'autres réformés qu'on avoit chaſſé de Saltzbourg. Fréderic II, par l'enthouſiaſme que ſon nom avoit inſpiré à l'univers, attiroit chez lui des hommes de tout pays & de toutes conditions: une partie augmenta la population des villes, les autres peuplèrent les campagnes.

On a vu en Siléſie, quelques années après la guerre de ſept ans, plus de deux cent cin-

Digitized by Google

quante nouveaux villages, & plus de deux mille nouveaux établiſſemens d'agriculture, de fabricans ou d'ouvriers. Comptant chaque village, l'un portant l'autre, à ſeize feux ſeulement, & chaque famille à quatre perſonnes, on trouvera un nombre de dix-ſept mille colons, dont les trois quarts du moins ſont étrangers.

Les anciens maîtres de la Siléſie, dit l'hiſtorien de cette province (*a*), n'avoient penſé qu'à reſtreindre le droit des ſeigneurs, & à rendre plus immédiatement dépendans le moyen état & les ſujets inférieurs. Pour venir à ce but, ils ſe ſont plutôt appliqués à affoiblir les états qu'à rendre meilleure la condition des peuples. Pourvu que les ſeigneurs fonciers payaſſent les impôts des terres taillables qu'ils avoient réduites, le gouvernement ne ſe mettoit guère en peine qu'elles fuſſent bien ou mal cultivées. Lorſque le roi conquit la Siléſie, il y avoit plus de deux mille & même plus de trois mille de ces terres qui étoient dans les mains des ſeigneurs fonciers. Ceux-ci les avoient ôtées aux payſans, & les tenoient comme une eſpèce d'emphitéoſe. On ordonna par-tout que ces fonds, qu'on appelloit lieux déſerts, fuſſent remis en état; que l'on y fît des habitations;

(*a*) *Von Schleſien.* 2ter Theil, pag. 261.

Digitized by Google

qu'on les fournît de bétail & d'uſtenciles, & qu'on y établît, autant qu'il falloit, des cultivateurs qui les poſſédaſſent comme un bien propre tranſmiſſible aux héritiers. Cet arrangement ne pouvoit plaire aux ſeigneurs fonciers, qui furent obligés de ſe défaire d'une grande partie des terres qu'ils faiſoient cultiver à leurs frais & profit, & de les céder comme biens taillables à des payſans cultivateurs. Mais cela étoit infiniment utile à l'état. L'ordre fut exécuté. Les chambres s'en informoient ſoigneuſement, & tenoient pour cet effet une deſcription exacte de ces terres. Par une ordonnance qui avoit le même but, on borna les payſans à la poſſeſſion d'une ſeule de ces terres. Quelques-uns qui en avoient uni deux ou plus enſemble, furent obligés de les diviſer, de les vendre à d'autres cultivateurs, ou d'y établir leurs fils, s'ils étoient en âge de pouvoir ſe marier, de faire valoir & de poſſéder ces fonds. Il fut défendu aux habitans des villes d'en poſſéder. Ceux qui en avoient, furent obligés de les vendre à des cultivateurs qui demeuroient ſur le lieu.

Fin de la première Partie.

Digitized by Google

NOUVELLE VIE

DE

FRÉDERIC II.

SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE VIE

DE

FRÉDERIC II.

ROI DE PRUSSE,

OU

ESSAI SUR SON RÈGNE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

État de l'Allemagne & des Pays voisins vers l'an 1770.

TRois guerres terminées heureusement avoient affermi la puissance prussienne ; & les victoires qui amenèrent les traités de Breslau, de Dresde & de Hubertsbourg, avoient couvert de gloire Frédéric II. Des loix réformées, des académies renouvellées, & des établisse-

Digitized by Google

mens de tout genre, relevoient encore ses exploits. Mais tous ces succès avoient été troublés par beaucoup de revers, par d'affreux dangers & de cruelles inquiétudes. Désormais ce grand prince va jouir presque sans interruption & sans mélange d'amertume, des douceurs du pouvoir souverain & de la gloire.

Des têtes couronnées viennent le visiter en personne; d'autres s'empressent à lui témoigner une vénération qui tient du culte. Ses voisins, si jaloux, & ci-devant si acharnés contre lui, se félicitent de l'avoir pour ami, & lui préfèrent des acquisitions considérables, qui ne lui coûtent que quelques traits de plume. Les puissances plus éloignées, ou acceptent, ou lui offrent leur amitié, leur alliance, ou le consultent comme l'oracle du siècle, comme le maître de l'art de régner. Rien ne se fait plus en Europe, rien ne s'entreprend de quelque conséquence sur les autres parties du globe, sans que de savoir ce qu'en pense le roi de Prusse: on l'on se repent de l'avoir entrepris contre ses avis. Veillant à la sûreté de ses états, de ses amis, & à l'équilibre des puissances qui partagent l'univers, il peut encore se livrer sans inquiétude sans exemple, aux attraits de la philosophie & aux charmes de la belle littérature. Pour comble de bonheur, Frédéric voit sa nouvelle alliance, cimentée solidement. Nous allons jeter un coup d'œil sur tous ces événe-

Digitized by Google

mens, & parcourir les seize dernières années de la vie & du règne de ce monarque, pour en tracer ensuite le caractère.

Quelques mois après la paix de Hubertsbourg, mourut Auguste III, roi de Pologne & électeur de Saxe. Les troubles de la république Polonoise à l'élection d'un nouveau roi, n'eurent de grandes suites que huit ans après; & la cour de Dresde sous le successeur du roi Auguste, ne fut plus l'ennemie de celle de Berlin. L'empereur François I mourut deux ans après le roi de Pologne. Cette mort si 1766.
imprévue ne changea rien à l'état de l'Allemagne. Joseph II, son fils, déjà déclaré roi des Romains, fut reconnu empereur sans contradiction. Mais par un exemple unique jusqu'alors, l'Empire eut un chef qui ne possédoit pas un pouce de terre en propre; car l'héritage qui lui devoit échoir, étoit encore possédé par sa mère. L'ancien patrimoine de ses ancêtres, ducs de Lorraine, n'appartenoit plus à sa famille; & la Toscane qu'on avoit eue en échange, avoit été assignée à l'aîné des cadets, qui en fut mis en possession incessamment à la mort de François I. Joseph II n'étoit maître que de sa chancellerie. Marie-Thérèse, qui avoit soutenu la dignité de son mari, & qui devoit soutenir celle de son fils, étoit fatiguée de guerres; & l'Allemagne put jouir d'une longue paix.

Digitized by Google

Catherine II, occupée de l'éducation de ſon fils, du projet d'un code de légiſlation, & de grands établiſſemens de toute eſpèce, tâchoit d'égaler la renommée du grand Fréderic, en cultivant les arts pacifiques, puiſqu'elle ne pouvoit aſpirer à la gloire militaire dont ce monarque s'étoit couvert. S'il y avoit dans le cabinet de Pétersbourg des projets d'agrandiſſement, ces projets ne devoient point inquiéter la Pruſſe. La flotte qu'on envoya dans la Méditerranée, ne donna point de jalouſie au ſouverain de Kœnigsberg, de Stettin & d'Embden.

La Suède attendoit le moment que nous verrons arriver, de ſouſtraire ſes rois à l'eſclavage où la convention de 1756 les avoit réduits. Adolphe portoit ſes entraves avec patience. La reine Ulrique en murmuroit. Les ſénateurs jouiſſoient des bienfaits aviliſſans de puiſſances étrangères. Mais la nation étoit en paix, & l'état trop éloigné de chercher querelle au roi de Pruſſe.

Les jours heureux & tranquilles dont le Danemarck avoit joui, pendant que le reſte du nord étoit en guerre, étoient paſſés. Fréderic V avoit ceſſé de vivre l'an 1766. Des révolutions tragiques étoient ſur le point d'arriver ſous ſon fils. Mais les cataſtrophes de la cour de Copenhague ne devoient point troubler la Pruſſe, quelque part que duſſent y avoir deux ſujets du roi.

Digitized by Google

Les affaires de la Hollande commençoient à se brouiller. Ces nouveautés ne pouvoient pas plaire à Fréderic II. Mais les troubles des États-Généraux ne touchoient encore la Prusse que de loin.

La marquise de Pompadour, qui avoit gouverné Louis XV & la France pendant plus de dix ans, & sur-tout durant la guerre d'Allemagne, mourut à peu près dans ce temps. Quelque révolution que sa mort ait causée à la cour & dans le ministère de France, elle ne porta aucun changement aux affaires étrangères. Les finances étoient fort dérangées. La politique des ministres ne pouvant donner des forces à l'état, tâchoit au moins d'en cacher la foiblesse.

La Lombardie, qui avoit partagé le sort de l'Allemagne pendant près de dix siècles, jouissoit alors depuis plus de vingt ans d'une heureuse tranquillité. Elle jouit encore du même bonheur : effet de la sagesse de deux rois dont Fréderic se félicitoit avec raison d'être le frère.

En Angleterre, il s'étoit fait une révolution qui changea la face des affaires dans une grande partie des deux continens. Le comte de Bute, favori de la princesse de Galles, mère de George III, gagna facilement la confiance du jeune roi, & se rendit maître des affaires par la démission du lord Chattam. L'éloignement

Digitized by Google

de cet homme célèbre eut les mêmes ſuites que la diſgrace de Marlborough avoit eues cinquante ans auparavant. Les intrigues du cabinet de Verſailles avec les nouveaux miniſtres de la reine Anne, avoient tiré la France de l'abîme où elle étoit plongée après la guerre de ſucceſſion. La faveur du comte de Bute, ſous George III, la tira d'un état non moins triſte. On n'a pas accuſé milord Bute d'avoir été gagné par l'or de la France. Il ne penſoit qu'à gagner l'affection du peuple de Londres, qui ſouhaitoit la paix, & ſe hâta de la conclure. Jamais les bonnes intentions d'un miniſtre n'eurent de ſuccès plus contraire à l'attente. Le peuple déſapprouva la paix après laquelle il avoit paru ſoupirer; & celui qui l'avoit conclue, courut riſque d'être la victime de la fureur populaire. Il eſt vrai que le duc de Choiſeul fut plus adroit que le comte de Bute, qui ne ſe méfia point aſſez des négociateurs françois, & prit peut-être le Canada pour plus qu'il ne valoit. La paix de Fontainebleau, qui précéda celle de Hubertsbourg, fit d'abord ceſſer les ſubſides que l'Angleterre payoit au roi de Pruſſe, à qui on ne paya pas même tout ce qu'il prétendoit, ſuivant la convention ſtipulée à l'ouverture de la guerre. Ceci brouilla les deux puiſſances, dont l'union avoit été ſi utile à l'une & l'autre. La défection de l'Angleterre rapprocha de la France

Digitized by Google

Fréderic II ; & l'enthousiasme des François pour ce roi se réveilla plus que jamais.

CHAPITRE II.

Voyages de l'Empereur & du Prince Henri. Nouvelle révolution en Suède.

L'Empereur Joseph II n'avoit aucun sujet particulier d'inimitié contre le roi de Prusse. Il n'avoit eu aucune part à la guerre de sept ans, ni aux intrigues qui l'avoient fait naître. Peut-être l'admiroit-il en secret, lorsque toute la cour de Marie-Thérèse sa mère se déchaînoit contre ce roi. Dans les six années qu'on avoit passées en bonne intelligence après que la paix fut faite, Joseph dut même concevoir de l'amitié pour Fréderic II, qui avoit concouru de bonne foi à son élection. Au surplus, l'empereur, qui cherchoit à connoître le monde & les hommes, ne pouvoit que souhaiter de connoître personnellement le héros, l'oracle de son temps. Les revues que le roi de Prusse faisoit tous les ans en Silésie, fournissoient une occasion à cette visite. Il étoit assez naturel qu'un jeune prince, tel qu'étoit alors l'empereur, désirât de voir des manœuvres auxquelles tous les militaires de l'Europe accouroient de toute part. Le roi étant donc à Neisse, presque sur les fron-

Digitized by Google

tières de la Bohème, l'empereur, ſous le nom de comte de Falckenſtein, vint l'y voir ; & le roi alla lui rendre la viſite à Neuſtadt en Moravie. Le public ne fut inſtruit que des complimens que les deux monarques ſe firent, de la viſite que fit l'empereur au prince de Pruſſe,
1769. & des éloges magnifiques que le prince Henri fit de ſa majeſté impériale, en écrivant à la landgrave de Heſſe-Darmſtadt. Mais il eſt ſûr que les deux ſouverains eurent des entretiens ſecrets de pluſieurs heures.

L'année ſuivante, le voyage que le prince Henri fit à Stockholm & à Pétersbourg, ne fournit pas moins de matière aux nouvelliſtes & aux politiques, ſon voyage en Ruſſie s'étant fait du conſentement du roi (*a*).

Cependant Adolphe-Fréderic II, roi de Suède, beau-frère du roi de Pruſſe, mourut dans le mois de janvier de l'an 1771. Son fils aîné, Guſtave, étoit alors en voyage. En ayant reçu à Paris la funeſte nouvelle, il hâta ſon retour, & paſſa par Potsdam & Berlin, pour voir ſes oncles & ſes couſins. Fréderic parla à ſon neveu de l'état où ſe trouvoit la Suède ; & l'on aſſure

(*a*) Il eut pour but, des négociations relatives aux différens qui ſubſiſtoient entre la Porte Ottomane & Pétersbourg, & même le partage de la Pologne : voyez-en les circonſtances dans les *Mémoires depuis 1763 juſqu'à 1775*, Tome V des Œuvres poſthumes du Roi, édition gr. in-8vo d'Amſterdam, pag. 49 & ſuiv. *L'Éd.*

Digitized by Google

qu'il lui conseilla de n'y faire aucun changement essentiel. Gustave le promit, dit-on ; mais il changea d'avis lorsqu'il fut à Stockholm.

A l'époque de son avénement, c'étoient les *bonnets*, partisans de l'Angleterre & de la Russie, qui dominoient (*a*). Le roi de Prusse étant alors l'allié de la Russie, se trouvoit engagé à appuyer ce dernier parti. C'est pourquoi il avoit tâché de se faire promettre qu'on laisseroit les choses dans le même état. Mais Gustave venoit alors de France. Il étoit porté pour cette nation ; & l'on n'avoit rien négligé à Paris & à Versailles pour se l'attacher. D'ailleurs les choses étoient venues à un tel point de corruption & de désordre, qu'il étoit absolument nécessaire que la couronne reprît l'autorité dont on l'avoit dépouillée sous les deux règnes précédens. Gustave III se conduisit avec une politique qu'on n'attendoit pas d'un prince de vingt-cinq ans, & il employa, pour venir à son but, une éloquence dont on n'avoit presque plus d'exemple en Europe. Il rétablit l'autorité royale par une révolution qu'il ménagea avec un succès aussi heureux qu'inattendu. Cela se fit l'an 1772 dans le temps que la reine mère étoit à Berlin. Cette reine, qui avoit infiniment d'esprit & beaucoup de vivacité, ressembloit à Fréderic II son frère, en ce qu'elle aimoit les

(*a*) Voyez ci-dessus Part. I, chap. XVII, pag. 151.

Digitized by Google

lettres & les sciences, & la conversation des savans. Le frère & la sœur avoient encore cela de commun, que l'un ne paroissoit pas trop estimer les Allemands, & l'autre témoignoit ouvertement du mépris pour les Suédois. L'on savoit aussi qu'elle aimoit, comme Fréderic, la littérature & la nation Françoise ; ce qui fit croire qu'elle avoit eu part à la révolution. Mais il est sûr que ni elle, ni le roi, n'en furent instruits qu'après l'événement, & que la reine n'en reçut la nouvelle qu'à Stralsund, pendant son retour en Suède. Cependant comme le parti françois devoit prévaloir sous le nouveau système, à cause de la part que la France avoit eue à ce changement, la cour de Russie fit sur cela des plaintes à celle de Berlin, qu'on supposoit avoir approuvé la révolution. Fréderic répondit à l'impératrice de Russie, que ce changement ne seroit d'aucun préjudice à ses intérêts ; qu'il auroit même été à craindre pour la Russie que l'anarchie & la discorde qui régnoient en Suède, ne troublassent la tranquillité des pays voisins, sujets de l'empire Russe ; qu'enfin si la Suède s'avisoit de remuer, il se chargeroit lui seul de la *pulvériser* (*a*). C'est le terme dont il se servit, & que son cabinet n'auroit pas mis dans une dépêche ministérielle.

(*a*) Notices particulières. *N.*

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Partage de la Pologne.

NOn-seulement les deux cours de Pétersbourg & de Berlin étoient alors très-bien ensemble ; mais toutes les deux étoient d'intelligence avec celle de Vienne ; parce qu'elles 1772.
visoient également à profiter des troubles d'un pays tiers voisin.

La Pologne avoit figuré beaucoup pendant plusieurs siècles. Quelque défectueuse que pût être sa constitution, elle n'étoit pas plus mauvaise que celle des états qui l'environnoient. La Hongrie & la Bohème n'en avoient pas une meilleure. La Russie l'avoit plus mauvaise ; l'empire Turc encore pire. Le corps germanique avant le traité de Westphalie n'étoit pas assez fort pour accabler la république Polonoise. Et tandis que le fanatisme, ou la puissance spirituelle avoit une influence prépondérante dans tous les gouvernemens de l'Europe, & que la cavalerie faisoit la force principale des armées, la Pologne pouvoit même se regarder comme le royaume le mieux constitué. L'autorité qu'y exerçoient le pape par ses nonces, le primat & les évêques du pays par eux-mêmes, étant combinée avec le pouvoir de la noblesse qui

Digitized by Google

compoſe la partie eſſentielle de la nation, mettoit dans la conſtitution polonoiſe une eſpèce de balance qui empêchoit le deſpotiſme & la tyrannie. Le voiſinage des Turcs & des Tartares, ennemis des Chrétiens, ainſi que celui des Ruſſes ennemis des Catholiques Romains, devoit tenir en exercice les forces de l'état, & les employer d'une manière également agréable à toutes les autres puiſſances européennes, tant ſpirituelles que temporelles; & non moins aux princes proteſtans qu'aux catholiques. L'ariſtocratie polonoiſe étoit moins abſurde à certains égards que la vénitienne; du moins elle étoit plus propre à faire des conquêtes. Ses derniers malheurs ne firent pas oublier qu'un ſiècle auparavant elle avoit ſauvé Vienne & l'Empire. La Pologne auroit été toujours puiſſante & heureuſe, ſi elle eût donné au peuple quelque part au pouvoir légiſlatif, & fait concourir un tiers-état à l'élection du ſouverain. On auroit par-là balancé les partis des ſtaroſtes, toujours jaloux & ſouvent armés les uns contre les autres, & empêché les puiſſances étrangères de ſe mêler des affaires de la république. Mais quel eſt l'état où ceux qui ont excluſivement l'autorité & le pouvoir, puiſſent ſe réſoudre à le partager? Ainſi la conſtitution reſta toujours défectueuſe; tandis que l'influence que la nation avoit eue dans la balance par l'étendue du pays, par ſa poſition

Digitized by Google

& ses forces, devint moins considérable, à mesure que les pays voisins se formoient, & changeoient de nature. La Bohème & la Hongrie étant dévenues héréditaires dans une même maison, & formant un seul état avec l'Autriche, la Pologne eut d'abord à ses côtés un voisin, qui pour le moins l'éclipsoit & la gênoit. Ensuite Pierre I ayant formé un grand & puissant empire d'un pays presqu'inconnu avant lui, la Russie, qui avoit souvent reçu la loi de la Pologne, fut en état de la lui donner à son tour. Enfin la Prusse, qui d'une constitution élective & demi-religieuse étoit passée dans la maison de Brandebourg, comme héritage, devint rivale de la Pologne, dont auparavant elle étoit vassale.

L'état devenant moins puissant & moins heureux, les dissentions, inévitables dans une république, ne pouvoient que s'accroître. Les sujets de mécontentement & de plaintes étoient plus fréquens, & les dissentions devoient par un effet nécessaire augmenter l'influence des puissances étrangères. La Pologne perdit son roi Auguste III, électeur de Saxe, comme nous l'avons dit, presqu'au moment que la paix de 1763 l'avoit rendu à son pays héréditaire. L'élection d'un nouveau chef de la république ne pouvoit manquer de faire des mécontens & d'exciter des troubles. Pour cette fois il n'y eut pourtant pas beaucoup de concurrens qui

Digitized by Google

puſſent rendre la diète tumultueuſe. La Ruſſie, qui étoit moins épuiſée de forces que l'Autriche & les autres puiſſances de l'Allemagne, devoit avoir le plus d'influence. Auſſi fut-ce l'impératrice Catherine II qui régla l'élection, & qui fit tomber le choix ſur Stanislas-Auguſte, comte de Poniatowsky, d'une des plus illuſtres familles de Pologne, & particuliérement renommée depuis le règne d'Auguſte I. Le comte Poniatowsky, après avoir voyagé en différens pays de l'Europe, où il s'étoit fait connoître très-avantageuſement, avoit été ambaſſadeur de la république à la cour de Pétersbourg. Son eſprit, ſes talens, ſa figure ne purent que lui attirer l'affection & l'eſtime de Catherine. L'appui de la Ruſſie, joint à un parti conſidérable que ſa naiſſance & ſon mérite lui avoient fait dans le pays, l'emporta ſur les autres concurrens. Son élection trouva d'autant moins d'obſtacles, que le petit-fils du roi défunt, quelque parti qu'il pût avoir en ſa faveur, n'étoit pas en état de concourir, étant pupille. Si la reine de Hongrie eût propoſé l'empereur François I ſon mari, qui vivoit encore, ou un de ſes fils, le roi de Pruſſe ſe ſeroit oppoſé d'accord avec la Ruſſie; & ſi Fréderic II eût voulu ſe faire élire lui-même, ou faire tomber cette couronne ſur la tête de ſon frère Henri, qui certainement étoit en état de la porter, la Ruſſie & l'Autriche ne l'auroient point ſouffert. Auſſi Fréderic reconnut-

Digitized by Google

connut-il d'abord le roi Stanislas-Auguſte, tandis que la cour de Vienne, celles de Verſailles & de Madrid faiſoient des difficultés, & appuyoient le parti des Polonois qui n'avoient pas conſenti à l'élection de Poniatowski, ou qui déſapprouvoient ſon adminiſtration. On appelloit ceux-ci les *diſſidens*. Le parti de ces derniers, pour ſe venger de la violence qu'ils prétendoient qu'on leur avoit faite, & le parti dominant, ſous prétexte de réduire au devoir les diſſidens, ſe faiſoient la guerre; & non-ſeulement ils déſoloient leur patrie, mais par les courſes que faiſoient les uns & les autres ſur les frontières, ils donnoient lieu à des plaintes à toutes les nations voiſines de la Pologne, aux Hongrois, aux Ruſſes, aux Pruſſiens.

La reine de Hongrie fut la première qui, pour garantir ſon pays des déſordres & des ravages qu'y occaſionnoient les Polonois diſſidens, s'empara d'une partie de la Pologne. Les Ruſſes de leur côté faiſoient beaucoup d'incurſions dans les terres de la république, tantôt ſous un prétexte, tantôt ſous un autre. On voyoit bien que le mal ne pouvoit ſe guérir que par quelque remède violent. Les diverſes relations que la Pologne avoit eues avec les rois de Bohême, avec les czars de Moſcovie, & avec l'Ordre Teutonique maître de la Pruſſe, fourniſſoient à ces trois puiſſances quelques

Digitized by Google

titres de prétention sur différens districts que possédoit la république.

A la vérité ces titres, pour la plupart, ne valoient pas mieux que ceux que la Pologne auroit pu produire pour redemander à la Russie, à la Prusse, à la Bohème & à la Hongrie des pays qu'elles possédoient. Mais chacune des trois puissances étoit plus forte que la république Polonoise; & toutes trois pouvoient l'accabler, sans qu'elle pût se remuer. Le point essentiel étoit que les trois cours s'accordassent entr'elles sur ce sujet. Comme c'est dans le temps de cette fermentation que l'empereur Joseph II & le roi de Prusse se virent à Neisse en Silésie, à Neustadt en Moravie, & que le prince Henri alla à Pétersbourg, le public a cru que c'étoit dans les entrevues de ces princes que le partage de la Pologne avoit été concerté. Cela étoit probable; mais le prince Henri n'a jamais avoué qu'il se fût chargé de cette négociation, lorsqu'il alla en Russie l'an 1770; & ce n'étoit guère la coutume de Fréderic II, de traiter des affaires dans les entretiens, même avec des personnes qu'il voyoit souvent. Quoi qu'il en soit, la négociation se fit, & elle eut tout le succès qu'on s'étoit proposé, & dont tout le monde fut étonné, sans que l'on sût lequel des trois souverains co-partageans en avoit été l'auteur principal. L'on a prétendu que Fréderic fut le moins bien partagé, & que

Digitized by Google

le général Lentulus, qui commandoit les troupes qu'on envoya pour appuyer la négociation, & qui y eut beaucoup de part, ne fit pas auſſi bien les affaires du roi que les ſiennes. Il eſt vrai que, quoique le roi de Pruſſe par ce partage ait agrandi ſes états, & augmenté ſes revenus par les droits qu'on exige de tout ce qui par la Viſtule ſort de Pologne & y entre, il n'augmenta pas aſſez ſes forces relativement à la balance.

CHAPITRE IV.

Diſette de l'an 1772 ſagement prévenue. Caiſſe d'emprunt établie en différentes provinces.

LEs ſujets du roi eurent bientôt lieu d'éprouver ce que devoit valoir l'acquiſition qu'on venoit de faire.

L'on ſait que la Pologne eſt un des greniers de l'Europe. Son voiſinage & la poſſeſſion de la Viſtule, par où les Polonois exportent leurs grains, mettoient les Pruſſiens en état de les acheter avec profit. Dans tous les pays militaires on prend des meſures pour avoir la proviſion du bled néceſſaire à la nourriture des ſoldats. Fréderic-Guillaume I avoit établi pour cet effet de grands magaſins ; mais il ne penſa point à les faire ſervir au ſoulagement des

Digitized by Google

autres ſujets. Fréderic II y penſa ; il doubloit, il triploit les approviſionnemens au-delà du beſoin de ſes troupes, ſur-tout lorſqu'il ſentoit que le prix des bleds baiſſoit trop. Il en fit acheter une grande quantité ſur la fin de l'an 1771. Par ce moyen, l'année d'après que la récolte manqua, non-ſeulement il put faire vendre du bled à ſes propres ſujets à mbindre prix qu'il ne ſe vendoit ſur les marchés ; mais il en fournit auſſi aux nations voiſines qui en manquoient. Le roi profita par ce trafic ; ſes peuples y gagnèrent auſſi, & ſes voiſins, tant ceux qui vendirent les bleds, que ceux qui l'achetèrent après, n'y perdirent rien. Ils eurent ſeulement lieu de regretter de n'avoir pas eu la même prévoyance que le roi de Pruſſe, ou les mêmes moyens de faire ce qu'il avoit fait.

Le roi s'occupa vers le même temps d'autres moyens pour prévenir ces diſettes. Une partie des gentilshommes & autres poſſeſſeurs de terres en Siléſie, ſe trouvoient hors d'état de les faire cultiver ; & le mauvais état de leurs affaires avoit entraîné une foule de procès qui achevoient de les ruiner. Une réforme inconſidérée qu'on avoit faite dans la province concernant les hypothèques des terres nobles, avoit fait perdre tout crédit aux gentilshommes, en ſorte qu'ils ne trouvoient plus abſolument à emprunter de l'argent pour les beſoins les plus urgens. Au-lieu de revenir à l'ancien ſyſtême

Digitized by Google

en abolissant cette réforme (*a*), le baron de Carmer, alors ministre de la justice en Silésie, imagina un expédient plus efficace & plus sûr de fournir de l'argent aux propriétaires des fonds. Il proposa au roi d'établir une caisse d'emprunt ou de crédit, pour prêter de l'argent aux propriétaires, afin qu'ils pussent faire valoir leurs biens. Il engagea ensuite, par un ordre qu'il se fit donner du roi, tous les états ou possesseurs des terres seigneuriales dans la province, à se réunir, & à former une société, dont tous les membres répondant réciproquement pour le corps, feroient naître & entretiendroient un crédit public. On établit à Breslau, pour cet effet, un collège ou une association provinciale, avec une banque ou caisse d'emprunt. La société reçoit les capitaux de ceux qui veulent placer des fonds, & par ce moyen elle se trouve en état de prêter à ceux qui cherchent de l'argent sur leurs terres. La terre est estimée par des gens nommés par la

(*a*) Anciennement les hypothèques étoient reconnus & enrégistrées par un collège de la province, moyennant quoi les prêteurs étoient assurés que les terres n'étoient pas plus chargées d'emprunts qu'elles n'en pouvoient supporter. Le grand-chancelier Cocceji, dans ses vieux jours, entraîné par Jarriges, voulut décharger les collèges de cet embarras, & laisser aux particuliers le soin de s'assurer eux-mêmes de ce qu'ils pouvoient prêter aux possesseurs des terres. Il arriva que des seigneurs hypothéquèrent pour cent cinquante mille écus, des terres qui n'en valoient pas cinquante mille.

Digitized by Google

ſociété ; après cela on fait, pour la ſomme empruntée, des lettres que l'on nomme en allemand *lederne briefe*, ou lettres de cuir, parce qu'elles ſont imprimées ſur du parchemin. Une lettre de cette eſpèce eſt une obligation, où l'on met le nom du bien hypothéqué, & l'atteſtation des jurés qui l'ont eſtimé. On diviſe ces lettres en diverſes ſommes, depuis cent juſqu'à mille écus. Ceux qui dépoſent de l'argent à la banque, reçoivent un nombre de ces lettres pour la ſomme qu'ils préſentent ; & ces lettres leur ſervent par-tout comme de l'argent comptant. Tous les ſix mois celui qui poſsède & préſente ces lettres, reçoit la rente des ſommes qui y eſt marquée, & il n'a rien à démêler avec le propriétaire de la terre hypothéquée : c'eſt à la ſociété ſeule qu'il a à faire ; elle lève tous les ſix mois ſur ſes débiteurs l'intérêt de l'argent qu'elle leur a prêté. Quand ces intérêts ne ſont pas payés exactement, elle a le droit de mettre la terre en ſéqueſtre, pour la faire adminiſtrer, & de ne donner au propriétaire qu'une ſomme modique pour ſon entretien. Si une terre eſt vendue à cauſe de ces dettes, la ſociété a la préférence ſur les autres créanciers, en vertu de ſes hypothèques, & elle prélève la ſomme ſans entrer dans aucun procès.

Lorſqu'on établit cette banque d'emprunt, garantie par l'aſſociation de tous les poſſeſſeurs de terres ſeigneuriales, le roi voulut lui

Digitized by Google

procurer des sommes considérables. Il fit même insinuer qu'on pouvoit en emprunter chez les Hollandois & les Suisses. Mais, soit que ceux-ci aient fait trop de conditions, soit que Mr. de Carmer qui dirigeoit l'établissement, se rendit trop difficile à les accorder, parce qu'il ne croyoit pas qu'on eût besoin d'argent étranger, les emprunts de la Suisse & de la Hollande n'eurent point lieu. Le roi donna à la société deux cents mille écus, dont une partie servit pour les premières dépenses; les autres sont restés à la banque à la charge d'un intérêt de quatre pour cent, qu'elle distribue aux veuves & filles des officiers (*a*). Cette banque acquit bientôt tant de crédit, qu'on y porta plus d'argent qu'on n'en avoit besoin, & personne n'alla jamais porter ses billets & redemander ses fonds, puisqu'on trouve à les céder avec avantage. L'agio est monté jusqu'à six pour cent, quoique les intérêts de la banque, qui étoient de cinq pour cent, aient été réduits à trois & demi (*b*).

D'abord la Poméranie, ensuite la Prusse orientale, la Prusse occidentale & la Marche imitèrent un établissement qui met les gentilshommes en état de faire valoir leurs terres, sert de frein aux usuriers, qui prévient une

(*a*) Notices particulières. *G. K.*
(*b*) *Von Schlesien*, Tom. II, pag. 286.

Digitized by Google

quantité de procès, dont les tribunaux étoient accablés par les querelles des créanciers & des débiteurs, & qui en même temps fournit aux capitalistes le moyen de placer leurs fonds sans aucun risque. Ceux-ci reçoivent leurs intérêts avec exactitude, & ils n'ont aucun procès à craindre. Un autre avantage encore, c'est que les gentilshommes apprennent à mettre des bornes à leurs dépenses, & s'occupent davantage à la culture de leurs terres. Ils ne peuvent guère emprunter sur elles au-delà de la moitié de leur valeur; car quoiqu'il ne soit pas défendu aux propriétaires d'emprunter outre cela de l'argent des particuliers, on sent bien qu'il se trouve peu de capitalistes qui veuillent leur confier leur argent, même au plus haut intérêt. De cette manière, les gentilshommes se trouvent comme forcés d'augmenter par une bonne administration les revenus de leurs terres, & de mesurer leurs dépenses sur ces revenus (a).

Les approvisionnemens de bled, tels que Fréderic les avoit réglés, ont déjà été pratiqués dans d'autres pays où la constitution tient du militaire. Dans d'autres pays, ces magasins qui préviennent la disette, & le trop bas prix

(a) On imprima dans la suite le réglement général de ces hypothèques pour tous les états du roi: *Allgemeine Hypotheken-Ordnung für die gesammten königlichen Staaten.* Berlin, 1784.

Digitized by Google

du bled qui nuit à l'agriculture, ne pourroient-ils pas avoir lieu moyennant des associations provinciales semblables à celles dont nous venons de parler?

CHAPITRE V.

Conduite de Fréderic à l'égard des Jésuites. Nouvelles légations. Neutralité armée.

A Peine pouvoit-on revenir de l'étonnement qu'avoit causé le partage de la Pologne, qu'un autre événement moins inattendu, mais d'aussi grande importance pour l'Europe, attira l'attention du roi de Prusse. Clément XIV frappa le coup que les Jésuites craignoient depuis trente ans. Il semble que la forme du gouvernement absolu des monarchies modernes, & sur-tout de la Prussienne, ait été adoptée même par la cour de Rome. Le bref qui aboliſſoit la compagnie de Jesus, fondée & soutenue par tant de bulles très-amples & très-formelles, ressemble aux rescrits des monarques les plus absolus. Autrefois on auroit demandé des formalités sans fin, du moins égales à celles par lesquelles la compagnie de Jesus avoit été établie & confirmée. Mais selon la doctrine de plusieurs canonistes & théologiens, & particuliérement de la plupart des Jésuites, l'autorité de l'Église Romaine réside dans la perſonne 1773.

Digitized by Google

du pape ; & un bref doit suffire pour donner la sanction nécessaire à ses loix. Cependant beaucoup d'autres docteurs soutiennent qu'aucun ordre émané de Rome, de quelque nature qu'il puisse être, n'a force de loi que lorsqu'il est reçu & publié dans chaque pays, & avec le consentement du souverain temporel. Le roi de Prusse, qui n'avoit point reçu sept ans auparavant la bulle de Clément XIII qui confirmoit solemnellement la compagnie de Jesus, ne reçut pas d'abord le bref de Clément XIV qui l'aboliffoit. Cela fit espérer aux Jésuites qu'ils pourroient continuer à avoir des collèges en Silésie & dans la Prusse Polonoise, & s'y maintenir conformément à leurs constitutions comme auparavant. En ce cas, beaucoup de sujets des autres pays où le bref d'abolition avoit été reçu, seroient venus vivre dans les états Prussiens. Le vulgaire, qui politique & calcule à sa façon, s'imagina que le roi devoit être bien-aise de laisser subsister l'ordre dans les pays catholiques de sa domination, parce que les Jésuites y auroient porté de l'argent des pays où leur ordre n'étoit plus. Mais soit que Fréderic ait su que les richesses qu'on supposoit aux Jésuites étoient exagérées, ou qu'il voulût avoir cette complaisance pour le pape, comme il disoit encore six ans après (*a*),

(*a*) Lettre du Roi à l'Évêque de Culm, le 12 décembre 1779.

Digitized by Google

& pour les cours qui avoient tant insisté sur leur suppression, il suivit l'exemple des autres puissances, qui toutes, à l'exception de la Russie, regardent l'ordre des Jésuites comme aboli. Il est même remarquable que Fréderic, qui cherchoit à avoir dans ses états & auprès de sa personne des gens habiles de toutes les nations, & qui n'ignoroit pas que parmi les Jésuites il y en avoit beaucoup, n'en ait pas attiré un seul d'aucun pays. Apparemment que sa correspondance avec d'Alembert, qui étoit alors fort suivie & fort vive, ne l'a pas disposé en leur faveur. D'ailleurs, de quelle nation auroit-il dû choisir les ex-Jésuites, soit pour s'en faire une société à lui, soit pour les employer dans ses universités & ses collèges ? A l'égard des François, il n'avoit pas eu besoin d'attendre la suppression de l'an 1773, puisque l'ordre y étoit déjà supprimé. Il ne pouvoit pas y être question des Jésuites Espagnols, dispersés en Italie depuis plusieurs années. Cet esprit de dévotion qu'on attribue à la nation Espagnole, n'étoit pas du goût de Fréderic. Les Jésuites Italiens lui parurent être trop fins. D'ailleurs, ni ceux-ci ni les Espagnols n'étoient aucunement propres pour être employés à l'éducation des luthériens & des réformés. Pour l'instruction des catholiques de la Silésie & de la Prusse Polonoise, il y en avoit assez dans le pays même. Quand il y en auroit eu trop peu, auroit-on

Digitized by Google

pu conseiller à Fréderic d'en faire venir des pays catholiques de l'Allemagne ? Pouvoit-on s'imaginer qu'ils auroient été plus attachés à ce prince protestant qu'aux princes catholiques qui ne les haïssoient pas ? ou à la pieuse reine de Hongrie qui ne consentit qu'à regret à leur suppression ? Outre cela, y en auroit-il en Autriche, en Bavière, en Souabe, en Westphalie, qu'il valût la peine d'attirer dans les cercles de la Saxe, où il y avoit tant de gens-de-lettres en tout genre ? Fréderic fit donc pour les Jésuites tout ce que la politique lui permit de faire, & que son esprit humain & bienfaisant lui suggéra. Il laissa continuer dans leurs collèges, sous l'habit qu'ils voulurent, ceux qu'il trouva dans le pays qu'il avoit acquis, & il pourvut abondamment à leur subsistance (*a*).

Le nom du roi de Prusse retentissoit de plus en plus dans toutes les parties du monde. L'on vit à Berlin des ministres avec caractère public de différentes puissances, qui n'avoient jamais eu de correspondance directe avec cette cour. Après la paix de Hubertsbourg, un ambassadeur de la Porte, nommé Achmet-Effendi, étoit venu complimenter le roi de Prusse de la part du grand-seigneur. C'étoit bien une nouveauté pour le peuple ; mais Fréderic n'atta-

(*a*) Voy. *Von Schlesien*, Tome II, pag. 476 & 477.

Digitized by Google

choit pas une grande importance aux ambaſſades turques, dont le but n'eſt d'ordinaire que de ramaſſer des préſens. Il ne pouvoit pourtant pas douter que la Porte ne fût fort aiſe de voir s'élever une puiſſance rivale de la maiſon d'Autriche. Le ſyſtême général de la politique ne permettoit pas à la Pruſſe d'être indifférent ſur les affaires de la Turquie. Fréderic ne vouloit pas être plus ſcrupuleux que ne l'avoient été depuis deux ſiècles les rois très-chrétiens. Il avoit voulu pluſieurs fois attirer dans ſon alliance d'autres puiſſances méridionales qui puſſent influer dans la balance. Mais Naples & Parme dépendoient alors de l'Eſpagne, & celle-ci de la France; la Toſcane & Milan de l'Autriche. La puiſſance temporelle des papes étoit nulle pour la Pruſſe. Veniſe qui a les mêmes raiſons d'être l'amie des puiſſances du nord, qu'elle a d'être attachée à la France, eſt obligée à de grands égards envers l'Autriche. Le ſeul roi de Sardaigne, en de certains cas, peut faire des diverſions utiles à l'équilibre de l'Allemagne. Auſſi, c'étoit-là l'alliance que le roi de Pruſſe avoit ſouhaitée. Il l'avoit eſpérée lorſqu'en 1745 l'Autriche laiſſa Charles-Émanuel preſque tout ſeul à faire face aux armes de France & d'Eſpagne en Italie, & que le comte de Perron envoyé de Sardaigne à la cour de Saxe & de Pologne, avoit fait ſavoir qu'il viendroit à Berlin. Mais la paix de Dresde mit la

Digitized by Google

reine de Hongrie en état d'envoyer des troupes en Lombardie ; & le comte de Perron, quelqu'ordre qu'il pût avoir eu auparavant, ne vint auprès du roi de Pruſſe que pour le complimenter ſur la concluſion de la paix. En vain le comte Algarotti & le baron Cocceji allèrent-ils à Turin ſous différens prétextes pour ſolliciter l'alliance que Fréderic déſiroit. Charles-Émanuel, allié de la reine de Hongrie, ne voulut jamais entrer en correſpondance avec la Pruſſe, tandis que les cours de Vienne & de Berlin étoient en guerre ou brouillées ouvertement.

Le partage de la Pologne donna lieu de croire que Marie-Thérèſe & Fréderic étoient en bonne intelligence ; & le roi de Sardaigne n'eut plus les mêmes raiſons de ſe refuſer au déſir que Fréderic avoit témoigné. Mais accablé d'une maladie qui l'enleva à ſes ſujets & à l'Europe l'année ſuivante, Charles-Émanuel laiſſa l'accompliſſement de ce projet à ſon ſucceſſeur. Victor-Amédée III, aujourd'hui régnant, comme amateur d'arts & de ſciences, étoit en correſpondance depuis long-temps avec Fréderic II. Un général de la ſuite de ce roi, nommé Rozier, qui paſſoit pour Savoyard, parce qu'il étoit du pays de Vaud, eut l'honneur de lier cette correſpondance particulière entre le roi de Pruſſe & le prince royal, duc de Savoie. Le marquis d'Aigueblanche, qui a été à la tête des affaires étrangères pendant les premières

Digitized by Google

années du nouveau règne, avoit connu Fréderic II en Saxe, à l'ouverture de la guerre, l'an 1756, & ne parut avoir rien de plus preſſé que l'établiſſement de cette miſſion. Mr le comte de Perron, qui lui ſucoéda dans le miniſtère, avoit auſſi connu Fréderic, comme nous venons de le dire; & il n'auroit certainement pas ſouhaité de diſcontinuer la correſpondance ouverte entre les deux cours. On eut même ſoin de choiſir des ſujets de diſtinction & qui puſſent être agréables aux monarques auprès deſquels on les envoyoit. Le roi de Pruſſe deſtina à la miſſion de Turin le fils de ſon ancien favori Keith, & parent de ſon ami milord Maréchal; & lorſqu'il dut rappeller Mr. de Keith, il envoya le comte de Podewils, fils du premier miniſtre qu'il venoit de perdre. Victor-Amédée eut ſoin de choiſir pour cette miſſion des perſonnes qui ne pouvoient que plaire à un roi philoſophe & guerrier. Il envoya d'abord le marquis de Roſignan, que ce roi avoit connu à Berlin, & qui dans ſes voyages s'étoit acquis la réputation preſque d'un ſavant de profeſſion & du premier ordre. Ce marquis ayant demandé ſon rappel à cauſe de ſa ſanté, & d'affaires de famille, il fut remplacé par le comte Fontana, que le roi de Pruſſe avoit auſſi connu comme voyageur militaire, & qui pouvoit l'intéreſſer par d'autres genres de connoiſſances. Il étoit d'une famille qui avoit eu long-temps l'adminiſ-

Digitized by Google

tration des affaires de la guerre ſous Victor-Amédée II, & ſous Charles-Émanuel III. Il avoit ſervi ſous ce dernier dans la cavalerie, & il étoit envoyé de Sardaigne à Lisbonne, lorſqu'on le deſtina pour Berlin.

La compagnie maritime que Fréderic II avoit établie l'an 1772, donna lieu à quelque négociation avec la cour de Madrid. Fréderic II ſavoit très-bien que ſes états pouvoient commercer avec l'Eſpagne avec avantage, & que l'Eſpagne ayant beſoin de quelques productions & de pluſieurs manufactures du nord pour l'Amérique, elle ne perd rien en répandant ſon or en Pruſſe, en Poméranie & en Siléſie. Quand même les vins, les huiles, les laines & les ſoies d'Eſpagne ne ſuffiroient point à faire l'équivalent de ce qu'elle tire des états de Pruſſe, l'Eſpagne a moins à regretter que tant d'autres puiſſances l'or & l'argent qui ſortent de ſon ſein. Malgré cela quarante ans s'écoulèrent avant qu'il y eût des miniſtres d'Eſpagne à Berlin. Pendant les premières guerres que Fréderic II fit, étant allié de la France, Philippe V lui avoit envoyé en Siléſie, comme ambaſſadeurs extraordinaires, Dom Joſeph de Carvajal, & le comte de Montijo. Mais cela n'eut point de ſuite. Fréderic regardoit alors la cour d'Eſpagne comme ſubordonnée à celle de France; & quoiqu'il eût envoyé Mr. Cagnoni pour ſolliciter le paiement de quelques arrérages

Digitized by Google

rages d'anciens ſubſides, il n'y fut point queſtion d'établir une correſpondance formelle entre les deux cours. La miſſion clandeſtine de milord Keith avoit contribué à confirmer le roi dans la bonne idée qu'il avoit de la nation Eſpagnole. Mais il n'avoit pas encore lieu de ſe perſuader que le cabinet de Madrid pût par lui-même influer dans les affaires générales, étant gouverné par celui de Verſailles. Il apprit l'an 1777 que le ſyſtême avoit changé au moment que le comte Florida Blanca eut remplacé le duc Grimaldi dans le miniſtère.

Cependant le premier envoyé d'Eſpagne qu'on vit à Berlin, n'y vint qu'après la guerre d'Amérique. Comme il eſt probable que cette guerre a contribué à l'établiſſement de cette miſſion, il eſt néceſſaire d'en dire un mot.

Une perſonne dont l'autorité ne pourroit être plus grande dans ce qui regarde l'hiſtoire de Fréderic II (*a*), a dit que la première idée de la neutralité armée fut conçue par ce roi. Il eſt vrai que l'an 1744, Fréderic avoit imaginé une confédération de cette nature. Il avoit alors l'Angleterre pour ennemie ; & après qu'il fut en poſſeſſion d'Embden, il vouloit par une neutralité maritime mettre quelques obſtacles à l'avantage qu'avoient les Anglois ſur mer.

(*a*) Mr. le comte de Hertzberg : Mémoire lu à l'académie le 24 janvier 1787.

Digitized by Google

Cette neutralité que le roi de Prusse projetoit, avoit contribué à la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle. Peut-être l'impératrice de Russie & le comte de Panin, alors son premier ministre, ont-ils eu en vue cet exemple ; mais on ne peut douter que ce n'ait été à la cour de Pétersbourg qu'on forma le plan de neutralité, qui surprit les deux continens. Le roi de Prusse accéda le premier, tant pour l'utilité de la chose en général, que par des sujets particuliers de mécontentement que lui avoit donnés l'Angleterre.

CHAPITRE VI.

Négociations à la mort de l'Électeur de Bavière.

LA guerre d'Amérique n'étoit pas finie, lorsque Fréderic II eut à s'occuper d'affaires qui intéressoient très-fort & très-directement toute l'Allemagne. Maximilien-Joseph, électeur & duc de Bavière, mourut sans postérité le 30 décembre 1777, & par cette mort la race de l'empereur Louis de Bavière en ligne droite étoit éteinte ; & la lignée de Wittelsbach l'étoit aussi. La succession du duché & de l'électorat appartenoit au comte Palatin du Rhin, comme descendant de Rodolphe, fils aîné de Louis II, duc de Bavière & comte Palatin, qui avoit par-

Digitized by Google

tagé ſes états entre ſes deux fils, dont l'aîné eut le Palatinat, l'autre la haute Bavière (a). On ne diſputoit point en général à Charles-Théodore, électeur Palatin, la ſucceſſion; mais les cours de Vienne & de Saxe formoient des prétentions particulières ſur différentes parties de cet héritage. La cour de Vienne avoit pris ſes meſures d'avance pour ſe mettre en poſſeſſion tant des pays qu'on prétendoit dévolus à l'Empire, que de quelques autres, auxquels la maiſon d'Autriche prétendoit ſuccéder. On avoit ſi bien diſpoſé l'électeur Palatin avant la mort de Maximilien-Joſeph, que quatre jours après ce funeſte événement, Mr. Ritter, réſident de ſon alteſſe électorale, ſigna à Vienne une convention, par laquelle l'électeur cédoit à l'Autriche la meilleure moitié de la Bavière. Le 3 janvier 1778.

Le roi de Pruſſe n'ignoroit pas ces négociations, quoique ſecrètes; & à peine eut-il la nouvelle de la mort de Maximilien-Joſeph, qu'il réſolut de s'oppoſer à l'acquiſition que l'Autriche vouloit faire. Mais il lui manquoit le titre pour agir. Car comment un ſimple électeur, qui n'étoit pas même limitrophe de la Bavière, pouvoit-il ſe mêler de cette affaire,

(a) La baſſe Bavière fut poſſédée pendant quatre-vingt-ſept ans, depuis l'an 1258, par Henri, frère de Rodolphe, & par ſes deſcendans, juſqu'à l'an 1340, lorſqu'elle fut réunie, par l'extinction de leur lignée, à l'autre partie.

Digitized by Google

sans qu'il y eût des protestations à la diète, ou que d'autres princes intéressés imploraſſent son intervention? Il falloit ou attendre ou faire naître l'occasion de prendre part à la chose. Tout délai pouvoit être dangereux. Des conventions ultérieures, des prises de possession par voie de fait, auroient tout au moins rendu plus difficile le remède du mal qu'on vouloit prévenir. Fréderic jugea donc à propos d'offrir ses offices à l'électeur Palatin, ou au duc de Deux-Ponts, son successeur présomptif, en cas que l'électeur ne fût plus à temps de les accepter. Une mission publique auroit pu faire prendre des mesures aux parties intéressées, pour faire échouer la négociation. Un émissaire obscur n'auroit pas trouvé le moyen de se faire écouter. Il ne paroissoit pas même convenable d'envoyer, quoique sans caractère, un homme de qualité d'entre les sujets, ou d'entre les étrangers qui étoient attachés au service du roi. Le comte de Gœrtz, neveu du fameux ministre de Charles XII, lui parut propre pour conduire cette affaire. Ce seigneur étoit alors attaché à la cour de Weimar, en qualité de grand-gouverneur du duc régnant, dont il venoit de finir l'éducation. Le roi avoit connu le comte comme voyageur quelques années auparavant, & il avoit un de ses frères parmi les généraux de sa suite à Potsdam. Sa majesté étoit alors à Berlin pour y passer le carnaval

Digitized by Google

comme à l'ordinaire. Il fit venir de Potsdam le colonel de Gœrtz. Il l'inſtruiſit de ce qu'il avoit deſſein de faire, & il le fit partir ſur le champ avec des lettres de congé, comme pour aller mettre ordre à des affaires domeſtiques. Le colonel Gœrtz alla à Weimar, où il fit croire qu'il étoit venu pour engager le comte ſon frère à aller pour lui en Franconie, où ſont les terres de la famille. Le comte partit ſous ce prétexte, avec des lettres de créance & des inſtructions pour tous les cas où il pourroit en avoir beſoin. Il alla directement à Ratisbonne, où il apprit que des troupes Autrichiennes étoient déjà en Bavière, & que le nouvel électeur, intimidé par les menaces, & induit par l'adreſſe & les perſuaſions des miniſtres de Vienne, avoit déjà ratifié la convention que ſon réſident avoit ſignée au moment même qu'on apprit la mort de l'électeur. Le miniſtre Palatin, réſident à la diète, auquel le négociateur Pruſſien communiqua le but de ſa miſſion & les intentions du roi de Pruſſe, lui répondit que ſon alteſſe électorale ayant des troupes Autrichiennes dans le pays, avoit été dans la néceſſité de conclure une convention avec l'Autriche, & qu'elle ne pouvoit pas profiter des offres amicales de ſa majeſté Pruſſienne. Le comte de Gœrtz partit alors pour Deux-Ponts, & ayant appris ſur la route que le duc s'étoit déjà rendu à Munich, il y vint le joindre, &

Digitized by Google

trouva le moyen de conférer avec son alteſſe ſéréniſſime, avant qu'elle eût accédé au traité de Vienne. Gœrtz alloit très-ſecrétement trouver le duc dans le palais de l'électeur, pour conférer avec lui & avec ſon miniſtre favori, baron de Hoffenfels. Après quelques conférences, le duc ſe détermina à écrire au roi une lettre, par laquelle il le prioit de l'aſſiſter dans cette conjoncture délicate, & très-importante pour ſon intérêt & pour celui de l'Allemagne.

Il falloit que cette lettre fût portée ſûrement & promptement au roi de Pruſſe. Un moine s'en chargea, & il alla la remettre au général Gœrtz à Potsdam. Le roi, par les avis qu'il recevoit de Vienne, commençoit à croire que le comte de Gœrtz étoit arrivé trop tard, lorſqu'il reçut ſa lettre. Il informa d'abord les miniſtres du cabinet du ſuccès qu'avoit eu ſa miſſion ſecrète, fit inſtruire le public par des manifeſtes, & ſe prépara à ſoutenir par les armes les déclarations qu'il faiſoit faire.

Le baron de Hertzberg, auteur du mémoire raiſonné qu'on avoit publié à l'ouverture de la guerre précédente, & d'autres pareils écrits à l'occaſion du partage de la Pologne, fit un expoſé des motifs qui portoient le roi à s'oppoſer au démembrement de la Bavière. On voit par cet expoſé que la maiſon de Brandebourg avoit des droits auſſi juſtes que pouvoit en avoir celle d'Autriche, pour prétendre à la ſucceſſion du

Digitized by Google

défunt électeur : car l'une & l'autre maisons tirent leurs titres de deux filles d'un duc d'Autriche, qui fut empereur sous le nom d'Albert II, & qui descendoit par sa femme de l'empereur Louis de Bavière. L'aînée de ces filles avoit transmis ses droits au margrave de Misnie, Guillaume III, & celui-ci à la maison de Brandebourg, où est entrée l'héritière de ce margrave. La maison d'Autriche descendoit de la seconde des deux sœurs.

Quelque fondés que pussent être les droits du roi de Prusse sur la Bavière, il n'étoit pas question de les faire valoir. Il ne s'agissoit que d'empêcher la maison d'Autriche d'occuper une grande partie de la succession de la branche Guillelmine au préjudice de la branche de Deux-Ponts, & de faire une altération si considérable dans la balance générale de l'Allemagne & de l'Europe. Cependant la cour de Vienne ne pouvoit souffrir qu'un prince de l'Empire voulût s'ériger en juge & tuteur, disoit-elle, de ses co-états (*a*). Elle déclaroit qu'elle sauroit bien soutenir ses droits, & même attaquer celui qui se mettroit dans le cas de les contester. La cour de Berlin ne crut pas encore devoir rompre les négociations, quelque peu contente qu'elle fût du ton qu'on prenoit à Vienne. Six mois se passèrent à faire & à pré-

(*a*) Pag. 4. Pièces justificatives, N°. 5.

Digitized by Google

ſenter des plans d'accommodement. Fréderic II ne parut pas agir dans cette occaſion avec ſa vivacité & ſa hardieſſe ordinaire. Tout le monde étoit d'avis que la cour de Vienne ne faiſoit & n'écoutoit des propoſitions de paix que pour avoir le temps de ſe mettre en état de faire la guerre; & l'on ſe ſeroit attendu que le roi de Pruſſe ne lui laiſſeroit pas ce temps. Mais le roi, quoique toujours prêt à envoyer ſes armées en campagne, eut pourtant beſoin de quelques ſemaines & de quelques mois pour mettre les troupes en marche & l'artillerie en train. La profonde paix dont on avoit joui depuis quinze ou ſeize ans, ne pouvoit que rendre un peu lents les premiers pas qu'on devoit faire pour entrer en guerre. Les négociations ouvertes de tous côtés, l'eſpérance d'un accommodement devoient encore ajouter à cette lenteur.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Nouvelle guerre entre l'Autriche & la Pruſſe. Doute concernant les Margraviats de Bareuth & d'Anſpach.

CEpendant le roi étoit déjà en Siléſie au mois d'avril. L'empereur étoit venu à Olmutz en Moravie, à peu de diſtance de Schœnwalde. D'Olmutz il écrivit au roi de Pruſſe une lettre de ſa propre main, dans laquelle il lui rappella les viſites amicales qu'ils s'étoient rendues l'an 1769 à Neiſse & à Neuſtadt. L'empereur vouloit perſuader au roi de ne point s'oppoſer aux arrangemens que lui & l'impératrice-reine ſa mère avoient pris avec l'électeur Palatin. Le roi lui répondit ſur le champ de ſa propre main auſſi, & tâcha de ſon côté de détourner ſa majeſté impériale de l'acquiſition qu'elle projetoit; & il fit ſur cela les réflexions qu'il jugea convenables. L'empereur répliqua, & le roi répondit encore. Mais Fréderic ſentoit bien que ce n'étoit pas une affaire à traiter directement entr'eux, & qu'on riſquoit par cette correſpondance, comme il arrive ſouvent dans les entrevues des princes, d'aigrir les eſprits, & de s'éloigner davantage au-lieu de ſe rap-

Digitized by Google

procher (*a*). C'eſt pourquoi il dit à l'empereur dans ſa troiſième lettre, qu'il valoit mieux remettre cette négociation aux miniſtres. Ainſi leur correſpondance finit au bout de huit jours. L'affaire ſe traita entre le prince de Kaunitz & le comte de Hertzberg, quoique les mémoires de celui-ci paruſſent ſous le nom du baron de Riedeſel, envoyé de Pruſſe à la cour de Vienne.

La négociation entre les miniſtres dura plus de deux mois, & n'eut pas plus de ſuccès que la correſpondance des deux monarques. Le prince de Kaunitz, dans la réponſe qu'il fit faire le 24 juin au miniſtère pruſſien par le comte de Cobenzl, envoyé de leurs majeſtés impériales à Berlin, propoſa un plan auquel il diſoit expreſſément qu'il n'y avoit plus rien à changer. Comme ce plan ne pouvoit être accepté, la négociation fut rompue à cette époque, & le roi partit inceſſamment de la Siléſie, à la tête de ſon armée, pour entrer en Bohême.

(*a*) Deux des lettres du roi de Pruſſe ſe trouvent imprimées dans le cinquième cahier des *Anecdotes* dont nous avons parlé ci-devant dans notre *Avant-Propos*. J'ai vu la troiſième, avec celles de l'empereur, dans les mains de quelques miniſtres d'état. Dans une de ces lettres le roi dit fort galamment à l'empereur, qu'au cas que la guerre fût inévitable, Mitridate pourroit bien être vaincu par Lucullus. — Cette lettre ſe trouve au Tome VI, page 16 & ſuiv. des *Œuvres poſthumes du Roi*, édition gr. in-8vo d'Amſterdam, 1789. Dans ce même volume ſont inſérées les autres lettres dont il eſt ici queſtion. *L'Éd.*

Digitized by Google

Il avoit avec lui le général Wunſch & le prince héréditaire, aujourd'hui duc régnant de Brunſwick. L'un & l'autre, quoique dans un âge très-différent, s'étoient déjà fort diſtingués dans la guerre précédente. Le prince royal de Pruſſe les ſuivit bientôt à la tête d'une diviſion formée par les garniſons de Berlin & de Potsdam. Le roi, inſtruit de l'arrivée du prince, alla à ſa rencontre, l'embraſſa tendrement, parla aux troupes que ſon alteſſe royale commandoit, en des termes fort gracieux, ſe mit à leur tête l'épée à la main, & les conduiſit dans le camp qu'il avoit pris dans le voiſinage. Le prince de Pruſſe n'avoit preſque pas vu de campagne; il étoit à peine ſorti de l'enfance lorſque la guerre de ſept ans commença. Quoiqu'il ſe fût trouvé aux dernières campagnes de cette guerre, il ne put y avoir aucune ſorte de commandement. Mais Fréderic, très-perſuadé que ſon ſucceſſeur préſomptif avoit plus d'intérêt dans cette guerre que toute autre perſonne, fit aſſez connoître que c'étoit en lui qu'il comptoit de mettre ſa confiance (*a*). Le 3 juillet 1778.

Le prince Henri ne partit de Berlin que le premier de juillet à la tête d'une autre diviſion d'infanterie & de cavalerie.

Pour le bonheur de l'Allemagne, Fréderic II

(*a*) Journal manuſcrit. G. G.

Digitized by Google

laiſſa paſſer l'occaſion qu'il eut d'attaquer l'ennemi avec avantage dans le commencement de cette campagne. Il étoit campé près de Nachod; il alla reconnoître, avec des officiers de ſa ſuite, le poſte qu'occupoit un corps d'Autrichiens, qu'il auroit pu facilement ſurprendre. Mais le roi crut que tout le gros de l'armée Autrichienne étoit derrière la hauteur, au pied de laquelle ſe trouvoit le corps détaché qu'on auroit pu attaquer. On ſut depuis que le reſte de l'armée étoit encore éloigné de plus de deux marches; de ſorte qu'il eût pu défaire le premier corps ſéparé, & être en état de faire face à l'armée qui ſuivoit, & s'emparer des poſtes avantageux qu'elle occupa. Cette action en auroit entraîné inévitablement pluſieurs autres, & auroit coupé le chemin aux propoſitions de paix qu'on envoya faire peu après. La cour de Ruſſie s'étoit chargée de la médiation. Le prince Gallitzin, ſon envoyé à Vienne, dépêcha au roi de Pruſſe un conſeiller de légation, nommé Roſtof, lorſque ſa majeſté étoit encore entre Levin & Nachod. Roſtof n'ayant fait que quelques ouvertures aſſez vagues, on envoya trois ſemaines après un autre conſeiller, le baron de Thugut, qui eut pluſieurs audiences dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Enfin le roi envoya Mr. de Thugut à Braunau, où ſes miniſtres s'étoient rendus de Reichenberg. Tout l'été ſe paſſa à

Digitized by Google

faire des marches, à fourrager, à s'obſerver réciproquement, & à entendre des projets de pacification.

Cependant Fréderic mettoit à l'épreuve ſes généraux, & ſur-tout le prince de Pruſſe ſon neveu, qu'il expoſa quelquefois à des dangers, auxquels en d'autres pays on n'auroit expoſé qu'un officier de houſards (*a*). Le prince royal affronta les dangers avec tant de bravoure, & s'en tira avec tant d'habileté, que le roi lui témoigna ſon contentement d'une manière qui charma tous ceux qui étoient préſens.

Le prince héréditaire de Brunſwick, qui commandoit une partie de l'armée, eut ordre d'attaquer l'ennemi poſté près de Hohenelbe, de Léopold & de Lauterwaſſer au bord de l'Elbe. C'étoit un poſte très-avantageux, que l'empereur avoit occupé. Le prince étoit prêt à attaquer, quoiqu'il ne doutât pas qu'il n'eût devant lui toute l'armée Autrichienne. Mais le roi révoqua l'ordre; ſoit qu'il ſe fût convaincu que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'il n'avoit cru; ſoit qu'il n'eût ordonné cette attaque que pour attirer de ce côté-là l'attention des ennemis, & par cette feinte, faciliter la retraite du prince Henri qui devoit dans ce moment reconduire ſon armée

(*a*) Ce ſont les propres termes d'un journal fait ſous les yeux de Fréderic. *G. G.*

Digitized by Google

de la Bohème. C'eſt au moins ce qu'il dit depuis à un général de ſa ſuite, qui l'avoit voulu diſſuader de livrer la bataille. Effectivement le prince Henri, après l'entrée brillante qu'il avoit faite en Bohème vers la fin de juillet, en ſortit ſans avoir fait dans cette campagne aucune action déciſive. On a dit publiquement que le général de Mœllendorf, qui commandoit une colonne de l'armée de ce prince, s'étoit offert de prendre Prague en peu de temps, & que le prince n'y conſentit pas, diſant qu'il étoit inutile de ſacrifier les troupes, puiſque la paix alloit être conclue. Il eſt à croire que ſon alteſſe royale étoit plus inſtruite des intentions du roi ſon frère que les autres généraux de ſon armée. Je ne ſais avec quel fondement on a ſuppoſé que ce prince n'approuvoit point cette guerre, parce qu'un des effets qu'elle devoit produire, étoit de réunir à la couronne les margraviats de Franconie, auxquels S. A. R. auroit pu ſuccéder ſuivant l'ancien uſage de la famille (*a*). A l'époque de cette guerre il n'y avoit aucune apparence que les frères du roi fuſſent appellés à la ſucceſſion de ces margraviats, puiſque le prince de Pruſſe avoit trois fils.

Quoi qu'il en ſoit, la cour de Vienne n'ignoroit pas les intentions de celle de Berlin, concernant les états de Franconie; & dans les pre-

(*a*) Voyez ci-deſſus Part. I, Chap. XXVI, pag. 232.

Digitized by Google

mières ouvertures des négociations, même avant la guerre, on n'oublia pas d'insinuer que si le roi de Prusse ne s'opposoit point à l'acquisition que l'impératrice-reine & l'empereur vouloient faire de la Bavière, ils ne s'opposeroient point à leur tour à la réunion des margraviats de Franconie, d'Anspach & Bareuth, à la couronne électorale & royale de Brandebourg & de Prusse. Le ministère de Berlin, & le roi même dans sa correspondance avec l'empereur du mois d'avril 1778, firent observer la différence qu'il y avoit dans les deux cas (*a*).

Les préparatifs de guerre, les plans de campagnes alloient presque d'un pas égal avec les conférences des ministres, & avec des plans de conventions pacifiques. La Suède, que le roi de Prusse avoit sollicitée en faveur de la cause dont lui-même s'étoit chargé, répondit en termes généraux, qu'elle étoit prête à s'intéresser pour la maison de Deux-Ponts, & à s'opposer à toute infraction qu'on tenteroit de faire aux articles du traité de Westphalie, ainsi qu'aux atteintes qu'on voudroit porter aux privilèges & aux libertés des princes de l'Empire.

(*a*) Voyez cette correspondance dans le Tome VI des *Œuvres posthumes du Roi*, édition gr. in-8vo d'Amsterdam, 1789. *L'Éd.*

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Négociations & Paix de Teſchen.

DAns le fond, la Suède étoit la puiſſance qui avoit le moins d'intérêt dans cette querelle, de quelque manière qu'elle dût ſe terminer.

La France & la Ruſſie s'étoient chargées de la médiation, afin de terminer l'affaire à l'amiable entre les deux cours de Vienne & de Berlin. La cour de Pétersbourg n'avoit pas encore contracté avec celle de Vienne cette intimité qu'elle contracta depuis. Catherine étoit alliée du roi de Pruſſe; & en cas de guerre, elle auroit dû, ſuivant les accords précédens, lui fournir des ſubſides qu'on auroit voulu épargner. Cela étant, on ne pouvoit qu'être ſurpris de la lenteur avec laquelle ſe comportoit le miniſtère de Ruſſie. Le comte de Panin, qui avoit le département des affaires étrangères, faiſoit attendre depuis cinq ou ſix ſemaines l'approbation des articles préliminaires, qui ne ſouffroient aucune difficulté, & qu'on avoit concertés à Breslau avec le prince de Repnin, chargé de la négociation. Ce ſeigneur deſtiné ou à commander les troupes Ruſſes, ſi la guerre continuoit, ou à aſſiſter au congrès comme médiateur, ſi la négociation avoit lieu, dut prendre

ſur

Digitized by Google

sur lui d'approuver ces articles. La France, alliée de la maison d'Autriche, auroit été obligée, en cas de guerre, d'envoyer des troupes en Allemagne dans le temps qu'elle devoit soutenir la guerre de mer contre l'Angleterre, en faveur des Américains ; ce qu'elle ne pouvoit faire sans risquer de perdre des deux côtés, vu le désordre déjà très-avéré de ses finances. Selon le traité signé à Versailles le 1 mai 1756, on auroit dû fournir à l'Autriche vingt-quatre mille combattans, ou l'équivalent en argent, qui étoit évalué à huit mille florins par mois pour chaque mille hommes d'infanterie, & vingt-quatre mille pour chaque mille hommes de cavalerie (*a*). Outre cela, l'accroissement de la puissance de l'Autriche vers l'Alsace ne pouvoit pas être agréable aux Bourbons. Après tout, le cabinet de Versailles ne paroissoit pas agir avec assez d'ardeur & de sincérité. On trouvoit la conduite du comte de Vergennes équivoque, & l'on doutoit à Berlin si le marquis de Pont, envoyé de France, étoit assez instruit des intentions du ministre duquel il dépendoit (*b*). La reine, sœur de l'empereur, étoit aussi attachée aux intérêts de son frère qu'à ceux de son mari & de son fils ; & cette reine

(*a*) Voyez Mably, Droit public de l'Europe, Tome III, pag. 462. Journal Encyclopédique du mois d'août 1778, pag. 177.

(*b*) Notices particulières *S. G.*

Digitized by Google

influoit ſans doute dans le conſeil. Il eſt très-poſſible que la France, qui chercha toujours à profiter des troubles des autres pays, pour augmenter ſon influence, ne fût pas fâchée de laiſſer encore ſubſiſter la querelle de deux puiſſances qu'elle commençoit à regarder comme ſes rivales. Le miniſtère n'avoit pas encore pris ſon parti décidément.

Cependant la modération que témoignoit le roi de Pruſſe dans les plans de conventions que l'on traçoit, & l'eſprit pacifique de la reine de Hongrie, décidèrent la paix ; & les médiateurs furent forcés d'en hâter la concluſion. Le bailli de Breteuil, co-médiateur au nom de la France, dont il étoit ambaſſadeur à la cour de Vienne, dut ſatisfaire aux déſirs de Marie-Thérèſe, quelque contraires qu'ils duſſent être aux vues de l'empereur. Dans le même temps, le miniſtère de Pétersbourg envoya l'autoriſation que le prince Repnin attendoit. L'on convint que le lieu du congrès ſeroit la ville de Teſchen, qui eſt aux confins de la Siléſie, preſqu'à une diſtance égale de Vienne & de Breslau, qu'on regardoit alors comme la réſidence du roi de Pruſſe, puiſqu'il y demeuroit. La ville de Teſchen, ſelon la coutume, fut déclarée neutre pour tout le temps que dureroit le congrès ; & pour cela on en fit ſortir les troupes qui s'y trouvoient. On convint auſſi de pluſieurs articles touchant le cérémonial, & ſur-tout que

Digitized by Google

les deux miniſtres médiateurs ne prendroient point d'autre caractère, & qu'il n'y auroit aucune préſéance entr'eux. Le baron de Hertzberg, qui avoit travaillé particuliérement dans cette affaire, devoit intervenir au congrès de la part du roi. Mais comme la cour de Vienne y avoit deſtiné pour plénipotentiaire Mr. de Cobenzl, ſon envoyé extraordinaire à Berlin avant la rupture, on ne crut pas qu'il convînt au roi de Pruſſe d'y envoyer un miniſtre d'état ; & l'on nomma le baron de Riedeſel, ci-devant envoyé à la cour de Vienne. Peut-être quelqu'un a-t-il fait ſervir ce prétexte pour écarter du congrès un miniſtre, qui par ſon caractère & par la connoiſſance des affaires auroit éclipſé les autres perſonnes qui devoient s'y trouver.

Au moment que le congrès alloit s'ouvrir, Mr. de Cobenzl tomba malade. La reine de Hongrie craignant qu'un autre nom de plénipotentiaire ne fournît un prétexte à de nouveaux délais, deſtina le comte de Cobenzl, couſin de l'envoyé, qui étoit employé à un autre département, & lui donna pour adjoint Mr. Ébert, commis de la chancellerie. Le congrès fut ouvert le 10 de mars. L'armiſtice publié devoit commencer à l'entrée du même jour. Deux accidens imprévus faillirent de rompre les négociations, & de faire recommencer les hoſtilités avec plus d'ardeur qu'auparavant. Le feu avoit pris malheureuſement

Digitized by Google

à la ville de Jægerndorf, appartenant à l'Autriche, où il y avoit alors des troupes Prussiennes. De l'autre côté, des Autrichiens commandés par Wallis & Stein, quelques heures après la publication de l'armistice, jetèrent des boulets de canon & des bombes dans la ville de Neustadt, dont plus de trois cents maisons furent brûlées. Lorsqu'on fit le rapport au roi de cette infraction de l'armistice, il dit à ceux qu'il avoit avec lui: *Ah si j'étois jeune!* Cependant il fit toutes les démonstrations qu'il crut nécessaires, pour convaincre les ennemis & les médiateurs, qu'il désavouoit ce qui étoit arrivé à Jægerndorf. Les généraux Autrichiens de leur côté se déchargèrent l'un sur l'autre, & l'affaire de Neustadt n'eut point de suite. Au bout de deux mois, le traité fut signé entre l'Autriche & la Prusse. Toutes les conventions entre les cours de Dresde, de Munich, de Deux-Ponts, furent signées le même jour, 15 mai 1779. La discussion de quelques prétentions particulières de moins de conséquence fut réservée à la diète de Ratisbonne.

Le traité de Teschen sera désormais une des bases de toutes les négociations concernant les affaires de l'Allemagne, parce que les puissances principales qui composent l'Empire y ont souscrit des conventions, & que deux autres des plus grandes puissances de l'Europe, la France & la Russie, en furent médiatrices & garantes.

Digitized by Google

Le dixième article de Teſchen porte, que le roi de Pruſſe pourra unir à la primogéniture, les margraviats de Franconie, dans le cas que la ligne des margraves vienne à s'éteindre. Cependant, ni dans les négociations de Teſchen, ni dans celles qui précédèrent, on ne s'aviſa du moyen que la cour de Vienne auroit pu imaginer pour parvenir à ſes fins; & l'empereur ne renonça pas à l'eſpérance d'acquérir la Bavière.

C'eſt un fait avéré, qu'à la première entrée en campagne, le roi avoit tiré de ſon tréſor douze millions. La plus forte dépenſe extraordinaire étoit faite L'entretien ordinaire de l'armée eſt compté à douze millions par an. En campagne on compte qu'il en coûte la moitié de plus. Au mois de mai les troupes étant ſorties de leurs quartiers, une partie de cette dépenſe extraordinaire devoit être faite. Ainſi il eſt ſûr qu'au moment que la paix fut ſignée, la guerre avoit coûté plus de vingt millions, ou quatre-vingts millions de livres de France.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Affaire bruyante d'un Meûnier. Caractère de quatre Grands-Chanceliers. Projet d'une nouvelle Légiſlation exécuté en partie.

LE zèle qu'avoit Fréderic pour la juſtice, le conduiſit à une réſolution trop bruſque, qui lui cauſa dans la ſuite quelque regret, après lui avoir attiré des éloges de toute l'Europe. Cette affaire a fait trop de bruit, & elle eſt trop mal connue dans les pays étrangers, pour que je me diſpenſe d'en donner ici un récit fidèle.

Un homme de la nouvelle Marche, nommé Arnold, poſſédoit un moulin que ſon père avoit acheté, & pour lequel il devoit payer un cens annuel au comte de Schmettau, ſeigneur territorial. Le meûnier avoit long-temps refuſé de payer cette redevance, en alléguant que l'eau lui manquoit; & le comte de Schmettau ſe vit réduit à vendre le moulin à l'encan, pour être payé. Un gentilhomme, par les étangs duquel couloit l'eau qui alloit à ce moulin, l'acheta, & le vendit enſuite à un autre meûnier. Arnold, vivement piqué, chercha tous les moyens de le r'avoir. Débouté de ſa demande par la régence de Kuſtrin, il en appella

Digitized by Google

à la juſtice ſupérieure de Berlin, qui confirma le jugement. Le meûnier, furieux de ſe voir privé du moulin, & condamné en juſtice, crut pouvoir ſe venger du ſeigneur & des juges en s'adreſſant au roi. Un frère de ſa femme étoit domeſtique du prince Léopold de Brunſwick, général du régiment qui étoit à Francfort, & gouverneur de cette ville. La femme alla porter ſes plaintes à ce prince, qui ayant le cœur extrêmement bon, y prit intérêt, & l'adreſſa à Berlin, chez la princeſſe Amélie, ſa tante & ſœur du roi. La princeſſe inſtruiſit la femme du meûnier de ce qu'elle devoit faire pour parler au roi, & obtenir ce qu'elle ſouhaitoit. Cette femme va à Sans-Souci, ſe place dans une avenue du château où le roi avoit accoutumé de paſſer. Lorſqu'elle voit paroître ſa majeſté, elle ſe tient aſſiſe, & levant ſes pieds nuds avec la peau déchirée & enſanglantée, comme ſi ces plaies étoient les ſuites d'un voyage long & pénible: Voyez, Sire, dit-elle, à quoi ſont réduits vos ſujets pour pouvoir demander juſtice. Le roi, ſurpris & ému, voulut être informé du ſujet des plaintes de cette femme, & l'ayant appris, il demanda à la chambre de juſtice les motifs de l'arrêt qu'on avoit porté. Le chancelier Furſt les rendit un peu légérement, ne croyant pas devoir entrer dans des détails, ni juſtifier les jugemens de la chambre; & le préſident Rebeur envoya un

Digitized by Google

fatras de citations latines. Le roi crut qu'on vouloit lui en impoſer ; & les ſecrétaires du cabinet qui devoient lui en faire le rapport, crurent qu'on vouloit ſe moquer d'eux par ces allégations. Sa majeſté envoya un colonel de ſa ſuite, nommé Hayking, avec un conſeiller, pour prendre connoiſſance de l'affaire ſur le lieu. Le colonel, malgré les raiſons que le conſeiller adjoint lui alléguoit, fit ſon rapport de manière que le roi, qui d'ailleurs n'étoit pas content de ſes tribunaux & de ſes magiſtrats, fut perſuadé que les juges avoient été gagnés par le ſeigneur de la terre, & qu'on avoit fait une injuſtice criante au meûnier. Pour donner une preuve éclatante de ſon zèle pour la juſtice, & de ſa ſévérité contre la corruption, il caſſa la ſentence des chambres de juſtice ; il exila, l'envoyant à ſes terres, le baron de Finckenſtein, préſident de la chambre de Kuſtrin ; il démit de ſa charge le grand-chancelier, & fit arrêter & enfermer dans la forteresſe de Spandau trois des conſeillers qui avoient eu part au procès. Il voulut que l'on redreſsât la choſe ſelon le rapport du colonel Hayking, & chargea le baron de Zedlitz de la réviſion du procès. Ce miniſtre ne trouvant point que les juges euſſent mal jugé, tâcha de faire comprendre au roi que le colonel l'avoit mal informé. Plus on avançoit dans la diſcuſſion, plus le roi croyoit que ſa gloire en ſouffriroit, s'il

Digitized by Google

étoit forcé de reculer après le pas qu'il avoit fait. Il n'ignoroit pas que des perſonnes de la plus haute diſtinction auroient été bien-aiſes de le voir dans ſon tort, & de lui faire ſentir qu'il n'étoit pas infaillible. On ne ſait pas ce que Fréderic penſa du meûnier, des juges & du colonel, lorſqu'il trouva tant d'oppoſitions : mais il ne rétracta point ſon arrêt. Le chancelier Furſt ne fut jamais ni rétabli, ni pourvu d'aucune ſorte de penſion. Le préſident Finckenſtein reſta dans ſes terres comme relégué ; & deux conſeillers, Graun & Friedel, ne ſortirent de la forteresſe que long-temps après. Ransleben ſeul fut bientôt rétabli ; parce qu'on trouva qu'il avoit fait quelque difficulté de ſigner l'arrêt que le roi venoit de caſſer. Le baron de Zedlitz garda ſa place ; mais Fréderic II ne le vit plus. Nous ſommes autoriſés à croire que ſon zèle pour la juſtice l'a égaré dans cette affaire.

Cependant comme Fréderic ſavoit toujours tirer un bon parti de ſes fautes mêmes, il ſaiſit cette occaſion pour exécuter une réforme générale dans la conſtitution civile.

Nous avons dit que le Code-Fréderic fait par Cocceji n'étoit qu'un réglement de procédure, bien loin d'être un code complet de nouvelles loix. Cocceji mourut peu de temps après avoir compilé ſon code. C'eſt le premier, comme on l'a remarqué, qui eut les ſceaux & le titre de

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Ouvrages du Roi en différentes occasions. Correspondance sur l'amour de la patrie. Réflexions sur ce sujet.

LE roi avoit changé de goût dans ses loisirs littéraires. La poésie l'occupoit encore quelques momens. On n'entendoit plus parler de vers libres, ni de plaisanteries indécentes. Il supprima le poëme en six chants sur la *Guerre des Confédérés de Pologne*, qu'il fut tenté de faire voir au comte de Panin & à l'impératrice de Russie (*a*). L'étude ne rempliſſoit pas moins les heures qui lui restoient après avoir donné les soins nécessaires à toutes les branches de l'administration. Les pièces légères en prose roulèrent sur des sujets philosophiques, ou de nature appro-

trône, ordonna la continuation de ce code. A la fin de mars de 1788, il y en avoit cinq parties d'imprimées. La sixième étoit sous presse. On croit qu'il y en aura huit en tout. La manière dont ce code doit être publié, fera voir que l'esprit de la monarchie Prussienne n'est rien moins que le despotisme. On convoquera une assemblée de notables de toutes les provinces, pour y donner une sanction plus solemnelle, & pour que le public puisse avoir part à la législation qui le concerne.

(*a*) Notices particulières. *S.* — Cependant le seul Éditeur des *Œuvres posthumes du Roi*, de l'édition gr. in-8vo d'Amsterdam, en a découvert une copie, dont elle est enrichie, & mise en ordre des matières, au Tome VIII. *L'Éd.*

Digitized by Google

chante. Il fit à la vérité quelques dialogues à l'imitation de Lucien & de Fontenelle (*a*) ; & un autre lorsqu'il fut la nouvelle de la mort de la marquise de Pompadour, qu'il fait entretenir dans les champs élysées avec une des personnes qu'on ne s'attend guère à voir comparer avec la maîtresse d'un roi de France. Mais Frédéric, qui le composa pour son amusement, laissa à peine voir ce dialogue profane, & n'en donna jamais de copie, comme il avoit fait du *Palladion*. Les ouvrages qu'il laissa paroître depuis la guerre de sept ans, sont d'un caractère grave & sérieux, quels que soient les principes qu'il y soutient.

Il avoit ajouté aux Mémoires de Brandebourg la Vie de Frédéric-Guillaume son père & son prédécesseur. Cette addition, faite à un ouvrage déjà célèbre, fit un honneur infini au roi, par la manière dont il parle d'un père qui ne l'avoit pas fort chéri, & d'un roi dont le caractère ressembloit si peu au sien. Il n'y règne plus absolument ce ton de persiflage que Voltaire lui avoit inspiré, & qui se fait sentir dans la Vie de Frédéric I.

Il avoit ébauché depuis trente ans un autre ouvrage historique, qu'il intitula : *Histoire de mon temps*, qui étoit comme le premier article

(*a*) Ils sont dans le Tome VI des *Œuvres posthumes du Roi*, de l'édition citée ci-devant.

Digitized by Google

de continuation aux Mémoires de Brandebourg. Il retoucha cet ouvrage vers l'an 1775, tandis qu'il écrivoit la *Guerre de sept ans*, qui sert de suite aux histoires précédentes. Enfin il fit encore des *Mémoires de ce qui suivit la paix de Hubertsbourg*. Ces ouvrages, qui forment des volumes assez considérables, & dont le public jouit dans ses *Œuvres posthumes*, ne l'empêchèrent point d'écrire sur d'autres sujets. Dans l'année 1770, il publia trois ou quatre dissertations, ou essais différens; un *Examen sur les motifs à la vertu, déduits des principes de l'amour-propre*; un *Essai sur l'Éducation, particuliérement de la Noblesse*. Il fit aussi une espèce d'apologie de Louis XV. Cet ouvrage en fit naître un autre sur les *Formes du Gouvernement & sur les Devoirs des Souverains*. Il publia à ce sujet une brochure l'an 1777. Quelques mois après, le roi étant en Silésie, reçut la nouvelle de la mort du fameux Voltaire. Il lui prit envie de faire l'éloge de son ancien chambellan, & de son maître à quelques égards, comme il avoit fait ceux de son conseiller Jordan, de son ami Still, & de son lecteur la Mettrie. Il l'ébaucha pendant la campagne de l'an 1778; il l'acheva au commencement de l'hiver suivant, & le fit lire à l'académie (*a*). Je ne puis croire qu'il ait beau-

(*a*) Mémoires de l'Académie, de l'an 1778.

Digitized by Google

coup regretté la mort de cet homme, quoiqu'il l'ait admiré ; car il le craignoit encore plus qu'il ne l'eſtimoit. Il ordonna cependant pour ce fameux auteur un ſervice ſolemnel dans l'égliſe catholique. Il en fit faire le buſte en marbre, que l'on plaça dans la ſalle des aſſemblées de l'académie dont il étoit membre.

Dans la même campagne de 1778 & dans le printemps de l'année ſuivante, lorſqu'il ſe tenoit prêt à Breslau pour rentrer en Bohême, en cas que la paix ne fût point conclue, Frédéric écrivit des réflexions ſur un ſujet qui l'intéreſſoit particuliérement. Il lui parut ne pas trouver dans les ſujets le même zèle pour l'intérêt public & pour la gloire du ſouverain qu'il avoit trouvé dans les trois guerres précédentes, lorſqu'en Poméranie & à Magdebourg de ſimples particuliers levoient des régimens. Il crut voir le patriotiſme languiſſant & ſur le point de manquer. Il auroit voulu le ranimer, & il écrivit ſur cela un petit ouvrage, qu'il intitula : *Lettres ſur l'amour de la patrie*, ou *Correſpondance d'Epiſtémon & de Philopatros*. Un diſcours que le baron de Zedlitz, miniſtre d'état, avoit prononcé deux ans auparavant à l'académie (*a*), & qu'il préſenta au roi imprimé, peut-être auſſi deux autres ouvrages

(*a*) Voyez nouveaux Mémoires de l'an 1775.

Digitized by Google

allemands (*a*) sur le même sujet, ou les entretiens de quelques savans de Breslau, engagèrent le roi à composer cette correspondance fictice. On y voit un stoïcien qui combat l'insouciance des épicuriens. Mais Fréderic n'a pas dit dans ces lettres tout ce qui devoit se présenter à son esprit sur la matière qu'il traitoit ; & il ignora peut-être que ses peuples avoient fait la même observation à son égard. Ni le roi, ni ses sujets n'avoient le même intérêt dans la guerre de Bavière qu'ils avoient eu dans les précédentes, lorsqu'il s'agissoit de conquérir une province qui doubloit le bien-être des peuples, avec la force & le pouvoir du souverain ; ou lorsqu'on combattoit pour conserver une acquisition aussi importante que l'étoit la Silésie. Il étoit naturel qu'on agît dans ces occasions avec plus d'ardeur que lorsque l'objet de la guerre étoit de prévenir le danger, peut-être encore éloigné, d'un ébranlement d'équilibre, dont le peuple ne sentoit pas aussi vivement les conséquences. Au reste, Fréderic se seroit fait trop d'illusion, s'il eût cru trouver dans ses peuples le patriotisme des anciens Grecs & des Romains, ou même celui de quelques autres nations modernes. L'enthousiasme patriotique sous Fréderic II ne pouvoit pas

(*a*) Voyez la Prusse littéraire, articles *Dietz*, *Steinbart*, *Zedlitz*, &c.

Digitized by Google

être soutenu par le zèle religieux, qui souvent en est l'ame. Les anciens, chez qui l'amour de la patrie étoit vif & agissant, se vouoient à sa défense, dans l'idée qu'ils combattoient pour leurs dieux, aussi-bien que pour leurs foyers: *Pro aris & focis.* La bravoure héroïque des chevaliers du moyen âge étoit en partie l'effet du fanatisme religieux qui les portoit à exterminer les ennemis de la foi chrétienne qu'ils professoient. Les deux tiers des sujets Prussiens étant d'une religion différente de celle de leur souverain; & plusieurs provinces étant encore d'une religion différente de celle du gros de la nation, quelle influence pouvoit avoir l'esprit de la religion pour ranimer le patriotisme dans les sujets de Fréderic? Ce zèle même auroit pu à quelques égards être contraire à ses intérêts. Le triste cas du chapelain Faulhaber, qui fut accusé d'avoir conseillé à des soldats catholiques de quitter le service d'un prince protestant, pourroit en fournir une preuve, si le crime du prêtre eût été aussi bien prouvé, qu'il est sûr que le général Fouquet le fit pendre sur cette accusation (*a*). D'ailleurs les sujets du roi de Prusse ne font pas une nation entière & distincte, comme les Grecs la faisoient lorsqu'ils battirent les Perses; ou les Romains quand ils étoient en guerre avec les

(*a*) Voyez Mémoires de Fouquet, Tome I, pag. 28 & 29.

Digitized by Google

Carthaginois ; ni comme la font les Anglois, les Eſpagnols & les François. Ils ſont tout autant Allemands que Brandebourgeois, Poméraniens ou Pruſſiens ; & comme Allemands ils ne pouvoient pas toujours ſe regarder comme ennemis naturels de tous ceux qui l'étoient de leur maître. Ce n'eût été qu'envers les Ruſſes, & peut-être envers les François, qu'il eût pu exciter cette haine nationale, qui tient ſouvent lieu de patriotiſme. Mais un roi philoſophe, un monarque politique, vouloit-il allumer cette eſpèce de rage qui ſoulève la populace de Londres contre tout ce qui s'appelle François ; cette fureur qui animoit jadis les François contre les Eſpagnols ? Fréderic fit mieux ; il tâcha d'exciter l'amour de la gloire, & s'efforça en même temps de rendre ſon pays cher à ſes habitans, & d'y attirer en même temps des étrangers.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Discours sur la Littérature allemande. Traductions de livres anciens. Faveur du Marquis Lucchesini.

FRéderic II étoit à Breslau dans le printemps de l'année 1779; & durant le séjour qu'il y fit, pour être prêt à entrer en campagne, au cas que les négociations n'eussent point de succès, il se proposa d'écrire sur *la littérature allemande*. Ce petit ouvrage a fait un trop grand bruit pour que je me dispense de dire ici quelle en fut l'origine. Le baron de Hertzberg, chargé de la négociation avec le comte de Finckenstein, se trouvoit souvent auprès du roi aux heures même qu'on ne parloit pas des affaires d'état. Sa majesté le faisoit appeller pour s'entretenir avec lui & des gens-de-lettres, particuliérement avec messieurs Garve & Arletius. Le premier étoit connu par différens ouvrages qu'il avoit composés, & par d'autres qu'il avoit traduits de l'anglois. Le second n'avoit presque point fait de livres; mais il s'étoit fait une grande réputation en Silésie, & même en Pologne comme directeur d'un collège fort renommé, & comme bibliothécaire. L'un & l'autre intéressoient le roi en lui parlant des auteurs an-

Digitized by Google

ciens. Le propos tomba un jour ſur le ſujet de Tacite. Le roi avoit lu ſans doute la traduction d'Ablancourt, & les morceaux du même auteur traduits par d'Alembert. Il avoit lu & ouï dire cent fois que Tacite avoit mis dans ſon ſtyle ſerré & nerveux plus de penſées que de paroles. Cela lui étoit reſté encore avec les mots latins ſi ſouvent répétés : *Quot verba, tot pondera.* A la ſuite des propos qu'on avoit tenus, il dit à Mr. de Hertzberg qu'il n'étoit pas poſſible de traduire cet auteur en allemand avec autant de préciſion qu'on le pouvoit en françois. Le ſavant miniſtre lui ſoutint le contraire ; & il envoya au roi un eſſai qu'il fit d'abord, en traduiſant en allemand deux chapitres de Tacite, pris du petit ouvrage ſi connu ſur les mœurs des Germains.

Lorſque la paix fut faite & que Fréderic fut de retour à Potsdam, il compoſa le diſcours ſur *la Littérature allemande.* Il le fit lire à Mr. de Hertzberg, qui auroit bien voulu y changer & y ajouter beaucoup de choſes. Une autre perſonne à qui le roi fit auſſi voir ce diſcours, y auroit encore corrigé pluſieurs paſſages. Mais il fallut s'en tenir à de petites obſervations, parce que le roi étoit déjà fatigué de cette entrepriſe. L'ouvrage fut imprimé en françois, & traduit en allemand par Mr. de Dohm. Le roi envoya ſon livre à la ducheſſe douairière de Brunſwick ſa ſœur, pour qu'elle le fît lire

Digitized by Google

à l'abbé Jéruſalem, & qu'elle lui mandât ce que ce ſavant eccléſiaſtique en penſoit. Mr. Jéruſalem fit quelques réflexions ſur le petit ouvrage du roi, qui les fit traduire en françois pour les lire; car il n'avoit jamais lu, & n'aimoit pas à lire des livres écrits en allemand.

Cependant il commença depuis-lors à faire plus de cas des ſavans de ſon pays; & ce fut dans ce temps à peu près qu'il écrivit à ſon correſpondant d'Alembert, qu'il voyoit bien qu'il devoit s'en tenir à ſes Allemands, s'il vouloit lire de bons ouvrages. Dégoûté des auteurs François, & n'étant pas aſſez favorablement diſpoſé envers les Allemands, il s'occupa plus que jamais de la lecture des livres claſſiques, & il tâcha d'engager les gens-de-lettres qu'il avoit dans ſes états à traduire des ouvrages anciens qu'il vouloit lire. Il avoit déjà fait traduire par Mr. de Moulines, l'Hiſtoire d'Ammien-Marcellin; & pour l'en récompenſer, il l'avoit fait membre de l'académie avec penſion, & l'engagea à traduire de même Spartien & les autres continuateurs de Suétone, connus ſous le nom de l'*Hiſtoire d'Auguſte*. Il avoit chargé Mr. de Caſtillon de traduire la vie d'Apollonius; & il lui fit traduire enſuite les livres académiques de Cicéron.

La ſociété des gens d'eſprit & des ſavans lui devenoit plus néceſſaire à meſure que ſon âge avançoit, que les autres amuſemens l'affec-

Digitized by Google

roient moins, & que l'ordre établi dans ses états & la paix de l'Allemagne assurée, lui laissoient plus de loisir. Jean-Joachim Quanz, son maître de musique, celui qui l'accompagnoit lorsqu'il jouoit de la flûte, étoit mort l'an 1773. Outre cela, le roi ayant perdu quelques dents, il ne pouvoit plus si bien s'ajuster la flûte, le seul instrument musical auquel il s'étoit exercé. Il destina donc encore à la littérature les heures qu'il avoit auparavant données à la musique. Cependant il avoit perdu une partie de ses anciens amis, & des gens-de-lettres auxquels il étoit habitué. Le marquis d'Argens étoit allé par congé en Provence, où il étoit mort l'an 1771. Quatre ans après mourut le colonel Guischard, surnommé Quintus-Icilius, qui pendant dix années avoit été fixé à Potsdam, & entretenoit le roi plus souvent qu'aucun autre. Quelques autres eurent le malheur de déplaire, ou ne se plurent point avec lui (a).

Le roi fit aussi pendant la guerre de Bavière une autre perte, à laquelle il fut encore plus sensible qu'à celle de d'Argens & de Guischard: l'an 1778 mourut milord Maréchal Keith, que le roi n'aimoit pas moins que le marquis d'Argens, & qu'il estimoit peut-être plus que le colonel Quintus. Le roi, qui venoit de faire

(a) Voyez la Prusse littéraire aux articles *Argens*, *Catt*, *Guischard* & *Pauw*.

Digitized by Google

l'éloge de Voltaire, laissa à d'Alembert la tâche de louer milord Maréchal. Il étoit alors en campagne. Il sentit encore plus cette perte après la paix, lorsqu'il fut de retour à Sans-Souci. Il la répara autant que la différence de l'âge & de l'habitude le permettoit, en s'attachant le marquis de Luccheſini. Ce gentilhomme Italien, d'une famille patricienne de Lucques, étoit venu de Vienne à Berlin, entraîné par cet enthousiasme que le nom de Fréderic avoit inspiré à toutes les nations civilisées, & sur-tout aux Italiens. Il fut présenté au roi par le comte Fontana, envoyé de Sardaigne, le seul ministre d'Italie qui fût à la cour de Prusse. Avec autant d'esprit que pouvoient en avoir le comte Algarotti & le marquis d'Argens, avec un fonds de savoir non moins grand que celui du colonel Quintus, Mr. de Luccheſini avoit une connoissance du grand monde, que ce dernier n'avoit peut-être pas eue (a). Fréderic ne tarda point à reconnoître en lui les qualités qu'il cherchoit pour sa conversation & sa société. Ceux qui firent naître au roi l'idée de s'attacher le marquis, contribuèrent probablement à décider le gentilhomme voyageur à accepter les conditions qu'on lui offroit. Le roi le fit son chambellan avec une pension de deux mille écus, & l'admit à sa table avec les généraux. Le marquis

(a) Voyez la Prusse littéraire.

Digitized by Google

de Luccheſini fut bientôt la perſonne avec laquelle il parloit le plus. Le roi auteur s'entretenoit avec lui réguliérement quelques heures du ſoir, lui communiquoit ſes écrits, & s'en rapportoit fort ſouvent à lui pour les affaires de littérature. La correſpondance étrangère avec les ſavans paſſoit ſous ſes yeux, de ſorte que ſans les titres qu'avoient eus Maupertuis & d'Argens, le marquis de Luccheſini influa même dans les affaires de l'académie.

CHAPITRE XII.

Mort de l'Impératrice-Reine de Hongrie. Projet d'ériger un Evêché en Weſtphalie. Etat des Catholiques ſous la domination pruſſienne.

MArie-Thérèſe avoit régné quarante & un ans. Elle avoit mis ſur la tête de ſon époux une couronne que ſes ancêtres avoient portée pendant plus de deux ſiècles. Elle eut la gloire unique de voir à la tête de l'Empire pendant vingt ans un mari; enſuite pendant quinze autres un fils, qui recevoient d'elle tout leur pouvoir. Elle partagea tant qu'elle vécut avec Fréderic ſeul, l'honneur de gouverner l'Allemagne, & d'influer dans tout le reſte de l'Europe. Elle mourut vers la fin de l'an 1780. Lorſque le comte de Rewieſcky, envoyé de Vienne, annonça

Digitized by Google

au roi la mort de cette grande princeſſe, le roi en fit de grands éloges. Je lui ai ſouvent fait la guerre, diſoit-il ; mais je n'ai jamais été ſon ennemi. Il en parla dans les mêmes termes en écrivant à Mr. d'Alembert. Le ſceptre que Marie-Thérèſe avoit ſoutenu avec honneur, paſſa dans les mains d'un prince, qui par le privilège de ſon ſexe & par ſes qualités particulières pouvoit le rendre beaucoup plus redoutable.

Le ſecond des fils de François I & de Marie-Thérèſe étoit depuis quinze ans ſouverain de la Toſcane. Le troiſième avoit épouſé l'héritière préſomptive du duché de Modène. L'archiduc Maximilien, le plus jeune des quatre frères, avoit été fait coadjuteur de Cologne peu avant la mort de l'impératrice-reine. La plus grande partie des états que la maiſon de Pruſſe poſsède en Weſtphalie dépend pour le ſpirituel de l'archevêché de Cologne ; & le nombre des catholiques y eſt fort conſidérable. On a dit que le miniſtère de Berlin, naturellement jaloux de toute ſupériorité qu'une puiſſance rivale peut exercer ſur les ſujets du roi, avoit conçu le projet de faire ſéparer les provinces Pruſſiennes de la Weſtphalie du diocèſe auquel elles appartiennent. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que l'abbé Duval-Pirau, qui depuis quelque temps demeuroit à Potsdam, & que le roi voyoit quelquefois après dîner, s'imagina qu'il

Digitized by Google

pourroit bien être lui-même fait évêque de Minden. Cette idée lui vint sur-tout à l'occasion de ce que Pie VI, à son retour de Vienne, devoit passer par Munich. Le roi consentit que l'abbé allât complimenter le pape de sa part; & on lui permit d'insinuer à sa sainteté qu'on souhaitoit de soustraire les catholiques de Westphalie de la juridiction de l'archevêque-électeur de Cologne. Mais le pape, qui étoit allé à Vienne pour faire une visite amicale à l'empereur, ne vouloit pas au moment de son retour désobliger d'une manière si marquée l'archiduc son frère, & compromettre même l'autorité du saint siège: car le démembrement d'un diocèse, dans le consentement de l'ordinaire, auroit pu être regardé comme contraire au droit canon généralement reçu. D'ailleurs Pie VI étoit encore moins disposé à faire un évêque de l'abbé Duval-Pirau, qu'à ériger un nouvel évêché dans les provinces Prussiennes de la Westphalie. Le voyage de cet ecclésiastique n'aboutit qu'à fournir un petit article aux gazettes du temps.

Il est à propos de dire ici de quelle manière les catholiques des états Prussiens sont gouvernés, quant au spirituel. Dans tout le Brandebourg, dans la Poméranie, dans les pays de Magdebourg & de Halberstadt, & dans la Prusse royale, les curés catholiques établis en différentes villes, & qui servent d'aumôniers aux régimens où il y a des soldats

Digitized by Google

catholiques, reçoivent leur mission, c'est-à-dire, la faculté de prêcher & d'administrer les sacremens, d'un évêque que la cour de Rome appelle l'évêque du nord. Le pape confère ce titre & la juridiction nécessaire pour le gouvernement de toutes les églises qui se trouvent dans les pays protestans du nord, à tel évêque qu'il juge à propos. Celui qui actuellement a ce titre & cette autorité, est l'évêque-prince de Hildesheim. C'est de lui que dépendent les curés catholiques de Berlin, de Potsdam, de Halle, de Stettin, ainsi que ceux qui sont dans les pays de Hanovre, de Brunswick & d'Anhalt, & qui pour la plupart sont des Dominicains ou des Récollets Westphaliens. Les provinces de Westphalie qui relèvent du diocèse de Cologne, ne sauroient être gouvernées que par un grand-vicaire nommé par l'électeur archevêque, & agréable au roi, comme souverain temporel.

Les acquisitions que Frédéric II fit, tant par les armes que par des traités, lui soumirent quatre grands évêchés; celui de Breslau, duquel dépendent toutes les églises catholiques de la Silésie; celui de Culm dans la Prusse Polonoise; ceux de Cujavie & de Warmie, dont les diocèses entrèrent dans le partage de la Pologne. En Silésie, par les conditions stipulées dans la cession qu'en fit la reine de Hongrie, le culte est resté sur l'ancien pied, sous la juris-

Digitized by Google

diction de l'évêque & des chapitres, selon les privilèges particuliers des paroisses. L'évêque de Breslau, comte de Schaffgotsch, étant exilé depuis plus de vingt-cinq ans, un suffragant que Fréderic II fit élire, gouvernoit le diocèse comme vicaire-général pour la juridiction; & étant sacré évêque *in partibus*, il administroit la confirmation, & conféroit les ordres. L'évêque de Breslau n'avoit plus paru à la cour depuis sa disgrace. Mais incessamment après le partage de la Pologne, l'évêque de Warmie étoit venu à Berlin faire la cour à son nouveau souverain. Il fut prié de sacrer l'église catholique qui venoit d'être achevée. Il le fit, il administra ensuite la confirmation au milieu d'une foule innombrable de toutes sortes de personnes. On peut dire que ce fut un rétablissement solemnel du culte catholique dans Berlin. La cour ni la ville n'avoient vu depuis deux siècles & demi des évêques en fonction. Ignace Krasicki, évêque de Warmie, ne devoit point sa place au roi de Prusse. Il avoit été installé dès l'an 1766. L'évêque de Cujavie, Joseph Ribinsky, ne fut évêque à la vérité qu'après le partage: mais il avoit été fait coadjuteur avant cette époque. Le seul évêque de Culm, comte de Hohenzollern, étoit totalement redevable de sa dignité à Fréderic. Il est né d'une famille qui porte le même nom que portoit celle de Brandebourg avant qu'elle eût acquis l'électorat, & qui est

Digitized by Google

issue de la même tige. Mr. de Hohenzollern avoit servi dans les troupes de France sous Louis XV. Il quitta ce service après la guerre de sept ans. Il s'attacha à Fréderic, & vécut plusieurs années à Potsdam. Le roi le fit élire coadjuteur de l'évêque de Culm, auquel il succéda peu de temps avant la mort du roi son bienfaiteur.

Dans tous ces diocèses Polonois, les catholiques se trouvent fort mêlés avec les protestans, & ils se tolèrent réciproquement sans querelle. Les évêques mêmes ont beaucoup de luthériens & de réformés parmi les gens de leur service.

On ne peut pas dire, à la vérité, que la condition des catholiques ait été égale à celle des protestans. Cependant tous les ecclésiastiques des états Prussiens dépendent d'un ministre d'état chargé de ce département, qui est ordinairement uni à celui de la justice. Ce ministre est luthérien ou réformé, & il n'y en eut jamais de catholique. Dans les établissemens que le roi gouvernoit immédiatement par lui-même, il employoit sans distinction les uns & les autres. Mais l'esprit de corps n'est jamais aussi tolérant que celui des particuliers. Les chambres, les collèges, de quelque nature qu'ils fussent, politiques, économiques ou littéraires, ont écarté des places qui dépendoient de leur administration, les sujets qui professoient une reli-

Digitized by Google

gion différente. Les luthériens ne proposoient guère de réformés. Ceux-ci à leur tour écartoient les luthériens, hormis que des raisons particulières ne s'y opposassent (*a*). En Silésie même les catholiques n'ont pas beaucoup d'emplois. Le roi, dit un historien de ce pays (*b*), auroit peut-être ordonné qu'on ne fît aucune différence, si l'exemple de l'évêque & de quelques vassaux inconstans, durant la guerre de sept ans, ne lui eût inspiré de la défiance. Il avoit été convaincu par l'expérience que l'attachement que les Siléſiens avoient pour l'ancien gouvernement, étoit fondé sur la conformité de la croyance. Le préjugé, & le zèle aveugle, ajoute-t-il, n'ont plus la même force, & le fanatisme a diminué à mesure que l'éducation fut plus raisonnable. La nation connut qu'elle n'avoit rien perdu sous la domination prussienne. Les motifs de méfiance ont cessé, & il est à croire que les catholiques seront mieux partagés.

Dans les universités de Halle & de Francfort, ni dans celle de Kœnigsberg, il n'y a aucun professeur catholique, & il n'y en a pas non plus dans les collèges de Berlin, excepté dans l'école militaire. Mais les catholiques sont reçus à faire leurs cours d'études dans toutes

(*a*) Voyez la Prusse littéraire à l'article *Engel*.
(*b*) *Von Schlesien*, 2ter Theil, p. 463.

Digitized by Google

les écoles, les collèges & les universités, où on les laisse s'instruire dans leur religion de la manière que les parens le jugent à propos.

S'il n'y a point de maîtres ni de professeurs catholiques de théologie & de droit dans le Brandebourg & dans la Prusse royale, c'est que la plupart des catholiques sont soldats & fils de soldats, & ne sont point destinés à la cléricature, ni à la magistrature. Les négocians & les artistes d'un mérite distingué, les officiers & les riches seigneurs ne peuvent guère manquer de moyens de procurer une instruction convenable à leurs enfans. En Silésie il y a des professeurs catholiques, & ce n'est pas la faute du gouvernement, s'ils ne sont pas si célèbres que d'autres savans d'une religion différente; c'est que les prêtres catholiques sont beaucoup plus occupés d'administration de sacremens & d'autres pratiques religieuses que les ministres protestans.

Au reste plusieurs catholiques que le roi avoit à sa table, & d'autres qui se trouvoient à la cour, tant de la reine que des princes & princesses, non-seulement pouvoient prévenir toute persécution, mais par leurs libéralités ils contribuoient au soutien & à l'éducation des pauvres de leur religion. Vers l'an 1780 on bâtit une école pour les enfans catholiques, à côté de la nouvelle église qu'on venoit d'ouvrir. On en est redevable en grande partie à une dame

Digitized by Google

Flamande de la maiſon d'Harſcamp, mariée à un colonel de Blumenthal. Cette dame étoit grande gouvernante de l'épouſe du prince Henri, frère du roi. Son eſprit, ſes connoiſſances, ſa bonne conduite, la firent généralement eſtimer de tout le monde. Elle fit honneur à ſa religion & beaucoup de bien à ceux qui la profeſſoient. Elle avoit porté ſon mari à embraſſer la religion catholique romaine. Cela ne fit aucun tort ni à l'un ni à l'autre : preuve évidente de l'eſprit de tolérance qui régnoit. Madame de Blumenthal mourut l'an 1782. Une autre dame d'origine Italienne, qu'un colonel Pruſſien épouſa à Conſtantinople, où il étoit miniſtre du roi, répara cette perte autant que des circonſtances différentes pouvoient le permettre.

CHAPITRE XIII.

Goerne, Miniſtre du Commerce, diſgracié. L'Abbé Raynal à Berlin. Particularités académiques.

ON peut dire que Fréderic II n'a eſſuyé des échecs que dans les entrepriſes relatives au commerce. Il avoit été forcé d'abandonner & de diſſoudre la compagnie des Indes qu'il avoit établie à Embden l'an 1751. Douze ans après il en établit une autre ſous le nom de

compagnie

Digitized by Google

compagnie maritime. Il mit à la tête un gentilhomme, appellé de Goerne. Ce choix ne fut pas heureux; soit l'incapacité de ce ministre, soit le goût du faste qu'il avoit, il se trouva un vide énorme dans la caisse de la compagnie; & Mr. de Goerne convaincu de malversations frauduleuses, & condamné formellement par une commission, fut privé de son poste, & renfermé dans les prisons de Spandau. Fréderic voulut néanmoins soutenir la compagnie, sans remplacer Mr. de Goerne. Il en confia l'administration à Mr. de Schulenbourg, qui étoit déjà à la tête d'autres départemens, & dont il avoit éprouvé la capacité. Mr. de Struensée, conseiller-privé des finances, fut chargé de la direction immédiate sous ce ministre. Malgré le dérangement où Goerne avoit laissé la compagnie, elle s'est soutenue jusqu'à présent, sans que les actionnaires aient perdu de leurs capitaux. Il est vrai que le roi donna à la compagnie plus d'un million & demi d'écus, pour qu'elle pût faire face aux affaires. Il lui livra le trafic du sel qu'on tire de l'Espagne & de Sardaigne, & qu'on vend en Pologne. Le sel & le bois forment deux branches essentielles du commerce que fait cette compagnie depuis huit ou dix ans.

L'établissement de la mission d'Espagne, qui eut lieu presqu'au même temps qu'on faisoit le procès au ministre Goerne, dut concourir

Digitized by Google

à relever les affaires de la compagnie maritime. Le roi envoya à Madrid Mr. le comte de Noſtitz, qui étoit alors envoyé à Stockholm, tandis que le chevalier de Las-Caſas, qui étoit alors ſecrétaire d'ambaſſade à Vienne, vint à Berlin en qualité de miniſtre plénipotentiaire de ſa majeſté catholique. Le miniſtre Eſpagnol trouva à Berlin à ſon arrivée l'abbé Raynal, dont le nom étoit fort connu chez toutes les nations qui ont des poſſeſſions en Aſie ou en Amérique. Son Hiſtoire des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes l'avoit obligé de ſortir de la France. On ne ſait s'il vint à Berlin ſimplement pour ſon plaiſir, ou dans l'idée de ſe mêler des affaires du commerce, lorſqu'il apprit l'échec qu'avoit eſſuyé la compagnie maritime; ou ſi ayant entendu dire que le roi ſe plaignoit que ſon académie vieilliſſoit, il ſe flattoit de la faire rajeunir. Quoique ſeptuagénaire, il avoit encore aſſez de vivacité. Le motif qu'il alléguoit de ce voyage, étoit qu'il vouloit écrire l'hiſtoire de la révocation de l'édit de Nantes. Le roi le vit, le reçut, le fit même aſſeoir devant lui; ce qu'il ne faiſoit pas aux gens-de-lettres ſes ſujets. Il lui parla de l'Hiſtoire du Stadhoudérat; mais il feignit de ne pas connoître l'Hiſtoire philoſophique des deux Indes. Comme dans cette Hiſtoire l'auteur dit beaucoup de bien & beaucoup de mal du roi de Pruſſe, & que

Digitized by Google

l'ouvrage avoit été flétri par le parlement de Paris, Fréderic crut à propos d'uſer de cette diſſimulation.

L'abbé Raynal paſſa un an entier à Berlin; mais le roi ne le conſulta point ſur les affaires de commerce, comme il avoit écouté Helvétius ſur des affaires de finance. Il ne penſa pas non plus à le placer à l'académie, quoiqu'il y fût aſſocié comme membre externe depuis long-temps, & qu'on eût imprimé quelques mémoires de lui parmi ceux des académiciens ordinaires (*a*).

Fréderic II refuſa même quelque temps après une place vacante de profeſſeur de grammaire dans un collège, à un maître de langue qui avoit prodigué les éloges à l'abbé Raynal, & que l'abbé à ſon tour avoit beaucoup prôné (*b*).

(*a*) Dans les Mémoires de l'an 1750.

(*b*) Cet homme qui s'appelle La Veaux, eſt le même qui a publié une eſpèce de Vie de Fréderic II, en quatre volumes, copiés pour la plupart d'un ouvrage allemand. Dans la quatrième partie, qui eſt de lui & bien digne de lui, cet écrivain trouve mauvais que Fréderic II n'ait point fixé à l'académie Mr. l'abbé Raynal, & qu'on ſît venir de Turin l'abbé Denina. Ne ſachant quelle exception faire à l'Hiſtoire des Révolutions de l'Italie de ce dernier, il voudroit inſinuer que c'eſt l'ouvrage d'un ſavant prélat, qui l'a publié ſous le nom de l'abbé Denina. Apparemment que le panégyriſte de l'abbé Raynal n'a pas voulu que ſon héros fût ſeul à s'entendre diſputer un ouvrage qui avoit eu du ſuccès. Mais il ſera plus difficile d'ôter les Révolutions d'Italie à l'abbé Denina, que la Jeruſalem délivrée au Taſſe, ou les Entretiens ſur les Syſ-

Digitized by Google

Cependant Fréderic n'avoit point changé d'idée à l'égard de la littérature françoiſe, quoiqu'il trouvât que ſes productions dégénéroient depuis quelque temps. Il continua à regarder le françois comme une langue de communication néceſſaire entre les nations ſavantes. Il ſouhaitoit toujours d'avoir des gens-de-lettres françois, ſoit dans l'académie des ſciences, ſoit dans les collèges. Sa correſpondance avec Mr. d'Alembert n'avoit preſque point diſcontinué, malgré les déſagrémens qu'il en avoit eſſuyés. Cinq ou ſix mois après que l'abbé Raynal eut quitté Berlin, d'Alembert ceſſa de vivre. Le roi témoigna au marquis de Condorcet, l'ami & le ſucceſſeur de ce ſavant, la même eſtime & la même confiance. Deux des académiciens, profeſſeurs à l'école militaire, ayant demandé leur congé, l'un pour des affaires de famille, l'autre par un eſprit patriotique (*a*), on s'adreſſa à Mr. de Condorcet pour avoir des ſujets propres à remplir ces places vacantes. Le roi chargea le marquis de Luccheſini de cette négociation. Les deux profeſſeurs que le marquis de Condorcet pro-

---

tèmes à Galilée. Il eſt auſſi certain, auſſi notoire que les Révolutions d'Italie ſont totalement de l'auteur dont elles portent le nom, qu'il eſt douteux ſi une bonne partie de l'Hiſtoire des Indes n'eſt pas d'une autre main que de celle qui a fait l'Hiſtoire du Stathoudérat & du Parlement d'Angleterre.

(*a*) Voyez les articles *de Prevoſt* & *Thiebault* dans la Pruſſe littéraire.

Digitized by Google

posa, étoient sur le point de se rendre à Berlin, lorsque le changement de règne leur fit craindre que les établissemens de Fréderic ne changeassent de nature, & d'autres conditions leur furent offertes à Paris.

Dans un sens il étoit vrai que l'académie vieillissoit, comme le roi l'avoit écrit à d'Alembert. Elle étoit plus tranquille, & devoit paroître moins jeune. La maturité de ses productions les rendoit moins piquantes. Elle n'avoit plus de ces disputes bruyantes avec des corps littéraires étrangers qu'elle avoit eues dans les premières années de Maupertuis. Elle n'avoit plus des la Mettrie, des d'Argens, qui excitassent les clameurs des philosophes chrétiens. Les querelles intestines, telles qu'on en avoit vu naître, soit entre les membres Allemands, soit entre quelques François (*a*), avoient pris fin. Touffaint, dont le livre des Mœurs avoit fait du bruit, étoit mort. Cependant les deux classes de mathématiques & de physique n'avoient jamais attiré l'attention de l'Europe savante comme dans le temps que l'abbé Raynal étoit à Berlin. Il est vrai que les classes de philosophie spéculative & de belles-lettres étoient réduites à un très-petit nombre de sujets, dont quelques-uns étoient fort âgés; d'autres n'é-

(*a*) Voyez dans la Prusse littéraire, les articles *Eller*, *Pott* & *Prémontval*.

Digitized by Google

toient à l'académie des sciences qu'à titre d'arrangement économique.

Fréderic avoit fondé en 1766 un collège, qu'on appella école ou académie militaire, pour l'éducation d'un certain nombre de gentilshommes. Cette maison coûtoit au roi près de quarante-cinq mille écus par an. De vingt-quatre élèves, douze y sont entretenus gratis; les autres paient une pension modique. Cinq ou six professeurs, outre les maîtres externes & les gouverneurs, y sont logés avec leurs familles, & payés fort honnêtement. Pour ajouter à leur bien-être & leur donner de la considération, le roi conféra à plusieurs de ces professeurs une place à l'académie des sciences. Un des bibliothécaires du roi fut aussi académicien, parce qu'il étoit payé sur la caisse de l'académie (*a*). Or, tel homme de lettres peut être un excellent régent de classe, ou un bon bibliothécaire, & académicien obscur; parce qu'il ne peut pas songer à faire des mémoires & des ouvrages qui le fassent connoître. Tel autre savant, qui ne vit pas volontiers dans un collège, seroit charmé de faire des livres & des mémoires, ayant une place à l'académie. Cette combinaison de deux académies différentes ne contribua pas toujours à donner de l'éclat à celle des sciences.

(*a*) Voyez la Prusse littéraire, article *Pernetty*.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Prospérité de la Famille Royale. État des Princes.

L'Heureuse fécondité de la princesse de Prusse, seconde épouse du prince royal, successeur présomptif, avoit dissipé les inquiétudes que le roi avoit eues après la mort du second de ses neveux. L'épouse du prince Ferdinand, frère cadet du roi, qu'on n'espéroit presque plus de voir mère, accoucha très-heureusement de plusieurs princes. Dans les dernières années de sa vie, Frédéric II se vit entouré de six neveux & petits-neveux pleins de santé & d'esprit, & dont celui que l'ordre de la succession destinoit au trône, annonçoit dans un âge encore tendre les qualités que Frédéric souhaitoit le plus. Les princesses royales, ses nièces & petites-nièces, par leur esprit naturel & par une éducation excellente, ajoutoient encore un nouvel ornement à l'éclat de la famille royale. Les princes & les gentilshommes étrangers qui venoient à Berlin en étoient charmés.

Loin d'être inquiet par la crainte de voir manquer la succession, le roi eut plutôt à s'occuper des moyens de laisser un état convenable à la postérité de ses frères. Les appanages des

Digitized by Google

princes avoient été sur un tel pied, que sans déranger ses autres affaires, Fréderic pouvoit fournir à la famille de ses frères. Fréderic-Guillaume I avoit pris des mesures pour faire un appanage à ses trois cadets, sans qu'ils fussent à la charge du successeur. Il acheta autant qu'il put des terres de gentilshommes, & les fit régir d'abord toutes en commun par une chambre qu'on appelloit la chambre des princes. Il ajouta, pour chacun, deux cent mille écus, dont on achetoit d'autres terres à mesure qu'il s'en présentoit. On les partagea ces terres, & les princes en eurent l'administration quand ils sortirent de tutelle & qu'ils se marièrent. Le rapport de chacune de ces portions arrivoit à peine à quarante-cinq mille écus. Auguste-Guillaume, père du roi régnant, qui étoit l'aîné des cadets, n'en eut pas davantage lorsqu'il se maria. Le prince Henri & le prince Ferdinand étant encore jeunes à la mort du père, leur appanage fut administré par Fréderic II comme leur tuteur. Les épargnes qu'on fit avant qu'ils en pussent disposer, grossirent leurs fonds & augmentèrent leurs rentes. L'appanage du prince Ferdinand, qui étoit le plus jeune, s'accrut ainsi presque du double; & on faisoit monter ses revenus à près de quatre-vingt mille écus, lorsqu'il en eut l'administration à son mariage.

Les rois de Prusse peuvent faire de telles

Digitized by Google

acquisitions, sans nuire davantage à la population des campagnes, que si ces terres restoient aux gentilshommes de qui on les achète. Les princes ont même plus d'intérêt que n'en ont les autres seigneurs à entretenir les maisons & les propriétés des payſans ; & comme les gentilshommes ſont au ſervice, & vivent pour la plupart dans les garniſons, les terres ne perdent rien quand un ſeigneur les vend au roi, & que le roi les aſſigne aux cadets de la famille. La répartition des terres & le pouvoir des ſeigneurs fonciers ont été ſagement réglés dans une grande partie de l'Allemagne. Les payſans, qui conſtituent la claſſe la plus utile d'une nation, n'y ſont pas auſſi à leur aiſe ni auſſi maîtres que le ſont les payſans propriétaires dans les autres pays ; mais ils ſont plus maîtres, & par conſéquent plus attachés aux terres qu'ils cultivent, que ne le ſont les métayers en Italie ou en France. Les villages ne ſont pas auſſi conſidérables à beaucoup près qu'ils le ſont en Piémont & dans toute la Lombardie. A peine ſeroient-ils comparables aux petites bourgades éparſes dans les montagnes de la Savoie, ou à celles qui partagent le territoire d'une ſeule communauté. On y compte deux à trois cents perſonnes entre payſans propriétaires, manœuvres & artiſans, cabaretiers, barbiers. La terre eſt partagée d'abord en deux portions ; celle du ſeigneur, & celle des payſans

Digitized by Google

cultivateurs. Cette seconde partie est subdivisée en huit ou dix autres portions possédées à perpétuité par autant de familles de payſans. Chacun d'eux n'en posséde qu'une seule, & le seigneur ne peut la lui ôter, pas même l'acheter, sans une permission du souverain, qui ne l'accorde pas facilement. Il lui importe trop de faire subsister & de multiplier cette classe de sujets cultivateurs. Les payſans paient au seigneur quelques redevances. Ils sont obligés à tant de corvées par semaine, par mois, ou par an. Ils paient au roi des accises; & tous les hommes à un certain âge sont censés soldats appartenans au régiment qui est cantonné dans la province ou le cercle. Ils doivent aussi fournir des chevaux presque gratis à ceux qui voyagent pour le service du roi, & au maître de la poste voisine, moyennant une paie fixée. La différence entre les terres possédées par des gentilshommes & celles qui constituent l'appanage des princes, est que ceux-ci ont le droit d'établir un bailli, comme le roi le fait dans ses propres domaines. Mais les charges & la répartition des terres sont les mêmes. Fréderic-Guillaume ayant en quelque façon aboli la féodalité, & les terres étant devenues aliénables; elles pouvoient aussi être acquises par les habitans de villes, qui sont un état essentiellement différent de celui des seigneurs & des payſans. Mais Fréderic ne permettoit guère aux bourgeois d'en acquérir,

Digitized by Google

quand les acquéreurs ne devoient pas y demeurer & les faire valoir par eux-mêmes. Si les gentilshommes étoient en état de s'en défaire, il falloit les vendre à d'autres gentilshommes ou à des princes.

La conquête de la Siléſie mit le roi à même d'améliorer l'état de ſes frères. Il eut auſſi d'autres occaſions de faire des augmentations à leurs appanages. Lorſqu'il ſe ſaiſit de quelques terres dans le Magdebourg, qui avoient appartenu à un prince d'Anhalt-Bernbourg, il les donna au prince Henri, dont il augmenta encore les revenus de douze mille écus ſur les caiſſes des provinces Polonoiſes qui lui étoient échues. Ce qui fit croire que ſon alteſſe royale avoit contribué à l'exécution de ce partage.

CHAPITRE XV.

Fondations religieuſes dont le Roi diſpoſe en faveur de ſes parens. Ordres de Chevalerie.

LEs princes n'ont pas tout perdu pour le temporel en donnant de leurs biens à l'égliſe. Ils ont preſque toujours profité eux-mêmes de leurs largeſſes, ou de celles de leurs ancêtres. Au bout d'un demi-ſiècle après qu'on eut fait de ces donations, les rois de France & d'autres ſouverains recommandèrent les monaſtères, les

Digitized by Google

abbayes à leurs ſerviteurs & à des favoris qui commençoient toujours par s'en approprier les revenus. L'éclat qu'acquit dans le treizième ſiècle la pourpre romaine, l'ayant fait regarder comme un ſurcroît de luſtre convenable aux plus grands princes, les rois firent conférer le cardinalat à leurs fils, qui par ces moyens pouvoient jouir des biens de l'égliſe. A l'époque de la réforme, pluſieurs princes s'emparèrent de ces biens. Henri VIII, roi d'Angleterre, les donna à des ſeigneurs; & le public y perdit. Les princes d'Allemagne qui ſe ſont ſéparés de la communion romaine, ont réduit quantité de cloîtres & de bénéfices en domaines; & ils ont augmenté par-là les biens de leurs couronnes, ou ſe ſont déchargés de l'entretien des hôpitaux & des écoles. Les grands chapitres en changeant de culte & de diſcipline ont conſervé leurs biens; mais ils ne fourniſſent pas moins aux princes le moyen ou de récompenſer la fidélité & la valeur de leurs officiers, ou de pourvoir leurs parens d'une honnête ſubſiſtance, ſans ſurcharger leurs finances. Les ſucceſſeurs de l'électeur Joachim II & d'Albert duc de Pruſſe, qui ont embraſſé le luthéraniſme, & enſuite le calviniſme ſous le nom de religion réformée, jouiſſent des droits & des revenus qu'avoient les évêques de Brandebourg, de Havelberg, de Lebus, ainſi que de ceux qui étoient en Pruſſe. Depuis la paix de Weſtpha-

Digitized by Google

lie, étant devenus maîtres de l'archevêché de Magdebourg & de l'évêché de Halberſtadt, ils diſpoſent auſſi des dignités de ces deux chapitres, dont les rentes ſont aſſez conſidérables, pour que des généraux & des miniſtres d'état puiſſent les prendre pour une récompenſe de leurs ſervices ; & les frères, les couſins, les neveux du ſouverain les regardent comme une portion honnête de leur appanage. Le général Fouquet fut ſur la fin de ſa carrière pourvu de la prévôté de Brandebourg. Le général Mœllendorf a celle de Havelberg. Le prince Henri de Pruſſe, le margrave de Brandebourg Schwedt, le duc Ferdinand de Brunſwick, le duc Fréderic ſon neveu, ſont aujourd'hui doyens ou prévôts dans quelqu'un de ces chapitres ; & ils tiennent ces dignités lucratives de Fréderic II.

L'héritage de la maiſon qui comprenoit le comté de Ravensberg, où eſt l'abbaye de Herford, & l'avocatie héréditaire de l'abbaye de Quedlinbourg, que Fréderic I acquit de l'électeur de Saxe, ont porté dans cette maiſon deux petits états ſouverains qui contribuent à l'établiſſement des princeſſes de Pruſſe ou de leurs parentes. Fréderic II nomma à l'abbaye de Herford, qui eſt de la religion réformée, Sophie-Dorothée, la quatrième de ſes ſœurs, enſuite Charlotte-Léopoldine, fille du margrave de Schwedt. Il fit élire abbeſſe de Quedlinbourg

Digitized by Google

une autre de ſes ſœurs (*a*). Son influence dans les affaires d'Allemagne ſurmonta les obſtacles que la différence de religion pouvoit oppoſer à cette nomination : car l'abbaye eſt luthérienne, & la princeſſe étoit réformée, & ne jugea pas à propos d'embraſſer le luthéraniſme. Cette princeſſe étant avancée en âge, le roi lui fit élire pour coadjutrice une fille de la reine de Suède ſa ſœur. Ce fut l'an 1767. La princeſſe Fréderique, fille du prince de Pruſſe, aujourd'hui roi, étoit à peine née. Lorſqu'elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, & que le prieuré de cette abbaye ſe trouva vacant, le roi le lui fit conférer. La différence de la religion ne lui fit pas plus d'obſtacle qu'elle n'en avoit fait à la princeſſe Amélie ſa grand'tante.

La famille du prince Ferdinand n'eut pas occaſion ſous Fréderic II d'obtenir des abbayes, ni de grandes dignités capitulaires. Au-lieu de cela elle eſt aſſurée pour long-temps de la grande commanderie de Sonnenbourg.

Il y a dans les états Pruſſiens deux ſortes de commanderies, comme il y a deux ſortes de chevaliers de S. Jean de Jéruſalem. Les uns tiennent immédiatement à l'ordre de Malte ; les autres n'en ſont que reconnus.

Fréderic laiſſa en Siléſie ſubſiſter les choſes à-peu-près ſur le pied des autres pays catho-

(*a*) La princeſſe Amélie, morte en 1778.

Digitized by Google

liques, ſi ce n'eſt qu'il s'eſt réſervé plus d'influence dans la nomination aux commanderies. Les chevaliers luthériens ou réformés dépendent du grand-prieur de Sonnenbourg. Ce riche prieuré ayant été ſouſtrait de la dépendance du grand-maître de Malte, lorſque le pays changea de religion, ceux qui en portoient le titre & ceux qui en dépendoient, furent d'abord regardés comme ſchiſmatiques; mais dans la ſuite ils ont été avoués par le grand-maître & le chapitre de Malte, moyennant une légère redevance que chaque grand-prieur ou grand-bailli de Sonnenbourg paie à ſon élection, comme les paroiſſes de ſeconde fondation en paient une à l'égliſe-mère. Le prince Ferdinand, qui étoit grand-prieur de l'ordre depuis vingt ans, c'eſt-à-dire depuis la mort du margrave Charles de Brandebourg, obtint du roi ſon frère l'an 1785 que la ſucceſſion à cette place fût aſſurée à l'aîné de ſes enfans.

L'ordre de l'Aigle-Noire reſta ſur le même pied que Fréderic I l'avoit mis en le créant. Mais Fréderic II ſut mieux faire valoir cette monnoie imaginaire. Il changea pourtant un autre ordre que ſon père avoit inſtitué. Fréderic-Guillaume l'avoit appellé l'ordre *de la généroſité*. Fréderic II fit quelque changement à la deviſe, & l'appella l'ordre *pour le mérite*. Un autre ordre de chevaliers qu'on appelloit

Digitized by Google

de Bayard, ou du chevalier ſans peur & ſans reproche, ne fut qu'un amuſement paſſager. Il auroit été totalement oublié, ſi l'on n'eût conſervé quelques lettres du roi adreſſées au général Fouquet, dans leſquelles il en eſt fait mention. Ces trois ordres n'ont rien d'eccléſiaſtique ni de religieux.

Fréderic II ne fit aucun changement à l'état où il trouva l'ordre Teutonique, de qui ſes ancêtres avoient eu la Pruſſe, ſi ce n'eſt que les prétentions qu'on a alléguées ſur les diſtricts de la Pologne qui lui échurent en partage, étoient encore fondées ſur les anciennes poſſeſſions de cet ordre, autrefois très-puiſſant. Mais après que l'archiduc Maximilien devint prince-électeur de Cologne, ſa qualité de grand-maître de l'ordre Teutonique, reconnue dans pluſieurs états de l'Allemagne, mit quelques difficultés dans la correſpondance de cette cour avec celle de l'archiduc-électeur. Auſſi lorſque le roi envoya pour miniſtre plénipotentiaire à Cologne Mr. de Dohm, ce miniſtre ne préſenta point de lettres de créance à l'électeur même, auquel la cour de Pruſſe ne peut point donner le titre de grand-maître; mais ſeulement à ſes miniſtres. Cette miſſion n'eut lieu que dans les derniers mois de la vie de Fréderic, & après l'union des princes dont il nous reſte à parler.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Triſte état de Dantzick. Nouveau deſſein de l'Empereur ſur la Bavière. Confédération germanique.

LE partage de la Pologne avoit rendu le roi de Pruſſe maître de la Pomerellie & des cercles de Culm & de Marienbourg, & de la Varmie. La Viſtule coule parmi ces territoires; & le roi étoit maître de ſes bords. La ville de Dantzick ſe trouve à ſon embouchure, & elle exiſte par le commerce que cette rivière lui procure. Cette ville, autrefois ſi floriſſante par l'exportation des bleds & des bois de Pologne, qui ſortent de ſon port pour ſe répandre dans toutes les places maritimes de l'Europe, a ſouffert beaucoup après le partage. Elle eſt reſtée libre ſous la protection de la Pologne, comme auparavant; mais ſa ſituation a changé. S'il a dépendu de Fréderic de s'en faire céder la protection, lui & la ville même ont eu lieu de regretter qu'il ne l'ait pas fait. Le roi de Pruſſe regardant les Dantzickois comme étrangers, & voulant faire valoir ſes nouvelles acquiſitions, il exigeoit ce qui lui paroiſſoit convenable des navires qui alloient & venoient à Dantzick par la Viſtule. Delà ont pris ſource

Digitized by Google

les plaintes continuelles, dont les Dantzickois n'ont ceſſé de remplir toute l'Europe pendant les douze ou treize dernières années de Fréderic. La protection de la Pologne ne pouvoit pas empêcher le roi de Pruſſe d'uſer de ſes droits; & d'un autre côté elle mettoit les Dantzickois dans la dépendance de la Ruſſie par l'énorme influence que cette puiſſance a dans le gouvernement polonois. Les magiſtrats de Dantzick n'étoient ſouvent que les inſtrumens de la politique de Pétersbourg, qui les faiſoit agir. Fréderic n'étoit pourtant pas moins réſolu à faire ce qu'il jugeoit à propos dans les pays qu'il avoit acquis. Les choſes furent portées au point que l'an 1784 la ville ſe trouva bloquée par un corps de troupes Pruſſiennes, qu'on fit avancer juſqu'à ſes portes. On envoya des députés à Berlin pour conjurer l'orage & prendre quelqu'arrangement. La diſcuſſion de cette affaire dura encore quelques années, & ne fut point terminée ſous Fréderic II.

Tandis que ces controverſes faſtidieuſes occupoient le cabinet de Berlin, un autre objet, de plus grande importance pour la monarchie Pruſſienne, attira ailleurs l'attention du roi & des miniſtres.

Joſeph II régnoit. Maître de grands états, plein d'eſprit, & de connoiſſances acquiſes par ſes études & ſes voyages, plus jeune de près

Digitized by Google

de trente ans que le roi de Prusse, trois fois plus puissant par l'étendue, la population & la richesse de ses états, Joseph II mettoit le monde dans l'attente de quelque grand changement dans le système politique de l'Allemagne & de l'Europe. N'ayant rien à craindre lui-même, ni de la France qui étoit son alliée, ni de la Russie dont il avoit su gagner l'amitié, ni de la Turquie qui se trouvoit dans un état de foiblesse qu'elle n'avoit pas encore éprouvé depuis trois siècles, l'empereur ne pouvoit qu'inspirer de la crainte. Quoiqu'il parût tourner tous ses soins plutôt à chercher le bien de ses sujets, qu'à troubler la tranquillité de ses voisins, les trésors qu'il ramassoit & les ressources qu'il se procuroit par la suppression des maisons religieuses & des églises, & par l'industrie & le commerce qu'il tâchoit d'augmenter, ne laissoient pas de faire appréhender que cette puissance, sous des chefs moins justes & moins modérés, ne devînt fatale à la constitution germanique. Ces appréhensions s'accrurent davantage, lorsque le projet d'acquérir la Bavière par un échange transpira.

Le commandeur de Lehrbach, ministre de la cour de Vienne, aussi puissant à Munich que celui de Russie l'étoit à Varsovie, fit accroire à l'électeur Palatin qu'il lui conviendroit beaucoup de changer son duché de Bavière contre les Pays-Bas Autrichiens. Après ce qui étoit

Digitized by Google

arrivé l'an 1778, on ne pouvoit plus ignorer que pour faire des conventions valables avec l'électeur, il falloit s'assurer du consentement du duc de Deux-Ponts. L'empereur n'avoit point de ministre à la cour de Deux-Ponts. Mais comme il agissoit d'accord avec la Russie, le comte de Romanzow, ministre de l'impératrice Catherine II à Francfort, accrédité à la cour de Deux-Ponts, fut chargé de faire cette ouverture. Le comte de Romanzow proposa l'affaire au duc & au baron de Hoffenfeld son favori. Soit haine contre la cour de Vienne, soit zèle pour l'équilibre & la constitution de l'Empire, le ministre du duc se hâta d'instruire le cabinet de Berlin de la proposition qu'on venoit de faire. Fréderic II, fâché de se voir au risque de perdre le fruit de la guerre qu'il avoit faite, & des peines qu'il s'étoit données pour conserver la Bavière à la maison Palatine, fit faire sur cela des remontrances à la cour de Vienne, & fit répandre des déclarations par toute l'Allemagne, pour exciter les autres puissances intéressées à prévenir le danger dont on étoit menacé. La cour de Vienne parut se désister de son projet, lorsqu'elle vit s'élever l'opposition : mais ce projet lui étoit trop utile pour qu'on ne craignît pas qu'elle n'y revînt. L'on travailla par conséquent à chercher les moyens d'en empêcher l'exécution. C'est-là l'origine immédiate de l'union germa-

Digitized by Google

nique qui fut le dernier ouvrage de Fréderic II.

Le baron, aujourd'hui comte de Hertzberg, parfaitement inſtruit de l'hiſtoire de l'Empire & des intérêts des états qui le compoſent, eut occaſion dans une conférence où le roi lui parloit des projets de l'empereur, de faire mention de la ligue de Smalcalde. Fréderic ne parut pas d'abord goûter ce projet : mais en y réfléchiſſant enſuite, il trouva que l'exemple de cette ligue fameuſe offroit dans le fond le véritable moyen de prévenir le danger qui menaçoit l'Allemagne. On rappella à cette occaſion des alliances que les princes avoient contractées autrefois, pour conſerver leur indépendance & la liberté du corps germanique contre les vues ambitieuſes de la cour impériale ; & l'on ſe crut autoriſé à en contracter de ſemblables (*a*). La prévention favorable qu'on avoit du prince qui devoit ſuccéder à Fréderic II, contribua beaucoup à déterminer pluſieurs cours d'Allemagne à former cette union. Les électeurs de Saxe & de Hanovre, & le duc de Brunſwick, entrèrent les premiers dans les vues de Fréderic & de ſon cabinet ; l'archevêque-électeur de Mayence & le duc de Weimar y accédèrent bientôt, & enſuite d'autres princes, tant eccléſiaſtiques que laïques.

On ſe plaignit à Vienne très-amérement de

(*a*) Voyez Dohm : ſur l'union des princes Allemands.

Digitized by Google

cette union, qu'on appelloit conspiration & complot ; & l'on disoit que le roi de Prusse s'érigeoit par-là en [redacted] César. Il est vrai que la prépondérance de l'empereur dans les affaires de l'Allemagne sembloit être diminuée par cette union. Mais les princes qui composent ce corps respectable, ont cru que cette prépondérance, lorsqu'elle est trop grande, pourroit altérer essentiellement la constitution de l'Empire.

CHAPITRE XVII.

Troubles de la Hollande. Maladie & mort du Roi.

DEs raisons d'état aussi-bien que les liens du sang devoient porter Frédéric II à protéger le Stathouder contre les entreprises de quelques puissans bourgeois d'Amsterdam qui l'avoient presque dépouillé de toutes ses prérogatives. Les états-généraux, naturellement peu amis de la maison d'Autriche depuis qu'elle a succédé à l'Espagne dans la souveraineté des Pays-Bas, ont le même intérêt que la Prusse d'empêcher que ni la France ni l'Autriche ne fassent la loi à leurs voisins. Mais des différens particuliers qui s'élevèrent entre la maison d'Orange & les bourg-mestres, avoient souvent rompu

Digitized by Google

l'harmonie qui régnoit entre les états-généraux & les électeurs de Brandebourg, alliés de la maiſon d'Orange. Le grand-électeur Fréderic-Guillaume avoit protégé & ſoutenu le ſtathoudérat dans la minorité de Guillaume III, lorſque cette dignité fut ſur le point d'être anéantie par les Wits. Les ſept provinces unies n'eurent pas à regretter l'intérêt que l'électeur prit alors aux affaires de la république. La Hollande ne fut jamais ſi floriſſante que ſous ce même Guillaume III, qu'on appella roi de Hollande & ſtathouder d'Angleterre.

Il étoit digne de Fréderic II de protéger Guillaume V, dont l'épouſe étoit ſa nièce, & dont le tuteur, le duc Louis de Brunſwick, étoit ſon beau-frère, & oncle, par un double lien, du ſucceſſeur préſomptif. Mais la politique de Fréderic II ſe trouvoit embarraſſée à l'égard de la Hollande, quand le parti des ſoi-diſans patriotes, dévoué à la France, menaçoit le prince d'Orange de le dépouiller d'une dignité déclarée héréditaire dans la famille. La Pruſſe ſeule ne pouvoit opérer aucune révolution en Hollande, ſans être d'accord avec la France, ou avec l'Angleterre. Depuis le miniſtère du lord Bute, & plus encore depuis que Fréderic avoit embraſſé la neutralité armée en faveur des Américains, on n'étoit pas auſſi bien avec l'Angleterre qu'on avoit été autrefois. La France dans cet intervalle avoit acquis

Digitized by Google

une grande influence, sinon dans les affaires générales, au moins dans celles des états-généraux. Fréderic ne pouvant être indifférent sur le sort de cette république & de la maison d'Orange, pressoit le cabinet de Versailles de donner la main à quelques arrangemens équitables entre le prince Stathouder & les patriotes. Le ministère de Berlin proposa un plan d'accommodement dans le mois de juillet de l'an 1786. Mais on ne reçut que des réponses vagues (a), qui faisoient assez connoître qu'on ne cherchoit qu'à traîner en longueur & à gagner du temps. Je n'oserois dire que Fréderic II, en voyant les menées de la politique françoise, avoit résolu de s'entendre avec l'Angleterre pour se mêler des affaires de la Hollande. Mais il voyoit certainement avec joie le fils du lord Chattam, le nouveau ministre de George III, redonner à la grande Bretagne l'ancienne énergie. Le moment approchoit que l'on alloit tirer la maison d'Orange de l'esclavage où les pensionnaires de la Hollande, pensionnés peut-être par une puissance étrangère, l'avoient réduite. Mais Fréderic n'eut plus le temps de co-opérer à cette révolution.

Sa constitution étoit menacée dès l'an 1784. La goutte n'ayant plus ses accès ordinaires, on craignoit quelques maladies plus funestes. Je

(a) Notices particulières. G. H.

Digitized by Google

me ſouviens avec regret que dans le mois de janvier de 1785, lorſqu'il étoit à Berlin pour le carnaval, ſelon ſa coutume, ayant eu l'honneur d'être appellé à l'entretenir avec Mr. Mérian, le diſcours tomba ſur le feu roi de Sardaigne. Fréderic me demanda de quelle maladie il étoit mort. Je répondis que les médecins l'avoient d'abord appellée maraſme : j'évitois de parler d'hydropiſie. Fréderic fut quelques minutes ſans rien dire, & il me ſembla lire dans ſon ſilence qu'il s'attendoit à finir de la même manière que Charles-Émanuel III, & peut-être au même âge.

Dans le printemps de 1785, il put encore ſe tenir de longues heures à cheval pour faire les revues & commander les manœuvres à Berlin & à Magdebourg : il fit encore ces exercices en Pruſſe & en Siléſie comme à l'ordinaire. Mais au retour de la Siléſie, les perſonnes qui l'approchoient journellement commencèrent à craindre les ſuites d'une toux profonde qui lui avoit pris : une pluie aſſez forte qu'il avoit eſſuyée en commandant les manœuvres lui avoit donné cette toux. On tâcha de le porter à faire quelques remèdes & à ſe ménager davantage. L'hiver ſuivant il ne ſe ſentit plus en état de paſſer le carnaval à Berlin, & moins encore de faire les revues au printemps.

Ayant perdu ſon ancien médecin Mutzel, il conſultoit quelquefois Mr. Cothenius, âgé

Digitized by Google

de soixante & dix ans, & le professeur Selle, qui n'en avoit pas quarante. Peu satisfait d'entendre dire à ce professeur que son indisposition pouvoit être une hydropisie, il se souvint du docteur Zimmermann de Hanovre, qu'il avoit vu quelques années auparavant, & qui lui avoit plu. Il le fit venir, & le retint quelque temps à Potsdam, en l'entretenant plutôt comme homme de lettres & philosophe, que comme médecin. Il le congédia au bout de quelques semaines, & il consulta de nouveau le professeur Selle. Mais le mal n'avoit plus de remède ; & l'on désespéra de sa vie dès le printemps de 1786. La goutte ne reprit plus son cours ; & une sueur après laquelle il soupiroit, & qui tant de fois l'avoit délivré de ses indispositions, ne vint plus.

Il sentit enfin que c'étoit par l'hydropisie qu'il finiroit. Le docteur Zimmermann étant passé par Brunswick à son retour, la duchesse douairière voulut savoir de lui ce qu'il pensoit de la maladie d'un frère qu'elle aimoit tendrement. Ce docteur s'efforça de lui parler de manière à ne lui pas ôter toute espérance de le voir encore rétabli. Elle s'empressa d'en écrire au roi, pour lui faire partager le même sentiment. Mais le roi se sentoit approcher de sa fin, & lui répondit, que *les vieux doivent faire place aux jeunes gens, pour que chaque génération trouve sa place.*

Digitized by Google

Il gouvernoit cependant avec la même activité que s'il eût été dans une parfaite ſanté. Il s'entretenoit tous les jours avec quatre ou cinq perſonnes, qu'il s'étoit particuliérement attachées, le comte de Schwérin grand-écuyer, Mr. de Hertzberg miniſtre-d'état, le général de Gœrtz, le comte de Pinto, le marquis de Lucchesini. Il avoit appellé de Berlin les deux premiers; les trois autres étoient établis à Potsdam, & formoient depuis pluſieurs années la ſociété ordinaire du roi. Aucun miniſtre de la religion n'oſa ſe préſenter, ni pour le conſoler, ni pour l'effrayer. On aſſure ſeulement que le roi reçut une lettre, dans laquelle on l'exhortoit à reconnoître la médiation de Jeſus-Chriſt, & à croire à une vie éternelle. On croit que ce ſont des frères Moraviens qui la lui adreſsèrent. Fréderic en la rendant au ſecrétaire qui la lui avoit préſentée, ne dit autre choſe, ſinon: *qu'on répondît poliment à ces gens, parce que leur intention étoit bonne.* Jamais il n'avoit montré plus de juſteſſe d'eſprit, une mémoire plus préſente, ni plus de douceur qu'on lui en trouva dans ſes derniers entretiens. L'après-dîner du 14 août il parla pendant près de trois heures des exploits de Guſtave-Adolphe, de Tilly, de Wallenſtein, & de tous les principaux acteurs de la terrible guerre de trente ans. On alloit eſpérer qu'il regagneroit des forces, & que ſes jours ſeroient

Digitized by Google

encore prolongés. Mais le lendemain il perdit avec la parole l'usage des sens, & mourut la nuit du 16 au 17 du même mois d'août 1786. Il fut enterré le lendemain dans l'église de la garnison de Potsdam. De ce peuple innombrable qui accourut pour voir ses funérailles, il n'y eut personne qui en voyant passer le convoi ne retînt les larmes avec peine, & ne dît vingt fois en lui-même & à son voisin : Hélas! ce grand roi qui fut le père de ses peuples, la terreur de ses ennemis, l'honneur du trône, l'admiration de l'univers, hélas! ce grand roi ne vit plus.

CHAPITRE XVIII.

Réflexions sur son caractère & son administration.

ON a comparé Fréderic II à tous les grands rois de l'antiquité. Ses premières conquêtes devoient le faire appeller l'Alexandre du nord; mais ce nom avoit été donné à Charles XII. De longues guerres, nombre de victoires surprenantes, & l'histoire qu'il en écrivit lui-même, ne pouvoient que rappeller les triomphes & les commentaires de César, auquel il ressembloit aussi par le talent de l'éloquence. Ensuite la disgrace de quelques généraux, &

Digitized by Google

des querelles littéraires qui paroiſſoient avoir leurs ſources dans une ſorte de jalouſie de métier, le firent comparer à Adrien, qui avec des qualités éminentes n'évita point le reproche de ne s'eſtimer que lui-même (*a*). Comme roi philoſophe, il mérita d'être comparé à Marc-Aurèle. Enfin le ſouvenir d'une jeuneſſe orageuſe ſous le règne du prédéceſſeur, une philoſophie un peu ſingulière, beaucoup de littérature, un eſprit critique & d'ailleurs tolérant, l'indifférence ſur la religion, & la préférence qu'il donna à une langue étrangère, ont fait remarquer en Fréderic II quelques-unes des qualités de l'empereur Julien. Il y a certainement des traits dans ſon caractère qui le rapprochent de quelques côtés, non-ſeulement de ces trois empereurs, mais d'autres hommes illuſtres, Grecs, Romains & Carthaginois.

§. I.

Qualités de corps & d'eſprit.

Fréderic II étoit d'une taille moyenne, mais d'une figure intéreſſante. Il avoit des yeux bleus très-vifs, la voix extrêmement touchante, beaucoup de graces dans ſa perſonne. Sa conſtitution, ſans être athlétique, étoit aſſez ferme, & il la dut en grande partie à ſa manière de

(*a*) Voyez Buſching : *Character Friederichs des Zweiten.*

Digitized by Google

vivre. La règle qu'il s'étoit faite, ſemble avoir également contribué à la force de ſon corps & à celle de ſon eſprit. Il avoit été nourri dans ſa première jeuneſſe comme le fils d'un pauvre gentilhomme ; mais lorſqu'il fut maître de ſa table, il prit beaucoup de goût aux mets recherchés, & il eut toujours des cuiſiniers très-habiles pour lui faire les ſoupes, les ragoûts, les pâtés, les rôtis qu'il vouloit avoir (*a*). Il les ordonnoit lui-même d'un jour à l'autre ; ou pour le moins il ſe faiſoit porter le billet de cuiſine qu'il approuvoit ou changeoit. Cependant huit plats faiſoient ſon ſervice ordinaire ; & il n'en vouloit que cinq lorſqu'il dînoit ſeul ou avec deux ou trois perſonnes ſeulement. Il faiſoit venir pour ſa cuiſine, pour ſon deſſert, pour ſa cave, tout ce qui pouvoit être de ſon goût. Sa cuiſine lui coûtoit douze mille écus par an, ſans compter le gibier que ſes chaſſeurs devoient lui fournir, & les pâtés qu'il faiſoit venir du Périgord. Il ne buvoit lui-même ordinairement que du Bergerac mêlé avec de l'eau, & quelquefois du vin de Champagne ou de Hongrie. Il ne ſe connoiſſoit pas dans les autres eſpèces de vins qu'on ſervoit à ſa table ; & il étoit fort ſouvent trompé par ſes pourvoyeurs ou ſes ſommeliers. Tous les mets

(*a*) Voyez à ce ſujet une fort jolie Épître en vers à Mr. Noël, ſon maître-d'hôtel, page 128, Tome VII des *Œuvres poſthumes du Roi*, édition citée ci-devant. *L'Éd.*

Digitized by Google

étoient très-nourriſſans & fortement aſſaiſonnés. Quand il eut le goût uſé, il fallut renchérir ſur l'aſſaiſonnement ordinaire des ragoûts. Les épices ne ſuffiſant plus, on en vint à l'aſſa fœtida. Pendant un temps il prenoit le café fait avec du vin de Champagne. Il mangeoit après cela beaucoup de fruits, pour tempérer l'ardeur que devoit lui cauſer une cuiſine infernale & une boiſſon non moins échauffante. Les ſerres qu'il entretenoit pour avoir des fruits en toute ſaiſon, & même les moins faits pour les climats du Brandebourg; les jardiniers qu'il fit venir de tout pays, lui coûtoient des ſommes conſidérables. Comme il vécut au-delà de ſoixante & dix ans, & ordinairement exempt d'autres maladies que la goutte, il faut croire que ſon régime n'étoit pas mal entendu. On ne peut pas dire non plus que la goutte ait été un effet de ſon intempérance, puiſque ſon père l'avoit eue, & que cette maladie ſemble être héréditaire. Il eſt bien vrai que loin d'y oppoſer le remède ordinaire, qui eſt une nourriture ſimple & moins abondante, il faiſoit tout le contraire : mais il ne s'en trouva pas plus mal que les autres goutteux. Durant l'accès il gardoit un régime fort rigoureux. Il étoit d'ailleurs perſuadé que les qualités intellectuelles & morales, ſoit des particuliers, ſoit des nations en général, tiennent autant à la différence de la nourriture qu'à celle de l'air qu'on reſpire. Lorſqu'il ne ſe fit plus

Digitized by Google

faire le café au vin de Champagne, il y faiſoit mettre du ſénevé, ſoit pour fortifier la mémoire, ſoit comme un préſervatif contre l'apoplexie (*a*). C'étoit par la même raiſon qu'il prenoit beaucoup de tabac d'Eſpagne, dont il avoit des proviſions prodigieuſes. Il a dit à un marchand qui lui en préſenta une boîte dans la dernière campagne de 1762, que ce tabac lui renouvelloit les eſprits.

Diſciple d'Épicure & d'Ariſtippe à table, autant par réflexion que par goût, il avoit quelque choſe de cynique dans la ſimplicité extrême de ſon lit & de ſes habits : & on pourroit le dire platonicien & pyrrhonien à d'autres égards. Au reſte agiſſant, entreprenant, ambitieux comme l'étoient la plupart des ſtoïciens, & prêt comme eux à ſortir de la vie, au cas que ſes revers la lui euſſent rendue à charge à lui-même & inutile aux autres. Mais il avoit adopté la maxime de Veſpaſien, qu'un empereur doit mourir en action.

Ses ennemis même ne lui ont jamais conteſté l'eſprit. Il ſe ſeroit fait un nom dans la république des lettres, quand il n'auroit été que fils d'un bailli, ou d'un prédicateur Brandebourgeois ou Saxon. Je ne ſais ſi la Beaumelle étoit aſſez bon juge pour décider que Fréderic

(*a*) Notices particulieres. *P.* Anecd. 5me recueil, pag. 52. Buſching, Caractère de Fréderic II, pag. 13.

Digitized by Google

ne se feroit guère distingué dans la littérature, s'il n'avoit été que bourgeois. Il auroit été bon poëte, au moins en quelques genres; il auroit été historien estimable; il auroit créé une nouvelle secte dans la philosophie. Il avoit le talent de la parole; & il se plaisoit à faire des sermons impromptus sur des sujets qu'on lui proposoit. Il a fait des oraisons funèbres à l'imitation de celles de Bossuet & de Fléchier. On doit regretter, comme il le regretta lui-même, qu'on ne lui eût pas appris le latin dans sa jeunesse (a). Il savoit médiocrement l'italien; & il le parloit très-rarement. L'anglois n'étoit pas encore à la mode lorsque Fréderic étoit dans l'âge d'apprendre des langues. On a dit qu'il ne savoit pas l'allemand; & il est vrai qu'il l'auroit parlé & écrit assez mal en comparaison de bien d'autres princes, gentilshommes & gens-de-lettres; aussi, il ne se compromettoit guère; & l'on sait que dans les dernières années de sa vie ayant fait venir chez lui quelques littérateurs de Berlin, il commença par leur parler allemand; mais il revint bientôt au françois. Cependant l'abbé Jérusalem, qui a eu l'honneur

(a) Mr. Busching rapporte beaucoup de ces phrases & de ces axiomes latins, que Fréderic II rendoit assez inexactement. Cela servira à faire rire les savans, & pourra convaincre beaucoup de monde que jamais on ne peut bien ni parler, ni même citer des mots en latin, quand on ne l'a pas appris par règle dans un âge tendre, & encore selon la méthode ordinaire du collège.

Digitized by Google

d'entretenir le roi à Brunſwick, & qui ne parloit pas volontiers le françois, m'a aſſuré que le roi parloit en allemand, avec des termes fort propres, & des expreſſions très-énergiques. Que n'auroit-il pas fait cet heureux génie, s'il ſe fût mis à parler & à écrire dans cette langue! On le citeroit pour long-temps comme le premier auteur claſſique.

Il eſt triſte, dit un auteur allemand (*a*); qu'un monarque fait pour illuſtrer l'Allemagne en tous les genres, en mépriſât la langue & ne la connût point. Mais, quand on penſe, ajoute-t-il, que ſa première inſtruction fut dans les mains d'une Françoiſe, qu'alors les auteurs allemands écrivoient en effet du ſtyle le plus barbare, on lui pardonne aiſément la préférence qu'il donna à la langue françoiſe (*b*).

Il parloit le françois mieux qu'il ne l'écrivoit, quoiqu'il l'écrivît bien, à l'orthographe près. Son talent principal étoit une très-grande facilité de plaiſanter & de répondre aux queſtions par des bons mots, des railleries ou des ſarcaſmes. L'hiſtoire, la fable, les contes & les romans, la bible qu'il ſavoit par cœur, les proverbes vulgaires, auſſi-bien que les apophthegmes des philoſophes; tout lui venoit à point nommé pour donner une déciſion, ſoit

(*a*) Mr. Hammerdorf: Vie de Fréderic-le-Grand.

(*b*) Voyez Apologie de Fréderic II ſur la préférence qu'il parut accorder à la littérature françoiſe, à Deſſau, 1787.

Digitized by Google

qu'il parlât, qu'il dictât, qu'il écrivît des lettres, ou qu'il apostillât des mémoires & des requêtes. Ce talent, relevé encore par l'éclat de son rang, le rendit l'oracle d'une grande partie de ses contemporains; mais lui fit aussi beaucoup d'ennemis puissans dans les cours étrangères, & le brouilla souvent avec les personnes qui vivoient avec lui. Ce talent, en général dangereux, fut une des causes qu'on n'est pas si parfaitement d'accord sur les qualités de son cœur que sur celles de son esprit.

§. II.

Qualités de cœur. Prédilections.

On l'accusa souvent de n'aimer que son plaisir, son intérêt & sa gloire. Un jour à sa table on disputoit pourquoi sa majesté n'aimoit pas les femmes. On dit qu'un de ses généraux répondit nettement : Que sa majesté n'aimoit pas les femmes, parce qu'elle n'aimoit personne. Je n'ai pas bien pu vérifier cette anecdote; mais si on ne l'a pas dit en sa présence, on ne l'a que trop dit ailleurs, & on l'a dit sans raison. Une personne très-respectable, qui a connu Fréderic depuis son enfance jusqu'à la dernière vieillesse, m'a assuré du contraire. Enfin on a dit de lui ce que l'on dit de tous ceux qui ont de l'esprit, & sur-tout lorsqu'ils ont du pouvoir & de l'autorité. Comme il est impos-

Digitized by Google

sible de contenter tout le monde, les personnes qui demandent, qui espèrent & qui n'obtiennent pas, accusent de mauvais cœur celui dont ils croient que dépend l'accomplissement de leurs désirs. Les seules lettres que Fréderic écrivoit au général Fouquet, si l'on n'en avoit pas tant d'autres qui respirent les mêmes sentimens, prouveroient assez qu'il étoit très-capable d'attachement & d'amitié. Il haïssoit les méchans, comme il haïssoit les singes. Il aimoit les gens qui lui étoient attachés, par le même instinct qui lui faisoit aimer les chiens. Il craignoit les fous, & il ne pouvoit guère souffrir les ivrognes.

Il fut jaloux, dit-on, de tous ceux qui figuroient dans les genres dont il se piquoit, sur-tout dans l'art de la guerre & du côté de l'esprit. Il parut accorder plus de faveur aux généraux qui n'avoient encore joué que le second rôle, tels que Winterfeld & Fouquet qui ont été de ses favoris, & qui n'ont jamais gagné de batailles. Quand ce reproche seroit fondé, l'exemple du grand Pompée, qui ne vouloit point souffrir d'égaux, celui de César, qui ne vouloit point avoir de supérieurs, & de tant de rois & de grands hommes qui aimoient mieux avoir à faire à des subalternes qui se contentoient de leur rôle, pourroit bien excuser cette jalousie prétendue de Fréderic. S'il eut quelque reproche à se faire à l'égard du maréchal Schwérin, ce maréchal n'avoit-il

Digitized by Google

pas oublié auſſi de ſon côté qu'un roi veut être maître?

Lorſque le duc Ferdinand de Brunſwick quitta le ſervice, il étoit naturel de ſuppoſer qu'il avoit eu quelques ſujets de mécontentement. Mais ſi ce fût par nobleſſe de ſentiment que ce prince demanda à ſe retirer, il n'y eut ni jalouſie ni ingratitude de la part du roi. Le public peut voir de quelle manière ce roi parle & du duc Ferdinand & du prince héréditaire de Brunſwick, aujourd'hui régnant, dans ſes Hiſtoires, dans ſes Lettres, dans ſes Poéſies; & l'on ſait de quelle manière il traita les généraux Mœllendorf, Prittwitz, Leſtwitz, Saldern, Seidlitz & Ziethen.

On trouvera peut-être qu'il a traité un peu ſévérement Charles XII (*a*); mais peut-on douter que ce héros du nord ne fût un guerrier ſouvent inconſidéré & un mauvais roi?

Mr. de Guibert, probablement d'après quelques plaintes que Mr. Quintus lui avoit faites les dernières années de ſa vie, a dit que Frédéric II abuſoit quelquefois de ſon eſprit: » Par » une ſorte de vexation qui n'eſt guère généreuſe. Peut-être ſe plaiſoit-il trop à tendre » des pièges à la prétention & à écraſer la » médiocrité ». Ceux qui ſe ſont plaints que le roi vouloit toujours avoir raiſon, conve-

(*a*) Dans un petit ouvrage ſur ce ſujet, dont il eſt parlé ci-deſſus.

Digitized by Google

noient-ils plus facilement qu'ils pouvoient bien eux-mêmes avoir tort? Ni Mr. de Maupertuis dans les premières années de son règne, ni le marquis de Luccheſini dans les dernières, ni milord Maréchal entre les deux, n'eurent jamais à ſe plaindre de ſarcaſmes & de plaiſanteries piquantes de Fréderic, parce qu'ils n'y donnèrent jamais lieu. Parmi les miniſtres-d'état & les généraux qui ont le plus vécu avec Fréderic, le comte de Finckenſtein, le comte de Hertzberg & Mr. de Mœllendorf n'ont pas non plus eſſuyé ni des railleries offenſantes, ni la mauvaiſe humeur de leur auguſte maître. Si Fréderic s'en permit avec quelques-uns de ſes convives ou des gens-de-lettres qui l'entretenoient, il ſouffroit auſſi d'entendre d'eux des vérités peu flatteuſes, s'ils ſavoient les dire; & il récompenſoit leur patience par des bienfaits eſſentiels. Sa Correſpondance nous fait voir les jugemens qu'il a portés ſur tous ſes contemporains qui ſe ſont diſtingués par de grandes actions & par de rares talens (*a*). On a vu qu'il s'étoit lié avec le ſavant pape

(*a*) C'eſt dans la ſeule édition gr. in-8vo d'Amſterdam des *Œuvres poſthumes du Roi*, que ſa Correſpondance eſt la plus complette; par exemple, les Lettres que Voltaire lui écrivit y ſont inſérées, tandis qu'elles manquent à toutes les autres éditions, défaut capital & inouï! enfin tout y eſt en ordre; dans chaque volume ſe trouvent les Lettres & Réponſes, ce qui n'a pas lieu dans les éditions de Berlin ni dans celles in-12 en général. *L'Éd.*

Digitized by Google

Benoît XIV (a). On ſait qu'il ſe félicitoit d'avoir pour collègues des rois de Sardaigne. Il rendit juſtice à la vertu, à la ſageſſe, aux ſentimens nobles de Marie-Thérèſe, & reconnut le génie de Catherine II. On l'a vu quelque temps preſqu'enthouſiaſte d'un Corſe qui défendoit la liberté de ſa patrie, & d'un Anglois, qui, cantonné ſur un rocher, ſoutint les attaques de deux grandes puiſſances. Jamais on ne l'a entendu mal parler, jamais il ne voulut écouter dire du mal du grand prince qu'il pouvoit regarder comme l'unique rival qu'il eût à craindre.

S'il a parlé peu avantageuſement de quelques autres têtes couronnées ou de leurs miniſtres, on doit excuſer ſes reſſentimens, & de l'autre côté lui ſavoir gré de ſa ſincérité. Au reſte, il n'y a aucun de ceux que la renommée ou le haſard lui a fait connoître, qu'il n'ait honoré de ſon eſtime & des témoignages d'une conſidération particulière.

Parmi plus de cent miniſtres de cours étrangères qui ont été à Berlin durant ſon règne, & qui en ſont partis de ſon vivant, il diſtingua ſur-tout le duc de Nivernois, l'envoyé d'Angleterre Mitchel, le marquis de Roſignan envoyé de Sardaigne, le comte de Rewiesky & le prince Dolgorucky, l'un envoyé de Vienne, l'autre de Pétersbourg. Le caractère

(a) Part. I, Chap. XII.

Digitized by Google

public n'empêchoit pas le roi de remarquer leurs qualités personnelles ; le génie, le savoir, l'amour des sciences & des arts. Il honoroit le mérite par-tout où il le trouvoit. S'il refusa quelque temps aux savans de sa nation l'estime qu'il accordoit à des étrangers, & sur-tout à des François, c'étoit une suite de son éducation. Il avoit trouvé la littérature françoise déjà formée, parfaite & brillante, & trouva l'allemande sinon au berceau, du moins au collège. N'étant point accoutumé dès sa jeunesse à lire des livres allemands, parce qu'alors il n'y en avoit guère de bons dans cette langue, devoit-il à l'âge de cinquante ans s'appliquer à lire les journaux du pays, les confronter, s'assurer de la justesse, de l'impartialité de leurs jugemens par la lecture des ouvrages mêmes? Si aucun des Allemands qui l'approchoient, n'a eu assez de connoissances, ni assez de crédit pour lui faire prendre une idée plus avantageuse de la littérature nationale ; Fréderic avoit-il tort de s'en tenir long-temps aux auteurs françois, & aux anciens que ceux-ci avoient traduits? Un jour qu'on lui parloit de Wieland, il dit : » Il est bien étonnant qu'il » soit si célèbre & que je ne le connoisse pas ». Preuve assez claire que ses intentions étoient droites, & que ses prédilections n'étoient pas sans motif raisonnable. Il a eu quelques occasions d'entretenir des savans Allemands qui

Digitized by Google

avoient du mérite. Mais ceux qui ont connu la simplicité mélancolique de Gellert, l'arrogance pédantesque de Gottsched, les manières singulières d'Arlétius, & le ton avantageux de quelques autres que le roi a vus, ne s'étonneront point qu'aucun d'eux n'ait pu le dégoûter des François. Il commença à prendre une meilleure idée de l'esprit de sa nation aussi-tôt qu'il eut auprès de lui des personnes qui pouvoient lui en parler avec connoissance & sans partialité.

Sa justice à l'égard des autres puissances & de quelques nations voisines a souffert des attaques. Nous n'examinerons pas ici les déductions qu'on a publiées au sujet de la Silésie ; & ce n'est pas aux historiens de Fréderic qu'il appartient de faire l'apologie du partage de la Pologne (*a*). Les étrangers, les Saxons même ont excusé le mal qu'il a fait à la Saxe par la nécessité où il se trouvoit de ruiner son pays ou celui des voisins avec qui il étoit en guerre.

Sa générosité parut équivoque dès les premières années de son règne. Un homme (*b*) qui se piquoit de connoître le caractère de ceux qui jouoient un rôle dans le monde, écrivoit en 1745 que Fréderic II étoit moins généreux que son père. Combien de fois n'a-t-on pas

(*a*) Voyez ses Lettres à Voltaire, de l'an 1773, dans les *Œuvres posthumes du Roi.*

(*b*) Pecquet, dans son Histoire de Perse, c'est-à-dire, de France, pag. 104.

Digitized by Google

Je lui ai entendu dire une fois en parlant des mœurs, des uſages, des affaires de l'Inde & de la Chine : » En vérité, j'ai tant à ſonger, à » l'Europe, que je n'ai pas trop le temps de » m'appliquer à l'Aſie ». Cependant il n'ignoroit pas ce que les autres parties du globe mettoient dans la balance de notre continent.

Ses connoiſſances & ſes méditations politiques l'avoient convaincu, que pour ſe faire reſpecter, & pour influer dans les affaires générales, il falloit de bonnes troupes, & que pour avoir des troupes, il falloit des hommes & de l'argent. Il dirigea ſes vues vers ces deux objets, & connut de bonne heure que pour y atteindre il falloit de l'ordre & de l'activité. L'ordre avoit été introduit par ſon père ; & ſon propre génie y mit une énergie qui n'avoit point d'exemple.

Le gouvernement pruſſien eſt un des plus abſolus qui ſoient dans le monde, au moins dans les pays où il y a un ordre de ſucceſſion établi. Quoiqu'il y ait d'autres ſouverains en Europe qui ſont auſſi indépendans, & depuis plus long-temps que les rois de Pruſſe, l'adminiſtration que Fréderic-Guillaume avoit introduite l'étoit plus ouvertement ſur un pied militaire. Malgré cela le gouvernement de Fréderic ne fut ni tyrannique ni violent. L'on ne ſauroit diſſimuler qu'il n'aimoit pas à être contredit, ni à entendre des difficultés lorſqu'il avoit ordonné quelque choſe. Mais la plus grande

Digitized by Google

partie des affaires paſſoit par des conférences de miniſtres & des conſeils établis. Fréderic a dit de ſon père ce que le public a dit enſuite de Fréderic même, que de ſes miniſtres d'état il en avoit fait ſes commis. On pouvoit le dire également des autres rois qui gouvernoient, comme ont fait quelque temps Louis XIV, & les rois de Sardaigne conſtamment : chacun d'eux fut lui-même ſon premier miniſtre.

Les comtes de Finckenſtein, de Hertzberg, de Schulenbourg n'ont pas plus été les copiſtes de Fréderic II que le marquis de Torcy & Colbert ne l'avoient été de Louis XIV. Ils étoient tous certainement les commis de leurs rois. Mais Fréderic n'eut jamais des Louvois qui lui fiſſent faire la guerre & la paix, ou qui ordonnaſſent de leur chef des batailles & des ſièges. Ceux même qu'on pouvoit dire ſes écrivains, ou comme il les appelloit, ſes *ſtyliſtes*, ne laiſſoient pas d'avoir beaucoup de crédit. Un ſecrétaire nommé Eichel, qui n'avoit été que copiſte ſous Fréderic-Guillaume, fut pendant plus de vingt ans une eſpèce de premier miniſtre ſous Fréderic II. Galſter, un de ceux qui lui ſuccéderent, a tellement abuſé de ſon emploi de faire des rapports & de rédiger les ordres qu'on appelloit ordres de cabinet, que le roi à la fin l'envoya à la priſon de Spandau. Et n'a-t-on pas vu à Berlin la femme d'un de ces ſecrétaires du cabinet, nommé Stelter, vendre publique-

Digitized by Google

ment sa protection par les égards que les chefs des départemens avoient pour son mari ? Ne pouvoit-elle pas se vanter avec quelque raison d'avoir créé des ministres-d'état, puisque feu Mr. Michaelis l'a été par son moyen ? Enfin dès que le roi ne pouvoit voir tout de ses yeux & tout entendre de ses oreilles, ni même ordonner tout de sa bouche ou de sa plume, il falloit qu'il s'en rapportât à quelques-uns sur lesquels il croyoit pouvoir se fier. La différence du titre ou de la signature ne faisoit pas beaucoup à la chose. Mais ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'il vouloit être seul à commander, & qu'il n'eut aucune déférence aux recommandations de ses parens, pas même de la reine-mère pour laquelle il avoit d'ailleurs beaucoup d'égard & de respect. Il ne se servoit point de la formule : *d'après l'avis de notre conseil.* On diroit presque qu'il n'auroit pas voulu partager son autorité avec Dieu, puisqu'il fit effacer de ses titres *par la grace de Dieu* (*a*).

Il souffroit rarement des remontrances contre les ordres qu'il avoit donnés, & plus rarement il les révoquoit ; mais ses ordres n'étoient pourtant pas absolument irrévocables, & il suivoit les avis qu'on lui donnoit, si on savoit les lui donner de manière que cela n'eût point l'air de conseil, ou de leçon.

(*a*) Voyez ci-après § 7.

Digitized by Google

Il avoit envoyé l'an 1773 un petit poëme au comte de Solms, son ministre à Pétersbourg, pour qu'il le fît voir au comte de Panin. Le comte ne fut pas d'avis que cet ouvrage parût. Le roi agréa les réflexions du ministre, approuva son zèle, & se fit renvoyer le manuscrit. Quand les bons avis lui étoient proposés un peu sèchement, le premier mouvement le portoit d'abord à les rejeter; mais il y revenoit ensuite, & il les suivoit souvent. Tout homme qui s'examine, pour peu qu'il s'estime, ne sera pas surpris d'entendre cela d'un roi qui avoit tant de titres pour se croire de l'esprit, des connoissances & du bon sens. Il paroît que lorsqu'il fut plus avancé dans sa carrière & qu'il fut assuré que personne ne prétendroit à le gouverner, il se prêtoit plus facilement aux insinuations de ceux qui l'entretenoient, ou qui lui parloient d'affaires. Je crois que Mr. de Carmer a eu moins besoin d'user de détour pour lui faire agréer le projet du nouveau Code, que n'en avoit eu son devancier Cocceji (*a*).

En décidant de tout en dernier ressort, le roi n'étoit pas moins obligé de s'en tenir à l'avis d'un secrétaire particulier, d'un aide-de-camp, quelquefois même d'un émissaire obscur.

(*a*) Le grand-chancelier Cocceji avoit engagé le général Goltz, que le roi estimoit comme bon militaire, à lui faire naître l'idée d'une réforme dans les affaires de justice. Notices particulières. *S.*

Digitized by Google

Mais la crainte d'être compromis avec ces explorateurs, ces cenſeurs ſecrets, & la liberté qu'avoit tout ſujet de s'adreſſer au roi directement & de lui écrire, contenoit chaque chef de département dans ſes juſtes bornes. Si dans l'affaire du meûnier Arnold, Fréderic eût eu lieu de ſe perſuader à la fin que ce meûnier avoit raiſon, & que le colonel avoit mieux vu que les juges, il étoit à craindre que le gouvernement ne prît une forme plus militaire. Le roi écrivit alors à un de ſes miniſtres (*a*) que les militaires vont plus droit au fait, au-lieu que les gens de loi cherchent des ſubterfuges, des biais, & quelquefois des chicanes. Cependant il étoit trop éclairé pour ſe perſuader que les procès ſeroient mieux jugés par un lieutenant, un capitaine, un colonel, un commandant, ou que ceux-ci ſeroient plus à l'abri de la corruption & de la ſéduction qu'un bailli, un conſeiller, une chambre de juſtice. Il eſt ſûr qu'il gouverna ſes ſujets beaucoup moins militairement que ſon prédéceſſeur. A la fin il adopta l'unique moyen d'accorder en quelque façon la juſtice militaire plus ſimple & plus expéditive, avec l'obſervance des loix, en obligeant les rapporteurs des procès à entendre les parties mêmes au-lieu des procureurs.

La différence qu'il y a entre la manière dont

(*a*) Notices particulières. *Z.*

Digitized by Google

gouvernoit Fréderic II & celle des autres souverains qui gouvernent, eſt que ceux-ci expédient les affaires par audience, & que Fréderic les expédioit par lettres. L'une & l'autre manières ont quelques avantages & quelques inconvéniens. Mais le gouvernement de Fréderic étoit plus expéditif. Jamais ſouverain n'avoit mis tant d'activité & d'ordre dans l'adminiſtration. On a de la peine à concevoir comment ce roi ſtudieux & auteur pouvoit trouver le temps & la patience de lire & de ſe faire lire tant de lettres, de dicter & ſigner tant de réponſes. Mais il le trouvoit ce temps & pour les affaires & pour l'étude. Sans femme dans un certain ſens, puiſqu'il ne vivoit pas avec la reine; ſans maîtreſſe, ſans intrigue, ſans paſſion de chaſſe & de jeu; débarraſſé, s'il faut encore le dire, de toute ſorte de culte religieux, il trouvoit le temps pour tout ce qu'il s'étoit propoſé de faire. Exercé dès ſa jeuneſſe à lire & à écrire, à réſoudre des difficultés; accoutumé à ſe lever de grand matin, il donnoit aux affaires les premières heures. Il écoutoit les rapports des ſecrétaires qu'il avoit auprès de lui, ou il liſoit les lettres, & dictoit les réponſes lorſqu'il n'avoit pas beſoin d'informations ultérieures. Dans le même temps qu'il répondoit à la demande d'un particulier, il donnoit ſes ordres au miniſtre du département pour l'exécution, qui ne ſouffroit plus de difficulté. Aucune viſite,

Digitized by Google

aucun cérémonial ne faiſoit retarder la ſignature des lettres, & des ordres de ſon cabinet, qu'il ſignoit à une heure également fixe l'après-dîner. La célérité de la marche des affaires, ſoit publiques, ſoit particulières, pour leſquelles on s'adreſſoit à lui, étoit l'effet de cette méthode excellente. La paſſion pour l'étude & pour la belle littérature ne lui donna pas même du dégoût pour ce qu'il regardoit comme ſon devoir principal.

Au reſte il laiſſoit au grand-chancelier l'inſpection générale ſur toutes les affaires de juſtice, & la diſpoſition preſqu'abſolue des charges juridiques; il laiſſoit aux juges & aux magiſtrats la connoiſſance des affaires particulières. Jarriges même, parvenu à la charge de grand-chancelier, ſans être ni un Cocceji ni un Carmer, fut deſpote dans toute l'adminiſtration de la juſtice, du conſentement du roi. Les cas tels que celui dont nous avons parlé, & où le roi fit un tort au propriétaire contre l'ordre établi, ont été aſſez rares. Si pendant une grande partie de ſon règne le cours de la juſtice n'alla pas beaucoup mieux que dans les autres pays, c'eſt par la difficulté qu'on éprouve dans toutes les monarchies compoſées de pluſieurs états & en différens temps, d'avoir une bonne légiſlation. Quelques diſgraciés, par ſon ordre immédiat, ont été renfermés dans des fortereſſes. C'étoient de mauvais ſujets qui par-

Digitized by Google

tout ailleurs auroient ſubi le même ſort par un ordre de miniſtère ou de police, ou qui auroient été condamnés aux galères ou à la potence par une cour de juſtice.

Ce qu'on a lu dans tant de relations de voyageurs, que Fréderic II n'a jamais fait mourir perſonne, ne peut pas être pris à la lettre, & doit s'entendre des crimes d'état, & de ceux qui regardoient ſa perſonne particuliérement. Encore nous avons vu dans les premières années de ſon règne un rapporteur perfide, convaincu de haute trahiſon, décapité à Spandau. Les crimes ordinaires étoient punis ſelon les loix, de mort ou de priſon. Preſque dans les derniers momens du règne & de la vie de Fréderîc, on a vu brûler vif à Berlin un incendiaire, dont le roi avoit ſigné la condamnation.

Après une longue expérience, il avoit été convaincu que ſa modération dans les châtimens des criminels encourageoit le crime; & il eſt arrivé quelquefois dans ſes dernières années qu'il renvoya à la chambre de juſtice des ſentences portant peine de priſon, qu'il vouloit faire changer en peine de mort. Les arrêts de la chambre lui étoient préſentés avant qu'ils fuſſent mis en exécution; il les ſignoit ou il les renvoyoit pour qu'on les refît, s'il n'en étoit pas content. C'eſt peut-être ce qu'il y a de plus particulier dans le gouvernement pruſ-

Digitized by Google

sien. En d'autres monarchies, un parlement, ou un sénat, ou une chambre supérieure de justice décide en dernier ressort les procès tant civils que criminels, & on n'attend point la signature du roi pour l'exécution. Le souverain se réserve le droit d'accorder un pardon à ceux qui sont condamnés à quelque peine que ce soit, ou de faire examiner de nouveau le procès civil, si une des parties le demande. Le magistrat a l'exercice de l'autorité souveraine ; le roi ne signe que les graces qu'il accorde d'après l'avis d'un conseil, dont le grand-chancelier est le chef.

Le despotisme absolu de Fréderic se bornoit à disposer des places, & à les ôter à ceux à qui il les avoit données, dès qu'il les en jugeoit incapables. Dans la plupart des royaumes de l'Europe, quand le souverain n'est pas content d'un homme en place, il le fait passer à un autre emploi, ou il le dispense du service en lui conservant ses appointemens. Fréderic II avoit des maximes différentes. Le sujet qui perdoit sa place, perdoit les appointemens qui y étoient attachés.

Dans les affaires de finances, Fréderic devoit naturellement être plus absolu que dans celles de justice. Mais il n'en confioit pas moins la direction, avec une autorité presqu'illimitée, à des ministres, dès qu'il les en estimoit capables & qu'il les croyoit fidèles. Le comte

Digitized by Google

de Schulenbourg, durant la guerre de Bavière, eut dans les affaires économiques un pouvoir auſſi abſolu que le grand-chancelier Jarriges l'avoit eu dans les affaires de juſtice, pendant la guerre précédente, & il l'eut certainement à plus juſte titre.

L'adminiſtration intérieure étoit généralement confiée au grand-conſeil qu'on appelle le grand-directoire. Fréderic-Guillaume I le fonda l'an 1723 quelques années après que Victor-Amédée, roi de Sardaigne, avoit fait un pareil établiſſement ſous le nom de conſeil de finances. Fréderic II n'eut garde de renverſer cet établiſſement, dont l'objet étoit d'empêcher les déprédations des adminiſtrateurs particuliers, de prévenir le mauvais emploi des fonds publics, & de ſoulager les ſujets d'après les rapports & les informations des conſeils établis dans ſes provinces. Les traits de bienfaiſance que le zèle d'un ſavant miniſtre (a) a fait connoître à l'Europe, ont été ordinairement éclairés par les avis du grand-directoire, auquel le roi envoyoit les requêtes qui lui étoient adreſſées. Il ajouta au grand-directoire un nouveau département, que l'accroiſſement de l'état ſembloit demander. Le roi eſt préſident de ce grand-conſeil; & les miniſtres des ſix départemens y préſident en qualité de vice-préſidens. Les af-

(a) Mr. le comte de Hertzberg, dans ſes Mémoires.

Digitized by Google

faires de commerce, la direction de la banque royale & des fabriques se rapportent à ce conseil, & se combinent avec l'administration de la caisse de guerre, la répartition des tailles, la régie des accises, l'exploitation des mines, & le gouvernement économique de chaque province.

§. IV.

Finances ; Commerce ; Monopoles.

Cependant on a tant dit que Fréderic n'entendoit pas les finances, on a tant dit qu'il n'entendoit pas le commerce, qu'à peine ose-t-on examiner si cela est vrai. Mais comment se persuader que Fréderic II n'entendoit pas la partie des finances, lui qui avoit le double de troupes que n'en avoient à proportion les autres puissances ; lui qui loin de laisser des dettes laissa des trésors, & augmenta en même temps la population de son pays, en y attirant à ses frais des étrangers, & secourant constamment les anciens sujets ? Un pays généralement stérile à l'exception de quelques provinces, un pays qui doit acheter de l'étranger une grande partie des choses devenues nécessaires, comment pouvoit-il suffire à l'entretien de près de deux cent mille hommes sur cinq ou six millions de population, si le roi n'eût point entendu la finance ? Son système étoit simple, étoit sûr. Il ne vouloit jamais que la

Digitized by Google

dépense excédât la recette. Il souhaitoit si fort d'être assuré de ses revenus pour régler les sorties en conséquence, qu'il fut sur le point d'affermer les accises lorsqu'il fit venir des François, pour établir une nouvelle administration. Le tumulte de Neuchâtel, de l'an 1768, fut moins l'effet d'une cupidité qui portoit le roi à augmenter les charges sur ce pays, que le désir qu'il avoit de savoir au juste sur quoi il pouvoit compter. Aussi, dans la régie des accises, prit-il toujours des mesures pour savoir d'avance combien elle lui rapporteroit.

Il savoit combien lui coûtoient l'état militaire, l'entretien des cours, la liste civile. S'il augmentoit son armée d'un bataillon, c'étoit après avoir trouvé un fonds de surplus pour le soutenir. Il avoit des sommes pour établir des fabriques, pour défricher des terreins dans ses domaines, creuser des canaux, fonder des colonies, bâtir des maisons à Potsdam, à Berlin & dans tous ses pays. Il s'en réservoit pour faire des gratifications, & il en destinoit une partie aux propriétaires des terres, pour qu'ils pussent les améliorer. Pourvu qu'il circulât dans ses états, il ne s'inquiétoit pas beaucoup de quelle manière cet argent se répandroit. Mais il étoit impossible de tirer de lui un écu au-delà de ce qu'il avoit fixé, quelque représentation qu'on lui fît d'un avantage ou d'une épargne qu'on pourroit espérer dans la suite. Ce qui restoit

Digitized by Google

de surplus après les dépenses ainsi fixées, il le faisoit entrer dans son trésor. Jamais ce trésor n'auroit existé sans cette fermeté inébranlable, à ne point excéder le bilan qu'il avoit fait, & à ne jamais souffrir que ce qui devoit entrer dans ses caisses n'y entrât point. Delà venoit cependant quelque contradiction apparente dans son caractère; des traits de générosité magnifiques, & d'autres qui semblent l'effet d'une avarice sordide; une grande insouciance à l'égard des vols qu'on lui faisoit, & cette dureté inflexible envers des ministres qui s'étoient ruinés dans des cours étrangères. Il accordoit très-rarement des survivances, ou des exemptions de service à ceux qui les demandoient à condition de conserver une partie de leurs appointemens. Il savoit que ces arrangemens, utiles quelquefois aux particuliers, doivent tôt ou tard dérégler le bilan, & nuire au public. Il disoit à des régisseurs François: » Vous entendez fort bien la recette, mais vous ne » vous entendez point à la dépense ». Aussi il profita de leur habileté pour trouver de l'argent où l'on croyoit qu'il n'y en avoit point; mais il ne tarda pas à les borner dans les dépenses qu'ils lui faisoient faire.

Le but de Frédéric dans les spéculations financières, étoit de mettre la balance en sa faveur, pour que le surplus servît à entretenir & augmenter l'épargne qui faisoit la base de sa

Digitized by Google

puiſſance extraordinaire. Cet objet fut rempli. Il étoit venu à bout de faire entrer chaque année près de trois millions d'écus dans ſes coffres, après en avoir mis en circulation deux ou trois autres au-delà de ſes dépenſes ordinaires. Avec cela un des principes de ſon adminiſtration étoit de ne point trop charger d'impôts les choſes néceſſaires à la vie, & de ne point décourager le cultivateur par de nouvelles tailles.

On s'eſt ſouvent plaint que Fréderic II gênoit le commerce. Quand ce ne ſeroit que pour procurer un débouché au ſurplus des productions de notre ſol ou de notre induſtrie, & pour rendre moins coûteuſe l'importation de quelques genres devenus indiſpenſables, il faut ſans doute favoriſer le trafic. Fréderic ſavoit cela lorſqu'il parvint au trône, & ne le perdit jamais de vue (*a*). Mais quand on cite la Hollande & l'Angleterre pour prouver que le feu roi de Pruſſe n'entendoit pas le commerce, cela n'eſt pas plus raiſonnable que d'oppoſer les réglemens militaires de la Suiſſe à ceux de la monarchie Pruſſienne. On pourroit citer la France avec plus de raiſon. Mais l'exemple de la France ne ſeroit-il point celui qui juſtifieroit le ſyſtême économique de Fréderic II? La

(*a*) Voyez ſon *Eſſai ſur les formes du gouvernement*, dans le Tome VI de ſes *Œuvres poſthumes du Roi*, gr. in-8vo d'Amſterdam, 1789.

Digitized by Google

France, qui par ſon commerce eſt devenue plus riche, eſt-elle réellement plus forte, plus puiſſante? L'influence preſque prépondérante qu'avoit acquis la Pruſſe, ne devoit-elle point convaincre qu'avec beaucoup d'embonpoint on a ſouvent peu de force?

Je veux croire qu'avec moins de privilèges excluſifs, avec moins de prohibitions, les états Pruſſiens ſeroient plus commerçans, peut-être plus riches; mais ils ſeroient néceſſairement moins militaires, & la puiſſance du roi ſeroit moins grande, moins influente. Fréderic II connoiſſoit le bien que Colbert a fait à la France; mais peut-être étoit-il plus encore de l'avis de Sully, qui préféroit l'agriculture au commerce. Pénétrant & expérimenté, Fréderic ſavoit que l'intérêt du marchand eſt d'introduire, de répandre les productions étrangères, & de traverſer pour ſon profit particulier l'induſtrie nationale. Si cet empreſſement à débiter les marchandiſes étrangères n'étoit pas général, ſi les colporteurs, les boutiquiers, les merciers qui ſont ailleurs, ne compenſoient le tort que font à nos fabriques ceux qui ſont chez nous, ceux-ci ſeuls nous ruineroient en peu de temps. Cependant pour que les marchands qui ſont dans les autres pays, nous rendent ce ſervice, il eſt néceſſaire que nous ayons des fabriques, des ouvriers, des manufacturiers. C'eſt pourquoi Fréderic regardoit les fabricans comme

Digitized by Google

les nourriciers du bas peuple, & les ſimples marchands comme des corrupteurs de la nobleſſe & de la bourgeoiſie. Les ſoins qu'il ſe donna pour établir & ſoutenir les fabriques, l'ont même fait accuſer d'inconſéquence. Il vouloit augmenter le rapport des acciſes; & il accordoit facilement des exemptions aux fabricans. Les régiſſeurs lui promettoient quelques millions d'écus de plus du rapport des acciſes, s'il vouloit être moins facile à accorder des franchiſes aux princes & aux manufacturiers. A l'égard des princes, ſon eſprit économique cédoit aux impulſions de ſa tendreſſe & de ſon eſprit bienfaiſant. Il toléra même l'abus que les domeſtiques des princes, ainſi que ceux des miniſtres étrangers faiſoient des franchiſes accordées à leurs maîtres, & il ignora ou diſſimula les fraudes des fabricans qu'il vouloit ſoutenir à tout prix. Il parut ne pas faire réflexion que l'abus des franchiſes, outre le profit qu'il enlève à la finance, introduit encore des marchandiſes au-delà du beſoin; parce qu'on en achète ſouvent par le ſeul motif qu'on les a à meilleur marché. Mais le progrès des fabriques lui tenoit encore plus à cœur que le rapport des douanes.

Il a établi, dit-on, quatre cent douze monopoles dans ſes états. J'avoue que la quantité de ces monopoles étoit grande. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'on l'entendoit continuellement à table & dans ſes entretiens, diſſerter contre les

Digitized by Google

monopoles. Apparemment c'étoit pour mieux entendre ce qu'on pouvoit dire contre ce ſyſtême ; ou qu'il ſuppoſoit que ſon pays devoit être excepté des règles générales. Auſſi, les monopoles chez lui conſtituoient une impoſition indirecte. Il obligeoit ceux à qui il les accordoit de fournir à un moindre prix des choſes néceſſaires à ſes armées & à ſes établiſſemens militaires. Peut-être cherchoit-il auſſi par ce moyen d'empêcher une trop grande multiplicité de petits entrepreneurs, qui ſe ruinent ſouvent eux-mêmes & les autres. En favoriſant les fabriques il ne vouloit pas trop augmenter le nombre des maîtres fabricans. Comme il importe à une nation de ne pas trop faciliter aux roturiers les moyens d'acquérir des titres de nobleſſe, parce que plus les hommes s'élèvent, plus ils perdent, ſoit au phyſique, ſoit au moral, il eſt encore plus néceſſaire de ne pas ouvrir un trop grand chemin pour paſſer de la condition de ſimple manœuvre à celle de manufacturier.

Un fabricant privilégié par l'octroi d'un monopole, empêche dix garçons ouvriers ou dix autres particuliers d'établir une fabrique, d'ouvrir un commerce dans la perſpective de ſe mettre à leur aiſe. Mais eſt-il utile à l'état que des bras occupés deviennent oiſifs, & que des gens qui vivoient ſobrement & ſimplement prennent du goût pour les délicateſſes & la pa-

Digitized by Google

rure, & qu'ils finissent par des banqueroutes & par devenir des gueux & des frippons ?

Le plus grand inconvénient des grands monopoles, c'est que les richesses accumulées dans les maisons privilégiées entraînent le luxe, dont le premier effet est l'usage des productions étrangères, que le roi tâchoit d'empêcher. Il en a effectivement prohibé un nombre infini. Cela devoit incommoder, au moins dans l'imagination, quelques particuliers : mais dans la masse totale il a par ce moyen encouragé, forcé même ses sujets à se procurer par leur industrie, à tirer de leur sol des choses qu'ils achetoient de l'étranger. Quelques-uns de ces monopoles tendoient d'ailleurs à diminuer la consommation de certains genres. J'ai entendu un des François régisseurs de l'accise se vanter d'avoir fait observer au roi, que pour le peuple, le café est une véritable ressource, puisqu'avec un peu de lait, du sucre, ou du syrop & du lait, une famille déjeûnoit à moindres frais qu'avec toute autre nourriture qu'elle eût pu prendre. Il parloit de bonne foi ; & je ne le soupçonne point d'avoir tant vanté le sucre & le café, pour procurer ou pour conserver cet avantage à la France qui nous fournit ces articles. Mais ignoroit-on que la base nourrissante de ce déjeûné est le lait, & que sans une malheureuse habitude on pourroit se passer du café & d'une grande partie du sucre que l'on y con-

Digitized by Google

ſume ? Le roi diſoit avec bien plus de raiſon qu'il avoit été lui-même accoutumé à déjeûner avec de la ſoupe à la bierre (*a*). Dans beaucoup de pays ces ſoupes à la bierre, au lait, au vin, tiennent encore lieu de café, dont l'uſage n'a certainement pas rendu les hommes plus robuſtes, ni les femmes plus fécondes.

Le monopole du ſucre eſt celui qu'on auroit le plus de peine à juſtifier dans l'adminiſtration de Fréderic II, s'il n'eût été forcé de l'établir pour introduire la raffinerie dans le pays.

§. V.

Économie rurale, & Police.

Quelqu'un avoit fait au roi des projets pour avoir de l'or. » Apprenez-moi, répondit-il, » des moyens de multiplier les bras des labou» reurs, & de recueillir plus de bled de mes » ſables, plus de foin de mes plaines maréca» geuſes ; c'eſt-là l'or que je cherche ». Il agit conformément à cette réponſe. La quantité des colonies qu'il a établies en font preuve. Il dépenſa pour ces établiſſemens des ſommes conſidérables. Le ſuccès ne répondit pas toujours à l'intention du fondateur ; & quelquefois ſes

(*a*) Lettre du cabinet à la nobleſſe de la Poméranie ultérieure, du 27 août 1779, rapportée par Mr. Buſching dans ſon *Character Friederichs II*, pag. 201, 202, 203.

Digitized by Google

avances & ſes ſoins ont pu paroître perdus. A la vérité les nations ſe ſont multipliées, ont peuplé les pays habitables avant qu'il y eût des rois qui leur bâtiſſent des maiſons. Mais les hommes s'établirent ſans des avances ſur un ſol fertile & agréable, en ſe répandant de proche en proche ſur des territoires qui n'avoient point de maître, & dans un temps où il n'y avoit point les attraits des grandes villes. Dans les ſables du Brandebourg les étrangers viendroient-ils fumer, féconder un terrein ingrat, ſans y trouver au moins une hutte pour habiter, & un demi-arpent de terre en propriété aſſurée pour y ſemer des légumes & y planter un arbre? Les habitans des villes, quelque pauvres qu'ils ſoient, en ſortiroient-ils pour aller labourer des campagnes en friche?

Un économiſte très-connu a dit qu'il n'y auroit que des vues ſuperficielles qui pourroient conſeiller l'agrandiſſement de Berlin; que la bonne politique agrandira Stettin & Kœnigsberg (*a*). Je demanderai quel ſeroit le commerce de Stettin ſans les commiſſions des Berlinois, dès que la ville même de Stettin n'eſt pas la capitale de l'état, comme l'électeur Fréderic-Guillaume I le vouloit? Son commerce, ſa proſpérité dépend de l'agrandiſſement de Berlin & de Breslau. Berlin eſt de

(*a*) Le comte de Mirabeau dans ſa Lettre au Roi régnant.

Digitized by Google

toutes les villes capitales celle qui peut avec le moins de déſavantage augmenter ſa population. La ſtérilité du ſol diſpenſe auſſi-bien le ſouverain que le propriétaire de ſe gêner & ſe reſtreindre dans la bâtiſſe. La ville d'ailleurs ayant des rivières & des canaux par où elle reçoit du pays de Magdebourg, de la Saxe & de la Siléſie, les choſes les plus néceſſaires pour ſa ſubſiſtance, comme grain, bois, fruits, foin, paille & avoine. Enſuite, par la communication avec la mer, moyennant l'Oder & l'Elbe, elle peut avoir tout ce qu'elle eſt obligée de tirer des pays éloignés. Peu lui manque des avantages qu'ont les villes maritimes. Le terroir même, tout peu fertile qu'il eſt pour les grandes productions, eſt très-propre pour les légumes, que toutes les grandes villes demandent, & qu'on ne peut faire venir de loin. Il nourrit aſſez de gros bétail pour fournir le lait, qui n'eſt pas moins néceſſaire que les légumes.

On eſt ſurpris qu'un prince qui a tant penſé & a tant parlé des ſables du Brandebourg, & qui s'eſt occupé des moyens de les fertiliſer, ne ſe ſoit jamais aviſé d'obſerver que les ordures dégoûtantes de la ville feroient la richeſſe des campagnes voiſines. Sans en chercher l'exemple de loin, la ſeule ville de Leipſick, placée ſur un ſol naturellement plus fertile que celui de Berlin, auroit pu le lui fournir. Que n'y a-t-il penſé ce commandant qui renvoya au roi dix mille

Digitized by Google

mille écus qui lui restoient de l'entretien ordinaire de la police ? que n'a-t-il engagé, par quelques avances, des charretiers à transporter dans les campagnes les boues des rues & la bourbe des canaux ?

On a lieu de douter si au-lieu de bâtir tant de maisons aux particuliers, Fréderic n'eût pas fait mieux d'employer les mêmes sommes dans des édifices publics ; d'autant plus que les propriétaires mêmes ne lui surent pas toujours bon gré des maisons qu'il leur fit bâtir, & que le prix des loyers ne diminua point pour les locataires. Cependant la génération présente commence à sentir les avantages de ce qu'a fait Fréderic II à cet égard. Premiérement après avoir bâti des églises, des théâtres, des casernes, une maison immense pour les invalides, des châteaux, des palais pour lui & pour ses parens, des bibliothèques ; après avoir érigé des statues dans des places publiques ; il a cru qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de bâtir des maisons aux particuliers.

La noblesse du Brandebourg n'est pas riche ; & Fréderic n'avoit garde d'en attirer des provinces où elle l'est davantage. Le simple commerce ne peut point procurer aux Brandebourgeois les fortunes qu'on peut faire à Londres, à Amsterdam & dans quelques villes de la France. On ne bâtiroit pas à Berlin cinq maisons un peu considérables dans un demi-siècle.

Digitized by Google

Auſſi l'on n'y en compte pas dix qui aient été bâties depuis cent ans par des particuliers; peut-être pas deux, ſi ce n'a été par des miniſtres-d'état & des conſeillers du cabinet, ou par des Juifs & autres marchands enrichis par des monopoles ou des livraiſons. Fréderic-Guillaume I avoit déjà ſenti que les particuliers n'étoient pas en état de bâtir des maiſons à Berlin, & il y obligea les corps de métiers. Fréderic II ne voulut point faire cette violence, & il aima mieux bâtir à ſes frais. Sans doute l'argent qu'il y dépenſoit étoit levé ſur les peuples & ſur les Berlinois mêmes par des acciſes; mais il ne pouvoit le leur rendre d'une manière plus utile. Il auroit pu bâtir de grandes maiſons totalement pour ſon compte, & les louer à ſon profit comme des eſpèces de domaines. Cela auroit pu ſe faire facilement dans une ville où les emplacemens ne peuvent point être fort chers, & dont la plupart appartiennent au roi. Mais qu'auroit-on dit ſi Fréderic, qu'on accuſoit déjà d'avoir établi tant de monopoles, eût encore mis dans ſes mains les deux tiers des maiſons de la capitale, & les eût louées au profit de ſon tréſor? Qu'auroit-on dit s'il eût obligé les propriétaires à bâtir malgré eux, ou à céder les emplacemens des vieilles maiſons qu'ils poſſédoient? Berlin ſeroit encore tel qu'on le voit dans quelques rues écartées, avec des maiſons baſſes & meſquines,

Digitized by Google

moitié boue, moitié bois, si l'on eût attendu que les particuliers bâtissent eux-mêmes solidement en maçonnerie & à plusieurs étages. On en sera convaincu si l'on compare le château & la maison qu'on appelle le Lagerhaus, & les vieilles églises qui existent depuis plusieurs siècles, avec les maisons des particuliers telles qu'elles étoient pour la plupart lorsque Frédéric parvint au trône. Il n'y a pas de plus grandes preuves ou de l'esprit tardif des Brandebourgeois, avant que ce roi l'aiguillonnât, ou de leur peu de moyens dès que l'or des caisses royales ne coule pas chez eux par quelque voie.

Mais le roi vouloit être architecte, dit-on, & il gâtoit les dessins qu'il faisoit copier. Depuis près de trois siècles, en commençant par celui de Jules II, sous lequel ont vécu Bramante & Michel-Ange, tous les souverains qui ont bâti ont essuyé ce reproche. On s'est plaint par-tout que tantôt la cabale & tantôt l'économie, ont mis des entraves aux architectes, & fait manquer les meilleurs dessins.

Ce qui est sûr, c'est que malgré l'absurdité des perrons, qu'on ne peut pas attribuer au goût de Fréderic II, la ville de Berlin est une des plus belles de l'univers, & celle qui présente le plus de variété dans les dessins des bâtimens ordinaires. Il est vrai que les derniers bâtimens, la nouvelle bibliothèque & les tours

Digitized by Google

de la place des gendarmes, ne répondent point au goût, à la solidité du théâtre de l'opéra, de l'église catholique & du château de Sans-Souci, & que l'église du Dôme est inférieure à celles qu'avoient fait bâtir son père & son grand-père. Cela étant, on ne regrettera point qu'il ait laissé à son successeur quelque bâtiment public à faire élever. Mais la décadence du goût dans l'architecture étoit presqu'inévitable après la quantité des bâtimens qu'on a faits (*a*).

§. VI.

Conduite à l'égard de la noblesse & des étrangers.

On a trouvé que Fréderic II a trop durement empêché les négocians d'acquérir des biens-fonds, qu'il a d'un côté trop favorisé la noblesse, & que d'un autre côté il l'a trop gênée, en ne lui permettant pas de vendre ses terres. Je n'entreprendrai pas de justifier tout ce qu'il a fait. Il est très possible qu'en beaucoup de choses on puisse faire mieux. On sait même qu'un intérêt particulier (*b*) donna lieu à la loi qui défendoit aux nobles de vendre leurs terres à des roturiers. Malgré cela la maxime adoptée par Fréderic tendoit au bien général de la nation, ou du moins de la monarchie.

(*a*) Voyez dans la Prusse littéraire, l'article *Architecture*.
(*b*) Voyez les articles *Cocceji* & *Jarriges*, dans la Prusse litt.

Digitized by Google

Il seroit à la vérité surprenant que Frédéric eût regardé la haute noblesse comme nécessaire à un état monarchique tel que le sien. Les belles partitions de Montesquieu ne l'éblouissoient point. Il savoit trop bien quelles doivent être les qualités des personnes intermédiaires entre le souverain & le peuple. Il étoit persuadé que la considération que donne la naissance à un magistrat, à un ministre, ne compense pas le manque de savoir & d'activité dans l'homme qui s'appuie sur son arbre généalogique. Mais il avoit d'autres raisons pour ne pas permettre facilement aux gentilshommes d'aliéner leurs biens-fonds. Il ne vouloit pas qu'ils vinssent consumer leurs héritages dans la capitale, bien moins qu'ils allassent le fondre dans des pays étrangers. Il aimoit mieux leur fournir les moyens de faire valoir leurs terres que de leur faciliter le moyen de les vendre. Par cette même raison, il n'accordoit pas facilement à la noblesse la permission de voyager : quoiqu'il soit faux qu'il la refusât généralement. Je pourrois nommer plusieurs gentilshommes Prussiens & Siléſiens, & des bourgeois de Berlin qui ont fait d'assez grands voyages, sans que le roi s'y opposât. S'il y a eu moins de Brandebourgeois ou de Poméraniens qui l'aient obtenue, c'est que la noblesse de ces pays est moins riche, comme nous venons de le dire, & que la plupart est atta-

Digitized by Google

chée au ſervice militaire, ou à des emplois civils.

Encore, à quoi auroient-ils abouti les voyages de ces gentilshommes? A les accoutumer à des plaiſirs qu'ils ne pourront pas avoir chez eux; à ſe dégoûter de leurs maiſons, qu'ils ne pourroient abandonner ſans ſe réduire à la misère. L'art militaire & l'économie rurale, les deux choſes qui font ſubſiſter la nobleſſe, & qui la rendent utile à l'état, les ſujets du roi de Pruſſe n'ont aucunement beſoin d'aller les apprendre ailleurs. La foule des livres qui nous inondent, les ſociétés économiques établies dans tant de villes, les inſtruiſent aſſez. Les manœuvres que les étrangers viennent étudier en Pruſſe, ne ſuffiſent-elles point à former la nobleſſe Pruſſienne au métier qui lui convient?

Le même intérêt qui le rendoit difficile à permettre que ſes ſujets ne dépenſaſſent ailleurs leurs revenus, le portoit d'un autre côté à accueillir chez lui tous ceux qui vouloient venir s'y établir. Il ſut mettre à profit cet enthouſiaſme que ſon nom avoit excité, en le faiſant ſervir à l'accroiſſement de la population de ſon pays, à y faire fleurir tous les arts, & à en augmenter la richeſſe. Une infinité de perſonnes recommandables par leur naiſſance, leur fortune, leurs talens particuliers, s'attachèrent à la monarchie Pruſſienne. On compte dans ſon armée un grand nombre de généraux

Digitized by Google

de toutes les parties de l'Allemagne, & de presque toutes les nations de l'Europe. Beaucoup de gentilshommes qui se distinguoient par leur esprit, leurs connoissances, eurent des emplois convenables à leur qualité ; & il n'y a eu aucun des étrangers que le roi s'attacha qui ne l'ait servi aussi fidellement que ses propres sujets. Les savans, les artistes venus ou appellés de différens pays sont sans nombre (*a*).

§. VII.

Religion, & tolérance.

Unique presqu'à tous égards, Fréderic le fut particuliérement sur l'article de la religion. On a de tout temps soupçonné les princes de professer la religion par politique. Le système du roi de Prusse, ouvertement incrédule, étoit tout différent. Dès qu'il n'eut pas le bonheur d'être persuadé de la révélation, il auroit cru se rendre hypocrite, s'il eût montré de la croyance. En ne professant aucune religion, il les toléroit toutes ; & il ne demandoit rien pour retour de sa tolérance, sinon qu'on tolérât son incrédulité. On ne sauroit dire s'il étoit tolérant plutôt par scepticisme philosophique que par principe de politique.

On a dit que dans le commencement de son

(*a*) Voyez la Prusse littéraire.

Digitized by Google

règne il eut quelqu'envie de bâtir un temple à Jupiter, Apollon & autres dieux du paganisme, & que son favori Jordan l'en déconseilla. Il se peut que le théâtre de l'opéra, auquel on mit sur le fronton ces mots : *Apollini & Musis*, ait donné lieu à ce conte. On assure aussi que Voltaire lui avoit conseillé d'abolir toute prêtrise. Le roi, quelque peu dévot qu'il fût, avoit trop de bon sens pour écouter un tel conseil. Bien que dans les monnoies, depuis l'an 1746, il ait supprimé les mots *par la grace de Dieu*, on ne pourroit pas conclure delà qu'il ait douté de l'existence d'un Être suprême, ni de la Providence (*a*). Aussi il n'a pas fait changer dans les lettres qu'il dictoit, ou qu'on dressoit en son nom, la formule ordinaire : *Et sur cela, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.* Il laissa à sa famille la religion réformée ; à son épouse & à la nation la religion qu'on appelle évangélique ou luthérienne. Il laissa subsister la religion catholique qu'il trouva dans les pays qu'il conquit. Il dépensa pour soutenir le culte religieux autant qu'il lui paroissoit nécessaire, & que cela servoit à orner les villes & donner de l'emploi aux ouvriers. Il laissa aux prêtres luthériens & aux réformés Allemands, ce qui leur avoit été assigné par ses ancêtres. Il laissa

(*a*) On en jugera par sa Correspondance & autres ouvrages, où il les révère, dans ses *Œuvres posthumes*. *L'Éd.*

Digitized by Google

même aux premiers plus de liberté que leur en avoit laiſſé Fréderic-Guillaume. Il fit quelques avantages aux François réformés, parce qu'ils en avoient beſoin, & parce qu'il aimoit leur nation. Il voulut partager les revenus du haut clergé catholique de la Siléſie (*a*) & de la Pologne, parce qu'il le croyoit pourvu bien au-delà du néceſſaire. Il auroit ſouhaité que les prêtres de l'égliſe catholique de Berlin tâchaſſent d'y attirer des ſubſides étrangers (*b*). Il connoiſſoit cependant l'eſprit de ces trois religions. Il diſoit que les réformés traitent Dieu comme s'il étoit leur inférieur; les luthériens le traitent comme leur égal; mais que les catholiques le traitent vraiment comme ſupérieur. Il a donné ſouvent des déciſions très-conſéquentes & conformes aux principes des trois religions.

Le roi philoſophe protégea auſſi différentes ſectes de Bohémiens, & ſur-tout celle qui s'appelle des Frères de l'Unité, & qu'on nomme communément des Herrnhuter. Quelque ſinguliers que puiſſent être leurs dogmes, la ſimplicité, la bonne foi, la vie tranquille & laborieuſe de ces gens, intéreſsèrent Fréderic, qui les laiſſoit prier Dieu à leur façon. Seulement il n'auroit pas voulu qu'ils fiſſent des proſélytes. C'eſt ce qu'il recommandoit à tous les prêtres;

(*a*) Voyez *Von Schleſien*, 2ter Theil, pag. 475 & 478.
(*b*) Notices particulières. *K.*

Digitized by Google

mais il ne punit jamais perſonne pour avoir changé de religion, ni pour avoir engagé d'autres à ces changemens.

Fréderic procura aux juifs une conſidération dont ils n'avoient jamais joui depuis leur diſperſion. Il en employa même dans une partie aſſez délicate d'adminiſtration, telle que la monnoie. Dans aucun pays, excepté Amſterdam, les juifs n'ont d'état civil plus tolérable que dans les états Pruſſiens. Quoique Fréderic n'ait pas permis au fameux Éphraïm d'acheter une terre noble entre Spandau & Potsdam, il permit à lui & à ſa nation d'avoir des maiſons & quelques biens-fonds en propriété. Il ſe fit un plaiſir d'accorder la naturaliſation à un juif étranger qui s'étoit fait un nom parmi les ſavans Allemands (*a*).

Les franc-maçons, dans la ſociété deſquels Fréderic s'étoit fait recevoir deux ans avant qu'il parvint au trône, n'éprouvèrent pas les effets d'une faveur décidée, comme ils l'avoient peut-être eſpéré. Mais tandis qu'ils furent perſécutés en Italie, en Bavière & en d'autres pays, ils jouirent en Pruſſe d'une entière liberté. Si le roi ne fit pas davantage pour eux, c'eſt qu'il craignoit qu'en les favoriſant trop, ils n'euſſent le ſort des ſaintes confrairies religieuſes du moyen âge. Cependant aſſurés de ſa

(*a*) Voyez la Pruſſe littéraire à l'article *Mendelſohn*.

Digitized by Google

protection par une lettre du 16 juillet 1774, les franc-maçons comptoient à Berlin cinq loges sous différens noms, & ils en avoient un assez grand nombre dans les provinces.

On auroit souhaité qu'avec cet esprit de tolérance, Fréderic II n'eût pas tant parlé contre la religion, & qu'il n'eût pas marqué tant d'aversion pour les prêtres & les théologiens (*a*). Mais il lui étoit resté de la conversation & de la lecture des ouvrages de Voltaire un penchant irrésistible à plaisanter sur le christianisme & ses docteurs.

Je ne sache pas qu'il ait eu la foiblesse de tant d'autres grands princes qui ont donné dans l'astrologie. Il se moquoit assez de toutes les prédictions. Néanmoins il parut curieux de voir un certain livre de prophéties (*b*) dans le goût de celles de Nostradamus, qu'on disoit avoir été trouvé dans le vieux monastère de Lehnin.

Le plus mauvais effet qu'on devoit craindre de son indifférence extrême au sujet de la religion, étoit la corruption des mœurs. Le suicide devenu fréquent sous son règne étoit sans doute une suite de l'irréligion, aussi-bien que de la rigueur de la discipline militaire. Le roi s'étoit certainement abusé en s'imaginant que la reli-

(*a*) Voyez Busching, pag. 56 & 115, & dans la Prusse littéraire, les articles *Franke* & *Hæhn*.

(*b*) Notices particulières. *K*.

Digitized by Google

gion n'eſt point néceſſaire à la morale ni à la politique; & il ſe trompa encore plus lorſqu'il crut que la débauche à laquelle il laiſſoit un libre cours dans ſes états, pouvoit en augmenter la population & la force. Il n'y a rien de moins excuſable dans toute la conduite de ce grand homme. Il auroit voulu, à l'entendre, que ceux qui ne pouvoient pas ſe paſſer de femmes, entretinſſent des maîtreſſes plutôt que de ſe marier. Comment ce roi ſi ſage qui cherchoit tous les moyens de multiplier ſes ſujets, a-t-il pu ignorer qu'un mariage contribue plus à la population que trois intrigues les plus autoriſées par l'uſage, & les moins criminelles? Auſſi a-t-il dit quelquefois à la fin de ſes jours qu'il ſe ſeroit laiſſé volontiers couper un doigt, s'il avoit pu laiſſer les mœurs de la nation telles qu'il les avoit trouvées. Il pouvoit s'en conſoler en réfléchiſſant que la corruption a gagné toujours par-tout, même à Sparte, proportionnément à la proſpérité de l'état.

La Providence, la fortune qui ſembloient le ſeconder, & ſon ſyſtême conſéquent, arrêtèrent le mal que la bride lâchée au libertinage devoit amener. La population n'en ſouffrit pas autant qu'on avoit lieu de le craindre. Beaucoup de gentilshommes, ſur-tout dans l'état militaire, qui ne ſe ſeroient jamais mariés dans d'autres pays, & n'auroient jamais laiſſé d'enfans, épouſèrent les femmes qu'ils avoient entretenues,

Digitized by Google

& légitimèrent ainsi les fruits de l'incontinence précédente. On a même remarqué que la conduite du sexe dans un certain rang, a été plus louable sur la fin de son règne qu'au commencement.

Son esprit de tolérance ne se démentoit point dans ce qui le regardoit particuliérement. Non-seulement il ne punit jamais personne pour avoir écrit ou parlé contre lui ; non-seulement il ne fit jamais arrêter le débit des brochures satyriques qu'on publioit sur son compte, mais il facilita quelquefois les moyens de les répandre. On assure qu'une fois on lui porta un manuscrit, & qu'il l'offrit à un libraire qu'il favorisoit, pour qu'il le fît imprimer à son profit. Une autre fois qu'il vit un placard affiché un peu haut, & qu'il apprit que c'étoit une pasquinade contre sa personne, il ordonna qu'on le plaçât plus bas, afin que tout le monde pût le lire commodément.

§. VIII.

Tactique. Constitution militaire ; établissemens qui la regardent.

Les qualités militaires de Fréderic II sont sans contredit supérieures à tout ce qu'on a connu dans ce siècle, & même dans les précédens. Cette supériorité n'étoit pas moins le

Digitized by Google

fruit de ſes études que de ſon génie. Il n'avoit pas la fureur belliqueuſe de Charles XII ; ce fut par réflexion plus que par goût qu'il devint guerrier. Il ſe forma lui-même en liſant l'hiſtoire & en conſultant de vieux généraux qui s'étoient formés ſous le prince Eugène, le duc de Marlborough & le roi de Suède. Il parvint enſuite au point d'inſtruire ſes maîtres mêmes. Fréderic II créa une nouvelle tactique, que toutes les nations s'empreſsèrent d'étudier, & qu'aucune encore n'a pu égaler dans la pratique. Il eut, il eſt vrai, le bonheur de trouver le fond préparé pour élever cet édifice étonnant ; mais il eut la gloire de le perfectionner & de l'augmenter merveilleuſement. Il ſurpaſſa même Annibal dans le talent admirable de faire agir des troupes ramaſſées au haſard & qui ne pouvoient pas lui être fort attachées. Dans la guerre de ſept ans, avec des amas de déſerteurs, de priſonniers, de quelques vieux ſoldats & des recrues du pays, il battit des troupes très-bonnes & bien formées, & toujours ſupérieures en nombre.

Un officier François qui a fait, il y a dix ans, des obſervations aſſez juſtes ſur le militaire Pruſſien (*a*), a dit qu'en général « la puiſ-

(*a*) On a tout lieu de croire que ces obſervations ſont du comte de Guibert. Il eſt évident que dans l'éloge que ce ſavant, cet éloquent tacticien a fait de Fréderic II, il relève

» ſance militaire du roi de Pruſſe eſt conſi-
» dérable, non préciſément par la valeur in-
» trinsèque de ſes armées, mais bien par l'ordre
» ſupérieur qui règne dans les différens corps
» qui les compoſent; par cette diſcipline éta-
» blie invariablement depuis leur formation,
» par la facilité avec laquelle elles ſe raſſem-
» blent, par les arrangemens ſagement pris qui
» les mettent en état d'entrer en campagne à
» l'inſtant où l'on s'y attend le moins ». —
» Les troupes qui compoſent les armées, con-
» tinue-t-il, ſont généralement belles, bien
» tenues, bien diſciplinées, bien exercées. Le
» méchaniſme établi dans l'intérieur des corps,
» eſt preſqu'inimitable. Il eſt difficile de ſe for-
» mer une idée juſte du point de perfection
» où il eſt porté. Non-ſeulement l'officier,
» mais même le bas-officier & le ſoldat ſavent
» parfaitement tout ce qu'ils doivent faire:
» tous le font avec la plus ſcrupuleuſe exacti-
» tude, machinalement ſi l'on veut; mais le
» fait exiſte, & le bien qui en réſulte eſt im-
» menſe (a) ».

Les détails ſouffrent à la vérité quelques exceptions; mais il ne nous appartient point, & il ne convient pas à l'objet de cet ouvrage,

---

les mêmes choſes; mais de la manière qu'il convenoit à la nature de l'ouvrage.

(a) Obſervations ſur la Conſtitution militaire & politique des Armées de Sa Majeſté Pruſſienne, pag. 74.

Digitized by Google

d'examiner en quoi les bonnets, les chapeaux & les habits des ſoldats, les cannes, les croſſes, les baguettes des fuſils, pourroient admettre quelque changement utile, & devenir plus commodes.

En parlant de l'habillement des ſoldats & des officiers, l'auteur que je cite ici, ſemble inſinuer que l'intendant des armées qui avoit la direction générale des uniformes ait abuſé de ſon emploi. Il ajoute que » Mr. de Warten» berg ſous un air ſimple amaſſoit une groſſe » fortune (a) ». Mais puiſqu'il avoue que cet homme ne manquoit pas de *génie*, & rempliſſoit bien les devoirs de ſa charge, eſt-il étonnant qu'il ait gagné la confiance du roi, & que dans un emploi de cette nature il ait pu s'enrichir ? On auroit blâmé le roi avec bien plus de raiſon, s'il lui eût envié cette fortune. Il y a dans la conſtitution militaire de Pruſſe des parties plus eſſentielles que l'hiſtorien ne doit point paſſer ſous ſilence.

Jamais ſous Fréderic II les pays étrangers n'ont eu lieu de ſe plaindre de ces enlevemens qui ſous ſon père avoient fait regarder les Pruſſiens comme raviſſeurs d'hommes. Il eſt vrai que les enrôlemens ſe faiſoient quelquefois dans les villes de l'Empire par ſurpriſe & par tromperie. On doit plutôt déplorer les mal-

(a) Pag. 99, édition de Berlin, 1777.

Digitized by Google

heurs du temps qu'accuſer d'injuſtice Frédéric. Les enrôleurs des autres puiſſances n'agiſſoient guère autrement, & n'avoient pas des conſciences plus délicates. Je n'oſe demander après cela ſi c'étoit du roi, ou des colonels & des capitaines qu'on devoit ſe plaindre quand on n'obſervoit pas les capitulations, & quand après que le temps pour lequel on s'étoit engagé étoit écoulé, on ne laiſſoit pas le ſoldat libre de s'en aller, ou de continuer dans le ſervice. Frédéric étoit-il informé, étoit-il coupable de la dureté avec laquelle on traitoit des malheureux que quelqu'écart de jeuneſſe, ou la fougue des paſſions avoient mis dans la néceſſité de vendre leur liberté à quatre ſous par jour?

Une eſpèce de faveur dont ont joui auprès de lui quelques généraux connus pour très-durs & très-inhumains envers les ſoldats, & nommément pour ce Scheel, colonel des gardes, fit croire que le roi ne déſapprouvoit pas l'uſage qu'on faiſoit du bâton, ni les cruels coups de plat d'épée auxquels ſont ſujets les bas-officiers. Quoi qu'il en ſoit, il étoit réſervé au ſucceſſeur de modérer en cela la rigueur exceſſive de la diſcipline, auſſi-bien que de ramener plus d'équité & de juſtice dans les capitulations. Si Frédéric II lui a laiſſé peu de choſe à faire pour la perfection de la tactique, il ſemble lui avoir laiſſé la gloire de rendre le

Digitized by Google

ſervice plus doux, & de donner par-là une nouvelle conſiſtance à ſon armée, en y affectionnant davantage les ſoldats, tant nationaux qu'étrangers.

Le ſyſtême des cantonnemens par lequel tout homme Pruſſien, à l'exception des nobles & des habitans de quelques villes, eſt cenſé ſoldat, tient certainement de la ſervitude : mais Fréderic le trouva établi ; & avant que de pouvoir ſonger s'il convenoit de l'abolir, il ſe vit dans la néceſſité de le laiſſer ſubſiſter. Car après la conquête de la Siléſie, auroit-on pu lui conſeiller de faire dans la conſtitution de ſon pays un changement qui auroit pu le priver de la meilleure partie de ſes troupes ? D'ailleurs la manière dont les ſoldats Pruſſiens ſont entretenus répare en partie le tort que ce ſyſtême peut faire à l'agriculture, aux arts, à la population. Non-ſeulement il eſt permis aux ſoldats de travailler & de ſe marier, mais le travail leur eſt preſque indiſpenſable par les réglemens & la conſtitution même. Auſſi un ſoldat dès qu'il eſt tel, ſe trouve beaucoup mieux au ſervice de Pruſſe que dans beaucoup d'autres. Le profit des capitaines qui ſemble d'abord un peu révoltant, parce qu'ils embourſent la paie du ſoldat travailleur, ſe concilie aſſez bien avec l'utilité générale. Quantité d'hommes qui vivroient dans le déſœuvrement, ſont forcés de ſe tenir dans l'habitude du travail, & d'offrir un bras utile aux

Digitized by Google

fabricans. Les officiers ſubalternes ſoutiennent vingt ans de ſervice pénible avec une ſolde fort modique pour être en état de nourrir femme & famille lorſqu'ils parviendront à avoir une compagnie.

Toute l'Europe ſait que Fréderic II a plus que doublé le pied de troupes que ſon père lui a laiſſé ; & il eſt également connu qu'il fit ſes premières conquêtes avec l'armée qu'il trouva. Dans la guerre de ſept ans il fit face aux trois plus grandes puiſſances avec moins de troupes qu'il en avoit à la guerre de Bavière, dans laquelle on ne fit preſque rien. Cela feroit douter s'il a fait bien d'augmenter ſon militaire comme il a fait. Fréderic connoiſſoit mieux qu'homme au monde la difficulté de faire mouvoir & de faire agir de grandes armées. Il ſavoit très-bien qu'Alexandre, que Guſtave-Adolphe, que Charles XII, avoient faits de grands exploits avec de petites armées ; que lui-même avoit battu les François à Rosbach avec vingt ou vingt-cinq mille hommes, & les Autrichiens à Liſſa avec trente-cinq mille ; que le prince Henri, quand il gagna la bataille de Freyberg contre l'armée de l'Empire, n'avoit pas quarante mille combattans. Mais ne ſavoit-il pas auſſi que pour s'oppoſer dans le cas à des puiſſances qui ont chacune trois à quatre cent mille hommes, qui peuvent s'unir & l'attaquer de plus d'un côté avec ſept ou huit cent mille, il

Digitized by Google

faut avoir au moins le quart ou le tiers d'un tel nombre ?

Au reſte, les états Pruſſiens ſont remplis d'établiſſemens, leſquels empêchent qu'un très-grand pied de troupes n'enlève trop de laboureurs à la charrue, & trop d'ouvriers aux manufactures. Fréderic II a bâti une grande maiſon pour les cadets à Berlin ; & deux autres ſemblables à Stolpe & à Culm : établiſſemens très-utiles, puiſqu'avec une dépenſe médiocre on y entretient pluſieurs centaines d'enfans d'officiers, dont on forme enſuite d'autres bons officiers. Il a bâti des hôpitaux pour les enfans des ſoldats ; ce qui étoit néceſſaire en conſéquence des mariages qu'il ne défendoit pas, & du concubinage qu'il permettoit encore plus facilement. Il a bâti des caſernes en grand nombre, dans leſquelles les ſoldats peuvent ſe procurer des occupations lucratives.

Après tant de ſoins qu'il ſe donna, tant de projets qu'il imagina, qu'il écouta, pour augmenter ſes troupes & pour les former, pour peupler ſon pays, créer des villes, ou du moins des villages, on a lieu de s'étonner qu'il n'ait point fondé des colonies purement militaires, en y établiſſant les ſoldats avec leurs femmes & leurs enfans. Le ſavant colonel Guiſchardt ou Quintus, & tant d'érudits tacticiens qui ont entretenu le roi, ignoroient-ils que pluſieurs villes de France doivent leur origine à des

Digitized by Google

logemens militaires des Romains ? que les premières casernes étoient des petites maisons isolées, telles que le sont celles des hermites ou des camaldules ? Le grand hôpital qui a fait beaucoup d'honneur à Fréderic dès le commencement de son règne, est peut-être moins utile à l'état que ne l'auroient été des gratifications qui pussent mettre les invalides en état de laisser encore une petite famille. Mais son économie ne souffroit point de paies mortes ; & comme il croyoit que de cette règle bien observée dépendoit la force & le salut de l'état, il y sacrifia toutes les autres considérations. Il forçoit aussi les soldats à être endurans & industrieux ; il prévenoit les importunités & les ruses des paresseux. D'ailleurs s'il n'établit point de colonies de soldats, il fit recevoir les invalides dans les autres colonies, où en effet ils étoient admis préférablement à tous les colons qui se présentoient ; & il fit placer comme valets ou sous-ordres des soldats, des bas-officiers, & même des officiers dans des départemens économiques.

Une chose enfin manquoit à la perfection totale du système militaire : c'étoit la partie du génie. Ni Fréderic II, ni ses généraux n'excellèrent dans l'art d'assiéger, de défendre & de fortifier les places. C'est ce qu'a écrit en plus d'un endroit Mr. de Guibert ; c'est ce que disoient le colonel Guischardt & le général

Digitized by Google

Rosier ; c'est de quoi se plaignoient l'ingénieur Balbi & le malheureux Do, commandant de Glatz. Les Allemands conviennent de cela avec les Italiens & les François (*a*). Les Anglois, qui par la nature de leur pays ne peuvent guère exceller dans cette partie, l'ont observé d'après les autres. Ce défaut eut sa source peut-être dans l'impatiente activité de ce roi guerrier, qui ne pouvoit se prêter aux lenteurs d'un siège régulier, & qui bien moins se seroit laissé réduire à en soutenir, en se renfermant dans une place. Il étoit d'ailleurs persuadé, dès le commencement de sa carrière, que ce sont les grandes batailles qui décident du sort des puissances belligérantes. En cela ses maximes étoient conformes à celles de l'auteur Italien dont il avoit refuté la politique (*b*). Cependant lorsqu'il fut maître de la Silésie, il vit bien qu'il falloit des fortereſſes pour la conserver. Il en éleva ; il en rétablit plusieurs ; mais il fut presque toujours mal servi (*c*).

Quoique par une impulsion générale, les arts aient dû faire des progrès considérables sous Fréderic II, on ne peut pas dire que ces progrès répondent parfaitement à l'éclat d'un règne incomparable. Nous reviendrons encore sur ce

(*a*) Voyez *Von Schlesien*, 1ter Theil, p. 82.

(*b*) Machiavel. — Voyez aussi l'article *Algarotti* dans la Prusse littéraire.

(*c*) Voyez le même livre à l'article *le Febvre*.

Digitized by Google

sujet dans la Prusse littéraire. Mais tandis qu'on est forcé de faire quelques exceptions aux qualités supérieures de ce grand roi, on se rappelle ce que Minerve, sous le nom de Mentor, dit à Télémaque : » Pensez-vous qu'Ulysse, le grand » Ulysse, votre père, qui est le modèle des » rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses » & ses défauts? N'attendez pas même à le » trouver sans imperfections. Vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie & toutes » les isles des mers l'ont admiré malgré ses » défauts. Mille qualités merveilleuses les font » oublier ».

Fin

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS. Pag. 3

CHAP. I. *Précis de l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg juſqu'à l'an 1712.* 15

CHAP. II. *Naiſſance & éducation de Fréderic II ; ſes premiers voyages ; projet d'évaſion découvert ; ſon procès & ſa priſon ; ſon retour à la Cour ; ſon mariage.* 23

CHAP. III. *Comment Fréderic connut le Prince Eugène de Savoie, & Staniſlas, Roi de Pologne. Ses études à Rheinsberg.* 32

CHAP. IV. *Réflexions ſur l'état de la littérature allemande avant l'an 1740, & ſur la partialité de Fréderic pour la littérature françoiſe.* 36

CHAP. V. *Autres particularités de la Vie de Fréderic avant qu'il fût Roi.* 44

CHAP. VI. *Premières actions du nouveau Roi. Voyage à Strasbourg. Viſite de Voltaire. Différend avec l'Évêque de Liége pour la Baronnie de Herſtal.* 47

CHAP. VII. *Mort de Charles VI. Droits de la Maiſon de Brandebourg ſur quelques provinces de la Siléſie. Première campagne de Fréderic II.* 52

CHAP. VIII. *Continuation de la guerre de Siléſie. Influence des François dans les affaires de l'Empire. Paix de Breſlau de l'an 1742. Conſpiration en Ruſſie, dans laquelle le Roi de Pruſſe eſt compromis.* 61

CHAP. IX. *Voyage de Voltaire à Berlin. Seconde guerre de Siléſie. Mort de l'Empereur Charles VII. Batailles de Hohenfriedberg, de Hennersdorf, de Sorr, & de Keſſelsdorf. Paix de Dresde.* 70

CHAP. X. *Arrangement de famille. Acquiſition de l'Oſt-Friſe.* 84

CHAP. XI. *Du Poëme de Fréderic intitulé :* Le Palladion. *Des Mémoires de Brandebourg. Origine de la Société Royale de Berlin ; ſa décadence ; ſon rétabliſſement ſous le nom d'Académie : Fréderic y fait lire différens ouvrages.* 87

CHAP. XII. *Du Code-Fréderic, & réforme dans la juſtice. Affaires de religion. Demandes faites à la Cour d'Eſpagne.* 97

CHAP. XIII. *Attachement de Fréderic pour une danſeuſe. Voltaire à la Cour de Pruſſe ; ſes querelles avec Maupertuis ; ſa diſgrace & ſon départ.* 109

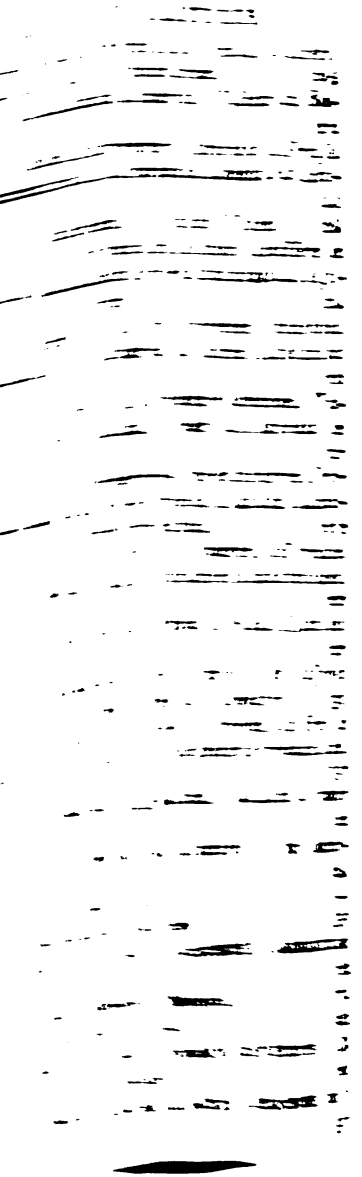
Digitized by Google

CHAP. XIV. *Différentes causes de la guerre de sept ans.* 117
CHAP. XV. *Premières campagnes de cette guerre. Batailles de Prague & de Kolin.* 129
CHAP. XVI. *Retraite du Prince de Prusse, frère du Roi; sa disgrace & sa mort. Triste état des affaires.* 137
CHAP. XVII. *Révolution de la Suède, qui ensuite se déclare contre la Prusse. Tentatives inutiles de Fréderic pour détacher la Russie de ses ennemis. Batailles de Zorndorf & de Hochkirchen.* 152
CHAP. XVIII. *Bataille de Francfort. Comparaison de Fréderic II avec le Duc Ferdinand de Brunswick à cette occasion. Affaires de Maxen & de Landshut.* 164
CHAP. XIX. *Bonheur singulier & adresse du Roi à la journée de Lignitz.* 173
CHAP. XX. *Stratagême de Fréderic pour écarter les Russes. Prise de Berlin. Bataille de Torgau. Émissaire secret arrêté par Fermor.* 177
CHAP. XXI. *Infidélité d'un domestique du Roi. Imprudence de l'Abbé de Prades. Disgrace de l'Evêque de Breslau. Complot perfide du Baron de Warkotsch.* 189
CHAP. XXII. *Mort d'Élisabeth, Impératrice de Russie. Suites de cet événement. Prise de Schweidnitz. Exploits du Prince Henri. Paix de Hubertsbourg.* 198
CHAP. XXIII. *Occupations littéraires du Roi pendant la guerre. Éditions de ses Poésies. Connoissances qu'il fit avec des savans Allemands. Sa prédilection pour les Suisses. Raccommodement avec Voltaire; liaisons avec d'Alembert.* 207
CHAP. XXIV. *Morts & remplacemens de quelques Ministres. Voyage d'Helvétius. Établissement de la régie.* 218
CHAP. XXV. *Le Roi craint de voir manquer sa succession. Affaires de Neuchâtel.* 226
CHAP. XXVI. *Mort du dernier Margrave de Bareuth. Précis historique des Margraviats de Franconie. Second mariage du Prince de Prusse.* 232
CHAP. XXVII. *Bâtimens, Fabriques & Colonies établies après la paix de 1763.* 236

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *État de l'Allemagne & des Pays voisins vers l'an 1770.* 243
CHAP. II. *Voyages de l'Empereur & du Prince Henri. Nouvelle révolution en Suède.* 249
CHAP. III. *Partage de la Pologne.* 253
CHAP. IV. *Disette de l'an 1772 sagement prévenue. Caisse d'emprunt établie en différentes provinces.* 259

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

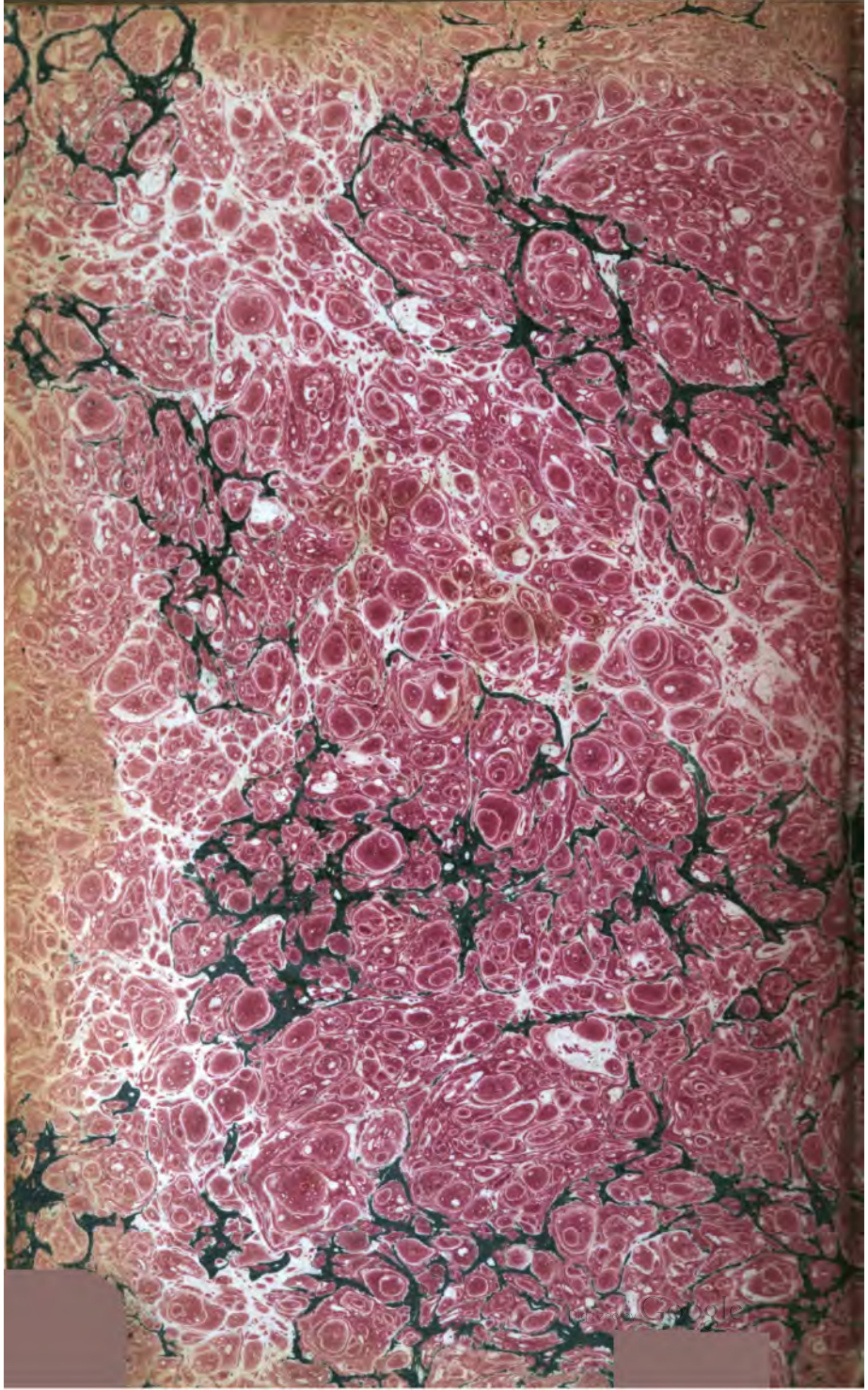
CHAP. V. *Conduite de Fréderic II à l'égard des Jésuites. Nouvelles légations. Neutralité armée.* 265
CHAP. VI. *Négociations à la mort de l'Électeur de Bavière.* 274
CHAP. VII. *Nouvelle guerre entre l'Autriche & la Pruſſe. Doute concernant les Margraviats de Bareuth & d'Anſpach.* 281
CHAP. VIII. *Négociations, & Paix de Teſchen.* 288
CHAP. IX. *Affaire bruyante d'un Meûnier. Caractère de quatre Grands-Chanceliers. Projet d'une nouvelle légiſlation exécuté en partie.* 294
CHAP. X. *Ouvrages du Roi en différentes occaſions. Correſpondance ſur l'amour de la patrie. Réflexions ſur ce ſujet.* 300
CHAP. XI. *Diſcours ſur la Littérature allemande. Traductions de livres anciens. Faveur du Marquis de Lucchesini.* 307
CHAP. XII. *Mort de l'Impératrice-Reine de Hongrie. Projet d'ériger un Évêché en Weſtphalie. État des Catholiques ſous la domination pruſſienne.* 312
CHAP. XIII. *Goerne, Miniſtre du Commerce, diſgracié. L'Abbé Raynal à Berlin. Particularités académiques.* 320
CHAP. XIV. *Proſpérité de la Famille Royale. État des Princes.* 327
CHAP. XV. *Fondations religieuſes dont le Roi diſpoſe en faveur de ſes parens. Ordres de Chevalerie.* 331
CHAP. XVI. *Triſte état de Dantzick. Nouveau deſſein de l'Empereur ſur la Bavière. Confédération germanique.* 337
CHAP. XVII. *Troubles de la Hollande. Maladie & mort du Roi.* 342
CHAP. XVIII *Réflexions ſur ſon caractère & ſon adminiſtration* 348
§. I. Qualités de corps & d'eſprit. 349
§. II. Qualités de cœur. Prédilections. 355
§. III. Politique; Syſtême du Gouvernement; Adminiſtration de Juſtice. 362
§. IV. Finances; Commerce; Monopoles. 374
§. V. Économie rurale, & Police. 382
§. VI. Conduite à l'égard de la nobleſſe & des étrangers. 388
§. VII. Religion, & tolérance. 391
§. VIII. Tactique. Conſtitution militaire; établiſſemens qui la regardent. 397

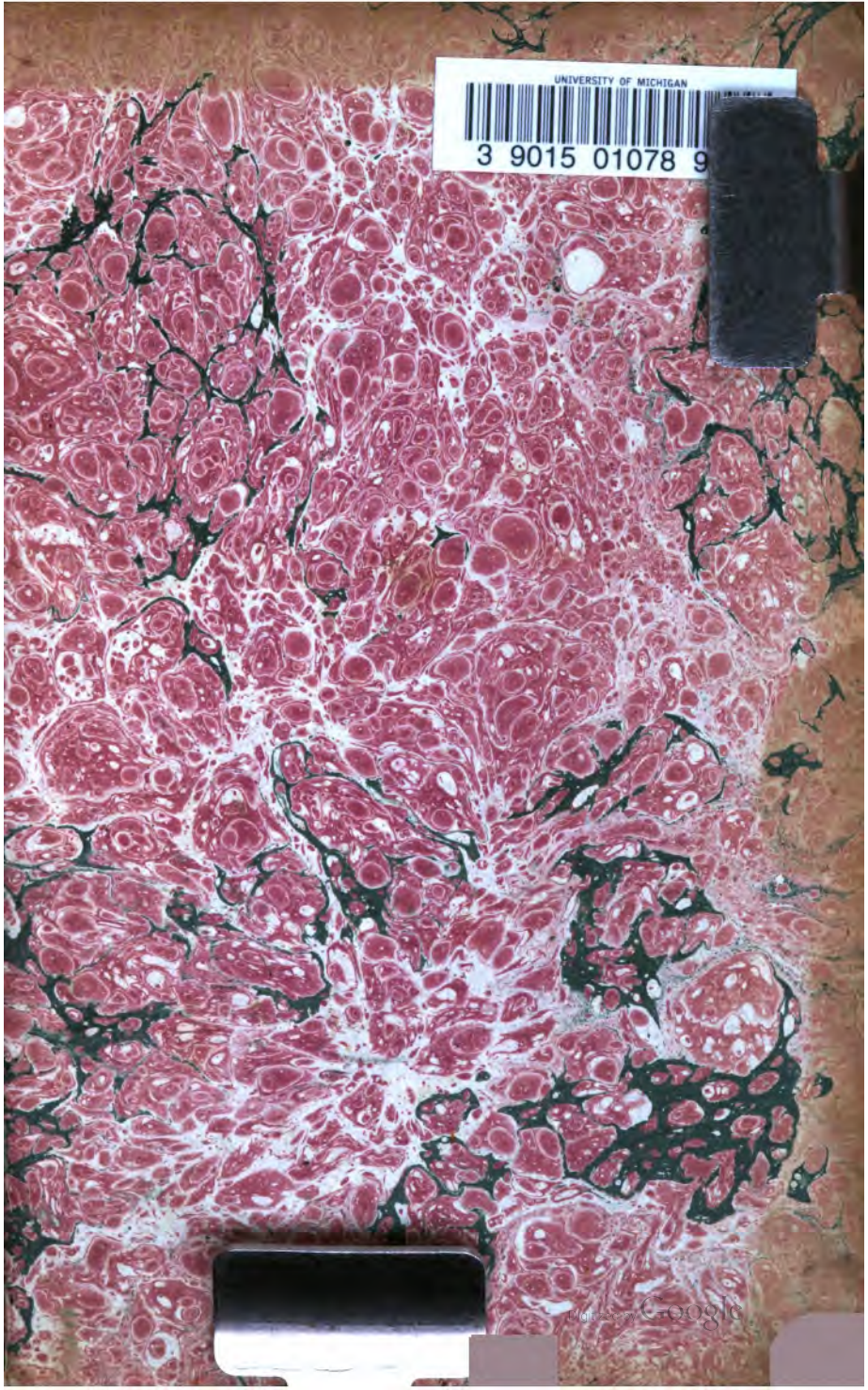
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01078 9
Digitized by Google

Digitized by Google